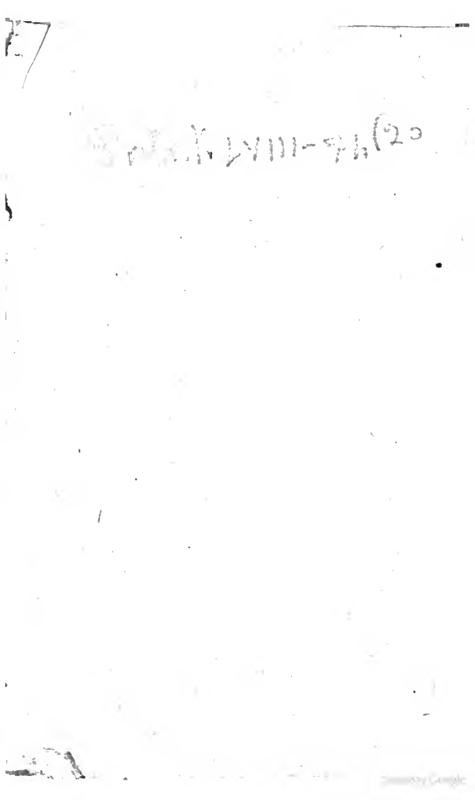








ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME VINGT-UNIEME.

TRAITÉS

Contenus dans ce Volume.

ŒUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE,

Traduites du Grec par JACQUES AMYOT, *Grand-Aumônier de France;*

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS de M. l'Abbé BROTIER, *Neveu.*

TOME QUATRIEME.





A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE CUSSAC, Libraire, rue & carrefour S. Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

Ce volume offre la partie la plus négligée, dans toutes les éditions & traductions, & cependant la plus intéressante des Œuvres mêlées de Plutarque. On s'est particuliérement appliqué à faire disparoître les lacunes qui sont dans le texte, & toutes les omissions d'Amyot. On a en effet été obligé de suppléer dans cette nouvelle édition des phrases & des chapitres entiers [1]. Les notes prouveront, en outre, combien le texte & la traduction avoient besoin d'être revus & corrigés[2]. On ne se flatte pas pour cela de ne laisser subsister aucune faute; mais au moins peut-on avouer en avoir corrigé un grand nombre. Les Vies des dix Orateurs, & les Opinions des Philosophes, méritoient ces soins & ce travail.

[1] Voyez les notes des pages 29, 34, 35, 38, 48, 165 & 175.

[2] Voyez les notes des pages 15, 19, 20, 23, 24, 29, 36, 48, 64, 94, 141, 261, 287, &c.

Ce dernier Traité, fur-tout, où Plutarque a recueilli le fruit des réflexions & des méditations de ces hommes qui, pour n'avoir pas eu tous nos moyens, fuivoient une méthode peut-être plus fûre & plus propre à conduire à la découverte de la vérité. Car, comme le remarque très-bien M. de Treffan (Effai fur le fluide électrique, Tom. II, p. 109) : « Si notre fiècle a » quelques avantages fur ceux des grands » hommes que la Grèce a produit, il » peut en avoir auffi perdu quelques-» uns : le génie d'obfervation eft fans » doute devenu plus général, & en con-» féquence les expériences fe font plus » multipliées ; mais ne pourroit-on pas » dire auffi que le génie d'obfervation » n'eft plus le même que celui qui éclai-» roit Ariftote & Pythagore ? Ce génie » en général ne s'eft-il pas un peu trop » retréci ? N'évite-t-on pas avec trop de » foin de lier dans un ordre méthodique » les idées & les réfultats qu'on peut » tirer d'une expérience ? Ce n'eft point » ainfi que les Anciens ont travaillé :

» presque tous ont cru devoir s'assujettir » à partir d'un principe & à former la » chaîne des écoulemens de ce principe, » qu'ils nommèrent le Syris : c'est par » cette espèce de travail vraiment digne » d'un esprit philosophe & courageux, » qu'ils ont rendu recommandables jus- » qu'à leurs erreurs, & que les noms » d'Aristote, de Pythagore, de Démo- » crite & d'Hypocrate, sont parvenus » jusqu'à nous ; c'est ce même travail » qui fera passer à la postérité la plus » éloignée les noms de Descartes, de » Newton, de Buffon, d'Halley & de » Boerhaave. Les philosophes Grecs firent » sans doute des expériences ; eh, pour- » rions-nous en douter, nous qui sommes » forcés tous les jours par l'expérience » même à revenir & à nous soumettre » à plusieurs de leurs opinions ? Mais » ils ne se sont jamais appésantis sur le » minutieux de ces expériences ; ils n'ont » point cherché à en grossir le nombre, » quand ils en ont trouvé de décisives. Ils » paroissent avoir supprimé le surplus &

» l'inutile, pour ne s'occuper que du
» néceſſaire : contens de parler à l'eſprit,
» ils ont dédaigné l'art de parler aux
» yeux. Cependant nous devons recon-
» noître qu'ils ont ſaiſi de grandes véri-
» tés, quoiqu'ils n'euſſent pas les avan-
» tages dont nous jouiſſons par le ſecours
» des inſtrumens que nous avons inventés
» depuis eux ; & Pythagore, ſans téleſ-
» cope, trouva le vrai ſyſtême du ciel,
» dont nous faiſons honneur à Copernic.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ANTIPHON.

ORIGINE *d'Antiphon.* II. *Eſt le premier qui ait compoſé des plaidoyers.* III. *Caractère de ſon éloquence.* IV. *Temps où il vivoit.* V. *Sa mort.* VI. *Diverſes manières de la raconter.* VIII. *Nombre de ſes oraiſons.* IX. *Se chargeoit de guérir l'ennui.* X. *Autres ouvrages d'Antiphon.* XI. *Décret du ſénat d'Athènes contre cet orateur.*

Depuis environ la 78e juſqu'à la ſeconde année de la 92e olympiade, 411 ans avant J. C.

LES ŒUVRES

LES

ŒUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE,

TRANSLATÉES DE GREC EN FRANÇOIS.

VIES DES DIX ORATEURS.

ANTIPHON.

ANTIPHON fils de Sophilus, natif du bourg de Ramnus, fut escholier de son propre pere qui tenoit eschole, où lon dit qu'Alcibiades mesme alloit lors qu'il estoit encore enfant, & aiant acquis la suffisance de bien dire, de soy-mesme, pour la vivacité de son entendement, comme quelques uns estiment, il s'entremit des affaires publiques, & ne laissa pas pourtant de dresser aussi une eschole, où il eut quelque different en matiere de lettres avec le philosophe Socrates, non pour disputer par æmulation opiniastrement, mais pour reprendre sa

A 2

façon de faire, ainſi comme a eſcrit Xenophon au premier de ſes commentaires des faicts & dicts de Socrates.

II. Il compoſa des oraiſons à quelques uns de ſes citoiens qui l'en requirent, pour s'en ſervir en jugement à defendre & juſtifier leurs cauſes : & fut le premier, à ce que lon dit, qui commança ceſte façon de faire[1], car on ne trouve pas une oraiſon judicielle pour prononcer en jugement, faitte par aucun des orateurs qui ont eſté paravant luy, non pas meſme de ceux de ſon temps (pour ce que la couſtume n'eſtoit pas encore d'en compoſer ainſi pour autruy) ny de Themiſtocles, ny de Pericles[2], ny d'Ariſtides, combien que les temps leur preſentaſſent pluſieurs occaſions, voire neceſſitez, de ce faire : & ſi n'eſtoit point par inſuffiſance qu'ils s'en abſtenoient, ainſi qu'il appert de ce qui eſt eſcrit par les hiſtoriens de

[1] C'eſt ce que témoigne Ammien Marcellin, XXX, 4. Antiphon le Rhamnuſien, dit-il, eſt le premier qu'on dit avoir retiré des honoraires, pour avoir pris devant les tribunaux la défenſe des autres.

[2] Voyez la Vie de ce célèbre Athénien, tom. II des Vies, p. 178. On y voit dans les chapitres XIII, XIV & XV, quelle a été ſon éloquence qui lui a valu le ſurnom d'Olympien. Plutarque dit poſitivement comme ici, dans le dernier de ces chapitres, p. 194, *qu'il n'eſt rien demouré des œuvres de Péricles par eſcrit.* Nous n'avons qu'un très-court fragment d'un de ſes diſcours, inſéré en entier dans le Traité, *Comment on ſe peult louer ſoy-meſme*, T. II, des Morales, chap. VII, p. 43…

chascun de ceux dont nous avons fait mention. Au reste tous les plus anciens dont nous nous pouvons souvenir, qui ont eu ce mesme stile, & exercé ceste mesme forme de dire, comme Alcibiades, Critias, Lysias & Archinoüs, on trouvera qu'ils ont tous hanté & conferé avec Antiphon, qui estoit desjà vieil : car aiant l'entendement grand & profond, il fut le premier qui composa & meit en lumiere des institutions en l'art oratoire [1], de maniere [2] qu'il estoit surnommé Nestor. Et Cecilius, au Traitté qu'il a fait de luy, conjecture qu'il ait esté precepteur de Thucydides l'historiographe, par ce qu'il le loue [3].

III. Il est en son langage exquis, plein de per-

[1] Quintilien nous confirme ce témoignage de Plutarque : *Antiphon quoque & orationem primus omnium scripsit, & nihilominus artem ipse composuit.* Photius & Clement d'Alexand. l. Stromat. nous apprennent la même chose.

[2] Lisez d'après le grec : & il étoit d'une si grande pénétration, qu'il fut surnommé Nestor.

[3] Voici ce que Thucydide dit de mieux en faveur d'Antiphon. « Mais Antiphon composa le *dé- » cret proposé par Pisandre*, & » accommoda le reste, parce qu'il » ne le cédoit à pas un des Athé- » niens en esprit, en éloquence, » ni en vertu ; mais il ne parloit » point en public, ni ne se pré- » sentoit dans les assemblées du » peuple, à qui il étoit suspect » pour ses grandes qualités, & » se contentoit de servir ceux » qui avoient à haranguer de- » vant le peuple & devant les » juges. Lorsque le gouverne- » ment des Quatre cens fut » aboli, & que le peuple re- » chercha leurs actions pour les » punir, ce fut lui qui se dé- » fendit le mieux, & qui fit la » plus belle apologie ». Histoire de Thucydide, L. VIII, de la traduction de Perrot d'Ablancourt.

ſuaſion, aigu & ſubtil en invention, ès choſes malaiſées artificiel, aſſaillant à couvert [1], tournant ſon dire aux loix, & à eſmouvoir les affections, viſant touſjours à ce qui eſt le bienſéant, & de plus belle apparence [2].

IV. Il fut environ les guerres des Perſes [3], & du temps de Gorgias le Leontin ſophiſte, eſtant un peu plus jeune que luy, & dura juſques à la ſubverſion de l'eſtat & domination populaire, faitte par les Quatre cens conjurez, à laquelle il ſemble que luy meſme ait tenu la main, par ce qu'il defraya deux galeres, & fut capitaine en ce temps là, où il eut la victoire en pluſieurs rencontres, & leur gaigna pluſieurs grandes alliances. Il feit prendre les armes aux jeunes gens, & equippa ſoixante galeres, & à tout propos eſtoit envoyé ambaſſadeur devers ceux de Lacedæmone, lors que lon baſtit les murailles de la ville de Etionie [4].

V. Mais après que les Quatre cens furent

[1] Par des argumens qu'on n'a pas pu prévoir.

[2] Voyez les Obſervations.

[3] Au lieu de κατὰ τὰ περσικὰ, liſez avec Reiske μετὰ τα περσικὰ, & traduiſez, après la guerre de Perſe. En effet Gorgias le Léontin, ou de Léontium, ville de Sicile, floriſſoit pendant la guerre du Péloponèſe, entrepriſe quelques années après la guerre de Perſe.

[4] Amyot fait ici une ville de ce qui n'étoit qu'un quartier de la ville d'Athènes. Liſez : lorſque l'on fortifia l'Ećtionée. Suidas penſe que c'étoit un promontoire à l'entrée du Pirée.

ruinez [1], il fut accuſé de la conſpiration avec Archeptolemus, l'un des Quatre cens conſpirateurs, avec lequel il fut condamné & ſoubmis à la punition des traiſtres. Son corps fut jetté ſans ſepulture, & luy avec toute ſa poſterité eſcrit au nombre des infames.

VI. Les autres tiennent qu'il fut mis à mort par les Trente Tyrans, comme entre autres Lyſias en une harengue qu'il feit pour la fille d'Antiphon : car il eut une fille laquelle Callæſchrus, comme plus proche lignager, demanda pour femme en juſtice : & que ce aient eſté les Trente Tyrans qui l'aient fait mourir, Theopompus meſme l'eſcrit au quinzieme de ſes Philipicques. Mais celuy là [2] eſtoit plus moderne, & ſi eſtoit fils d'un Simonides, duquel Cratinus fait mention, comme d'un homme non meſchant, en ſa comædie de Pythine. Comment doncq ſeroit celuy, qui auroit au paravant eſté tué par les Quatre cens, derechef retourné en eſtre ſoubs les Trente Tyrans?

[1] Dans la 92e olympiade. Le gouvernement des Quatre cens, (époque de la ſubverſion de la domination populaire à Athènes) peu après avoir été établi par Alcibiade avec le ſecours de Piſandre, fut aboli; & on y ſubſtitua cinq mille perſonnes pour gouverner la république. Voyez la Vie d'Alcibiade, T. II, p. 138. Voyez auſſi l'Hiſtoire univerſelle, traduite de l'anglois, T. IX, *in-8°*, p. 445 & ſuiv. On verra dans ce dernier endroit le rôle qu'Antiphon a joué dans l'établiſſement de l'olygarchie à Athènes.

[2] Mais cet Anthiphon dont parle Theopompus eſtoit, &c.

VII. On recite encore ſa mort en une autre ſorte, c'eſt qu'eſtant jà fort avancé en ſon aage il navigua en Sicile, lors que la tyrannie du premier Dionyſius eſtoit en ſa plus grande vigueur : & comme durant le diſner on euſt mis en avant un propos, quel eſtoit le meilleur cuyvre, les uns en diſant d'une ſorte, les autres d'une autre, luy reſpondit, que le meilleur à ſon advis eſtoit celuy dont on avoit fait les ſtatues de Harmodius & d'Ariſtogiton [1]. Ce que Dionyſius aiant entendu, & imaginé que c'eſtoit tacitement inviter les Syracuſains à luy courir ſus, & attenter à ſa perſonne, il commanda que lon le feiſt mourir. Autres diſent, que ce fut par deſpit de ce qu'il ſe mocquoit de ſes tragædies [2].

VIII. On trouve de ceſt orateur ſoixante oraiſons, deſquelles Cecilius tient qu'il y en a

[1] Voyez Tome XVII, p. 13.

[2] Plutarque rapporte ici les différentes manieres dont divers auteurs racontent la mort d'Antiphon. Mais il eſt évident qu'on ne peut appliquer tous ces récits à l'orateur qu'il entreprend de nous faire connoître. Les temps où vivoit l'Antiphon dont il eſt queſtion ici, ne cadrent pas avec les circonſtances qui ſe trouvent dans les récits de ceux que Plutarque fait parler. On peut en conclure qu'il y a eu plufieurs Antiphon. Jonſon compte treize perſonnages connus ſous ce nom. *Lib. IV, de Scriptorib. Hiſtor. Philoſoph.* Mais, comme le remarque J. A. Fabricius, il les multiplie un peu trop ; il paroît en diſtinguer qui ne doivent pas l'être, & qui ne ſont qu'un ſeul & même perſonnage. *Bibliotheca Græca*, T. II, p. 886.

vingt & cinq qui faussement luy sont attribuées [1]. Il est piqué & moqué d'avarice par Platon le comique avec Pisander : & dit on qu'il a composé quelques tragædies seul, & d'autres avec Dionysius le tyran.

IX. Et au mesme temps qu'il vacquoit à la poësie, il composa aussi un art de remedier aux ennuis & maladies de l'esprit, ne plus ne moins que les medecins guarissent les maladies & douleurs du corps : & de faict aiant basty une petite maison à Corinthe sur la place, il meit un billet sur la porte, qu'il faisoit profession & avoit le moien de guarir de paroles ceux qui estoient enuiez & attristez, & leur demandant les causes de leurs ennuis, il les reconfortoit, & consoloit leurs douleurs : toutefois depuis estimant que cest art & profession là estoit trop petite & trop basse pour luy, il se remeit à enseigner la retorique.

X. Aussi y en a il qui attribuent à Antiphon le livre de Glaucus de Rege, Des Poëtes [2], & louë lon principalement le traitté qu'il a fait

[1] Il ne nous reste plus que seize oraisons d'Antiphon. Elles se trouvent dans la Collection des orateurs Grecs d'Henri Etienne. J. A. Fabricius, *in Antiphont.* M. l'abbé Auger en a traduit plusieurs en françois. Elles sont imprimées à la fin du troisieme vol. d'Isocrate. (Paris. Debure. 1781.)

[2] Voyez J. A. Fabricius *in Antiphont.* p. 890.

d'Herodote [1], & celuy qui eſt dedié à Eraſiſtratus touchant les idées [2], & l'oraiſon de Dilation [3] qu'il eſcrivit pour ſoy meſme, & celle contre Demoſthenes le capitaine [4], en laquelle il l'accuſe d'avoir fait contre les loix. Auſſi eſcrivit il une autre oraiſon contre Hippocrates le medecin eſtant capitaine [5], & le feit condamner par contumace, le decret qui fut l'an-

1 Les plus ſavans critiques s'accordent à lire ici : περὶ τοῦ Ἡρώδου φόνου. En effet, armi les ſeize oraiſons qui nous reſtent d'Antiphon, on en trouve une qui porte ce dernier titre, & dans laquelle l'orateur défend très bien deux particuliers accuſés de la mort d'un certain Hérode.

2 Elien (V, 21, *de Animal.*) cite, ſous le même titre, ce traité (que nous n'avons plus). Comment Reiske a-t-il pu prendre ſur lui de propoſer une correction dans le texte? Ne feroit-on pas mieux, dit-il, de lire, περὶ τῶν ταῶν, au lieu de περὶ τῶν ἰδεῶν? En général les corrections de cet éditeur ne doivent être adoptées qu'autant qu'elles ſont appuyées ſur de bonnes autorités. En ce cas-ci il n'en avoit aucunes à alléguer en ſa faveur.

3 Amyot préſente ici le titre autrement qu'il ſe trouve dans le texte, où on lit, ὁ περὶ τῆς Ἀγγελίας. C'eſt cette oraiſon qu'Antiphon prononça inutilement pour ſa défenſe, quand le pouvoir des Quatre cens fut aboli à Athènes. C'eſt de cette oraiſon dont parlent, Thucydide, L. VIII; Cicéron *in Bruto*; Quintilien, III, 1.

4 Grec : préteur.

5 Grec : καὶ κατὰ Ἱπποκράτους τοῦ ἰατροῦ στρατηγοῦ λόγον. Photius a répété τοῦ ἰατροῦ d'après Plutarque. Mais il eſt évident que le mot ἰατρὸς aura paſſé dans le texte de ces deux écrivains par la faute des copiſtes, qui ne connoiſſoient que l'Hippocrate, célèbre médecin de l'île de Coos, qui vivoit 460 ans avant l'Ere chrétienne. Il y a eu un autre Hippocrate qui fut préteur durant la guerre du Péloponèſe : & Thucydide en parle. Voyez Jonſon, p. 324, & l'abbé Gédoyn. Le traducteur anglois a également ſupprimé le mot ἰατροῦ.

née que Theopompus fut prevost [1], soubs lequel les Quatre cens usurpateurs de la chose publique furent ruinez.

XI. Cecilius escrit le decret mesme du senat, par lequel il fut ordonné que son procès luy seroit fait en ces termes [2]. « Du vingt & uniéme » jour de la Prytannée [3], estant Demonicus » d'Alopece greffier, Philostratus Pellenien ca- » pitaine general, à la proposition de Andron, » le senat a ordonné touchant Archiptolemus, » Onomacles & Antiphon, que les capitaines » ont declaré estre allez en ambassade à Lace- » dæmone, au dommage de la cité d'Athenes, » & estre sortis du camp sur un vaisseau d'en- » nemis, & en terre avoir passé par le fort de » Decelie : Le senat a ordonné qu'ils soient » pris au corps & constituez prisonniers ès pri- » sons fermées, à fin qu'ils soient punis. Que

[1] Ceci n'est pas clair. Lisez : Et le décret contre cet Hippocrate fut porté l'année que Théopompe fut fait archonte, la seconde année de la 92e olympiade, 411 avant J. C.

[2] Lisez : Cecilius rapporte en ces termes le décret même du sénat, par lequel il fut ordonné que le procès seroit fait à Antiphon.

[3] Prytanée ou Prytanie étoit à Athènes le temps pendant lequel les prytanes de chaque tribu gouvernoient : ce temps étoit de trente-cinq ou trente-six jours, lequel, répété dix fois, complettoit l'année Athénienne. Voyez les Observations générales de M. Blanchard sur l'origine & les fonctions des prytanes, & sur les prytanées. Hist. de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, T. VII, p. 57.

» les capitaines mesmes, avec quelques uns du » senat jusques au nombre de dix, tels comme » il leur plaira choisir, les deferent, à fin que » sur les points alleguez jugement soit donné. » Que les Thesmothetes les appellent le len- » demain qu'ils auront esté constituez prison- » niers, & qu'ils les introduisent en jugement » devant les Juges, après que par le sort ils » seront esleus : & que les capitaines avec les » susdits orateurs les accusent de trahison, & » quiconque autre voudra : puis, quand le ju- » gement sera conclud & prononcé contre eux, » que la condamnation soit executée selon la » forme & teneur de la loy qui a esté establie » contre les traistres ». Au dessoubs de ce decret y a escrit la condamnation de trahison : « fu- » rent condamnez Archiptolemus fils de Hip- » podamus d'Agrante [1] present, Antiphon fils » de Sophilus de Ramnuse aussi present, & » furent condamnez à estre livrez entre les » mains des unze executeurs de la justice [2], leurs » biens confisquez, la dixme desquels seroit » attribuée à la deesse Minerve, leurs maisons » demolies de fond en comble, & la place » d'icelles bornée de tours, sur lesquelles sera » escrit, Icy furent les maisons d'Archeptolemus

[1] Grec : Ἀγρύληθεν.

[2] Grec : des ondécemvirs.

» & d'Antiphon traiſtres à la république & declairées adjugées au receveur du domaine, » pour..... Qu'il ne ſoit loiſible enſepvelir ny » inhumer les corps d'Archeptolemus ny d'Antiphon en la ville d'Athenes, ny en part quelconque qui ſoit ſoubs ſon domaine. Que leur » memoire ſoit infame, & toute leur poſterité, » tant d'enfans baſtards que legitimes : & que » ſi aucun adopte pas un de leurs enfans pour » ſon fils, que luy meſme ſoit infame. Que tout » cela ſoit eſcrit en une coulonne de bronze, » en laquelle ſoit auſſi mis le decret qui a eſté » fait contre Phrynicus ».

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ANDOCIDE.

Origine & famille d'Andocide. II. *Commande une flotte contre les Corinthiens.* III. *Est accusé d'impiété.* V. *Dénonce son propre pere pour se sauver.* VI. *Se fait des amis en commerçant dans différens pays.* VII. *Se sauve des prisons du roi de Chypre, qu'il avoit servi honteusement dans ses passions.* VIII. *Chassé d'Athènes sous les Trente Tyrans.* IX. *Il revient de nouveau à Athenes, & en est de nouveau banni.* X. *Sujet de ses discours.* XI. *Époque de sa naissance.* XII. *Statue de Mercure sous le nom d'Andocide.* XIII. *Est vainqueur dans des jeux qu'il fait célébrer en l'honneur de Bacchus.* XIV. *Son style.*

Depuis la premiere année de la 78e, jusqu'à la 95e olympiade ou environ, 400 avant J. C.

ANDOCIDES.

ANDOCIDES estoit fils de Leagoras [1], celuy qui feit une paix entre les Atheniens & les Lacedæmoniens, du bourg Cydathenien ou Thurien, extrait de noble race des Ceryces, c'est à dire heraux, parvenue jusques à luy [2].

II. Et pourtant fut il esleu un jour avec Glaucon, pour aller avec vingt navires porter secours aux Corcyreiens, qui avoient la guerre contre les Corinthiens.

III. Depuis il fut accusé d'impieté, pour avoir avec les autres brisé les statues de Mercure qui estoient parmy la ville, & d'avoir aussi forfait contre les mysteres & sainctes cerimonies de Cerès [3], pour [4] ce qu'estant jeune desbauché, allant en masque follastrant une nuict, il avoit brisé quelques images de Mercure, dont

[1] Le savant Taylor démontre (vol. VI, *Orat. Græc.*) que le Leogoras qui fit une paix entre les Athéniens & les Lacédémoniens, étoit l'aïeul & non le pere d'Andocides.

[2] Amyot n'a point du tout rendu le texte en cet endroit : lisez : Andocides, fils de ce Leogoras qui feit une paix entre les Athéniens & les Lacédémoniens, étoit du bourg Cydathénien ou Thurien : extrait de noble race, il descendoit, si l'on en croit Hellanicus, de Mercure même : & en effet la fonction de héraut étoit de toute ancienneté héréditaire dans sa famille.

[3] Grec : Et pour avoir révélé les mysteres sacrés de Cérès.

[4] Lisez : Et il fournit occasion à cette accusation pour ce qu'étant.

il auroit esté deferé en justice : & pour ce qu'il n'auroit pas voulu representer & livrer à la torture le serviteur que ses accusateurs requeroient qu'il representast, il fut tenu pour attaint & convaincu de ce qu'on luy mettoit sus.

IV. Pour la seconde accusation, laquelle fut bien tost après le partement de la grande armée de mer qui alla en la Sicile, aians les Corinthiens envoyé des Ægestiens & des Leontins dedans la ville d'Athenes, ausquels quelques particuliers Atheniens devoient prester secours, une nuict ils briserent toutes les images de Mercure qui sont alentour de la place, ainsi que Cratippus dit.

V. Et davantage aiant forfait contre les saincts mysteres [a], & en estant appellé en justice, il en fut absouls, à la charge de donner à cognoistre & declarer les forfaicteurs : & y aiant employé toute son estude, il feit en sorte qu'il trouva ceux qui avoient forfait contre les saincts mysteres, entre lesquels fut son propre pere : & quant aux autres, les aiant convaincus il les feit tous mourir, mais il sauva la vie à son pere, encore qu'il fust desjà en prison : & s'estant fait fort, & aiant promis qu'il feroit beaucoup de choses qui seroient de très grand proffit

[a] Lisez : Et à ce fortfait ayant ajouté la révélation des mysteres de Cérès, & en étant appellé....

à

à la republique il ne leur faillit pas de promesse, car Leagoras en accusa plusieurs qui avoient desrobé les deniers publiques, & qui avoient commis d'autres mauvais cas, au moien dequoy il fut absouls.

VI. Mais estant Andocides en reputation pour les affaires qu'il manioit en l'administration publique, il ne laissa pas de se mesler du traffic de marchandise par mer, au moien dequoy il acquir amitié & droit d'hospitalité avec plusieurs princes & seigneurs, mesmement avec le roy de Cypre, & fut lors qu'il ravit une jeune fille d'Aristides, & sa niepce, outre le sceu & contre la volonté de ses parens, & l'envoya en don au roy de Cypre : mais estant prest d'en estre appellé en justice, il la desroba derechef, & la ramena de Cypre à Athenes.

VII. A raison dequoy le roy de Cypre luy aianr fait mettre la main sur le collet, le retint prisonnier, mais il rompit les prisons, & s'en refouit à Athenes, lors que la conspiration des Quarre cens fut chassée de la ville.

VIII. Mais derechef il en fut encore chassé quand les Trente Tyrans usurperent la domination.

IX. Et s'estant renu durant le remps de son èxil en la ville d'Elide, lors que Thrasybulus & ses adherens retournerent en la ville, il y

retourna auſſi, & fut envoyé en ambaſſade à Lacedæmone, là où s'eſtant trouvé qu'il avoit mal verſé il fut derechef banny.

X. Toutes leſquelles choſes apparoiſſent par les oraiſons qu'il a eſcrittes [1], car il y en a les unes auſquelles il reſpond à l'imputation qu'on luy mettoit ſus des myſteres violez [2], les autres où il prie generalement les Juges [3]. On trouve auſſi l'oraiſon, pour laquelle il defere ceulx qui avoient forfait contre les myſteres [4],

[1] Plutarque donne ici les titres des diſcours d'Andocides. Les trois ſeuls qui nous reſtent de cet orateur, ont été traduits par M. l'abbé Auger, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. (Paris, Debure, 1783).

[2] περὶ τῶν μυστηρίων, Andocides ſe défend dans ce diſcours, que nous avons en entier, de la profanation des myſteres de Cérès.

[3] οἱ δὲ καθόδου δεομένου, L'autre où il parle devant les juges en faveur de ſon retour. Amyot a ſans doute lu καθόλου. Mais il faut lire le titre tel que nous le préſentons, & tel qu'il ſe trouve dans l'édition d'Henri Étienne, citée ci-deſſus. Harpocration (*in* ἀφεδρῶν) cite ce diſcours ſous ce titre, περὶ τῆς ἀδείας.

[4] καὶ ὁ περὶ τῆς ἐνδείξεως λόγος. Ce diſcours n'eſt point parvenu juſqu'à nous. M. l'abbé Auger conjecture, & Taylor prétend que du ſeul diſcours ſur les myſtères dont nous venons de parler, on en a fait deux ſous deux titres différens. Mais Taylor lui-même ne préſente que des conjectures. L'aſſertion de Plutarque au contraire eſt poſitive. D'ailleurs l'objet de ce diſcours paroît avoir été fort différent de l'objet que ſe propoſe Andocides dans ſon diſcours ſur les myſtères. Le titre grec ne parle pas de *myſteres*; & c'eſt une faute d'Amyot, ſi ce mot ſe trouve dans le titre qu'il nous offre. Le grec porte ſeulement : *Diſcours ſur la Révélation*. Il y s'agiſſoit ſans doute de la révélation des coupables que Léogoras accuſoit de péculat. (Voyez ch. v). Auſſi le traducteur Anglois lit : *and There is one extant, wherein he makes diſcovery of the wicked practiſes of others.*

& ſa defenſion & reſponſe contre Phaiax [1], & de la paix [2].

XI. Il fut en vogue au meſme temps que Socrates le philoſophe, mais il naſquit en la ſoixante & dix-huitiéme olympiade, lors que Theagenides eſtoit prevoſt à Athenes, tellement qu'il vient à eſtre plus ancien que Lyſias d'environ cent ans [3].

XII. Il y avoit un des Hermes qui portoit ſon nom, & l'appelloit on le Mercure d'Ando-

[1] Ce diſcours eſt perdu.

[2] καὶ περὶ τῆς εἰρήνης : ſur la néceſſité de faire la paix avec les Lacédémoniens. C'eſt là l'objet de ce diſcours qui nous reſte.

À ces trois diſcours d'Andocides, M. l'abbé Auger en ajoute, d'après Photius, un quatrieme contre Alcibiade, fils de Clinias. Mais le ſilence de Plutarque, & la critique judicieuſe de Taylor (qui donne ce diſcours à Phéax,) lui font craindre qu'il ne ſoit ſuppoſé. J. A. Fabricius (*in Andocide*) le donne au nombre des diſcours qui nous reſtent; il eſt imprimé avec les autres par H. Etienne, ſous ce titre : κατὰ Ἀλκιβιάδου.

[3] ἑκατόν, c'eſt une faute : liſez avec Taylor ὀκτώ, qui reſſemble aſſez au premier mot, pour que des copiſtes ignorans s'y ſoient mépris : car la faute ne peut retomber ſur Plutarque, qui fixe l'époque de la naiſſance de Lyſias à la ſeconde année de la quatre-vingtieme olympiade : ainſi il faut traduire : *telle•ent qu'il vient à être plus ancien que Lyſias de huit ans.* M. Auger le fait plus ancien de neuf ans, ce qui eſt très poſſible, puiſque Théagenidas étoit archonte la premiere année de la ſoixante-dix-huitieme olympiade. Mais il s'eſt gliſſé dans cet endroit de M. Auger, (p. 89) une faute conſidérable. On y lit : « *Andocides naquit*, » dit Plutarque, la premiere an- » née de la ſoixante-dix-huitieme » olympiade, cent ans *après* Ly- » ſias. L'erreur eſt viſible & » groſſiere ; il devoit dire neuf » ans *après* Lyſias. » Au lieu d'*après*, liſez *avant*. Au reſte cette correction eſt ſuffiſamment indiquée par le texte de M. Auger. On n'y aura pas fait attention en l'imprimant.

cides, aiant esté dedié par la lignée Ægeide, pour autant qu'Andocides avoit sa maison tout joignant [1].

XIII. Il feit les frais d'une danse ronde au nom de la lignée Ægeide, qui pretendoit le pris d'honneur aux festes Bacchanales [2] : & l'aiant gaigné il consacra le tripié, qu'il attacha hault, tout vis à vis du Porine Selin.

XIV. Son stile est simple, sans artifice, tout nud, & sans figure quelconque [3].

[1] Amyot fait ici une inversion qui change tout le sens de cette phrase : lisez : il y avoit une statue de Mercure qui portoit son nom & l'appelloit-on l'Andocidée ou le Mercure d'Andocides, parce qu'Andocides avoit sa maison tout joignant le lieu où cette statue avoit été dédiée par la lignée Ægéide.

[2] Amyot n'a point rendu le sens du texte. Le voici : il feit en faveur de sa tribu les frais de jeux cycliques, dans lesquels on se disputoit le prix d'honneur par des dithyrambes.

[3] Photius ajoute très peu de choses à ce jugement de Plutarque. « J'ai lu quatre oraisons, » dit le premier, d'Andocide, » les seules qui me soient tombeés entre les mains... Cet » orateur écrit d'un style extrê» mement simple ; il n'a tien » d'étudié, ni d'apprêté ; d'au» tant plus persuasif & séduis» sant, qu'il semble fuir tout » ornement, toute figure ». Traduct. de l'abbé Gedoyn.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE LYSIAS.

Les parens & les premieres années de Lysias. II. *Il va à Syracuse, patrie de ses ancêtres : s'y procure des connoissances & de grands biens : en est chassé.* III. *Ses malheurs sous les Trente Tyrans.* IV. *Services qu'il rend pour la destruction de leur tyrannie.* V. *Proposition de Thrasibule en faveur de Lysias, pour lui faire octroyer le droit de bourgeoisie à Athènes.* VI. *Il jouit des droits de bourgeoisie sans pouvoir y être autorisé par aucun décret.* VII. *Ses divers ouvrages..* VIII. *Ses amours.* IX. *Son éloge.* X. *Autres ouvrages de Lysias.*

Depuis la seconde année de la 80e, jusqu'à environ la 100e olympiade, 380 ans avant J. C.

LYSIAS.

Lysias estoit fils de Cephalus, fils de Lysanias fils de Cephalus, natif de Syracuse, mais il s'en vint demourer à Athenes pour l'affection qu'il portoit à la ville, & pour la persuasion de Pericles fils de Xantippus, qui estant son amy & son hoste, luy persuada de ce faire, à cause qu'il estoit fort riche, ou bien, comme les autres le tiennent, aiant esté banny & chassé de Syracuse lors qu'elle estoit asservie par la tyrannie de Gelon. Si vint à Athenes [1] l'année que Philocles fut prevost après Phasicles, la deuxieme année de la quatre-vingt-deuxieme olympiade [2], & fut du commancement nourry & enseigné avec les plus nobles des Atheniens.

II. Mais depuis quand la ville envoya la colonie de Sybaris, qui depuis fut surnommée Thuries, il s'y en alla avec son frere plus ancien Polemarchus, car il avoit encore deux autres freres Eudemus & Brachillus, leur pere estant desjà decedé, & s'y en alla pour participer à la distribution des terres au sort, l'année que Praxiteles fut prevost, & là se teint estant instruit & enseigné chez Tysias & Nicias

[1] Grec : Lysias naquit à Athènes.

[2] Phasiclès fut archonte la premiere année de la 80e olympiade.

tous deux Syracusains. Et y aiant acquis une maison, avec la portion de terre qui luy estoit escheute par le sort, il y vescut & se porta comme citoien l'espace de soixante trois ans [1], jusques à l'année que Clearchus [2] fut prevost à Athenes, & l'année ensuivant soubs Callias, la nonante & deuxieme olympiade, estant advenu aux Atheniens la calamiteuse perte qu'ils feirent en la Sicile : à raison de laquelle se remuans plusieurs de leurs subjects & alliez, mesmement ceulx du costé de l'Italie, il fut accusé de tenir le party & favoriser à ceulx d'Athenes, à raison dequoy il fut banny avec trois autres [3] : & estans arrivé à Athenes en l'année que Callias fut prevost, après Cleocritus, que les Quatre cents avoient desjà occupé la ville, il s'y arresta.

III. Mais après la battaille navale de la riviere de la Chévre [4] que les Trente Tyrans eurent occupé la ville, il en fut dechassé l'espace de sept ans, & fut privé de son bien & de

[1] C'est une faute dans le grec. Il faut lire quarante-six ans.

[2] Cet archonte ne se nommoit pas Cléarchus, mais Cléocritus : cette faute dans le grec ne peut venir que des copistes : Plutarque va répéter tout-à-l'heure que Callias fut le successeur de Cléocritus dans l'archontat.

[3] Avec trois cens autres, suivant la correction de M. Gedoyn, sur la foi de Denys d'Halicarnasse & de Diodore.

[4] Grec : « Αἰγὸς ποταμοῖς, riviere de la Chevre ; Ægos-Potamos.

son frere Polemarchus [1] : & luy s'estant sauvé par l'huys de derriere de la maison, où lon le gardoit en intention de le faire mourir, il se retira en la ville de Megares.

IV. Et comme ceulx de Phyle fussent rentrez dedans la ville, & en eussent chassé les Tyrans, pour ce qu'il s'estoit monstré très utile à l'entreprise, comme celuy qui avoit contribué deux mille livres [2] en argent, & deux cents boucliers : & aiant esté envoyé avec Herman, il soudoya trois cents & deux soldats [3], & si feit tant envets Thrasilæus Elien son amy & hoste ancien, qu'il les aida de quelque nombre de talents.

V. Au moyen dequoy Thrasybulus à son retour en la ville proposa au peuple, que pour ses bons services le droit de bourgeoisie luy fust ottroyé, n'y aiant encore nul prevost esleu, l'an de devant Euclidas, le peuple ratifia l'octroy : mais un Archinus accusa ceste proposition, comme faitte contre les loix, d'autant qu'elle avoit esté proposée au peuple, avant que d'avoir esté proparlée & deliberée au senat.

[1] Qui fut tué.

[2] Dans le grec, deux mille drachmes, qui font 1556 livres de notre monnoie.

[3] C'est une faute d'Amyot. Il faut traduire : il soudoya trois cens soldats, & si feit tant envers Thrasylæus Elien son ami & hoste ancien qu'il les aida de deux talents. Ces deux talents font 9337 livres de notre monnoie.

VI. Le decret de la ratification fut condamné & caſſé, & ainſi debouté du droit de bourgeoiſie, & neantmoins demoura en la ville tout le reſte de ſa vie avec meſmes droits & privileges que s'il euſt eſté bourgeois, & y mourut finablement après y avoir veſcu l'eſpace de quatre vingts & trois ans, ou comme les autres diſent ſeptante & ſix, ou comme aucuns eſcrivent, quatre vingts, tant qu'il veit Demoſthenes encore jeune garçon.

VII. On dit qu'il fut né l'année que Philocles fut prevoſt, & treuve lon de luy quatre cents oraiſons [1], deſquelles il y en a ſelon le jugement de Dionyſius, & de Cecilius, deux cents & trente qui ſont naïfvement ſiennes, eſquelles il fut vaincu par deux fois ſeulement. Il y a auſſi celle qu'il feit contre Archinus, en la defenſe du decret, par lequel le droit de bourgeoiſie luy avoit eſté donné, & une autre contre les Trente Tyrans. Il fut apte à perſuader, & ès oraiſons qu'il bailloit aux particuliers fort ſuccinct & bref. On trouve auſſi des introductions à la retorique de luy, & des concions, des lettres miſſives, des louanges, des harengues funebres, des diſcours de l'amour, une defenſe de Socrates qui picque ſes juges bien au vif, & ſemble que ſon ſtile ſoit aiſé

[1] Dans le grec, quatre cens vingt-cinq oraiſons.

& facile ; combien qu'il soit impossible à imiter [1].

VIII. Demosthenes en l'oraison qu'il a faitte contre Neæra, dit, qu'il fut amoureux d'une Metanira, laquelle estoit serve & compagne de Neæra. Depuis il espousa la fille de son frere Branchyllides.

IX. Platon mesme fait mention de luy au livre de Phædrus, comme d'un orateur fort eloquent [2] & plus ancien que Isocrates. Et Philiscus qui estoit familier d'Isocrates, & compagnon de Lysias, en feit un epigramme, par où il appert qu'il estoit plus ancien d'ans, ce qui appert aussi par ce que Platon en dit, & est l'epigramme tel,

De Calippé [3] fille à langue diserte,
Ores fault il que tu sois bien alerte,
Pour nous monstrer si bon esprit tu as,
En nous rendant le fils de Lysias
Tel que sonner en memoire eternelle,
S'oyë par luy la vertu paternelle :
Car de païs en autre tracassé,
De meurs en meurs passé & repassé,
Par sapience immortel il doit estre,
Et en honneur après sa mort renaistre,

[1] Voyez les Observations.

[2] Voyez les Observations.

[3] De Calliope. Cette épigramme étoit étrangement défigurée dans tous les livres, quand Amyot l'a traduite. Il n'est pas étonnant qu'il n'en ait tiré aucun sens raisonnable. Markland & M. l'abbé Auger se sont efforcés de la restituer.

Notifiant ma grande charité
Envers ſon pere à la poſterité.

X. Il compoſa auſſi une harengue à Iphicrates, celle qu'il prononça contre Harmodius, & une autre, par laquelle il accuſa Timotheus de trahiſon, & obtint en l'une & en l'autre. Mais comme depuis Iphicrates approuvaſt les faicts & geſtes de Timotheus, & taſchaſt à ſouſtenir ceſte accuſation de trahiſon, en luy demandant compte des finances qu'il avoit maniées, il en fut appellé en juſtice, & reſpondit par une oraiſon que luy compoſa Lyſias : & quant à luy il fut bien abſouls, mais Timotheus fut condamné en l'amende d'une groſſe ſomme de deniers. Il recita auſſi en une aſſemblée des jeux olympiques une longue oraiſon, par laquelle il ſuada aux Grecs, que ſe reconcilians les uns avec les autres, ils fiſſent entrepriſe de ruiner le tyran Dionyſius.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ISOCRATE.

Ses parens. II. *Époque de sa naissance.* III. *Ses maîtres.* IV. *Raisons de son éloignement pour le maniement des affaires publiques.* V. *Ses disciples & ses succès dans l'éducation.* VI. *Sa mort.* (VII. Epoques différentes où Isocrate a composé ses discours [1]). VIII. *Son fils adoptif.* IX. *Source de sa fortune.* X. *Ses envieux au sujet de ses richesses.* XI. *Ses discours.* XII. *Lieu de sa sépulture.* XIII. *Honneurs qui lui sont rendus après sa mort.* XIV. *Nombre des discours qui nous restent de cet orateur.* XV. *Sa timidité.* XVI. *Ses bons mots.* XVII. *Son penchant pour l'amour.* XVIII. *Les exercices de son enfance.* XIX. *Ses démêlés* XX. *Ouvrages de son fils adoptif.* XXI. *Honneurs rendus à la mere d'Isocrate.*

Depuis la premiere année de la quatre-vingt-sixieme, jusqu'à la troisième année de la cent-dixieme olympiade, 338 ans avant J. C.

[1] Ce chapitre est ajouté pour suppléer au texte d'Amyot qui a négligé de traduire cet endroit de Plutarque.

ISOCRATES.

ISOCRATES estoit fils de Theodorus archipresbtre [1], l'un des mediocres bourgeois, qui avoit nombre d'esclaves faiseurs de aubois & des flustes [2], par la manufacture desquels il devint si riche [3], qu'il fit honorablement nourrir & instituer ses enfants. (Car il en avoit encore d'autres masles, Telesippus, Diomnestus, & une fille). C'est pourquoy il est farcé par les poëtes comiques Aristophanes & Stratis, touchant ces flustes.

II. Il fut environ la quatre-vingt-sixieme olympiade, plus aagé que Lysimachus Myrrhinusien de vingt & deux ans, & que Platon de sept [4].

[1] Amyot a lu ἀρχιερέως au lieu de Ἐρχιέως avec Photius, ou d'Ἀρχιέως avec Turnèbe & autres. Cet archiprêtré là ne consistoit tout au plus qu'à être maître luthier.

[2] Grec : αὐλοποιὸς, faiseur de flûtes.

[3] Amyot a omis ici un membre de la phrase de Plutarque, qui dit : par la manufacture desquels il devint si riche, & qu'il fut en état d'entretenir chez lui des jeux, & qu'il fit...

[4] Amyot auroit dû corriger ici le texte qui est horriblement défiguré : Diogène Laërce (*in Plato.*) Denys d'Halicarnasse, *de antiquis Rhetorib.*) Suidas & Photius eussent été ses guides. Il faut lire d'après ces autorités : ἕκτῃ ἐπὶ ἄρχοντος Λυσιμάχου τοῦ Μυῤῥινουσίου, Λυσίου μὲν νεώτερος δύο καὶ εἴκοσιν ἔτεσι,... il naquit la premiere année de la quatre-vingt-sixieme olympiade, Lysimaque (ou Nausimaque) Myrrhinusien, étant archonte ; vingt-deux ans après Lysias, & sept avant Platon.

III. Il fut auditeur & disciple de Prodicus de Chio, & de Gorgias Leontin (& en son enfance fut aussi bien nourry & instruict, que nul autre qui fust à Athenes) & de Tisias Syracusain, & de Theramenes le rhetoricien, lequel estant prest à estre pris par les Trente Tyrans s'enfuit à l'autel de Minerve conseillere, dont tous ses amis estants effroyez, Socrates [1] seul se leva pour le secourir, & demoura longuement sans parler du commencement. Mais Theramenes luy mesme le pria de se deporter, disant qu'il luy seroit plus douloureux que son mal propre, s'il voyoit qu'il y eust aucun de ses amis qui tombast en affaire pour l'amour de luy [2] : & dit on qu'il luy aida à compiler certaines institutions [3], lors que lon le calom-

[1] C'est une faute d'Amyot, lisez Isocrates.

[2] M. l'abbé Vatry prouve très bien l'invraisemblance de ce fait, & à raison de l'extrême timidité d'Isocrate qui n'osa jamais parler qu'une seule fois en public, comme nous le verrons plus bas, & à raison du caractere de Théramènes bien éloigné de la délicatesse qu'on lui prête ici : l'antiquité en effet nous le représente, sachant mieux que personne s'accommoder aux différentes conjonctures, ce qui lui fit donner le surnom de Cothurne, chaussure de théâtre qui alloit indifféremment à toutes sortes de jambes. Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, T. XIII, p. 162, 163. Histoire universelle, T. IX, p. 474, édit. in-8°.

[3] Amyot se trompe ici; le grec porte : & l'on ajoute qu'il fit usage de certains préceptes de rhétorique qu'il avoit rédigés, lorsque l'on...

nioit en jugement : ces institutions sont intitulées de Boton[1].

IV. Après qu'il fut devenu homme, il ne se voulut pas entremettre du maniement des affaires de la chose publique, tant pource qu'il avoit la voix foible & gresle, que pource que de nature il estoit craintif, & qu'il avoit perdu ses biens en la guerre contre les Lacedæmoniens. Il semble bien qu'il ait porté tesmoignage en public jugement pour d'autres[2], mais de harengues il n'en prononça jamais qu'une seule, celle du contr'eschange des biens[3] : & aiant dressé une eschole, il se meit à estudier & à escrire, là où il composa son oraison Panegyricque[4], & quelques autres deliberatives,

[1] Βότωνος : Saumaise veut qu'on lise Βάτωνος, Pétau Κότωνος. Tenons-nous-en à la leçon d'Amyot, & disons avec M. l'abbé Vatry (*ib.*) que, selon Diogène Laërce, Boton, Athénien, avoit été maître de Xenophanes : & peut-être que ce Boton avoit le premier dirigé l'éloquence en art ; ce qui faisoit appeller la rhétorique, *les arts de Boton*. Fabricius (*in Isocrat.*) ne parle que d'un ouvrage sous ce titre, τέχναι ῥητορικαὶ, & paroît douter qu'Isocrate en ait été l'auteur. Au reste ces préceptes n'existent plus.

[2] Amyot aura lu μεμαρτυρηκὼς : le savant Wolf propose de lire μεμελετηκὼς, ce qui présente un sens plus clair & plus conforme aux faits : il faut traduire alors : il semble bien qu'il ait composé des plaidoyers pour d'autres, mais de...

[3] περὶ τῆς ἀντιδόσεως. Voyez plus bas, chap. VII & XVIII. Fabricius met ce discours, composé après la cent cinquieme olympiade, au nombre des plaidoyers d'Isocrate, λόγοι δικανικοί.

[4] πανηγυρικὸς. Isocrate passa dix ans, & suivant quelques-uns, quinze ans, à composer ce panégyrique entre la 92e & la

dont il en lisoit luy mesme les unes, & les autres il les composoit pour des autres, estimant que par ce moien il enhorteroit & inciteroit les Grecs à faire ce qu'ils devoient.

V. Mais se trouvant trompé de son intention, il se deporta de cela, & se fit maistre d'eschole[*], premierement en l'isle de Chio, aiant neuf disciples, là où lon dit que voiant le salaire que ses escholiers luy comptoient pour leur escholage, il se prit à plorer & dit, « Or voy » je bien maintenant que je me suis vendu à » ceux icy ». Il conferoit avec ceulx qui vouloient deviser avec luy, aiant esté le premier qui a separé les altercations des plaideries d'avec le discours des affaires publiques. Il ordonna des magistrats en Chio, & une mesme forme de gouvernement de la chose publicque qu'en son païs, & amassa autant d'argent que fit oncques maistre d'eschole, tellement qu'il eut bien la faculté de defrayer une galere : Il eut des auditeurs jusques au nombre de cent, & entre autres Timotheus fils de Conon, avec lequel il visita plusieurs villes, escrivant toutes les lettres que Thimotheus envoyoit aux Atheniens, à l'occasion dequoy il luy donna six cents escus[x]

96e olympiade. Il le prononça, d'après Philostrate, pendant les jeux olympiques. Voyez les Observations.

[x] Lisez d'après le grec : à l'occasion de quoy Timotheus lui donna un talent, 4668 livres de notre monnoie.

de

de l'argent qui luy resta de la composition de Samos. Aussi furent ses disciples Theopompus de Chio, & Ephorus de Cumes, & Asclepiades qui a composé les subjects tragicques, & Theodectes qui a depuis escrit des tragædies. (Son sepulchre [1] est en allant vers Cyamitis, en la rue saincte qui va à Eleusine, maintenant tout demoly. Il y avoit aussi fait dresser les images des poëtes illustres avec luy, dont il n'est demouré que celle d'Homere seule). Aussi estoit de ses disciples Leodamas Athenien, & Lacritus legislateur: &, comme aucuns disent, Hyperides & Iseus. Et dit on que Demosthenes, ainsi comme il enseignoit encore la retorique, s'en vint à luy, & luy dit que certainement il n'avoit pas moien de luy payer & fournir les mille drachmes [2] qu'il demandoit pour son escholage, mais que volontiers il luy en payeroit deux cents qu'il avoit, pour apprendre, au fur de son argent, une cinquieme partie de son art d'eloquence, & qu'Isocrates luy respondit, Demosthenes mon amy, nous ne despeçons point par tronçons nostre besongne, non plus que les grands poissons, mais les vendons tous entiers: aussi si tu veux estre mon escholier, je te monstreray mon art tout entier.

[1] Le sépulchre de ce Théodectes est...

[2] 778 livres de notre monnoie.

VI. Il mourut l'année que Chæronides estoit prevost [1], estans venues les nouvelles de la desconfiture de Chæronée, qu'il entendit estant au lieu des exercices d'Hippocrates, & se fit volontairement mourir soymesme en s'abstenant de manger par quatre jours durans, après avoir prononcé les trois premiers vers des trois tragædies d'Euripides,

> Danaus roy qui eut cinquante filles.
> Pelops estant arrivé dedans Pise [2].
> Cadmus partant du païs de Sidoine.

Il vescut quatre vingts & dix ans [3], ou comme quelques uns disent, cent [4].

VII) [5]. Il composa son oraison panathénai-

[1] Charondas, o Charonides, fut archonte la troisieme année de la cent dixieme olympiade, 338 avant J. C. époque funeste où Philippe gagna la bataille de Chéronée sur les Grecs confédérés. C'est donc par erreur que M l'abbé Sévin fait concourir l'époque de la composition du discours d'Isocrate à Philippe, avec la troisieme année de la cent onzieme olympiade. Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, T. IX. Recherches sur l'histoire de Carie. Voyez le chapitre suivant.

[2] Le premier vers d'Iphigénie en Tauride.

[3] C'est une faute d'Amyot. Lisez d'après le grec : quatre-vingt dix-neuf ans.

[4] Amyot omet ici une phrase qui prouve qu'Isocrate n'étoit pas moins bon citoyen qu'excellent rhéteur. Le Grec ajoute : ne pouvant survivre à la douleur de voir sa patrie passer pour la quatrieme fois sous la domination des tyrans... Athènes en effet subissoit à cette époque, pour la quatrieme fois, le joug des tyrans : le regne des Pisistratides, puis celui des 400, celui des 30 après, & enfin celui de Philippe.

[5] Supplément de l'éditeur d'après le texte grec, & conforme à la traduction angloise.

que un an avant sa mort, d'autres disent quatre ans. La composition du panegyrique fut anterieure à sa mort de dix ans, ou suivant quelques uns de quinze. Des envieux ont supposé que pour cet ouvrage il avoit tiré grand parti des écrits de Gorgias de Leontium [1] & de ceux de Lysias. Il fit son plaidoyer sur le contr'eschange des biens, à l'age de quatre vingt deux ans, & son discours à Philippe, peu avant de terminer sa carriere [2].

VIII. Estant jà fort avant en son aage, il adopta pour son fils Aphareus, le plus jeune des trois enfans de Plathaine sa femme, fille [3] de l'orateur Hippias.

IX. Il fut assez riche, par ce qu'il exigeoit argent de ses familiers & escholiers, & aussi pource qu'il eut de Nicocles roy de Cypre fils de Evagoras, la somme de douze mil escus [4], pour l'oraison qu'il luy dedia.

X. A l'occasion dequoy aiant acquis des envieux, il fut par trois fois eleu capitaine de galere [5]. Et pour les deux premieres fois feignant estre malade, il s'en excusa par son fils,

[1] Voyez les Observations.

[2] Le témoignage de Cicéron est positif. *Lib. de Oratore.*

[3] Et auparavant femme de... Voyez chapitre XVII. C'est une faute d'Amyot.

[4] Grec : 20 talents, 93,375 livres de notre monnoie. Voyez Pline, Hist. nat. VII, 31.

[5] Grec : Sommé d'équipper une galere. Voyez les Observations.

mais à la troisieme il se leva & receut la charge, à laquelle il despendit beaucoup d'argent. Il y eut un pere qui luy parlant de son fils qu'il envoyoit aux escholes luy dit, qu'il n'avoit envoyé quant & luy pour le gouverner qu'un sien esclave : Or va doncq, respondit il, car pour un esclave tu en recouvreras deux.

XI. Il combattit au jeu de pris que la royne Artemisia institua sur le tumbeau de son mary Mausolus, & trouve lon encore là l'oraison [1] qu'il y fit à la louange du defunct. Il en fit aussi une autre à la louange de Helene [2]; & une autre à la louange de l'Areopage [3].

XII. Aucuns escrivent qu'il sortit de ceste vie par s'estre abstenu neuf jours de reng de manger, les autres disent quatre, au jour mesme que lon faisoit les obseques publicques de ceulx qui estoient decedez en la battaille de Chæronée. Son fils aussi Aphareus composa des oraisons [4]. Si fut inhumé avec toute sa parenté près

[1] C'est une faute d'Amyot : le grec dit le contraire : & l'on ne trouve plus l'oraison qu'il y fit.... Voyez les Observations.

[2] Ἑλένης ἐγκώμιον : Jérôme Wolf en a donné une version latine, qu'il a fait imprimer séparément en 1566.

[3] καὶ Ἀρεοπαγιτικός. Ce discours adressé à l'Aréopage, fut composé après la cent deuxieme olympiade.

[4] Il faut admettre ici la correction que Reiske propose : il n'est pas naturel de supposer que Plutarque veuille parler ici des

du parc de Cynofarges, fur une motte, à la main gauche. Son fils & fon pere Theodorus, & fa mere avec la fœur de fa mere Anaco tante de l'orateur, & fon frere qui avoit le mefme nom de fon pere Theodorus, & fon fils adoptif Aphareus, & fon coufin Socrates fils de fa tante Anaco, fa femme Plathaine mere du fils adoptif Aphareus. Sur tous lefquels corps il y avoit fix tables ou tumbes de pierre, qui n'y font plus maintenant.

XIII. Mais fur le tumbeau d'Ifocrates il y avoit un grand mouton de trente coudées, & fur iceluy une firene de fept coudées, pour fignifier figureement la douceur de fon naturel & de fon ftile, ce qui maintenant n'y eft plus. Auffi y avoit il près de luy une table où eftoyent fes maiftres, entre lefquels y eftoit Gorgias regardant une fphære aftrologique [1], & Ifocrates joignant de luy. Auffi y avoit il en la ville d'Eleufine au devant de l'entrée du portique une ftatue de bronze que luy fit faire Timotheus fils de Conon, fur laquelle il y a cefte infcription,

ouvrages du fils d'Ifocrate; vu qu'il fait mention de ces ouvrages plus bas, chap. xx. On doit donc lire : fon fils auffi Aphareus compofa des oraifons à fa louange.

[1] Célefte.

Timotheus par amour cordiale,
En honorant l'alliance hospitale
D'Isocrates; aux déesses a fait
Icy poser son naturel pourtraict.

La statue estoit faicte de la main de Leochares [1].

XIV. On trouve encore soixante de ses oraisons, entre lesquelles il y en a de vrayes vingt & cinq, selon le jugement de Cecilius, les autres luy sont faussement attribuées [2].

XV. Et estoit si peu curieux d'ostentation, & se soucioit si peu de monstrer sa suffisance, qu'estants venus à luy trois pour l'ouir declamer & discourir, il en retint les deux, & renvoya le troisieme, disant qu'il retournast le lendemain, pource que lors il avoit un plein theatre en son auditoire : & disoit souvent à ses familiers qu'il prenoit cent escus [3] pour enseigner son art, mais qui luy pourroit ensei-

[1] Pline fait mention de ce Léochares qui florissoit dès la cent deuxieme olympiade, & qui fut un des quatre fameux sculpteurs qu'Artémise employa pour ériger à la gloire de son époux ce célèbre monument, compté depuis entre les sept merveilles du monde. Hist. natur. XXXIV, 19. XXXVI, 4. Il faut corriger Photius qui lit, Cléocharès.

[2] Amyot a encore prodigieusement défiguré cet endroit. Lisez d'après le texte : on trouve encore soixante de ses oraisons, entre lesquelles il y en a de vraies vingt-huit, si l'on en croit Cécilius, & vingt-cinq seulement selon le jugement de Denys d'Halicarnasse ; les autres lui sont faussement attribuées. Voyez les Observations.

[3] Grec : dix mines ou 778 livres de notre monnoie.

gner à luy la hardiesse & la forte voix, qu'il en payeroit mille [1].

XVI. A quelqu'un qui luy demandoit, comment il estoit possible qu'il rendist les autres orateurs suffisans à bien dire, veu qu'il ne l'estoit pas luy mesme : « Pource, dit il, que les » cueux [2] ne peuvent pas coupper, mais elles » rendent bien le fer apte & propre à coupper ». Aussi y en a il qui disent qu'il a composé des livres de l'art de retorique, toutefois les autres tiennent que ce n'estoit pas par art ny methode, mais par exercitation seulement qu'il les rendoit eloquents. Il est vray que jamais il n'exigea salaire de citoien d'Athenes, & prioit ses familiers de se trouver aux assemblées de ville pour luy rapporter ce qui s'y seroit dit. Il fut extremement desplaisant de la mort de Socrates, & de faict le lendemain il en porta le dueil. A un qui luy demandoit que c'estoit que retorique, il luy respondit : « C'est l'art » de faire les choses grandes petites, & les » petites grandes ». Quelque jour estant en un festin chez Nicocreon tyran de Cypre, comme les assistans le priassent de discourir, il leur respondit : « De discourir des choses ausquelles » je suis bien propre, il n'en est pas le temps

[1] Grec : dix mille mines. | [2] Queux, vieux mot, pierre à aiguiser.

» maintenant : & quant à celles dont il est » temps maintenant, je n'y suis pas propre [1] ». Et voiant que Sophocles le poëte tragicque poursuivoit de l'œil affectueusement un jeune garson, il luy dit : « Il ne faut pas, Sophocles, » qu'un homme de bien contienne ses mains » seulement, mais aussi ses yeulx ». Ephorus natif de Cumes estoit sorty de son eschole sans y avoir rien fait ne rien appris, à raison dequoy son pere Demophilus l'y aiant renvoyé avec un second salaire, Isocrates s'en riant, l'appelloit par jeu Diphoros, c'est à dire, portant deux fois : si travailloit il beaucoup après luy, & luy mesme luy suggeroit l'argument de sa declamation.

XVII. Il estoit enclin & subject au plaisir de l'amour, à raison dequoy il usoit tousjours de grands & plantureux matteras en son lict, & avoit des aureillers parfumez & trempez d'eaux de senteurs, & tant qu'il fut jeune il ne se maria point, mais quand il fut devenu vieil, il entretenoit en sa maison une courtisane, laquelle s'appelloit Lagisce, de laquelle il eut une petite fille qui mourut avant que d'estre mariée, en l'aage de douze ans : depuis il espousa la femme de l'orateur Gorgias,

[1] Voyez les Propos de table, T. XVIII, p. 4.

Plathaine, laquelle avoit trois enfans, dont il adopta Aphareus, ainsi comme nous avons dit, qui luy fit faire une statue de bronze, & la planta auprès du temple de Jupiter Olympien, avec une telle inscription :

Aphareus fils par adoption
D'Isocrates, en veneration
De Jupiter dedia ceste image
De son feu pere, à fin que de courage,
Il se monstrast devot envers les dieux,
Et honorast ses parents vertueux.

XVIII. Lon dit qu'il courut en carriere, estant encore jeune enfant, car on le voit de bronze au chasteau, dedans le jeu de paulme des presbtres de Minerve, à cheval, ainsi comme aucuns ont dit.

XIX. En toute sa vie il a eu deux procès, le premier pour eschanger ses biens, estant provocqué par Megaclides, là où il ne comparut pas en personne à l'adjournement, à cause de sa maladie, mais il y envoya son fils, & le gaigna. Le second luy fut intenté par Lysimachus, pour eschanger ses biens, à la charge de defrayer une galere, auquel procès estant vaincu, il fut contrainct de defrayer la galere : aussi y avoit il une sienne image sur la place du Pompeum.

XX. Mais Aphareus composa plusieurs orai-

sons & judicielles & deliberatives, & fit des tragædies environ trente sept, dont il y en a deux que lon contredit, & commença à faire ouir en public ses œuvres, depuis l'année que Lysistratus fut prevost, jusques à celle de Sosigenes [1], en vingt & huit ans, durant lesquels il en fit jouer six civiles, dont il gaigna le pris de deux, les aiant mis en avant par un maistre joueur nommé Dionysius, & par d'autres joueurs deux autres Lenaïques, c'est à dire, joyeuses pour rire.

XXI. Il y avoit des statues de la mere d'Isocrates & de Theodorus, & de la sœur d'elle Anaco dedans le chasteau, dont celle de la mere est encore en estre, plantée auprès de Hygia, l'inscription en estant changée, mais celle d'Anaco ne se trouve pas. Elle laissa deux enfans, Alexandre qu'elle eut de Cœcon, & Usicles de Lysias.

[1] C'est-à-dire, depuis la quatrieme année de la cent deuxieme jusqu'à la troisieme année de la cent neuvieme olympiade.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ISÉE.

SON *maître.* II. *Temps où il floriffoit.* III. *Inftituteur particulier de Démofthène.* IV. *Ouvrages qui nous reftent de lui.*

Depuis la guerre du Péloponnèfe jufqu'au regne de Philippe.

ISÆUS.

Isæus estoit natif de Chalcide, & estant venu à Athenes, il estudia ès œuvres de Lysias, lequel il imita de si près, tant à la tissure & assemblage des paroles, comme en la subtilité & arguce de ses inventions, que si ce n'est un homme bien exercité à discerner le stile de ces orateurs, il ne pourroit pas facilement distinguer plusieurs de leurs oraisons à qui elles seroient.

II. Il eut la vogue environ la guerre du Peloponese, ainsi comme lon peult conjecturer par ses oraisons, & dura jusques au regne de Philippus.

III. Mais il quitta son eschole pour aller domestiquement enseigner & instruire Demosthenes, pour le pris & somme de dix mille drachmes [1], à raison dequoy il acquit fort grande reputation, & luy composa des oraisons exhortatoires [2], comme quelques uns ont escrit.

[1] Suidas soutient qu'Isée forma ce grand disciple sans en retirer aucun salaire : ce qui s'accorde mieux avec ce que nous avons vu dans Isocrate, chap. v. Au reste Photius borne la récompense d'Isée à deux mille drachmes ; ce qui seroit plus croyable.

[2] Il faut lire ici avec le savant P. Pétau ἐπιτροπικὰς, d'après Photius, & traduire : il lui com-

IV. Il a laissé soixante & quatre oraisons, dont il y en a de naïfves & legitimes à luy cinquante : aussi escrivit il des particulieres introductions & regles de retórique, & fut le premier qui commença à former & tourner la sentence de son stile au maniément des affaires, ce que principalement imite Demosthenes [1]. Theopompus fait mention de luy en son Theseus.

posa les oraisons qu'il prononça contre ses tuteurs... Le traducteur Anglois a admis cette correction.

[1] Voyez les Observations.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ESCHINE.

Son extraction : ses premieres dispositions. II. *Ses premieres occupations, & source de ses débats avec Démosthène.* III. *Banni d'Athènes.* IV. *Son admiration pour Démosthène.* V. *Lieu de sa mort.* VI. *Éloge de sa voix.* VII. *Ses ouvrages.* VIII. *Ses freres.* IX. *Reçoit une couronne.* X. *Diversité d'opinions sur la premiere éducation d'Eschine.* XI. *Ses succès.*

Depuis la quatrieme année de la 95e jusqu'à la 114e olympiade.

ÆSCHINES.

Æschines fut fils d'Atrometus, (lequel fut banny & chaſſé du temps des Trente Tyrans, & ayda à remettre ſus le peuple, & ſa mere eut nom Glaucothea) de la lignée Cothocide [1], n'eſtant ny quant à la nobleſſe de ſa race, ny quant à ſes facultez & richeſſes, des bonnes maiſons de la ville, mais ſe trouvant jeune, & fort & roide de ſa perſonne, il ſe fortifia encore davantage aux exercices du corps : & aiant la voix forte & claire, depuis il fit profeſſion de jouer des tragœdies, & comme dit Demoſthenes, il alloit après les autres, & ne faiſoit que tiercer entre les joüeurs ès feſtes Bacchanales ſoubs un Ariſtodemus.

II. Eſtant encore jeune garſon il monſtra les lettres avec ſon pere : & arrivé à ſon adoleſcence, il fut à la guerre parmy les autres. Il ouit, comme aucuns tiennent, Iſocrates & Pla-

[1] Liſez : & ſa mere eut nom Glaucothea : il étoit de la tribu Cothocide... Cothoce, bourgade de l'Attique.

Eſchine naquit la quatrieme année de la quatre-vingt-quinzieme olympiade, trois ans après la mort de Socrate, ſeize ans avant la naiſſance de Démoſthène. Voyez les recherches ſur la vie & les ouvrages d'Eſchine l'orateur, par l'abbé Vatry, dans les Mémoire de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, Tome XIV, p. 84 & ſuiv.

ton, ou comme Cecilius dit, Leodamas : & se meslant des affaires publicques non sans bruict & reputation, pour autant qu'il faisoit teste à la faction de Demosthenes, il fut en plusieurs autres ambassades, & nommeement devers Philippus pour traicter de la paix [1], pour laquelle il fut accusé par Demosthenes, pour avoir esté cause que la nation des Phociens fut exterminée : & pource que la guerre estant allumée entre les Amphictyons & les Amphissiens aiant esté deputé pour comparoir en l'assemblée des Amphictyons qui faisoient un port [2], il fut cause qu'ils se jetterent entre les bras de Philippus, lequel à sa suscitation prit cest affaire en main, & conquit tout le païs de la Phocide, mais moiennant le port & faveur que luy fit Eubulus fils de Spintharus Proballusien [3], qui estoit l'un de ceux qui avoient credit envers le

[1] La seconde année de la cent huitieme olympiade, suivant l'abbé Vatry. *Ib.*

[2] Il faut restituer cet endroit très corrompu dans le texte & dans la version d'Amyot. Photius dit : « parce qu'ayant été élu pylagore, & se trouvant député » des Amphictvons à Amphysse, » dans le temps qu'ils y faisoient » construire un port, il suscita » la guerre sacrée; d'où il arriva » que les Amphyctions furent » obligés de se réfugier auprès de » Philippe ». Eschine fut élu pylagore sous l'archontat de Théophraste ; la premiere année de la cent dixieme olympiade. Le pylagore étoit l'orateur député de sa république, pour assister à l'assemblée des Amphyctions aux Thermopyles.

[3] Il n'y a point de bourg Proballusien. Il faut lire avec Photius, & par les sollicitations de Proballusius qui. . . .

peuple,

peuple, il eschappa & fut absouls de trente ballottes & suffrages seulement : les autres disent que les orateurs escrivirent & composerent bien les oraisons, mais qu'estant advenue la fortune de la battaille de Chæronée, la cause ne fut point appellée ny plaidée.

III. Quelque temps depuis Philippus estant trespassé, & son fils Alexandre passé en Asie, il accusa Cresiphon d'avoir mis en avant un decret contraire aux loix en l'honneur de Demosthenes, mais n'aiant pas eu la cinquieme partie des voix & suffrages du peuple, il fut banny d'Athenes & se retira à Rhodes [1], n'aiant pas voulu payer mille drachmes [2], pour l'amende en laquelle il estoit condamné. Les autres disent qu'il fut davantage noté d'infamie, pour n'avoir pas voulu sortir de la ville, & qu'il se retira à Ephese par devers Alexandre, mais Alexandre morr, & les choses estans en grand bransle, il s'en retourna à Rhodes, là où il dressa une eschole, & commença à enseigner l'art d'eloquence.

IV. Il recita quelquefois aux Rhodiens la harengue qu'il avoit prononcée en jugement alencontre de Cresiphon, dont tous les assistans demourerent esmerveillez, comment il

[1] Cette cause fut plaidée sous l'archontat d'Aristophon, la troisieme année de la 112e olympiade.

[2] 778 liv. de notre monnoie.

avoit peu eſtre vaincu, aiant prononcé une telle oraiſon. « Vous ne vous en esbahiriez pas, » ſeigneurs Rhodiens, leur reſpondit il, ſi vous » aviez ouy Demoſthenes reſpondant à cela [1] ».

V. Il laiſſa à Rhodes une eſchole, qui depuis fut appellée l'eſtude de Rhodes : depuis il s'en alla à Samos, & après avoir demouré quelques temps en l'iſle il y mourut [2].

VI. Il eut fort belle voix, comme il appert tant par ce qu'en dit Demoſthenes, que par l'oraiſon de Demochares.

VII. On trouve de luy quatre oraiſons, celle contre Timarchus, celle de la fauſſe ambaſſade, & celle contre Creſiphon, qui font vrayement de luy [3] : car la quatrieme qui eſt intitulée Deliaque, n'eſt pas d'Æſchines, car il eſt vray qu'il fut bien deſigné pour aller plaider en jugement la cauſe du temple de Delos, mais il ne la prononça pas, par ce que Hyperides fut eſleu au lieu de luy, ainſi que dit Demoſthenes.

VIII. Il eut des freres, ainſi qu'il dit luy meſme, Aphobus & Demochares [4].

[1] Magnifique témoignage, dit Pline, rendu par un adverſaire humilié. *Hiſtor. natur. VII*, 31. *In calamitate teſtis ingens factus inimici.*

[2] A l'âge de ſoixante-quinze ans. *Fabricius in Æſchin.*

[3] Voyez les Obſervations.

[4] Apollonius, dans la Vie d'Eſchine, appelle le premier Aphobétus & le ſecond Philochares.

IX. Il apporta le premier la nouvelle de la feconde victoire que les Atheniens avoient gaignée à Tamynes, à l'occasion dequoy il eut en don une couronne.

X. Les autres disent qu'Æschines ne fut jamais à eschole de maistre quelconque en rhetorique, mais qu'aiant esté nourry au greffe il s'eleva de luy mesme, par ce qu'il assistoit & versoit ordinairement aux jugemens.

XI. La premiere fois qu'il parla en public devant le peuple, fut contre Philippus, en quoy aiant esté bien ouy il fut incontinent esleu ambassadeur devers les Arcadiens, là où il feit une ligue de dix mille combattans alencontre de Philippus. Il accusa Timarchus de tenir un bordeau, lequel craignant de comparoir en jugement se pendit, ainsi comme le dit quelque part Demosthenes. Depuis il fut esleu ambassadeur vers Philippus, avec Ctesiphon & Demosthenes, pour traitter de la paix, en laquelle il se porta mieux que Demosthenes. Et depuis fut esleu luy dixiéme pour aller faire jurer la paix, dont estant appellé en justice il fut absouls, comme il a paravant esté dit.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE DÉMOSTHÈNE.

Son origine, ses premiers maîtres, son goût pour l'éloquence. II. *Ses démêlés avec ses tuteurs.* III. *Maltraité publiquement.* IV. *Son travail opiniâtre pour se perfectionner dans l'éloquence.* V. *Son début dans le maniement des affaires publiques, devient la cause de son éloquence & de ses succès.* VI. *Désagrémens qu'il éprouve.* VII. *Son influence contre Philippe.* IX. *Est connu de Xénophon.* X. *Sa générosité envers Eschine.* XI. *Ses conseils, son administration & son courage.* XII. *Travaux publics faits à ses dépens; couronnes qui lui sont décernées.* XIII. *Est accusé de concussion & exilé.* XIV. *De nouveaux services le font rappeller avec pompe.* XV. *Son opinion sur les guerres des Grecs.* XVI. *Il craint de tomber entre les mains d'Antipater.* XVII. *Sa mort, suite de cette crainte.* XVIII. *Ses enfans.* XIX. *Honneurs qui lui sont rendus, & à sa postérité.* XX. *Ses oraisons.* XXI. *Anecdotes sur sa vie privée.*

Depuis la quatrieme année de la 99e jusqu'à la troisieme année de la 114e olympiade, 322 ans avant J. C.

DEMOSTHENES.

DEMOSTHENES fils de Demosthenes & de Cleobule, de la lignée Pæaniene [1], fut laissé orphelin par son pere en l'aage de sept ans, avec sa sœur qui n'en avoit que cinq. Depuis qu'il eut perdu son pere, il se teint avec sa mere veufve, allant à l'eschole d'Isocrates, comme quelques uns ont dit, ou comme la plus part le tient à celle de Isæus Chalcidien, qui estoit disciple d'Isocrates, se tenant à Athenes, imitant [2] Thucydides & Platon le philosophe, à l'eschole duquel on dit qu'il fut premierement [3]. Mais ainsi comme Hegesias le Magnesien raconte, estant adverti que Callistratus Aphidneien orateur fameux, qui avoit esté capitaine general de la gendarmerie, & qui avoit dedié l'autel de Mercure harengueur, devoit faire une harengue devant le peuple,

[1] Voyez le Tome VIII des Vies, p. 11.

[2] Lisez : Démosthène imitoit... Le traducteur Anglois dit avec plus de vérité & d'exactitude : Démosthène fut initié dans les sciences par Thucydide & Platon.... Voyez Plutarque. *Ib.* p. 14.

[3] Grec : A l'eschole duquel on dit qu'il fut particuliérement assidu... Ce n'est point, dit Cicéron, à l'école des rhéteurs, mais sous les portiques de l'académie que Démosthène a puisé tout ce qui fait le mérite de son éloquen... Quintil. *Institut. Orator.* XII, 2. Tacit. *Dialog. Orator.* XXXII. Voyez les Observations.

il pria son pædagogue de la luy faire ouir, & l'aiant ouye il devint amoureux de l'eloquence [1]. Or quant à cest orateur, il ne le peut pas ouir longuement en la ville, car il en fut banny, & se retira en la Thrace : alors Demosthenes entrant en son adolescence commença à hanter Isocrates & Platon, & depuis il prit en sa maison Isæus qu'il teint l'espace de quatre ans, & s'exerça à imiter son stile, ou comme recite Ctesibius en son traitté. De la philosophie, il feit en sorte qu'il recouvra les oraisons de Zethus Amphipolitain, par le moyen de Callias Syracusain, & par le moyen de Charicles Charistien, celles de Alcidamas, il se mit après à les imiter.

II. Puis estant homme faict, & sorty de tutelle [2], voiant que ses tuteurs ne luy rendoient pas de son bien suffisamment, il les meit en justice pour leur faire rendre compte de sa tutelle l'année que Timocrates fut prevost. Ils

[1] Voyez Plutarque. *Ib.* ch. VII.

[2] Les pupilles étoient majeurs à seize ans accomplis. Plutarque, (*Ib.* p. 14.) dit positivement que Démosthène intenta procès à ses tuteurs, *si tost qu'il fut en aage de sortir hors de tutelle.* Il étoit donc alors, comme en conviennent tous les savans critiques, dans sa dix-septieme année : de plus, comme l'observe plus bas Plutarque, ce procès fut intenté sous l'archontat de Timocratès, la premiere année de la cent quatrieme olympiade ; l'époque de la naissance de Démosthène répond donc à la quatrieme année de la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade sous l'archontat de Démophile.

estoient trois, Aphobus, Theripides, Demophoon ou Demea, lequel il chargea plus que les autres estant son oncle, frere de sa mere. Il demandoit à chascun par sa demande dix talens, qui sont six milles escus [1], & obteint contre eux, mais il ne leur en feit jamais rien payer de la condamnation, ny d'argent aux uns, ny de grace aux autres [2].

III. Et estant jà Aristophon si aagé qu'il ne pouvoit plus prendre la peine de dresser les danses, ausquelles il avoit esté esleu commissaire, Demosthenes en son lieu fut maistre de la danse [3]. Et pour ce qu'en plein theatre Midias le frappa d'un soufflet, ainsi comme il vacquoit au devoir de son office, de dresser & defrayer les danses, il l'en appella en justice, mais depuis il se deporta de son action pour le prix & somme de trois milles drachmes [4], que Midias lui en paya [5].

IV. Lon dit qu'estant encore jeune il se retira en un caveau, là où il se meit à estudier, s'estant fait raire la moitié de la teste,

[1] 46,686 liv. de notre monnoie.

[2] Mais, dit Photius, il leur remit cette somme, & les quitta même du remerciment.

[3] Surintendant du théatre.

[4] 2,334 livres de notre monnoie. C'est à ce sujet qu'Eschine dit fort plaisamment, dans son oraison contre Ctésiphon, que Démosthène portoit sur ses épaules, non une tête, mais une forme.

[5] Voyez Plutarque, *Ib.* chap. XVIII, p. 28.

à fin qu'il ne peust sortir en public, & que là il couchoit sur une petite couche bien estroitte, à fin qu'il s'en levast plus habilement, & qu'il s'exercitast à bien parler [1] : mais pour ce qu'il avoit accoustumé de remuer l'espaule de mauvaise grace en parlant, il y remedia en attachant, au dessus une petite broche, ou, comme les autres disent, une dague, au planché, à fin que de peur de se picquer il oubliast ceste mauvaise contenance. Et à mesure qu'il proffitoit & alloit en avant en l'art de bien dire, il feit faire un mirouer de grandeur égale à luy, à fin qu'il declamast devant ce mirouer, & qu'il observast les mauvais gestes qu'il auroit en parlant, pour les rhabiller. Aussi alloit il quelquefois sur le port Phalerique faire ses exercices de declamations, alendroit où battoient les flots de la mer, à fin qu'il s'accoustumast à ne se troubler point du bruit & de la clameur du peuple. Et pour ce qu'il avoit l'haleine courte qui luy defailloit, il donna dix mille drachmes [2] à Neoptolemus un joueur de comædies, pour lui apprendre à pouvoir prononcer tout d'une halenée de longues clauses [3].

V. Quand il commancea à s'entremettre des affaires, il trouva que les gouverneurs estoient

[1] Voyez Plutarque. *Ib.* chap. XI, p. 18.

[2] 7,780 liv. de notre monnoie.

[3] Voyez les Observations.

divisez en deux factions, les uns tenans le party du roy Philippus, les autres parlans pour la liberté. Il choisit la ligue de ceux qui contrarioient & resistoient à Philippus, & toute sa vie continua de conseiller au peuple de secourir ceux qui estoient en danger de tomber soubs la main de Philippus [1], communiquant ses conseils au maniement des affaires, & s'entendant avec Hyperides, Nausicles, Polyeuctus, Diotimus : & pourtant rendit il confederez à ceux d'Athenes les Thebains, les Euboiens, les Corcyreiens, les Corinthiens, les Bœotiens, & plusieurs autres encore.

VI. Mais il se trouva un jour rabroué du peuple en assemblée de ville, à l'occasion duquel rebut il se retiroit tout fasché & desesperé en son logis, quand Eunomus le Thriasien, qui estoit desjà vieil, le rencontra par le chemin, qui le remeit, & le reconforta, & encore plus Andronicus joueur de comædies, lesquels ensemblement luy remonstrerent, que ses oraisons estoient les plus belles du monde, & qu'il ne luy defailloit rien qui soit sinon l'action, & luy recita quelques passages qu'il avoit dits en

[1] Et c'est à cette heureuse détermination que nous devons les progrès étonnans de Démosthène dans l'éloquence, comme le remarque très bien le nouvel éditeur de Tacite, dans les chap. 13 & 14 de son supplément au dialogue des orateurs. Voyez les Observations.

ſa harengue, & que Demoſthenes luy adjouſtant foy ſe donna du tout à luy [1] : de maniere que depuis quand on luy demanda, quelle choſe eſtoit la premiere en l'art d'éloquence, il reſpondit, l'action : qui eſtoit la ſeconde, l'action : & quelle la troiſieme, l'action. Il fut auſſi une autre fois ſifflé en aſſemblée de ville, pourautant qu'il y dit quelque choſe qui ſentoit ſon jeune homme, dont il fut depuis brocardé par les poëtes comicques, Antiphanes & Timocles. Par la terre, par les fontaines, par les fleuves & rivieres : & aiant fait ce ferment là devant le peuple, il s'en ſuſcita une émotion. Il jura auſſi une autre fois par Æſculapius, & par erreur de langue, il feit l'accent ſur la penultime ſyllabe. Il ſembloit qu'il vouluſt ſouſtenir que c'eſtoit bien dit & bien prononcé, par ce que le dieu eſtoit Pius [2], c'eſt à dire, doulx & beneing, il en fut pour cela ſouventefois troublé : mais frequentant l'eſchole d'Eubulides le dialecticien, il corrigea tout.

VII. Se trouvant un jour en l'aſſemblée des jeux olympiques, & y aiant ouy Lamachus Terineien, qui recitoit des harengues faittes à la louange de Philippus & d'Alexandre, & qui couroit ſus aux Thebains & aux Olynthiens, s'approchant de luy il commença à alleguer

[1] Voyez Plutarque. *Ib.* ch. IX. | [2] Ἀσκληπιὸς ἤπιος. *Amyot.*

au contraire plusieurs passages des poëtes anciens, qui estoient à la louange des Thebains & des Olynthiens, pour les choses par eux vertueusement faittes, de maniere que Lamachus se deporta de plus harenguer, & s'enfuit de l'assemblée. Et Philippus mesme quand on luy rapportoit les concions & harengues qu'il avoit faittes contre luy, disoit, « Je croy que moy » mesme si je l'eusse ouy harenguer de telle » sorte, je l'eusse esleu capitaine pour me faire » la guerre ». Suivant lequel propos il appelloit ses harengues soudards, pour la force guerriere qui apparoissoit en icelles : Et celles d'Isocrates escrimeurs pour le plaisir de la fanfare que lon y prenoit.

VIII. Estant en l'aage de trente sept ans [1],

[1] Ce passage de Plutarque ne peut se concilier avec ce qui a été dit dans la note, p. 54. En effet, si la naissance de Démosthène répondoit à la quatrieme année de la 98e olympiade sous l'archontat de Dexitée, il n'auroit pas intenté procès à ses tuteurs aussi-tôt qu'il eut *été en aage de sortir hors de tutelle*. Il eut négligé pendant quatre ans cette répétition faite seulement sous l'archontat de Timocratès : mais le témoignage de Denys d'Halicarnasse & de plusieurs savans critiques & historiens après lui, est positif : ils donnent tous dix-sept ans commencés, à Démosthène, lorsqu'il exigea de ses tuteurs une reddition de compte. Ainsi corrigez & lisez : estant à l'aage de trente & un ans accomplis, à compter depuis l'archontat de Démophile jusqu'à celui de Callimachus. J. A. Fabricius est conforme à cette leçon (*in Demost.* p. 921). Et Denys d'Halicarnasse fixe lui-même (d'après M. Vauvilliers, T. VIII, p. 542) la naissance de Démosthène à la 4e année de la 99e olympiade : ce qui se déduit d'ailleurs très-aisé-

à compter depuis Doxitheus jusques à Callimachus, en la prevoste duquel les Olynthiens par leurs ambassadeurs envoyerent demander secours à ceux d'Athenes, par ce qu'ils estoient fort pressez de guerre par Philippus, il suada au peuple de leur en envoyer : & l'année ensuivant, qui fut l'année que Platon mourut [1], Philippus destruisit les Olynthiens.

IX. Xenophon aussi le Socratique l'a cogneu, comme il commençoit encore à venir, ou bien qu'il estoit desjà en sa fleur : car Xenophon escrivoit ses chroniques des faicts & gestes des Grecs mesmement de ce qui fut fait environ & peu après la bataille de Mantinée, l'année que Chariclides estoit prevost : & Demosthenes au paravant avoit desjà obtenu alencontre de ses tuteurs.

X. Après la condemnation d'Æschines, comme il s'en alloit d'Athenes en exil, Demosthenes en estant adverti courut après à cheval. Æschines l'aiant apperceu pensa estre pris prisonnier, si se meit à genoux devant luy, & se couvrit le visage, mais Demosthenes le feit lever & luy donna un talent d'argent.

ment de sa lettre, *ad Ammæ*. Ainsi il ne peut y avoir de doute sur l'époque de la naissance de Démosthène.

[1] La premiere année de la cent huitieme olympiade, sous l'archontat de Théophile, 348 ans avant J. C.

XI. Il conseilla aux Atheniens d'entretenir quelque nombre de soldats estrangers en l'isle de Thasos, & pour cest effect y alla capitaine d'une galere. Aussi fut il esleu une autrefois proviseur pour acheter des bleds, & accusé d'y avoir mal versé, se trouva innocent & fut absouls. Philippus aiant pris & occupé la ville d'Ælatia, luy sortit de la ville avec ceux qui combatirent à Chæronée, là où il semble qu'il abandonna son reng pour fuir, & en s'enfuyant il y eut une ronce qui accrocha son manteau, & luy en se retournant dit, « Pren moy à » rançon ». Il avoit sur son bouclier pour sa devise, bonne fortune : il feit l'oraison funebre aux funerailles de ceux qui moururent en ceste bataille.

XII. Après cela appliquant sa sollicitude à faire reparer & raccoustrer la ville, estant esleu commissaire pour reparer les murailles, il y despendit du sien, outre les deniers du public, cent mines d'argent, qui sont mille escus [1], & en donna encore dix mille pour emploiet aux spectacles, & à faire jouer les jeux : puis montant sur une galere il alla deçà delà recueillant argent des alliez & confederez, à l'occasion dequoy il fut couronné par plusieurs fois. La premiere fois à la proposition de Demo-

[1] 7,780 livres de notre monnoie.

meles fils d'Ariſtonicus, fils de Hyperides, qui mit en avant qu'on lui donnaſt par honneur une couronne d'or : Et la derniere fois à l'inſtance de Cteſiphon, duquel le decret fut accuſé comme eſtant contraire aux loix par Diodetus & par Æſchines : contre leſquels il le defendit ſi bien qu'il obteint ſentence en ſa faveur, de maniere que l'accuſateur n'eut pas la cinquieme partie des voix & ſuffrages du peuple pour luy.

XIII. Depuis eſtant Alexandre paſſé en Aſie Harpalus s'enfuit à Athenes avec groſſe ſomme de deniers : & du commancement il [1] empeſcha que lon ne luy donnaſt ſeureté, & que lon ne le reçeuſt en la ville : mais depuis qu'il y fut arrivé, & qu'il luy eut donné mille pieces d'or [2], adoncques il changea de langage, car voulans les Atheniens le rendre & mettre entre les mains d'Antipater, il y contredit, & eſcrivit que ſon argent fuſt mis en depoſt dedans le chaſteau, & que lon luy fiſt déclarer la ſomme qu'il y avoit. Harpalus ſpecifia qu'il y avoit environ ſept cens cinquante talens, & un peu plus, ainſi que dit Philochorus. Après cela s'en eſtant Harpalus fuy de la priſon, là où on le gardoit juſques à ce que lon euſt nouvelles d'Alexandre, & s'eſtant retiré, comme diſent

[1] Démoſthène.

[2] Grec : mille dariques. Voyez le Tome VIII des Vies, *ib.* chap. XXXVI, XXXVII.

aucuns, en Candie : ou, comme les autres, à Tænarus en la Laconie : Demosthenes fut accusé de concussion, & d'avoir pris argent de luy pour luy faire voye, d'autant qu'il n'avoit declaré ny la somme & quantité de deniers qui fut trouvée, ny la negligence de ceux qui l'avoient en garde. Si fut appellé en justice par Hyperides, Pytheus, Menesæchmus, Himeræus & Patrocles, qui le firent condamner par la court de l'Areopage: & estant condamné, il s'en alla en exil, par ce qu'il ne peult payer le quintuple de sa condamnation, par ce qu'il estoit accusé d'avoir pris trente talens. Les autres disent qu'il ne voulut pas attendre l'yssue du jugement, & s'en alla devant en exil.

XIV. Depuis ce temps là les Atheniens envoyerent Polyeuctus en ambassade devers la communauté des Arcadiens, pour les divertir & distraire de la ligue & confederation des Macedoniens. Ce que n'ayant sceu faire, Demosthenes y survint, qui parla tellement qu'il obteint & leur persuada : dont il acquist telle grace & telle reputation, que lon rappella son ban par decret public, & luy fut envoyée une galere pour le ramener à Athenes, & ordonnerent les Atheniens que pour l'amende des trente talents, en quoy il estoit condamné il fist bastir un autel à Jupiter sauveur, au port de Piræe, & ce

faiſant qu'il fuſt tenu pour quitte de la condamnation. Ce fut propoſé par Demon Pæanien qui eſtoit ſon couſin. Au moyen dequoy il retourna à ſe meſler des affaires comme devant.

XV. Et eſtant Antipater renfermé & aſſiegé par les Grecs dedans la ville de Lamia, les Atheniens en firent ſacrifices pour la bonne nouvelle. Mais luy deviſant avec un ſien familier Ageſiſtratus, dit, qu'il n'avoit pas une meſme opinion que les autres touchant les affaires : « Car je ſçay très bien, dit il, que les Grecs » d'un plein ſault, pour une premiere carriere, » ſçavent & peuvent bien faire la guerre, mais » à la continue, non ».

XVI. Depuis Antipater aiant pris Pharſalus, & menaſſant les Atheniens d'aller mettre le ſiege devant leur ville, s'ils ne luy rendoient les orateurs qui harenguoient au peuple contre luy : Demoſthenes le craignant abandonna la ville d'Athenes, & s'enfuit premierement en l'iſle d'Ægine, pour ſe jetter en franchiſe du temple d'Acræum [1] : mais depuis aiant peur de n'en eſtre enlevé par force, il paſſa dans l'iſle de Calabria [2], là où entendant que

[1] Liſez : Ajax. C'eſt une faute dans le texte : le traducteur Anglois ne l'a pas copiée comme Amyot.

[2] C'eſt une faute d'Amyot : liſez : en l'île de Calaurie, dans le golfe Argolique. Calaurus, d'où cette île tire ſon nom, étoit fils de Neptune, particuliérement honoré dans cette île.

les

les Atheniens avoient resolu d'abandonner les orateurs, & luy principalement entre les autres, il s'en alla seoir, comme suppliant, au temple de Neptune : là où Archias, celuy qui fut surnommé Phygadotheras, comme qui diroit, chasseur de bannis, qui fut disciple & sectateur de Anaximenes, le vint trouver, luy suadant qu'il se levast de là, & qu'il seroit des amis d'Antipater. Il lui respondit, « Quand tu jouois les » tragædies, tu ne me persuadois pas, que cela » fust vray que tu jouois, aussi peu me persuaderas tu maintenant de croire à ton conseil » : & comme il le voulust enlever & tirer de là par force, ceulx de la ville l'empescherent : & adonc Demosthenes leur dit : « Ce n'a point » esté en intention de sauver ma vie que je m'en » suis retiré & fuy en ceste ville de Calabria [1], » mais pour convaincte les Macedoniens d'estre » tyrans violents, mesmes alenconstre des dieux » : & demandant à escrire il escrivit, comme dit Demetrius le Magnesien, les vers que les Atheniens firent depuis escrire sur sa statue.

Demosthenes, si autant de puissance
Tu eusses eu comme d'entendement,
La Macedoine à toute sa vaillance
N'eust sur la Grece onc eu commandement.

[1] En cette île de Calaurie.

Ceste statue est posée auprès du pourpris de l'autel des douze dieux, ayant esté faicte par Polyeuctus. Les autres disent que lon trouva en escript le commancement d'une missive, Demosthenes à Antipater, Salut.

XVII. Philochorus escrit, qu'il mourut de poison qu'il beut : mais Satyrus dit que la canne estoit empoisonnée, & que l'ayant mis en sa bouche, si tost qu'il en eut gousté, il mourut. Eratosthenes dit que de long temps redoutant la fureur des Macedoniens, il avoit fait provision de poison, qu'il portoit dedans un petit cerceau alentour de son bras. Les autres disent qu'il se feit mourir en retenant son haleine tant & si longuement qu'il s'estouffa : les autres escrivent, qu'il avoit le poison dedans un anneau. . . . . , vingt & deux [1]. Mais quand Philippus de Macedoine mourut, il sortit en public avec une belle robbe neufve, encore qu'il n'y eust gueres que sa fille estoit morte, se resjouis-

[1] Cette lacune dans le texte laisse absolument ignorer le nombre d'années que Plutarque assignoit à la vie de Démosthène. Mais on conjecture avec assez de probabilité qu'on peut rétablir cet endroit d'après Photius, où on lit : Ἐβίω δὲ, ὡς μὲν οἱ τὰ πλείω λέγουσιν, ἔτη ἑβδομήκοντα· ὡς δὲ οἱ τὰ ἐλάττω, ἑπτὰ καὶ ἑξήκοντα. Ἐπολιτεύσατο δύο καὶ εἴκοσιν. Ainsi, suivant ce passage, ceux qui ont accordé la plus longue vie à Démosthène, ne lui ont donné que soixante-dix ans; & on ne lui en a pas donné moins de soixante & sept. Il fut vingt-deux ans à la tête des affaires. Aulu-gelle (XV, 28) dit que Démosthène vécut soixante ans. C'est le nombre d'années qui résulte des époques que nous avons fixées.

ſant de la mort de ce roy Macedonien. Il aida auſſi aux Thébains, faiſant la guerre à Alexandre, & encouragea tous les autres Grecs, tant qu'il peult : parquoy Alexandre, après avoir deſtruict la ville de Thebes le demanda aux Atheniens, les menaſſant s'ils ne le luy rendoient. Et quand il eut entrepris la guerre contre les Perſes, il demanda aux Atheniens leurs vaiſſeaux, & Demoſthenes luy contredit, alleguant pour ſa raiſon qu'il ne ſçavoit s'il en voudroit point uſer contre ceux meſmes qui luy auroyent preſté.

XVIII. Il laiſſa deux enfans qu'il eut de la fille d'un Heliodorus des premiers citoiens de la ville. Il eut une fille laquelle mourut avant que d'eſtre mariée, & une autre de laquelle, & de Lachis Leuconien, naſquit ſon petit fils Demochares, qui fut homme vaillant à la guerre, & auſſi eloquent que nul autre de ſon temps. On en voit encore une ſtatue dedans le palais & hoſtel de ville, ainſi comme lon entre à main droitte. Ce fut le premier qui harengua avec ſon eſpée au coſté, ceinte par deſſus ſa robbe, lorſqu'Antipater demanda les orateurs [1].

[1] Amyot a tronqué cet endroit : liſez ; on voit encore une ſtatue de Démoſthène leur pere, dedans le Prytanée, où il eſt peint avec une épée au côté, ceinte par deſſus ſa robe : tel qu'il étoit lorſqu'il harengua contre Antipater qui demandoit que les orateurs lui fuſſent livrés.

XIX. Mais depuis les Atheniens ordonnerent bouche à court au palais à ses descendans, & luy dedierent une statue sur la place, l'année que Gorgias fut prevost [1], à la poursuite de son atriere-fils [2]. Demochares qui requit ces honneurs, & depuis Lachis son fils en requit aussi pour luy mesme, l'année que Pytharatus fut prevost dix ans après, une statue dedans la place, & bouche à court au palais, tant pour luy que pour l'aisné tousjours de ses descendans, & privilege de presider en tous les jeux & spectacles. Les deux decrets en sont encore ès registres, mais la statue de Demochares, dont nous avons parlé, fut transportée dedans l'hostel de ville [3].

XX. On trouve de ses oraisons qui sont vrayement à luy, jusques au nombre de soixante cinq.

XXI. Il y en a qui disent qu'il vescut dissoluëment jusques à user de robbes de femmes, & à faire banquets, masques & mommeries ordinairement, dont il fut surnommé par un brocard de ville, Battalus [4]. Les autres disent que ce fut du nom de sa nourrice que lon luy

[1] La premiere année de la 125e olympiade, 280 ans avant J. C.

[2] Grec : A la poursuite du fils de sa sœur.

[3] Grec : dedans le Prytanée. Ces deux décrets se trouvent dans le Tome XX, p. 118 & suiv.

[4] Voyez Plutarque, T. VIII, p. 11 & suiv.

bailla ce soubriquet par injure. Diogenes le Cynicque l'apperçeut un jour dedans une taverne, dont Demosthenes eut honte, & se voulut retirer au dedans, & Diogenes luy dit, « Tant » plus tu recules en arriere, tant plus avant » tu entres en la taverne». Et en se mocquant de luy il disoit qu'il estoit Scythe en paroles, c'est à dire, brave comme un Tartare, mais qu'au combat il estoit bourgeois d'Athenes [1]. Il receut de l'argent d'Ephialtes l'un des harengueurs, lequel estant allé en ambassade devers le roy de Perse en apporta grosse somme de deniers, pour distribuer secrettement aux orateurs, à celle fin qu'ils allumassent la guerre contre Philippus, & dit on que luy particulierement en eut pour un coup trois mille drachmes [2]. Il fit prendre un Anaxilas de la ville d'Orée, qui avoit esté autrefois son amy & son hoste, & le fit constituer prisonnier, comme estant espion, & luy fit donner la question sur laquelle il ne confessa rien, & neantmoins requit qu'il fust livré entre les mains des unze executeurs de la justice. Un jour qu'il vouloit harenguer en pleine assemblée de ville, le peuple ne vouloit point ouir, n'eust esté qu'il dit, que ce n'étoit qu'un conte qu'il leur vouloit faire : ce qu'entendant le peuple luy donna

[1] Lisez d'après le grec : qu'il étoit Scythe dans ses discours, & bourgeois au combat.

[2] Grec : 3,000 dariques.

audience, & il commança en ceste sorte. « Il y » eut, dit-il, nagueres un jeune homme qui loüa » un asne pour aller de ceste ville à Megares. » Quand ce vint sur le midy que le soleil estoit » fort ardent, l'un & l'autre, le propriétaire & » le locataire vouloient se mettre à l'umbre de » l'asne, & s'entr'empeschoient l'un l'autre, di- » sant le proprietaire qu'il avoit loué son asne, » mais non pas son umbre : le locataire à l'oppo- » site soustenoit, que tout l'asne estoit en sa puis- » sance ». Aiant ainsi commancé ce conte, il s'en alla. Le peuple le rappella, & le pria d'achever. « Et comment, leur dit il, vous me voulez » bien ouir conter une fable de l'umbre d'un » asne, & vous ne me voulez pas entendre parler » de vos affaires d'importance ? » Le joueur de comædies Polus se vantoit un jour à luy, que pour deux jours qu'il avoit joué, il avoit gaigné un talent, qui sont six cents escus [1] : « Et » j'en ay, dit-il, gaigné cinq [2] pour me taire » seulement un jour ». Sa voix s'estant une fois esclatée, ainsi comme il harenguoit devant le peuple, & à cause de cela son audience luy en estant troublée, il leur dit tout hault, « Il faut » estimer les joueurs de comædies & de tra- » gædies, à cause de leurs belles & fortes voix,

[1] 4,668 livres de notre monnoie.

[2] 23,343 livres de notre monnoie.

» mais les orateurs pour leur bon sens ». Epicles se mocquoit de luy de ce qu'il estudioit & præmeditoit tousjours ce qu'il avoit à dire : « J'aurois honte, dit-il, si aiant à parler devant » un si grand peuple, j'y venois à l'improuveu ». On dit qu'il n'estaingnit jamais sa lampe, c'est à dire, qu'il ne cessa d'estudier tousjours à limer ses oraisons, jusques à l'aage de cinquante ans. Il dit luy mesmes qu'il ne buvoit que de l'eau. Lysias l'orateur l'a cogneu, & Isocrates l'a veu maniant affaires jusques à la battaille de Chæronée, & quelques uns des philosophes Socraticques. Il prononça la plus part de ses oraisons à l'improuveu, aiant l'esprit prompt & propre à ce faire [1]. Le premier qui requit qu'il fust couronné d'une couronne, ce fut Aristonicus fils de Nicophanes Anagyrasien, & le seconda par serment Diondas.

[1] Cecy semble n'estre pas de Plutarque, & repugne à ce que dessus. *Amyot.* Cela cependant peut se concilier d'après ce qu'on lit dans le Tome VIII des Vies chap. XII & XIII, p. 19 & 20, où Plutarque explique particuliérement ces témoignages opposés. Voyez au sujet de ce célèbre orateur les savantes Observations de M. Capperonnier sur l'ouvrage de Denys d'Halicarnasse, intitulé, De l'excellence de l'élocution de Démosthène. Isocrate y est un peu maltraité par Denys d'Halicarnasse. Mémoires de l'Académie des Inscript. & Belles-Lettres, Tome XXIV, p. 1, 2 & suiv. Voyez aussi la comparaison de Démosthène & de Cicéron, dans les Œuvres du P. Rapin, T. I, p. 1 & suiv.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE LYCURGUS.

SON *origine.* II. *Son économie & son intelligence dans l'administration des finances.* III. *L'une & l'autre lui fournissent les moyens de faire faire des travaux considérables pour l'embellissement & l'utilité d'Athènes* IV. *Sa sévérité dans l'administration de la police, au sujet des malfaiteurs.* V. *Haute considération que ses vertus lui méritent.* VI. *Sagesse de ses loix pour exciter l'émulation dans les arts & arrêter les progrès du luxe.* VII. *Haute protection qu'il accorde au philosophe Xenocrate.* VIII. *Ennemi du luxe sur lui-même.* IX. *Continuellement occupé de s'instruire au détriment de son propre repos.* X. *Tant de vertus lui donnoient le droit de tout dire au peuple.* XI. *Ses enfans vengés de l'ingratitude des Athéniens.* XII. *Prodigieuse augmentation du revenu public sous son administration.* XIII. *Son intégrité & son désintéressement le sauvent jusqu'à sa mort de toute inculpation fondée.* XIV. *Sa postérité.* XV. *Nombre de ses oraisons; honneurs qui lui sont décernés.* XVI. *Différens personnages contre les-*

quels il se porte accusateur. XVII. *Surnom donne à Lycurgue.* XVIII. *Ses ancêtres ; monument à ce sujet.* XIX. *Protection & honneurs qu'il fait accorder au zèle pour la religion.*

Entre la 93e & la 112e olympiade.

LYCURGUS.

Lycurgus eſtoit fils de Lycophron qui fut fils de Lycurgus, celui que les Trente Tyrans feirent mourir à la ſuſcitation d'un Ariſtodemus qui eſtoit de Bata [1], & aiant eſté treſorier general de la Grece, avoit eſté banny durant la domination populaire du bourg de Buta, & de la famille des Eteobutades.

II. Il fut premierement auditeur de Platon le philoſophe, & feit profeſſion de philoſophie, & depuis eſtant devenu familier d'Iſocrates, il s'entremeit du gouvernement des affaires avec grand credit, tant en faicts qu'en paroles, & ſi luy commeit on le maniement des finances: car il fut eſleu treſorier general l'eſpace de quinze ans, durant leſquels il mania quatorze mille talens, qui ſont huict millions & quatre cent mille eſcus [2], ou comme les autres diſent, dixhuict mille ſix cens cinquante talens, & fut l'orateur Stratocles qui meit en avant qu'on luy decernaſt ceſt honneur. Si fuſt eſleu du commancement luy meſme en perſonne treſorier, mais depuis il y mettoit le nom de quel-

[1] C'eſt une faute d'Amyot; liſez: Ce Lycurgue étoit du bourg de Buta ou Butie.

[2] 65,371,937 l. de notre monn.

qu'un de ſes amis, & luy ce pendant faiſoit tout le maniement, & avoit toute l'adminiſtration, par ce qu'il y avoit eu une ordonnance publiée, que nul ne peuſt avoir l'adminiſtration des deniers publicques pour plus de temps que cinq ans. Il continua tousjours à preſider aux œuvres publicques eſté & hyver, & luy aiant eſté commiſe la charge de prouvoir aux choſes neceſſaires pour la guerre, il r'habilla beaucoup de fautes en la choſe publicque.

III. Entre autres il feiſt baſtir au peuple trois cens galeres, & feit le parc aux exercices de Lyceum, & le planta d'arbres, & edifia auſſi un parc à luicter, & paracheva le theatre qui eſt au temple de Bacchus, luy meſme aiant l'œil ſur les ouvriers : & eſtoit ſa foy & conſcience tenue ſi bonne, que pour une fois il s'eſt trouvé avoir entre ſes mains juſques à la ſomme de deux cens cinquante talens[1], de l'argent des particuliers qui luy bailloient à garder. Auſſi feit il faire pluſieurs beaux vaſes d'or & d'argent pour ornement de la choſe publique, & feit auſſi faire pluſieurs victoires d'argent, & aiant trouvé pluſieurs ouvrages publiques imparfaicts, il les paracheva tous, comme l'arcenal & les ſalles à ſerrer les armes & utenſiles publiques, & feit faire l'enceinte des

[1] 1,167,187 livres de notre monnoie.

murailles alentour de la closture Panathenaicque, & combla & applanit la grande fondriere, aiant un nommé Dinius, qui en estoit proprietaire, quitté & donné la proprieté du fond en faveur principalement de Lycurgus [1].

IV. Il eust aussi la garde de la ville, & la charge de prendre au corps les malfaitteurs, qu'il chassa tous, tellement que quelques Sophistes disoient, que Lycurgus trempoit sa plume, non point en ancre, mais en sang, quand il escrivoit contre les malfaitteurs.

V. A l'occasion dequoy il fut tant aimé du peuple, que quand Alexandre le demanda entre autres pour le faire mourir, jamais le peuple ne le voulut abandonner. Mais du temps que Philippus faisoit la guerre aux Atheniens pour la seconde fois, il alla avec Polyeuctus & Demosthenes en ambassade, tant au Peloponese qu'en quelques autres villes, & fut tousjours en bien bonne reputation, tant comme il s'entremeit du gouvernement, & le teint on tousjours pour un grand homme de bien & juste, tellement qu'ès jugements quand on disoit que Lycurgus l'avoit ainsi dit, cela estoit un grand prejudice à celuy pour lequel il parloit.

VI. Il meit aussi en avant deux loix, l'une que lon celebrast & exerceast le jeu des comædies,

[1] Voyez les Observations.

où les poëtes feiſſent jouer leurs œuvres à l'envy les uns des autres dedans le theatre à la feste des Chytres [1], & que celuy qui obtiendroit & gaigneroit le pris, acquiſt droit de bourgeoiſie, ce qui paravant ne ſe faiſoit pas, remettant ſus ce jeu qui avoit eſté diſcontinué. L'autre, que lon feiſt faire aux deſpens du public des images de bronze aux poëtes Æſchylus, Sophocles, & Euripides, & que lon feiſt eſcrire leurs tragædies pour les garder en public, & que le greffier de la ville les leuſt aux joueurs, par ce qu'il n'eſtoit pas loiſible de les jouër. Et la troiſieme, qu'il ne fuſt permis à aucun citoien, ou autrement manant & habitant de la ville d'Athenes, achetter des priſonniers de guerre de condition libre, pour les rendre eſclaves, ſans le conſentement de leur premier maiſtre. Et davantage, que lon feiſt dedans le port de Pirée le jeu de pris des danſes rondes ès feſtes de Neptune : & qu'il y en euſt au moins trois : & que lon donnaſt à ceux qui emporteroient le premier pris, non moins de cent eſcus [2], & aux ſeconds non moins de quatre vingts, & aux troiſiemes

[1] Χύτροι. Fêtes, célébrées tous les ans, à Athènes le 13 du mois anthestérion, le lendemain de la fête des choas, χόες. M. Poinſinet de Sivry a fait deux villes, de ces deux fêtes, dans ſa traduction d'Ariſtophane, Tome IV. p. 116.

[2] Grec : non moins de dix mines, ou de 778 livres de notre monnoie.

non moins de soixante [1], selon qu'il seroit adjugé par les juges. Qu'il ne fust pas loisible à pas une dame Atheniene aller en coche à Eleusine, de peur que les pauvres ne fussent en cela inferieures aux riches, & que si quelqu'une y estoit surprise allant en coche, qu'elle payast pour l'amende six mille drachmes [2]. A quoy sa femme n'aiant pas obey, & aiant esté surprise contrevenant à la loy, par les escumeurs qui alloient recherchant telles choses, il leur bailla luy mesme un talent [3] : dequoy aiant depuis esté accusé & chargé devant le peuple : « Au moins voiez vous, dit-il, Atheniens, que » je suis surpris d'avoir donné, & non pas » pris de l'argent ».

VII. Il rencontra un jour par la ville le fermier de la taille foraine, qui mettoit les mains sur le philosophe Xenocrates, & le vouloit emmener en prison pour le faire payer la taille des estrangers [4], il donna d'une baguette qu'il avoit en la main sur la teste du fermier, & luy osta le philosophe d'entre les mains, puis le mena luy mesme en prison, comme ayant

[1] C'est une faute d'Amyot ; le grec porte : aux seconds non moins de huit, & aux troisiemes non moins de six mines.

[2] 4,530 liv. de notre monnoie.

[3] 4,668 livres de notre monnoie.

[4] On distinguoit à Athènes les divers habitans qui composoient la population de cette ville. Aris-

fait chose indigne d'un tel personnage. Peu de jours après, le philosophe rencontrant ses enfans : « J'ai, ce leur dit-il, mes beaux enfans, bien » tost rendu la grace à vostre pere, par ce qu'il » est loué & prisé de tout le monde de ce » qu'il m'a secouru ». Aussi proposa il & meit en avant quelques decrets publiques, usant en cela de l'entremise d'un Euclides Olynthien, qui estoit fort suffisant homme en matiere de dresser tels decrets.

VIII. Et combien qu'il fust homme riche, si ne portoit il jamais qu'une mesme robbe l'hyver & l'esté, & chaussoit de mesmes souliers.

IX. Il s'exercitoit continuellement à declamer & nuict & jour, n'estant pas bien propre à parler à l'improuveu. Pour son giste il avoit sur son chalit une peau de mouton seulement

tophane rappelle ces différentes classes de citoyens avec leurs dénominations particulieres dans ces vers. (εἰρήν. V. 297.)

Ἀλλ', ὦ γεωργοὶ, κἄμποροι, καὶ τέκτονες,
Καὶ δημιουργοὶ, καὶ μέτοικοι, καὶ ξένοι,
Καὶ νησιῶται, δεῦρ' ἴτ', ὦ πάντες λεῴ.

μέτοικοι étoient des étrangers qui demeuroient dans la ville sans y être naturalisés : ils étoient obligés de se choisir des protecteurs, ou patrons : il falloit qu'il pussent rendre quelque service à l'État ; & ils payoient en outre un tribut annuel de douze drachmes (près de 10 livres de notre monnoie) par tête pour homme, & de six pour une femme. On vendoit pour esclaves ceux qui ne pouvoient payer ce tribut. Voyez l'Histoire universelle, édit. in-8°, T. IX, p. 232.

avec la laine, & soubs sa teste un oreiller, à fin que plus tost & plus aiseément il se peust esveiller pour estudier. Quelqu'un luy reprocha un jour qu'il payoit encore de l'argent à des Sophistes & Retoriciens pour apprendre les lettres : « Mais, dit-il, s'il y avoit quelqu'un » qui me promeist de me rendre mes enfans » meilleurs, je ne luy baillerois pas seulement » volontiers mille drachmes, mais la moitié de » tout mon bien ».

X. Il estoit hardy à parler franchement au peuple, pour sa noblesse, & luy dire sa vérité, tellement qu'un jour pour ce que les Atheniens ne le vouloient pas laisser harenguer, il s'escria tout haut : « O fouët de Corfou, combien tu » vaux de talens » ! Une autre fois, comme quelques uns appellassent Alexandre, Dieu : « Et » quelle façon de dieu est-ce là, du temple » duquel ceux qui sortiront il faudra qu'ils » s'aspergent d'eau pour se purifier ».

XI. Après qu'il fut mort on meit ses enfans entre les mains des unze executeurs de la haute justice [1], Thrasicles aiant minuté l'accusation,

[1] Grec : τοῖς ἕνδεκα, aux Onze. C'est le nom par lequel on désignoit à Athènes des magistrats plus connus sous le nom de ondécemvirs. Leurs fonctions se bornoient à faire exécuter les jugemens prononcés contre les coupables condamnés à mort ou à quelque peine afflictive. Ils avoient l'intendance des prisons, & pouvoient faire arrêter les malfaiteurs : ils leur faisoient même

&

& Menesarchus l'aiant prononcée. Mais Demosthenes du temps de son exil, en aiant escrit aux Atheniens, ils s'en repentirent & les laisserent aller. Democles disciple de Theophrastus, les aiant justifiez & defendus, luy & quelques uns de ses enfans, furent inhumez aux despens du public, vis à vis du temple de Minerve Pæoniene, dedans le vergier de Melanthius le philosophe. On trouve encore jusques à nostre temps des tumbes inscriptes du nom de Lycurgus & de ses enfans.

XII. Et qui est le plus grand point de son gouvernement, il feit monter le revenu de la chose publicque jusques à douze cens talens, qui sont sept cens vingt mille escus [1], qui n'estoit au paravant que de soixante.

XIII. Un peu devant qu'il mourust sentant sa mort prochaine, il se feit porter au temple de la mere des dieux, & au senat, voulant estre syndiqué, & rendre compte & raison de toute son administration en la chose publique. Il ne se trouva personne qui l'osast accuser ny charger de rien, fors Menesæchmus : Et après avoir respondu aux charges & imputations qu'on luy mettoit sus, il se feit reporter en sa maison,

subir la mort, si ces malfaiteurs avouoient des crimes qui la méritoient, ou ils les dénonçoient aux juges.

[1] 5,482,400 livres de notre monnoie.

où il mourut, aiant eu toute sa vie reputation d'homme de bien, & estant loué de son eloquence, sans que jamais il ait esté condamné, combien que par plusieurs fois il ait esté accusé.

XIV. Il eut trois enfans de Callisto fille d'Abron, & sœur de Calæus, fils aussi d'Abron, du bourg de Cata[1], qui fut tresorier de l'extraordinaire des guerres, l'année que Chærondas fut prevost. De ceste affinité fait mention Dinarchus, en l'oraison qu'il a faitte contre Pastius: & laissa des enfans, Abron, Lycurgus & Lycophron, desquels Abron & Lycurgus moururent sans enfans, mais Abron après avoir eu bonne reputation & grand credit au maniement des affaires deceda. Et Lycophron aiant espousé Callistomaché fille de Philippus Aixenes engendra Callisto, laquelle fut mariée à Cleombrotus fils de Dinocrates Acharnanien, & eut un fils Lycophron que son grand pere Lycophron adopta pour son fils: celui là mourut sans enfans. Après la mort de ce Lycophron Callisto fut remariée à Socrates, dont elle eut un fils Symmachus, duquel nasquit Aristonymus, & d'Aristonymus Charmides, & de cestuy-cy Philippé, & d'icelle Lysander Medien[2], qui fut interprete des

[1] C'est une faute d'Amyot, il n'y avoit point de bourg de ce nom dans l'Attique. Lisez d'après le grec: de Bata ou Baté.

[2] C'est une faute d'Amyot, qui

Eumolpides : de luy & de Timothea fille de Glaucus nafquirent Laodamia & Medius, qui eut la presbtrife de Neptune Erecthien, & Philippé, qui depuis fut religieufe de Minerve, mais devant l'avoit efpoufée Diocles Melittien, dont il eut Diocles, qui fut coulonnel de gens de pied : & aiant efpoufé Hedifte fille d'Abron, il engendra Philippide & Nicoftrate. Themiftocles fils de Theophrafte le porte-torche, aiant efpoufé Nicoftrate engendra Theophraftus & Diocles, & gouverna auffi la presbtrife de Neptune Erecthien.

XV. On trouve encore quinze oraifons de luy [1] : il fut couronné plufieurs fois par le peuple, & luy furent ordonnées les ftatues, dont il y en a une de bronze en la rue du Ceramique par decret public, l'année qu'Anaxicrates fut prevoft, foubs lequel luy fut auffi decretée & ordonnée bouche à court en l'hoftel de ville [2], à luy & à fon fils aifné, par mefme decret du peuple : toutefois après fa mort, Lycophron le plus aagé de fes enfans en eut procès pour ce don là.

a lu ταύτης δὲ Λύσανδρος, au lieu de lire avec toutes les bonnes éditions & les meilleurs Mff. Ταύτης δὲ καὶ Λυσάνδρου Μήδιος : & de cette Philippé & de Lyfandre eft né Médius.

[1] Il ne nous refte plus qu'une feule de ces oraifons. M. l'abbé Auger en a donné la traduction.

[2] Grec : au Prytanée.

XVI. Il plaida [1] aussi pour les choses de la religion, & en accusa Autolycus senateur en la court d'Areopage, & Lysicles capitaine, & Demades fils de Demius, & Mesarchus, & plusieurs autres, lesquels il feit tous condamner. Il appella aussi en justice Diphilus, pour ce qu'il ostoit des mines d'argent les pilliers qui soustiennent les fardeaux de terre qui sont au dessus, & en avoit acquis beaucoup de biens, ce qui estoit directement contre les loix, & y aiant peine de mort, il l'en feit condamner. Il distribua de ses biens [2] à chasque citoien d'Athenes, cinquante drachmes [3], qui sont cinq escus, ou comme les autres disent une mine, qui en sont dix [4], & monta la somme totale cent soixante talens, quatre vingts seize mil escus [5]. Il accusa aussi Aristogiton, Cleocrates [6], & Autolycus d'estre esclaves, qui neantmoins se portoient pour libres.

XVII. On surnommoit Lycurgus, Ibis, qui est une cigogne noire, & disoit on communément à Lycurgus l'Ibis, à Xenophon le Chat-huan [7].

[1] Lycurgus plaida aussi...

[2] Des biens de ce Diphilus.

[3] Un peu plus de 38 livres de notre monnoie.

[4] Près de 78 livres de notre monnoie.

[5] 726,990 livres de notre monnoie. Voyez les Observations.

[6] Lisez : Léocrates. C'est là le sujet du discours qui nous reste de Lycurgue.

[7] Plutarque ne s'est pas bien rappellé ce dicton sur ce grand

XVIII. Ils estoyent anciennement descendus de ceux là, & d'Erechtheus fils de la terre & de Vulcain, mais des plus prochains de Lycomedes & de Lycurgus, que le peuple honora de funerailles & obseques publiques. Et est ceste descente de leur race de ceux qui ont esté presbtres de Neptune, dedans le temple Erechthien, en un tableau qui fut peint par Ismenias Chaldicien, & des statues de bois, tant de Lycurgus que de ses enfans, Abron, Lycurgus, Lycophron, que feirent jadis Timarchus & Cephisodotus, enfans de Praxiteles. Celuy qui posa & dedia le tableau fut Abron, auquel par ordre de succession hereditaire estoit escheute la presbtrise, mais il la ceda volontairement à son frere Lycophron. C'est pourquoy il est peint baillant à son frere le trident, & aiant fait escrire sur une colonne carrée tout ce qu'il avoit fait en l'administration publique, il la feit planter devant la porte du parc à la luicte qu'il avoit fait bastir, à fin que chascun veist qui voudroit. Et ne se trouva personne qui le peust accuser ny convaincre d'avoir rien derobé au public.

homme. Il n'y est pas question de Xénophon, mais de Chærephon. *Aristophan. in avib.* V. 1297.

Ἶβις Λυκούργῳ· χαιρεφῶντι νυκτερίς.

L'ibis mange les serpens & les insectes venimeux; c'est pour cela que cet oiseau est devenu le symbole de Lycurgue, qui étoit la terreur des brigands & des malfaiteurs. Voyez T. XVII, p. 360.

XIX. Il meit en avant que lòn donnaſt une couronne à Neoptolemus fils d'Anticles, & une ſtatue, pour ce qu'il s'eſtoit offert & avoit promis de dorer l'autel d'Apollo, qui eſt ſur la grande place, ainſi comme il eſt commandé par ſon oracle. Il poſtula auſſi des honneurs pour Euonymus fils de Diopithes, fils de Diotimus, l'année que Cteſicles fut prevoſt.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'HYPÉRIDE.

Son origine. II. *Ses maîtres.* III. *Époque où il se mêla des affaires publiques.* IV. *Ses conseils aux Athéniens; ses services militaires & autres.* V. *Son amitié pour Démosthène ne l'empêche pas de se porter son accusateur.* VI. *Lui-même est accusé au sujet de sa loi sur la bourgeoisie des étrangers & sur la liberté des esclaves.* VII. *Est livré à Antipater; sa mort.* VIII. *Différentes circonstances de sa mort suivant les différens auteurs.* IX. *Son éloquence; nombre de ses oraisons.* X. *Son goût pour les femmes.* XI. *Maniere dont il fait envisager les mémoires qu'il écrivoit secrétement contre Démosthène.* XII. *Diverses actions de patriotisme.* XIII. *Occasion de la harangue déliaque.* XIV. *Bon mot de cet orateur au sujet de Philippe.* XV. *Caractere de son éloquence* XVI. *Il s'en sert utilement pour Callippus & contre Phocion.*

Depuis environ la 100ᵉ jusqu'à la 3ᵉ année de la 114ᵉ olympiade, 322 ans avant J. C.

HYPERIDES.

HYPERIDES fils de Glaucippus, fils de Dionisius du bourg Colyttien, eut un fils du mesme nom que son pere Glaucippus[1], qui fut orateur & composa quelques oraisons, duquel nasquit un autre orateur Alphinus.

II. Il fut un temps auditeur du philosophe Platon, & de Lycurgus, & d'Isocrates.

III. Il se mesla des affaires, du temps qu'Alexandre le grand entendoit aux affaires de la Grece, & luy contredit touchant les capitaines qu'il demandoit à ceux d'Athenes, & touchant les galeres.

IV. Il conseilla au peuple de ne casser point les gens de guerre que lon entretenoit à Tænares, dont estoit capitaine Chares, duquel il estoit particulierement amy. Il plaida & advocassa du commancement pour de l'argent, & fut souspçonné d'avoir reçeu part des deniers que Ephialtes avoit apportez de Perse. Il fut eleu capitaine d'une galere, lors que Philippus alla mettre le siege devant Byzance, & fut envoyé pour secourir les Byzantins. Ceste mesme année il prit la charge de defrayer des danses, là où

[1] Voyez Tome VI, p. 296.

tous les autres capitaines, avoient esté exemptez de toute charge publicque pour ceste année là.

V. Il requit aussi des honneurs pour Demosthenes, & son decret aiant esté recusé, comme fait contre les loix, par Diondas, il en fut absouls. Il estoit amy de Demosthenes, & de Lysicles & de Lycurgus, & ne persevera pas en ceste amitié jusques à la fin : car depuis que Lysicles & Lycurgus furent morts, & que Demosthenes fut appellé en justice, comme aiant pris argent de Harpalus, luy seul de tous fut nommé, & mis en avant pour faire l'accusation d'autant que tous les autres se trouvoient coulpables du mesme faict, & l'accusa.

VI. Mais luy mesme fut accusé par Aristogiton, d'avoir proposé un decret contraire aux loix, après la battaille de Chæronée, que tous les estrangers qui estoient habitants & domiciliez à Atheues fussent faicts bourgeois de la ville, & tous les esclaves libres, & que lon deposast les choses sainctes, les enfans & les femmes, dedans le port de Piræe, toutefois il en fut absouls : & comme quelques uns l'arguassent & s'esmerveillassent comment il avoit ainsi lourdement failly à voir tant de loix qui estoient au contraire de son decret, il respondit, « Si » les armes des Macedoniens & la battaille de » Chæronée ne m'eussent esblouï la veuë, je

» ne l'eusse jamais proposé ny escrit ». Mais il est certain que depuis ce jugement là Philippus en estant estoné, leur doña la permission d'enlever leurs morts, ce qu'il avoit auparavant refuzé aux heraults qui estoient venus de Lebadie.

VII. Depuis, après la défaitte de Cranon, aiant esté demandé par Antipater, & le peuple estant resolu de le livrer, il s'enfuit de la ville en l'isle d'Ægine avec les autres condamnez, là où rencontrant Demosthenes, il s'excusa envers luy de ce qu'il l'avoit par contrainte accusé. Et comme il se vouloit departir de là, il fut surpris par un Archias que lon surnommoit Phygadotheras, lequel estoit natif de la ville de Thurias [1], & sa premiere profession avoit esté de jouer des tragædies, & lors il s'estoit mis au service d'Antipater. Si fut pris à force dedans le temple de Neptune, là où il tenoit l'image du dieu embrassée, & de là mené à Corinthe vers Antipater, où estant mis à la gehenne, il se tronçonna luy mesme la langue à belles dents, à fin qu'il ne peust rien descouvrir des secrets de la ville, & ainsi finit ses jours le neufieme jour du mois d'octobre [2].

[1] De Thurium, Thuries.

[2] Grec : le neuvieme jour de pyanepsion, mois athénien qui répond aux mois d'octobre & de novembre.

VIII. Toutefois Hermippus dit, qu'eſtant allé en Macedoine il y eut la langue coupée, & ſon corps jetté aux beſtes ſans ſepulture, mais qu'un Alphinus ſon parent, ou comme les autres diſent, fils d'un Glaucippus, obtint par le moien d'un medecin licence d'enlever le corps & le bruſler, dont il emporta depuis les cendres à ſes parents & amis, contre les arreſts des Macedoniens & des Atheniens, pource qu'ils eſtoient non ſeulement bannis, mais auſſi interdicts, de maniere qu'il eſtoit defendu de les inhumer dedans leur païs. Les autres diſent qu'il fut mené en la ville de Cleones, là où il eut la langue couppée, & fut tué ainſi comme nous avons dit, & que ſes parens en recueillans les oſſements, les inhumerent devant la porte aux chevaux, ainſi que met Heliodorus en ſon tiers livre, Des monuments. Mais maintenant ſon ſepulchre eſt tout demoly, & n'y en a plus apparence quelconque.

IX. On dit qu'il eſtoit ſingulier entre tous les orateurs à preſcher le peuple, voire qu'il y en a qui le mettent meſme devant Demoſthenes [1]. On trouve de ſes oraiſons ſoixante & dix-ſept, dont il y en a de vrayes cinquante & deux [2].

[1] Voyez les Obſervations.

[2] De ces cinquante-deux oraiſons que Photius nous dit avoir lues, il ne nous en reſte plus

X. Il eſtoit ſubject au plaiſir des femmes, de maniere que pour celte occaſion il chaſſa ſon fils de ſa maiſon, & y introduiſit Myrrhine, la plus ſumptueuſe courtiſanne qui fut pour lors, & ſi ne laiſſoit pas d'avoir au port de Piræe Ariſtagora, & en Eleuſine ſur ſes terres Philté Thebaine, l'ayant rachettée de vingt mines d'argent, qui ſont quatre cents eſcus [1]. Il ſe promenoit tous les jours par le marché de la poiſſonnerie [2]. Et eſtant la courtiſane Phryne qu'il aimoit, appellée en juſtice, & accuſée de læſe majeſté divine, pour avoir forfaict contre les dieux, il fut auſſi enquis alencontre de luy par meſme moien, comme il ſemble, car luy meſme le monſtre au commancement de ſa harengue. Et ainſi comme elle eſtoit toute preſte à condamner, il la fit venir en avant au milieu de la place devant les juges, & luy deſchirant ſa robbe, leur monſtra ſon eſtomach à deſcouvert, de maniere que les juges pour ſa grande beauté l'abſolurent.

qu'une ſeule imprimée parmi celles de Démoſthène ſous ce titre, περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθηκῶν. M. l'abbé Auger en a donné la traduction, & l'intitule, Harangue ſur le traité d'Alexandre, Tome II des Œuvres de Démoſthène, p. 367. Ce ſavant traducteur penſe, avec tous les critiques, que cette harangue n'eſt point de Démoſthène, mais il n'en aſſigne pas l'auteur, & ne dit même rien d'Hypérides. Voyez *J. A. Fabric. in Demoſth. & Hyperide.*

[1] 1,556 liv. de notre monnoie.

[2] C'eſt bien le fait d'un gourmand.

XI. Il avoit à part secrettement composé & dressé des memoires pour accuser Demosthenes, qui le descouvrit en ceste sorte. L'estant un jour allé visiter en sa maison un peu mal disposé, il y trouva ces memoires dressez encontre luy, dequoy s'estant amerement courroucé, Hyperides luy respondit, « Tant que tu me seras amy, » cela ne te faschera point : mais au cas que » tu me deviennes ennemy, cela te gardera » d'entreprendre quelque chose contre moy ».

XII. Il requit que lon decernast des honneurs à Iolas, celuy qui donna le poison à Alexandre, & fut de la ligue de Demosthenes à la suscitation de la guerre Lamiaque, & fit l'oraison funebre qui fut admirable aux funerailles de ceulx qui y moururent. Comme Philippus s'apprestast pour passer en l'isle d'Eubœe, les Atheniens se trouverent en grand esmoy & grande perplexité. Luy assembla en peu de temps jusques à quarante galeres de contribution volontaire, & luy mesme le premier pour soy & pour son fils contribua pour en defrayer deux.

XIII. Et comme different & procès se fust meu entre les Atheniens & les Deliens, pour sçavoir ausquels devoit appartenir la superintendence du temple de Delos, & qu'Æschines eust esté eleu pour plaider la cause, le senat

d'Areopage mit en avant Hyperides pour la plaider, & trouve lon encore au jourd'huy l'oraison qui est intitulée la harengue Deliaque.

XIV. Il fut aussi en ambassade devers les Rhodiens, & y en arriva aussi d'autres de la part d'Antipater qui le louoient hautement, comme bon, doulx & gracieux prince. Il leur respondit, « Je sçai bien qu'il est voirement » doulx & gracieux, mais nous ne voulons » point de maistre quelque bon & gracieux » qu'il puisse estre ».

XV. Lon dit, qu'il harenguoit sans action quelconque, & ne faisoit que simplement & nuement reciter les affaires, sans autrement fascher les juges.

XVI. Il fut aussi envoyé devers les Eliens, pour defendre Callippus l'un des combattans ès jeux sacrez, qui estoit imputé d'avoir par corruption emporté le pris, & gaigna sa cause. Il accusa aussi le don qui par honneur avoit esté ordonné à Phocion à l'instance & proposition de Midias Anagyrasien l'année que Xenius[1]

[1] Voici une faute bien grave : Taylor l'a relevée avec un ton de mépris qui ne conviendra jamais à un vrai savant. Tant de circonstances concourent à accumuler des fautes semblables dans un ouvrage comme celui-ci, qui depuis tant de temps, passe en tant de mains! Il faut corriger cet endroit, s'abstenir de lire le nom de l'archonte sous lequel Midias accusa Phocion. 1°. Parce qu'aucun monument historique ne fournit les moyens de déter-

fut prevost, le vingt & septieme jour du mois de may [1].

miner l'époque précise où cette accusation fut intentée. 2°. Parce que trois faits très constans empêchent qu'on adopte celle que Plutarque propose en cet endroit : en effet Midias finit sa carriere par le poison vers la troisieme année de la cent douzieme olympiade, Phocion vers la troisieme année de la cent quinzieme ; & Xénius (ou Xénias, suivant Prideaux) ne fut archonte que dans la cent dixhuitieme olympiade. Il est clair, d'après cela, que l'époque de ce procès doit être antérieure de quelques années à la 112e olympiade.

[1] De gamélion.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE DINARQUE.

Sa patrie ; époque où il vint à Athènes. II. *Son maître ; époque où il ſe mêla des affaires publiques.* III. *Ses grands biens.* IV. *Il fuit, & ſe retire à Chalcide.* V. *Il revient à Athènes.* VI. *Ses oraiſons ; caractere de ſon éloquence.*

Depuis environ la 106ᵉ juſqu'à environ la 125ᵉ olympiade.

DINARCHUS

DINARCHUS.

DINARCHUS fils de Socrates, ou de Sostratus, natif du païs mesme d'Attique, ou comme les autres veulent de Corinthe, vint à Athenes estant encore jeune, environ le temps qu'Alexandre de Macedoine passa en Asie.

II. Il fut auditeur de Theophrastus, celuy qui succeda à Aristote en l'eschole peripatetique, & hanta aussi avec Demetrius Phalerien, pour autant qu'il commencea à s'entremettre des affaires du gouvernement après la mort d'Antipater, estant les orateurs les uns morts, les autres bannis & chassez de la ville : & aussi qu'il fut amy de Cassander.

III. Il se fit riche merveilleusement, prenant argent de ceulx à qui il composoit des oraisons, qui l'en requerroit : il se banda contre les plus renommez orateurs de ce temps là, non qu'il vint luy mesme devant le peuple prononcer les harengues, car il ne l'eust sçeu faire, mais il les bailloit à ceux qui leur faisoient teste : mesme quand Harpalus s'enfuit, il composa plusieurs oraisons à l'encontre de ceux qui estoient souspçonnez d'avoir pris argent de luy, & les bailla aux accusateurs.

IV. Long temps depuis estant accusé d'avoir esté communicquer & parler avec Antipater & avec Cassander, environ le temps que le port de Munychia fut surpris par Antigonus & par Demetrius qui y mirent garnison, l'année qu'Anaxicrates fut prevost, il vendit & fit argent de la plus part de ses biens, & s'enfuit en la ville de Chalcide [1], là où il fut en maniere d'exil bien l'espace de quinze ans, durant lesquels il acquist & assembla beaucoup de bien, & puis retourna à Athenes par le moien de Theophrastus, qui procura le rappel de ban de luy & des autres bannis.

V. Il s'en alla loger chez un Proxenus qui estoit de sa cognoissance, là où estant jà fort vieil, & aiant mal aux yeulx, il perdit son or & son argent, dequoy Proxenus voulant faire informer, Dinarchus le fit luy mesme adjourner, & fut la premiere fois que luy mesme en personne parla & plaida sa cause en jugement.

VI. L'on en trouve encore le plaidoier, & sont aussi ès mains des hommes soixante & quatre oraisons vrayement [2] siennes, excepté

[1] Lisez : il vendit & fit argent de la plupart de ses biens, & s'enfuit en la ville de Chalcide l'année qu'Anaxicrate fut archonte, la seconde année de la cent dix-huitieme olympiade, 307 ans avant J. C.

[2] Il ne nous reste plus que trois oraisons de Dinarque. M. l'abbé Auger en a donné la traduction, imprimée avec celles de Lycurgue & d'Andocide.

que lon en attribue quelques unes à Ariſtogiton. Il fut imitateur de Hyperides, ou comme les autres veulent, de Demoſthenes, à cauſe de ſa vehemence à eſmouvoir les affections, & la force de ſes figures.

SOMMAIRE

DE LA COMPARAISON ABRÉGÉE

D'ARISTOPHANE ET DE MÉNANDRE.

MOTIFS *de la préférence que Plutarque donne à Ménandre ſur Ariſtophane : le ſtyle de celui-ci eſt bas & groſſier.* II. *Il ne ſait s'accommoder aux différens perſonnages qu'il met ſur la ſcène.* III. *Ménandre au contraire ſait toujours employer le ſtyle propre aux choſes, aux ciconſtances & aux perſonnes.* IV. *Le genre adopté par Ménandre lui fourniſſoit les moyens de donner un très-grand nombre de comédies.* V. *Deux genres de compoſition très-rarement réunis dans un même écrivain.* VI. *Ariſtophane n'en a ſaiſi aucun.* VII. *Ménandre brille également dans les deux, à la ſatisfaction générale.* VIII. *L'amour chez Ménandre eſt repréſenté avec grace & décence ; chez Ariſtophane, ce n'eſt qu'obſcénité, dont les gens honnêtes détournent les yeux.*

LA COMPARAISON

D'ARISTOPHANES ET DE MENANDER.

A PARLER en general il prefere de beaucoup Menander à Ariſtophanes, mais pour venir aux particularitez, voicy qu'il met en avant. Il dit que le langage d'Ariſtophanes eſt faſcheux, qu'il ſent ſon farceur, ſon triacleur, & ſon artiſan mechanicque : là où celuy de Menander n'en tient nullement. Auſſi un ignorant & groſſier qui n'aura nulles lettres prendra plaiſir à ce que celuy là dit, mais l'homme docte s'en faſchera incontinent. J'entens ces contrecarres, termes oppoſez, ces finiſſans de meſme, ces alluſions de noms : car de toutes ces affetteries là l'un en uſe bien peu ſouvent, & avec grande raiſon & bon jugement, y prenant ſoigneuſement garde : mais l'autre en abuſe à toutes heures importunément, & avec bien froide & mauvaiſe grace.

II. Il eſt loué, dit-il, de ce qu'il a noyé les treſoriers qui n'eſtoient pas tamies mais lamies[1] : &, ceſtuy-cy[2] reſpire ou malice, ou ca-

[1] Ariſtophane eſt loué, dit Plutarque, de ce qu'il a noyé les pourvoyeurs publics, qui n'étoient pas Ταμίας, pourvoyeurs, mais Λαμίας, empoiſonneurs.

[2] Et ainſi il reſpire ou...

lomnie : Il veit[1] pour son ventre & pour ses entrailles, & pour ses boyaux : &, A force de ris je viendray à rire : &, Que te feray-je malheureuse cruche bannie en tais & en pieces? &, Je vous feray, ô femmes, des maux sauvages[2], comme celuy qui ay esté nourry parmy des herbes sauvages : Mais ces tresses ont devoyé ma motte : &, Apporte moy ici ma rondelle à la teste de Gorgone, &, Me donne une rondelle de tarte : & plusieurs autres tels langages. Il y a doncques en la tissure de ses paroles du tragicque & du comicque, du haut & puis du bas, de l'obscur & puis du familier, de l'enflé & eslevé, & puis du babil & de la causerie basse & fade en son langage : aiant tant de dissimilitudes & tant

[1] Amyot a traduit très peu exactement tout cet endroit, où Plutarque veut donner une idée du style d'Aristophane : le moraliste cite en conséquence les propres expressions de ce poëte. Ταμίας & Λαμίας, sont deux expressions employées par celui-ci ; la premiere dans les Harangueuses, v. 212, & dans les Guêpes, v. 613 ; la seconde dans cette même derniere piece, v. 1035, & 1117, & dans La paix, v. 758... Il veit pour son ventre... sont d'autres expressions familieres à Aristophane : je les fais remarquer en commençant ces phrases détachées, par des initiales majuscules.

[2] Le grec ne dit point cela : les femmes y sont seulement comparées à des *maux sauvages* : *les femmes, maux sauvages : parce qu'il a été lui-même nourri d'herbes sauvages* ... Cette réflexion de Plutarque est bien mauvaise, & nous engage à nous arrêter très peu sur ce Traité qui a été très bien réfuté par Nicodem. Frischlin, dont nous avons une traduction latine d'Aristophane à Francfort, en 1586.

de differences, il ne ſçait pas attribuer à chaſque perſonne ce qui luy appartient & qui luy eſt propre & bien ſeant : j'entens, comme à un roy la parole enflée, à un Orateur le langage ruſé, à une femme, ſimple, à un homme ſans lettres bas, à un marchand faſcheux & importun : ains à chaſque perſonne les premiers venus à l'adventure, & ne ſçaurois entrecognoiſtre ne diſcerner ſi c'eſt un fils ou un pere : un villageois, ou un homme de ville : ou un dieu, ou une vieille qui parle.

III. Là où le ſtile & la phraſe de Menander eſt tellement polie & tellement contemperée en ſoy meſme, qu'eſtant proumenée par pluſieurs diverſes mœurs, & diverſes paſſions, & s'accommodant à toutes perſonnes, neantmoins elle ſemble tousjours eſtre une meſme, & retient ſa ſemblance à ſoy meſme en mots communs & familiers, & qui ſont tous les jours en uſage. Et ſi d'adventure quelquefois ſelon la matiere il eſt beſoin de quelque caquet extraordinaire, & de quelque bruit de paroles, aiant debouché, par maniere de dire, tous les trous de la fluſte, tout ſoudain il les recouvre de bonne grace, & remet ſa voix en ſon naturel. Et combien qu'il y ait en tous meſtiers d'excellens artiſans, jamais il n'y eut ny cordonnier qui feiſt ſoulier, ny mercier qui feiſt

masque, ne coufturier qui feift robbe, qui fuft propre & convenable tout enfemble à un homme & à une femme, à un adolefcent & à un vieillard, ou à un vallet : mais Menander a ufé d'une façon de dire qui eft proportionnée & fortable à toute nature, à tout eftat, & à tout aage : & ce aiant commancé à efcrire eftant bien jeune, & eftant mort lors qu'il ne faifoit que commancer à eftre en fa fleur & de compofer, & de faire jouer & publier fes œuvres, en l'aage que le ftile, comme dit Ariftote, prend fon plus grand accroiffement à ceux qui font profeffion de mettre par efcript.

IV. Et fi lon veult prendre garde aux premieres comædies de Menander, & que lon les veuille conferer avec celles du milieu, & celles de la fin, par là on pourra cognoiftre, combien il y en euft peu adjoufter d'autres s'il euft vefcu plus longuement.

V. Pour ce qu'entre ceux qui mettent leurs œuvres en lumiere, les uns efcrivent pour la multitude du peuple & pour le vulgaire, les autres pour les gens d'honneur & d'entendement, & n'eft pas facile d'en nommer un autheur qui ait fceu bien obferver le bien-feant & convenable aux deux genres.

VI. Mais quant à Ariftophanes, il n'eft ny

plaisant à la commune, ny supportable aux gens d'honneur & de jugement, ains est sa poësie comme une putain passée, qui veult contrefaire la femme de bien mariée : mais ny le peuple ne peut endurer son arrogance, & les gens de bien detestent son intemperance & sa malignité.

VII. Mais Menander au contraire, avec bonne grace a satisfait à tous, estant lecture, science, dispute, commune aux theatres, aux escholes, aux jeux & passetemps, aux festins, monstrant que la poësie est une des belles choses que la Grece ait produittes, faisant veoir que c'est & combien peut la dexterité & gentillesse du langage, allant par tout, avec une grâce attraiante, dont on ne sauroit eschapper, ravissant & gaignant toute aureille, & tout entendement qui a intelligence de la langue Grecque. Car pour qui faut il que l'homme docte prenne la peine d'aller au theatre, sinon pour Menander? Quant est-ce que les theatres sont pleins de gens de lettres, sinon quand on monstre des masques à jouer comædies? Et aux bancquets, à qui est-ce que plus justement la table cede, & Bacchus donne lieu? Et aux philosophes & gens qui travaillent à l'estude, comme quand les peintres ont travaillé leurs yeux sur couleurs trop vives & brillantes, ils

les tournent sur celles qui sont verdoiantes, comme celle des herbes & des fleurs, pour les recréer & refaire : c'est Menander qui recueille l'entendement, comme en un beau verger bien flory, où il y a de l'umbrage & de la frescheur, des vens doulx & gracieux.

VIII. Que la ville d'Athenes porta en ce siecle plusieurs excellens joueurs de comædies. Que les comædies de Menander, sont pleines de graces & de sel amoureux, comme estant proprement fait de la mer, où Venus fut née : là où les jeux salez d'Aristophanes sont d'un sel aspre & cuisant, & qui ont une pointe & acuité qui mord & ulcere : & ne sçay en quoy est la dexterité & gentillesse que lon vante en luy, si c'est aux paroles, ou aux personnages. Certainement ce qu'il imite & contrefait, c'est tousjours en la pire partie, car les ruses & finesses n'y sont point gallantes, mais malignes, & la rusticité n'est point naïve mais sotte, & ses rencontres pour faire rire ne sont point joyeuses, mais plus tost dignes de mocquerie, les amours ne sont point gayes, mais dissoluës. Bref il semble que cest homme n'a escrit sa poësie pour estre leuë de pas un homme de bien : car ce qu'il y a de deshonneste & de luxurieux, c'est pour les abandonnez à toute

dissolution, & les attaches & brocards, pour les envieux & malings[1].

[1] Consultons un juge de meilleur goût en cette matiere. Le charmant auteur de *l'Inconstant*, a peint le caractere & le genre d'Aristophane & de Ménandre, de la maniere la plus agréable, la plus ingénieuse & la plus vraie. Je me fais un plaisir de citer ce qu'il dit de ces deux comiques dans sa piece, intitulée, Les aventures de Thalie, imprimée dans l'Almanach des Muses de 1781, p. 29. Ce sera une diversion agréable pour les lecteurs, & pour nous une occasion flatteuse de rendre un témoignage public au bon goût & aux talens d'un ami qui ne m'est pas moins cher par les belles qualités de son cœur.

. . . . . .

Je soutiens donc, car c'est un fait,
Que mon héroïne est d'Athènes;
Et dans ce pays-là, Dieu sait,
Combien elle a fait de fredaines! . . .
Que dis-je? à l'âge de quinze ans,
En véritable courtisanne,
Elle agaçoit tous les passans,
Même les plus honnêtes gens.
Au libertin Aristophane
Elle prodigua ses faveurs:
Souvent, à ses âpres fureurs
On eût cru voir une bacchante;
Et cependant l'extravagante,
Sans religion & sans mœurs,
Et malgré ses brusques humeurs,
Etoit agréable & piquante.

Enfin, par avis de parens,
On lui donne, de peur d'esclandre,

Un curateur... Ce fut Ménandre.
Sous ce mentor il fallut prendre
Bientôt des airs tout différens :
Changer son langage trop leste
En un pur & doux entretien.
Dans ses atours, simple & modeste,
Et gracieuse en son maintien,
Elle eut d'une fille de bien
Le ton, la démarche & le geste ;
Tant qu'il vécut, tout alla bien.
De sa mort, la jeune personne,
Tout bas rendit graces à Dieu,
Puis à sa ville dit adieu,
Et vint à Rome. La friponne
Aisément de Plaute en ce lieu,
Distingua la mine bouffonne.
. . . .

SOMMAIRE

DU PREMIER LIVRE

DES OPINIONS DES PHILOSOPHES.

Préface sur la définition & sur les différentes parties de la philosophie. I. *Qu'est-ce que nature?* II. *Quelle différence y a il entre principe & élément?* III. *Des principes, que c'est?* (1. *L'eau est le principe de toutes choses, suivant Thalès.* 2. *L'infini, suivant Anaximandre.* 3. *L'air, suivant Anaximènes.* 4. *Les homoéomeries ou parcelles semblables, suivant Anaxagoras.* 5. *L'air & l'infini avec quelques modifications, suivant Archelaüs.* 6. *Les nombres, suivant Pythagore.* 7. *Le feu, suivant Héraclite & Hippase.* 8. *Les atômes, suivant Épicure.* 9. *Le feu, l'air, l'eau & la terre, l'accord & le discord, suivant Empédocle.* 10. *Dieu, la matiere & l'idée, suivant Socrate & Platon.* 11. *La forme, la matiere & la privation, suivant Aristote.* 12. *Dieu & la matiere, suivant Zenon.*) IV. *Comment a été composé le monde?* V. *Si tout est un.* VI. *D'où & comment est-ce que les hommes ont eu imagination de Dieu?* (1. *Par la beauté des objets qui frappent nos yeux.* 2. *Par la beauté du ciel.* 3. *Par*

le cours régulier des astres. 4. *Trois formes différentes sous lesquelles on propose le culte des dieux.* 5. *Développement du systême général relatif au culte rendu aux dieux.* 6. *Excellence de l'homme).*

VII. *Qu'est-ce que Dieu?* (1. *Fameux athées, & leurs raisonnemens.* 2. *Opinions opposées d'Anaxagoras & de Platon.* 3. *Elles répugnent dans toute hypothèse.* 5. *Définition de Thalès, de Démocrite, de Pythagore.* 6. *Idée de Socrate & de Platon.* 7. *Systême d'Aristote.* 8. *Des stoïques.* 9. *D'Épicure.*) VIII. *Des Démons & demi-Dieux.* IX. *De la matiere.* X. *De l'idée.* XI. *Des causes.* XII. *Des corps.* XIII. *Des moindres corpuscules.* XIV. *Des figures.* XV. *Des couleurs.* XVI. *De la coupe des corps.* XVII. *De la mixtion & température.* XVIII. *Du vuide.* XIX. *Du lieu.* XX. *De la place.* XXI. *Du temps.* XXII. *De l'essence du temps.* XXIII. *Du mouvement.* XXIV. *De la génération & corruption.* XXV. *De la néceſſité.* XXVI. *De l'essence de néceſſité.* XXVII. *De la destinée.* XXVIII. *De la substance de destinée.* XXIX. *De la fortune.* XXX. *De la nature.*

LES OPINIONS DES PHILOSOPHES.

LIVRE PREMIER.

AIANT proposé d'escrire de la philosophie naturelle, il me semble necessaire en premier lieu, & devant toute autre chose, mettre la division & distribution de philosophie, à fin que nous sçachions que c'est que la naturelle, & quelle part & portion elle est de toute la philosophie. Or doncques les philosophes stoïques disent, que sapience est la science de toutes choses tant divines que humaines, & que philosophie est profession & exercice de l'art à ce convenable, qui est une seule supreme & souveraine vertu, laquelle se divise en trois generales, la naturelle, la morale, & la verbale : à raison dequoy la philosophie vient à estre aussi divisée en trois parties, l'une naturelle, l'autre morale, & la tierce verbale. La naturelle est, quand nous enquerons & disputons du monde, & des choses contenues en iceluy : la morale, celle qui est occupée à traitter de la bonté ou mauvaistié de

la vie humaine : la verbale, celle qui traitte de ce qui appartient à discourir par raison, laquelle se nomme autrement Dialectique, comme qui diroit, disputatrice. Mais Aristote & Theophraste, & presque tous les Peripatetiques entierement, partissent la philosophie en ceste sorte. Il est necessaire que l'homme pour estre parfait soit & contemplateur de ce qui est, & facteur de ce qu'il doit : ce que lon pourra plus clairement entendre par ces exemples : Lon demande si le soleil est un animal, c'est à dire creature animée ou non, ainsi qu'on le voit. Celuy qui va recherchant la verité de ceste proposition & question, est contemplatif, car il ne quiert & ne cherche que ce qui est. Semblablement, si le monde est infiny, & s'il y a aucune chose hors le contenu de ce monde : toutes telles questions sont contemplatives. Mais d'autre costé on peult demander, Comment il faut vivre, & comment il faut gouverner ses enfans, comment il faut exercer un magistrat, comment il faut establir des loix : car toutes ces questions là se demandent à intention de faire, & telle vie se demande active & prattique.

Chapitre I.

Qu'est-ce que nature ?

Puis que doncques, nous avons proposé d'escrire & de traitter de la philosophie naturelle, je pense, qu'il soit necessaire de declarer premierement que c'est que nature : car il n'y auroit point de propos de vouloir entrer en discours de choses naturelles, & d'ignorer d'entrée ce que signifie nature. C'est doncques selon l'advis & opinion d'Aristote, le principe de mouvement & de repos, de ce en quoy elle est premierement & non par accident : car toutes les choses que lon voit qui ne se font ny par fortune, ny par necessité, & ne sont point divines, n'y n'ont aucune de ces causes efficientes, s'appellent naturelles, & ont une nature propre & peculiere, comme la terre, le feu, l'eau, l'air, les plantes, les animaulx. Et davantage ces autres choses que nous voions s'engendrer ordinairement, comme pluies, gresles, foudres, vents, & autres semblables, ont quelque principe & commancement : car elles n'ont pas leur estre de toute eternité, ains ont quelque commancement : & semblablement les animaulx & les plantes ont aussi principe de leur mouvement, & ce premier principe là, c'est la nature, & non seulement principe de mouvement, mais aussi de repos : car tout ce qui a eu

principe de mouvement, auſſi peult il avoir fin, & pour ceſte raiſon nature eſt le principe de repos & de mouvement.

I I.

Quelle différence y a il entre principe & element.

Aristote doncques & Platon eſtiment qu'il y ait difference entre principe & element : mais Thales Mileſien penſe que ce ſoit une meſme choſe principe & element : toutefois il y a bien grande difference, pour ce que les elemens ſont compoſez, mais les principes ne ſont point compoſez, ny aucune ſubſtance complette, comme nous appellons elements, la terre, l'eau, l'air, & le feu : mais les principes nous les appellons ainſi, pour autant qu'ils n'ont rien precedant, dont ils ſoient engendrez : car autrement s'ils n'eſtoient les premiers, ils ne ſeroient principes, ains ce dont ils ſeroient engendrez. Or y a il quelques choſes precedentes, dont ſont compoſées la terre & l'eau, c'eſt à ſçavoir, la matiere premiere ſans forme quelconque ny eſpece, & la forme que nous appellons autrement entelechie, & puis privation. Thales doncques a failly en diſant, que l'eau eſtoit l'element & le principe de l'univers [1].

[1] Ceci eſt une vraie diſpute de mots : car il y a tout lieu de croire que Thalès ne mettoit pas de difference entre ces mots, *prin-*

III.

Des principes, Que c'est?

1. Thales le Milesien [1] a affermé que l'eau estoit le principe de l'univers : il a ce semble esté le premier autheur de la philosophie, & de luy a esté nommée la secte Ionique des philosophes : car il y a eu plusieurs familles & successions de philosophes, & aiant estudié en Ægypte, il s'en retourna tout vieil en la ville de Milet, où il mainteint que toutes choses estoient composées d'eau, & qu'elles se resolvoient aussi toutes en eau. Ce qu'il conjecturoit par une telle raison, c'est que premierement la semence est le principe de tous animaulx, laquelle semence est humide, ainsi est il vraisemblable que toutes autres choses aussi ont leur principe d'humidité. Secondement, que toutes sortes de plantes sont nourries d'humeur, & fructifient par humeur, & quand elles en ont faulte, elles se desseichent. Tiercement, que le feu du soleil mesme & des astres se nourrit & entretient des vapeurs procedentes des eaux, & par consequent aussi tout le monde. C'est pourquoy Homere, supposant que toutes choses sont engendrées d'eau, dit,

cipe & élément ; il est même clair que jamais il ne confondit le principe avec la cause effectrice des choses. Le témoignage d'Aristote est décisif. *Méthaph.* L. III.

[1] De Milet en Ionie.

L'Ocean eſt pere de toutes choſes [1].

2. Mais Anaximander [2] Mileſien auſſi tient, que l'infiny eſt le principe de toutes choſes [3], pource que toutes choſes ſont procedées de luy, & toutes ſe reſolvent en luy, & pourtant qu'il s'engendre infinis mondes, leſquels puis après s'eſvanouiſſent en ce dont ils ſont engendrez : pourquoy doncques, dit il, y a il infiny ? A fin que la generation ne defaille jamais. Mais il fault auſſi, ne declarant pas que c'eſt que l'infiny, ſi c'eſt air ou eau, ou terre, ou quelque autre corps : & fault en ce, qu'il met bien un ſubject & une matiere, mais il ne met pas une cauſe efficiente : car ceſt infiny n'eſt autre choſe que la matiere, mais la matiere ne peult venir en parfait eſtre, s'il n'y a une cauſe mouvante & efficiente.

3. Anaximenes [4] Mileſien auſſi mainteint, que l'air eſtoit le principe de l'univers, pour ce que toutes choſes eſtoient engendrées de luy, & de rechef ſe reſouloient en luy : comme noſtre ame, dit il, qui eſt air, nous tient en vie, auſſi l'eſprit & l'air contient en eſtre tout ce monde, car l'eſprit & air ſont deux noms qui ſignifient

[1] Iliad. XIV, 246.

[2] Il fut un des premiers diſciples de Thalès. Il floriſſoit du temps de Polycrate, tyran de Samos. Voyez Suid. & Euſeb. *Præparat. Evang.* X.

[3] Voyez Cicer. *Quæſtion. Academicor.* L. IV.

[4] Autre diſciple de Thalès. Il floriſſoit, ſuivant Euſebe, (*Chron.*) vers la deuxieme année de la 54e olympiade.

une meſme choſe : mais ceſtui-cy fault auſſi, penſant que les animaulx ſoient compoſez d'un ſimple & uniforme eſprit & air : car il eſt impoſſible qu'il n'y ait que un ſeul principe de toutes choſes, qui eſt la matiere, ains fault quant & quant ſuppoſer la cauſe efficiente : ne plus ne moins que ce n'eſt pas aſſez, d'avoir l'argent pour faire un vaſe, s'il n'y a enſemble la cauſe efficiente qui eſt l'orfévre : autant en fault il dire du cuyvre, du bois & de toute autre matiere.

4. Anaxagoras le Clazomenien [1] aſſeura, que les principes de toutes choſes eſtoient les menues parcelles ſemblables, qu'il appelloit Homœomeries [2] : car il luy ſembloit totalement impoſſible, que quelque choſe ſe peuſt faire de ce qui n'eſt pas, ou que ce qui eſt ſe peuſt reſouldre en ce qui n'eſt pas. Or eſt il que nous prenons nourriture ſimple & uniforme, comme nous mangeons du pain de fourment, & buvons de l'eau, & neantmoins de ceſte nourriture ſe nourriſſent les cheveux, les veines, les arteres, les nerfs & les os, & les autres parties du corps. Puis qu'il eſt donc ainſi, il fault auſſi confeſſer qu'en ceſte

[1] Célèbre philoſophe, diſtingué par ſa naiſſance & par ſes grands biens, & encore plus par le peu de cas qu'il fit de tous ces avantages. Il abandonna toutes ſes poſſeſſions, dit Cicéron, pour ſe livrer uniquement au plaiſir délicieux de s'inſtruire & de rechercher la vérité. *Tuſcul.* L. V. *circa fin.*

[2] Voyez Lucret. *de rerum Natur.* L. I, v. 830 & *ſeq.*

nourriture que nous prenons, sont toutes ces choses qui ont estre, & que toutes choses s'augmentent de ce qui a estre, & en ceste nourriture sont des parties qui engendrent du sang, des nerfs, des os, & des autres parties de nostre corps, qui se peuvent comprendre par le discours de la raison, par ce qu'il ne faut tout reduire aux sentiments de la nature pour monstrer que le pain & l'eau facent cela, ains suffit qu'il y a des parties lesquelles se peuvent cognoistre par la raison. Pour autant doncques qu'en la nourriture y a des parties semblables à ce qu'elles engendrent, à ceste cause les appelle il Homœomeries, comme qui diroit parcelles semblables, & affirma que c'estoient les principes de toutes choses: ainsi vouloit il que ces parcelles semblables fussent la matiere des choses, & que l'entendement fust la cause efficiente qui a ordonné tout: si commance son propos en ceste sorte: Toutes choses estoient ensemble pesle mesle, mais l'entendement les separa & meit par ordre. Pour le moins en cela fait il à louër, qu'à la matiere il a adjoinct l'ouvrier.

5. Archelaus [1] fils d'Apollodorus Athenien dit, que le principe de l'univers estoit l'air infiny, & la rarefaction & condensation d'iceluy, dont l'un est le feu, & l'autre est l'eau. Ceulx cy

[1] Il fut disciple d'Anaxagoras, & vit Socrate à son école.

doncques estants par succession continuelle depuis Thales venus les uns après les autres, ont fait la secte qui s'appelle Ionique.

6. D'autre part Pythagoras [1] fils de Mnesarchus natif de l'isle de Samos, le premier qui a donné le nom à la philosophie, a tenu que les principes des choses estoient les nombres, & les Symmetries, c'est à dire, convenances & proportions qu'ils ont entre eux, lesquelles il appelle autrement harmonies : & puis les composez de ces deux elements que lon dit geometriques. De rechef il met encore entre les principes, l'un & le deux indefiny : & tend l'un de ces principes à la cause efficiente & specifique, qui est l'entendement, c'est à sçavoir dieu : l'autre à la cause passive & materielle, qui est ce monde visible. Davantage il estimoit que dix estoit toute la nature du nombre, pource que & les Grecs & les Barbares tous comptent jusques à dix, puis quand ils sont arrivez jusques à la dixaine, ils retournent de rechef à l'unité. Et oultre disoit encore que toute la puissance de dix consiste en quatre, c'est à dire, au nombre quaternaire : & la cause pourquoy, c'est que si lon recommance à l'un, & que selon l'ordre des nombres on les adjouste jusques au quatre, on

[1] Chef de la secte des philosophes, connue sous le nom d'Italique. Il florissoit vers la soixante quatrieme olympiade.

sera le nombre de dix, & si lon surpasse le quaternaire, aussi surpassera lon la dixaine, comme si lon met un & deux ensemble, ce sont trois, & trois sont six, & quatre après ce sont dix, de sorte que tout le nombre, à le prendre d'un à un, gist en dix, & sa force & puissance en quatre. Et pourtant les Pythagoriens souloient jurer, comme par le plus grand serment qu'ils eussent sçeu faire par le quaternaire,

Par le sainct Quatre, eternelle nature
Donnant à l'ame humaine, je te jure :

& nostre ame, dit il, est composée de nombre quaternaire, car il y a l'entendement, science, opinion, & sentiment, dont procede toute science & tout art, & dont nous mesmes sommes appellez raisonnables. Car l'entendement est l'unité, pour ce qu'il ne cognoist & n'entend que par un, comme y aiant plusieurs hommes, les particuliers un à un sont incomprehensibles par sentiment, attendu qu'ils sont infinis, mais nous comprenons en pensée, cela seul homme, & entendons un seulement, auquel nul n'est semblable, car les particuliers, qui les considereroit à part, sont infinis, ainsi toutes especes & tous genres sont en unité : & pourtant quand on demandé de chasque particulier que c'est, nous en rendons une telle definition en general, c'est

un animal raiſonnable, apte à diſcourir par raiſon : ou bien, animal apte à hennir. Voilà pourquoy l'entendement eſt unité, par laquelle nous entendons cela. Mais le deux & nombre binaire indefiny, eſt à bon droict ſcience, car toute demonſtration & toute probation eſt une ſorte de ſcience : & davantage toute maniere de ſyllogiſme ou ratiocination, collige & infere une concluſion qui eſtoit douteuſe de quelques propoſitions confeſſées, par où elle demonſtre facilement une autre choſe, dont la comprehenſion eſt ſcience : par ainſi appert il que ſcience vrayſemblablement eſt le nombre binaire. Mais opinion à bonne raiſon ſe peult dire le nombre ternaire de la comprehenſion, pource que l'opinion eſt de pluſieurs. Or le ternaire eſt nombre de multitude, comme quand le poëte dit, ô Grecs heureux trois fois. C'eſt pourquoy Pythagoras ne faiſoit point eſtime du trois, la ſecte duquel a eſté appellée Italique, pourautant que Pythagoras ne pouvant ſupporter la tyrannique domination de Polycrates ſe partit de Samos, qui eſtoit ſon païs, & s'en alla tenir ſon eſchole en Italie.

7. Heraclitus[1] & Hippaſus de la ville de Metaponte ont tenu, que le feu eſtoit le principe

[1] Héraclite le Pleureur étoit d'Ephèſe. (*Ciceron. Tuſcul.* V.) Il floriſſoit vers la 69e olympiade, du temps de Darius Hyſtaſpe.

de toutes choses, pource que toutes choses se font de feu, & se terminent par feu, & quand il s'estaint tout l'univers monde en est engendré, car la plus grosse partie d'iceluy se serrant & espessissant en soy mesme se fait terre, laquelle venant à estre laschée par le feu, se convertit en eau, & elle s'evaporant se tourne en air : & de rechef le monde & tous les corps qui sont compris en iceluy, seront un jour tous consommez par le feu : parquoy il concluoit que le feu estoit le principe de toutes choses, comme celuy dont tout est : & la fin aussi, pource que toutes choses se doivent resouldre en luy.

8. Epicurus fils de Neocles[1] Athenien suivant l'opinion de Democritus dit, que les principes de toutes choses sont les atomes, c'est à dire, corps indivisibles, perceptibles par la raison seulement, solides sans rien de vuide, non engendrez, immortels, incorruptibles, que lon ne sçauroit rompre ny leur donner autre forme, ny autrement les alterer, & qu'ils ne sont perceptibles ny comprehensibles que par la raison, mais qu'ils se meuvent en un infiny & par un infiny qui est le vuide, & que ces corps sont en nombre infiny, & ont ces trois qualitez,

[1] Naquit, suivant Apollodore, (*in Chron.*) la troisieme année de la cent neuvieme olympiade, 342 avant J. C. Voyez le magnifique éloge qu'en fait Lucrèce (L. III), au commencement.

figure, grandeur, & pois. Democritus [1] en mettoit deux, grandeur & figure : mais Epicurus y adjousta pour le troisieme le pois, car il est, disoit il, force que ces corps là se meuvent par la percussion du pois, car autrement ne se mouvroient il pas, & que les figures de tels corps estoient comprehensibles, & non pas infinies, pource qu'ils ne sont ny de forme de hameçon, ny de fourche, ny de annelets, d'autant que telles figures sont fort fragiles : & les atomes sont tels, qu'ils ne peuvent estre ny rompus ny alterez, & ont certaines figures qui sont perceptibles non autrement que par la raison, & s'appellent atomes, c'est à dire indivisibles, non pource qu'ils soient les plus petits, mais pour ce que lon ne les peult mespartir, d'autant qu'ils sont impassibles & qu'ils n'ont rien qui soit de vuide, tellement que qui dit atome, il dit infragible, impassible, n'aiant rien de vuide. Et qu'il y ait des atomes, il est tout apparent, par ce qu'il y a des elements eternels des corps vuides, & l'unité.

9. Empedocles fils de Meton natif d'Agrigente [2] dit, qu'il y a quatre elements, le feu, l'air, l'eau & la terre, & deux principes ou

[1] Démocrite d'Abdère naquit dans la quatre-vingtieme olympiade. (Apollodor. Ib.) Ce Démocrite rioit de toutes les sotises qui faisoient pleurer Héraclite.

[2] Florissoit vers la quatre-vingtdixieme olympiade.

facultez & puissances principales, accord & discord, dont l'une a force & puissance d'assembler & unir, & l'autre de desassembler & desunir, & dit ainsi,

Premierement oy les quatre racines,
Dont ce qui est prend tout ses origines:
Jupin ardent, & Juno souspirant,
Pluto le riche, & Nestis qui plorant
Avec ses pleurs humecte la fontaine,
Dont sourd coulant toute semence humaine.

Jupiter est le feu, Juno l'air, Pluto la terre, & Nestis l'eau.

10. Socrates [1] fils de Sophroniscus Athenien, & Plato fils d'Ariston Athenien aussi (car les opinions de l'un & de l'autre de quelque chose que ce soit sont toutes une) mettent trois principes, dieu, la matiere, & l'idée. Dieu est l'entendement universel, la matiere le premier subjet supposé à la generation & corruption, l'idée une substance incorporelle, estant en la pensée & entendement de dieu : & dieu l'entendement du monde.

11. Aristote [2] fils de Nicomachus natif de Stagire, met pour principes, la forme, la matiere & la privation, pour elements quatre, & pour le cinquieme le corps celeste estant immuable.

[1] Florissoit vers la 86 olympiade.
[2] Florissoit vers la cent dixieme olympiade. Il est le chef des Peripatéticiens du Lycée.

12. Zeno[1] fils de Mnaseas, natif de Citie, pour principes met dieu & la matiere, dont l'un est cause active, & l'autre passive, & quatre elements.

I V.

Comment a esté composé le monde[2].

Le monde donc est venu à estre composé & formé de figure ronde en ceste maniere, les atomes indivisibles aiants un mouvement fortuit & non consulté ny proposé[3], & se mouvants très legerement[4] & continuellement, plusieurs corps sont venus à se rencontrer ensemble, differents pour ceste cause & de figures & de grandeurs : & s'assemblans en un, ceulx qui estoient les plus gros & plus pesants devaloient en bas[5], & ceulx qui estoient petits, ronds, polis & labiles, ceulx là à la rencontre des corps furent en pressant repoulsez & rejettez contremont : mais quand la force poulsant vint à

[1] Chef de la secte des Stoïciens. Il florissoit vers la cent vingt-sixieme olympiade.

[2] La génération du monde est expliquée dans ce chapitre, suivant le systême d'Epicure. Il faut lire dans Lucrèce l'exposé de cette génération d'après les idées de son maître. Il débute par ces vers : (*Lib. V*, 417 *& seq.*)

Sed quibus ille modis conjectus materiaï
Fundavit cœlum, ac terram, pontique profunda,
Solis, lunaï cursus ; ex ordine ponam.

[3] Lucret. *ib.* 420.

[4] Grec : très rapidement.

[5] Voyez dans le même poëme. Lucret. *ib.* 450.

defaillir, & que l'effort du poulſement ceſſa de les envoyer contremont, ne pouvans retomber contre bas, pour ce qu'ils en eſtoient empeſchez, par neceſſité ils eſtoient contraincts de ſe retirer aux lieux qui les pouvoient recevoir, c'eſt à ſçavoir, ceulx qui eſtoient alentour, aux quels grande multitude de corps eſtoyent rebattus à l'environ, & venans en ceſte repercuſſion à s'entrelaſſer les uns dedans les autres, ils engendrerent le ciel[1] : & puis d'autres encore de meſme nature, de diverſes formes, comme dit eſt, eſtants auſſi poulſez contre-mont parfirent la nature des aſtres : & la multitude des corps rendant exhalation & vapeur, feit l'air & l'eſpraignit, lequel par le mouvement eſtant converty en vent, comprenant avec ſoy les eſtoiles, les tourna quant & luy, & a contregardé juſques au jourd'huy la revolution en rond, qu'ils ont encore au hault du monde. Ainſi des corps qui devallerent au fond, s'engendra la terre, & de ceulx qui monterent contre-mont, le ciel, le feu & l'air : mais alentour de la terre y aiant encore beaucoup de matiere compriſe & eſpeſſie par les battemens des vents, & les

[1] Lucret. *ib.* 453.

Quæ quanto magis inter ſe perplexa coibant,
Tam magis expreſsère ea, quæ mare, ſidera, ſolem,
Lunamque efficerent, & magni mœnia mundi.

halenées des astres, tout ce qui y estoit de plus menue figure fut espraint, & engendra l'element de l'eau : laquelle estant de nature fluide, s'en coula aval vers les lieux creux & bas qui la pouvoient comprendre & contenir, ou bien l'eau d'elle mesme s'arrestant creusa & cava les endroicts qui estoient dessoubs elle. Voilà comment les principales parties du monde ont esté engendrées.

V.

Si tout est un.

Les philosophes Stoïques ont tenu qu'il n'y avoit que un monde, lequel ils appelloient, tout, & la substance corporelle. Empedocles disoit bien qu'il n'y avoit que un monde, mais que ce n'estoit pas mesme chose que le monde & tout, & que le monde n'estoit qu'une petite partie de tout, & que le reste estoit une matiere oiseuse. Platon preuve la conjecture de son opinion, qu'il n'y ait que un monde, & que tout soit un, par trois argumens vraysemblables. Premierement par ce, qu'autrement le monde ne seroit pas parfait, s'il ne comprenoit tout en soy. Secondement, qu'il ne seroit pas semblable à son patron, s'il n'estoit unique. Tiercement, qu'il ne seroit pas incorruptible, s'il y avoit quelque chose hors de luy. Mais il faut

dire alencontre de Platon, que le monde est parfait, & si ne comprent pas toutes choses, car l'homme est bien parfait, & si ne comprent pas toutes choses. Et puis qu'il y a plusieurs exemplaires tirez d'un patron, comme ès statues & maisons & ès paintures. Et comme est il parfait si hors de luy quelque chose peut tourner? Incorruptible n'est il pas ny ne peut estre, attendu qu'il a esté né. Metrodorus dit que ce seroit chose bien hors de propos de dire, qu'en un grand champ il ne creust que un espy de bled, & qu'autant estrange seroit il qu'en l'infiny il n'y eust qu'un monde. Or qu'il y en ait en multitude infinis, il appert de ce qu'il y a des causes infinies : car si le monde est finy, & que les causes dont il est composé soient infinies, il est force qu'ils soient aussi infinis, car là où sont toutes les causes, là est il force que soient aussi les effects[1] : or sont

[1] C'est-là l'argument d'Epicure en faveur de la pluralité des mondes. Lucret. II, 168 & *seq.*

Nunc & seminibus si tantà est copia, quantum
Enumerare ætas animantum non queat omnis :
Visque eadem, & natura manet, quæ semina rerum
Conicere in loca quæque queat simili ratione,
Atque huc sunt conjecta : necesse est confiteare
Esse alios aliis terrarum in partibus orbes,
Et varias hominum gentes, & sæcla ferarum.
Huc accedit, ut in summa res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, & unica solaque crescat.

les

les causes du monde les atomes, ou bien les elemens.

V I.

D'où & comment est-ce que les hommes ont eu imagination de Dieu.

1. Les philosophes Stoïques definissent ainsi l'essence de dieu, que c'est un esprit plein d'intelligence, de nature de feu, qui n'a forme aucune de soy, mais se transformant en tout ce qu'il veut, & se fait semblable à tout. Si en ont les hommes eu apprehension & appercevance : premierement, la prenant de la beauté des choses qui apparoissent à noz yeux, car il n'y a rien de beau qui ait esté fait à l'adventure ny fortuitement, ains faut qu'il ait esté composé par quelque ingenieuse artificielle nature.

2. Or est le ciel beau, comme il apparoit à sa forme, à sa couleur, & à sa grandeur, & à la varieté des astres & estoiles qui sont disposées en iceluy. Et puis il est rond comme une boule, qui est la premiere & plus parfaitte de toutes les figures, car elle est seule de toutes qui ressemble à ses parties, & estant rond il a les parties rondes aussi. Voylà pourquoy Platon dit que l'entendement, & la raison, qui est la plus divine partie de l'homme, a esté logée dedans la teste qui approche de forme ronde : la cou-

leur aussi en est belle, car elle est tainte en bleu, lequel est plus obscur que n'est pas la couleur de pourpre, mais il a une qualité brillante & resplendissante telle, que par la vehemence de sa lueur il fent un si grand intervalle de l'air, & se fait veoir d'une si esloignée distance. Aussi est il beau pour sa grandeur, car de toutes choses qui sont d'un mesme genre, le dehors qui environne & contient le demourant, est tousjours le plus beau, comme en l'homme & en l'arbre.

3. Et puis ce qui consomme la beauté du monde sont les images celestes des signes & des estoiles qui nous apparoissent, car le cercle oblique du Zodiaque est embelly de diverses figures :

Le Cancre y est, & le Lion après,
La Vierge suit, & les Forces de près,
Le Scorpion & l'Archer suyvans viennent,
Le Capricorne & le Verseau se tiennent,
Les deux Poissons, le Mouton, le Taureau,
Les deux Jumeaux font le bout du cerceau [1].

Et autres innumerables configurations d'estoiles que dieu a faittes en semblables voultes &

[1] Ces vers dans le texte sont tirés du poëme d'Aratus. (Αρατου φαινόμενα vers 545). Cicéron a fort embelli cette énumération dans sa traduction du poëme grec. Voyez dans les Observations ces vers du célèbre orateur Romain. La traduction françoise qui s'y trouve est d'un savant Académicien dont les travaux & les veilles sont infiniment précieux aux arts & aux sciences.

rotondité du monde : voylà pourquoy Euripides l'appelle

> Splendeur du ciel estellé qui tout cœuvre,
> De sage ouvrier admirable chef d'œuvre.

Nous avons doncques pris de là imagination de dieu, que le soleil, la lune & les autres astres, après avoir fait le cours de leur revolution soubs la terre, viennent à renaistre tous semblables en couleurs, egaux en grandeur, & en mesmes lieux & en mesmes temps [1].

4. Et pourtant ceux qui nous ont baillé la maniere de servir & adorer les dieux, nous l'ont exposée par trois diverses voies, l'une naturelle, la seconde fabuleuse, & la troisieme civile, c'est à dire, tesmoignée par les statuts & ordonnance de chasque cité : & est enseignée la naturelle par les philosophes, la fabuleuse par les poëtes, la civile & legitime par les us & coustumes de chasque cité.

5. Mais toute ceste doctrine & maniere d'enseigner est divisée en sept especes : la premiere est par les apparences des corps celestes, que nous appercevons au ciel : car les hommes ont eu apprehension de dieu par les astres qui nous

[1] Manilius traite ce raisonnement avec plus de force, plus d'énergie, & d'une maniere bien plus convaincante. (*Astronomicon*, I, 463 *& seq.*) Il y réfute pleinement, pour toute personne raisonnable, le systême d'Epicure. Voyez les Observations.

apparoissent, voians comme ils sont cause d'un grand accord & grande convenance, & qu'il y a tousjours un certain ordre & constance du jour & de la nuict, de l'hyver & de l'esté, du lever & du coucher du soleil, & puis entre les animaux & les fruicts que la terre produit: pourtant ont ils estimé que le ciel en estoit le pere & la terre la mere, d'autant que le ciel verse les ravages des eaux qui tiennent lieu de semences, & la terre les reçoit & enfante: & considerant que ces astres faisoient tousjours leurs cours, & mesmement qu'ils estoient cause de ce que nous voions, pour celà ont ils appellé le soleil & la lune, theous, c'est à dire, dieux, de ce mot, thein qui signifie courir, ou de theorin qui signifie contempler. Ils ont puis après divisé les dieux, en un second & un tiers degré, c'est à sçavoir en ceux qui profitent & en ceux qni nuysent, appellans ceux qui profitent Jupiter, Juno, Mercure, Ceres, & ceux qui nuysent, les malings esprits, les furies, Mars, lesquels ils abominent & detestent, comme mauvais & violens. En oultre ils adjoustent le quatrieme & le cinquieme lieu & degré aux affaires, & aux passions & affections, comme amour, Venus, desir: & des affaires, comme esperance, justice, bonne police. Au sixieme lieu sont ceux que les poëtes ont faits, comme

Hesiode voulant donner pere aux dieux engendrez, a de luy mesme inventé & introduit de tels progeniteurs, Ceus, Crius, Hyperion, Japetus, & pourtant ce genre là est appellé fabuleux. Le septieme lieu est de ceux qui ont esté honorez d'honneurs divins, pour les grands biens par eux faits à la commune vie, encore qu'ils aient esté engendrez & nez humainement, comme sont Hercules, Castor & Pollux, Bacchus.

6. Et ont dit que ces dieux avoient forme d'hommes, d'autant que la plus noble & plus excellente nature de toutes est celle des dieux; & entre les animaux le plus beau est l'homme, orné de diverses vertus, & le meilleur quant à la constitution & composition de l'entendement. Voilà pourquoy lon a estimé qu'il estoit raisonnable, que ce qui estoit le plus noble ressemblast à ce qui estoit le plus beau & le meilleur.

VII.

Qu'est-ce que Dieu?

1. Aucuns des philosophes, comme Diagoras Melien [1] & Theodorus Cyrenien, & Evemerus natif de Tegée, ont tenu resoluëment, qu'il n'estoit point de dieux. Et quant à Evemerus

[1] L'auteur de l'Histoire de la philosophie (περὶ θεοῦ) lit, ὡς πρωταγόραν τὸν ἠλεῖον.

Cyrenien, Callimachus le donne couvertement à entendre en ses carmes iambiques là où il dit,

Allez vous en tous en trouppe à l'église
Qui hors les murs de la ville est assise,
Où le vieillard glorieux long temps a
Le Jupiter de bronze composa,
C'est où le traistre escrit ses mechans livres.

Ces meschans livres là estoient ceux où il discouroit qu'il n'y avoit point de dieux. Et Euripides ne s'osa pas descouvrir, d'autant qu'il redoutoit le senat de l'Areopage : mais neantmoins il moustra quelle estoit son opinion, par telle maniere : il introduit Sisyphus auteur de ceste opinion, & puis il favorise luy mesme à sa sentence,

Il fut un temps que la vie de l'homme
Desordonnée en ses faicts ainsi comme
Des animaux plus farouches estoit,
Et qu'en tout lieu le plus fort l'emportoit.

Puis il dit, que ceste dissolution fut ostée par l'introduction des loix, mais pour ce que la loy pouvoit bien reprimer les malefices qui se commettent evidemment, & qu'il y en avoit plusieurs qui pechoient neantmoins encore secrettement, alors il y eut quelque sage homme qui pensa en luy mesme qu'il falloit tousjours voiler

la verité de quelque menſonge & perſuader aux hommes,

> Qu'il eſt un Dieu vivant vie immortelle,
> Qui voit & oit & reſſent choſe telle.

Mais oſtons, dit-il, toute fiction & toute reſverie poëtique, avec la raiſon de Callimachus qui dit,

> S'il eſt un Dieu, il eſt donc impoſſible,
> Qu'il ne luy ſoit de tout faire poſſible.

Or eſt il que Dieu ne peut pas tout faire : car s'il eſt Dieu, qu'il faſſe que la neige ſoit noire, & le feu froid, & que ce qui eſt couché ſoit debout, & au contraire : car Platon meſme le magnique parleur, quand il dit, que Dieu crea le monde à ſon moule & patron, ſent fort ſa rance & moyſie ſimpleſſe d'antiquité, comme diſent les poëtes de l'ancienne comedie : car comment ſe regardoit il ſoy-meſme pour former ce monde à ſa figure ? & comment a il fait Dieu rond comme une boule, & plus bas que l'homme ?

2. Anaxagoras dit que les premiers corps du commancement eſtoient en repos & ne bougeoient, mais que l'entendement de Dieu les ordonna & arrangea, & feit les generations de toutes choſes. Platon au contraire dit, que ces premiers corps là n'eſtoient point en repos, & qu'ils ſe mouvoient confuſément & ſans ordre,

mais que Dieu entendant bien que l'ordre vaut beaucoup mieux que la confuſion, meit toutes choſes par ordre. L'un & l'autre doncques en cela ont fait une même faute commune, qu'ils ont eſtimé, que Dieu euſt ſoing des choſes humaines, & qu'il euſt fabriqué ce monde expreſſément pour en avoir le ſoing. Car un animal bien-heureux & immortel, accompli de toutes ſortes de biens, ſans aucune participation de mal, totalement dedié à retenir & conſerver ſa beatitude & ſon immortalité, ne peut avoir ſoing des affaires des hommes, autrement il ſeroit auſſi malheureux comme un maneuvre, ou comme un maçon travaillant à porter de gros fardeaux, & reſſuant à la fabrique & gouvernement de ce monde.

3. Davantage ce Dieu dont ils parlent, il eſt force ou qu'il ne fuſt point avant la creation du monde, lors que les premiers corps eſtoient immobiles ou qu'ils ſe mouvoient confuſément : ou bien s'il eſtoit, ou il dormoit, ou il veilloit, ou il ne faiſoit ne l'un ne l'autre. Or eſt il que ny l'un ny l'autre n'eſt à confeſſer, car le premier ne faut il pas admettre pour ce que Dieu eſt eternel : ny le ſecond auſſi, pour ce que s'il dormoit de toute éternité, il eſtoit mort, car un dormir eternel c'eſt la mort : & qui plus eſt, Dieu ne peut eſtre ſuſceptible

de sommeil, car l'immortalité de Dieu, & l'estre prochain de la mort, sont bien esloignez l'un de l'autre. Et si Dieu estoit esveillé, ou il defailloit aucune chose à sa beatitude, ou il avoit felicité toute complette, & ny en l'une ny en l'autre sorte il ne se pouvoit dire bienheureux : car s'il luy defailloit quelque chose, il ne se pouvoit dire entierement heureux : & s'il ne luy defailloit rien, pour neant s'entremettoit il de vaine entreprise.

4. Et s'il est un Dieu, & que par sa prudence les choses humaines soient gouvernées, comment est-ce que les mechans prosperent en ce monde, & que les bons & honnestes souffrent au contraire? Car Agamemnon qui estoit, comme dit le poëte,

En armes preux, & prudent en conseil,

fut par l'adultere de sa femme paillarde surpris & tué en trahison, & Hercules qui estoit son parent, qui avoit repurgé la vie humaine de tant de maux qui en troubloient le repos, estant empoisonné par Dejanira, fut semblablement occis en trahison.

5. Thales dit que Dieu est l'ame du monde : Anaximander, que les astres sont les dieux celestes : Democritus, que Dieu est un entendement de nature de feu, l'ame du monde : Pythagoras, que des deux principes l'unité estoit Dieu,

& le Bien qui eſt la nature de l'un & l'entendement, & que le nombre binaire indefini eſtoit le diable, & le mal à qui appartient toute la multitude materielle & tout ce monde viſible.

6. Socrates & Platon, que c'eſt un unique & ſimple de nature, né de ſoy-meſme, & ſeul & veritablement bon, & tous ces noms là tendent à un entendement : ceſt entendement doncques eſt Dieu, forme ſeparée à part, c'eſt à dire qui n'eſt meſlée avec matiere quelconque, ny n'eſt conjoint à choſe quelconque paſſible.

7. Ariſtote tient que le Dieu ſuprême eſt une forme ſeparée, appuyé ſur la rondeur & ſphære de l'univers, laquelle eſt un corps ætheré & celeſte, qu'il appelle le cinquieme corps, & que tout ce corps celeſte eſtant diviſé en pluſieurs ſphæres de nature coherentes & ſeparées ſeulement d'intelligence, il eſtime chaſcune de ces ſphæres là eſtre un animal composé de corps & d'ame, deſquelles le corps eſt ætheré, ſe mouvant circulairement, & l'ame raiſon immobile cauſe de mouvement ſelon l'action.

8. Les Stoïques en general univerſellement definiſſent, que Dieu eſt un feu artificiel procedant par ordre à la generation du monde qui comprent en ſoy toutes les raiſons des ſemences, deſquelles toutes choſes fatalement ſe produiſent & viennent en eſtre. Et un eſprit qui

va & penetre par tout le monde changeant de nom & d'appellation par toute la matiere, où il penetre par transition de l'un en l'autre, & que le monde est Dieu, les estoiles, la terre, & l'entendement suprême qui est au ciel.

9. Epicurus tient que tous les dieux ont forme d'homme, mais qu'ils ne peuvent estre apperceus que de la pensée seulement, pour la subtilité de la nature de leurs figures, & luy mesme dit que les autres quatre natures en general sont incorruptibles, à sçavoir les atomes, le vuide, l'infiny & les similitudes lesquelles s'appellent semblables parcelles & elemens.

VIII.

Des dæmons & demy-dieux.

SUIVANT le traitté des Dieux il est convenable de traitter de la nature des dæmons & des demy-dieux. Thales, Pythagoras, Platon & les Stoïques tiennent que les dæmons sont substances spirituelles, que les demy-dieux sont ames séparées des corps, & qu'il y en a de bons & de mauvais, les bons sont les bonnes ames, & les mauvais les mauvaises [1]. Mais Epicurus ne reçoit rien de tout cela.

[1] Tous ces anciens philosophes avoient puisé cette doctrine dans le commerce des Égytiens. Cependant on ne peut disconvenir

I X.

De la matiere.

La matiere eſt le premier ſubject ſoubmis à generation & corruption & à autres mutations. Les ſectateurs de Thales & de Pythagoras, & les Stoïques diſent, que ceſte matiere eſt variable, muable, alterable & gliſſante, tout & par tout l'univers. Les diſciples de Democritus tiennent que les premiers principes ſont impaſſibles, comme les atomes, le vuide & l'incorporel. Ariſtote & Platon, que la matiere corporelle n'a forme, eſpece, ne figure, ne qualité quelconque quant à ſa proprieté, mais que quand elle a receu ces formes, elle en eſt comme la nourrice, le moule & la mere. Ceux qui diſent que c'eſt eau ou terre, ou feu, ou air, ne diſent plus qu'elle ſoit ſans forme, ains que c'eſt corps, & ceux qui tiennent que ce ſont atomes indiviſibles, la font informe.

que cette opinion ſur l'exiſtence des bons & des mauvais anges, étoit reçue parmi les Grecs dès le temps d'Héſiode, comme on a eu occaſion de le remarquer précédemment.

X.

De l'idée.

Idée eſt la ſubſtance du corps [1], laquelle ne ſubſiſte pas à par elle, mais figure & donne forme aux matieres informes, & eſt cauſe de les faire venir en évidence. Socrates & Platon eſtiment que les idées ſoient ſubſtances ſeparables de la matiere, mais bien ſubſiſtentes ès penſemens & imaginations de Dieu, c'eſt à dire, de l'entendement. Ariſtote n'a point oſté les idées, autrement dictes eſpeces, mais non pas ſeparées de la matiere, les patrons de tout ce que Dieu a faict. Les Stoïques diſciples de Zenon ont dit, que nos penſées eſtoient les idées.

X I.

Des cauſes.

La cauſe eſt ce dont depend un effect, ou ce pourquoy quelque choſe advient. Platon fait trois genres de cauſes : car il dit que c'eſt par quoy, de quoy, ou pour quoy, mais il eſtime que la principale eſt par quoy, c'eſt à dire, la cauſe efficiente qui eſt l'entendement. Pythagoras

[1] C'eſt une faute qu'Amyot eût dû & eût pu corriger d'après Euſebe & autres. L'hiſtoire de la philoſophie déjà citée lit, (περὶ ἰδέας) : ἰδέα ἐστὶν οὐσία ἀσώματος, l'idée eſt une ſubſtance incorporelle.

& Ariſtote tiennent que les premieres cauſes ſont incorporelles, les autres cauſes par participation ou par accident ſont de ſubſiſtence corporelle, tellement que le monde eſt corps. Les Stoïques tiennent que toutes cauſes ſont corporelles, d'autant que ce ſont eſprits.

XII.

Des corps.

Le corps eſt ce qui eſt meſurable & diviſible en trois ſens, longueur, largeur, & profondeur : ou, le corps eſt une maſſe qui reſiſte au toucher tant qu'en ſoy eſt, ou ce qui occupe lieu. Platon, ce qui n'eſt ny peſant, ny leger, eſtant en ſon propre lieu naturel, mais en lieu eſtranger, il a inclination premierement, & puis après impulſion à peſanteur ou à legereté. Ariſtote tient que la terre eſt la plus peſante ſimplement, & plus leger, le feu, & l'air & l'eau entre-deux aucunefois ainſi, aucunefois autrement. Les Stoïques, que des quatre élemens il y en a deux legers, le feu & l'air : & deux peſans, l'eau & la terre : car leger eſt ce qui par nature, non par inſtigation, part & ſe meut de ſon propre milieu, & peſant ce qui tend à ſon milieu, mais le milieu meſme n'eſt pas pourtant peſant. Epicurus tient, que les corps

ne ſont pas contenables [1], & que les premiers ſont ſimples, mais que les compoſez d'iceux onr tous peſanteur : que les atomes ſe meuvent les uns droir à plomb, les autres à coſté, & aucuns contremont, par un poulſement & percuſſion.

X I I I.

Des moindres corpuſcules.

EMPEDOCLES eſt d'opinion, que devant les quatre elemens il y a de très-petits fragments, comme elemens devant elemens, de ſemblables parcelles tous ronds. Heraclitus introduit ne ſçay quelles ſieures ou racleures très-petites [2], ſans aucunes parties indiviſibles.

X I V.

Des figures.

FIGURE eſt la ſuperfice, circonſcription & finiſſement du corps. Les diſciples de Pythagoras tiennenr que les corps des quatre elemens ſont ronds comme boules, & que le plus haut, qui eſt le feu, eſt en forme de pyramide [3].

[1] Grec : ἀκατάληπτα, que perſonne ne peut ſe faire une idée de ce que ſont les corps.

[2] ψηγμάτια. Stobée, (*Ecl. phyſ.* XVII.) dit la même choſe. Philon (*de Opific. mund.* p. 8) explique le mot ψῆγμα par des corps infiniment petits & indiviſibles, c'eſt-à-dire, par des atômes.

[3] Grec : χωνοειδῆ, de figure conique.

X V.

Des couleurs.

Couleur eſt qualité viſible du corps. Les Pythagoriens appelloient couleur la ſuperfice du corps : Empedocles ce qui eſt convenable aux conduits de la veuë. Platon une flamme ſortant des corps, aiant des parcelles proportionnées à la veuë. Zenon le ſtoïque, que les couleurs ſont les premieres figurations de la matiere. Les diſciples de Pythagoras tiennent que les genres de couleurs ſont le blanc & le noir, le rouge & le jaune : & que la diverſité de couleurs procede de certaine mixtion des elemens, & ès animaux de la difference, de leurs mœurs, & de l'air.

X V I.

De la couppe [1] *des corps.*

Les ſectateurs de Thales & de Pythagoras, que les corps ſont paſſibles & diviſibles juſqu'à l'infiny. Democritus & Epicurus tiennent, que la ſection s'arreſte aux atomes indiviſibles, & aux petits corps qui n'ont point de parties, & que ceſte diviſion ne paſſe point oultre à l'infiny. Ariſtote dit, que potentiellement ils ſe diviſent en infiny, mais actuellement, non.

[1] De la diviſibilité.

XVII.

De la mixtion & temperature.

Les anciens tiennent, que ceste meslange des elemens se fait par alteration : mais Anaxagoras & Democritus disent, que c'est par apposition. Empedocles compose les elemens de plus petites masses, qu'il entend estre les moindres corpuscules, & comme, par maniere de dire, elemens des elemens. Platon est d'opinion que les trois corps (car il ne veut pas que ce soient proprement elemens, ny ne les daigne pas ainsi appeller) soient convertissables les uns ès autres, à sçavoir l'eau, l'air & le feu, mais que la terre ne se peut tourner en pas un d'eux.

XVIII.

Du vuide.

Les philosophes naturels de l'eschole de Thales, jusques à Platon, ont tous generalement reprouvé le vuide. Empedocles escrit,

Le monde n'a rien vuide ou superflu.

Lucippus, Democritus, Demetrius, Metrodorus, Epicurus, tiennent que les atomes sont infinis en multitude, & le vuide infiny en magnitude. Les stoïques, que dedans le monde il n'y a rien

de vuide, mais dehors infiny : Ariſtote qu'il y a hors du monde tant de vuide que le ciel puiſſe reſpirer, d'autant qu'il eſt de la nature de feu.

XIX.

Du lieu.

PLATON dit, que c'eſt ce qui eſt ſuſceptible des formes les unes après les autres, qui eſtoit par tranſlation exprimer la matiere premiere, comme une nourrice qui reçoit tout : Ariſtote, que c'eſt l'extreme ſuperfice du contenant, conjoint & touchant au contenu.

XX.

De la place [1].

LES ſtoïques & Epicurus tiennent qu'il y a difference entre vuide, lieu, & place : & que le vuide eſtoit ſolitude de corps, le lieu ce qui eſtoit occupé du corps, & la place ce qui eſt en partie occupé, comme il ſe voit en un tonneau de vin.

XXI.

Du temps.

PYTHAGORAS dit, que le temps eſt la ſphære du dernier ciel, qui contient tout : Platon,

[1] De la capacité.

l'image mobile de l'eternité, ou l'intervalle du mouvement du monde : Eratosthenes, le cours du soleil [1].

X X I I.

De l'essence du temps.

Platon, que l'essence du temps est le mouvement du ciel : plusieurs des stoïques, que c'est le mouvement mesme : & la plus part, que le temps n'a point eu commancement de generation : Platon, qu'il a esté engendré selon l'intelligence & appercevance des hommes.

X X I I I.

Du mouvement.

Pythagoras & Platon tiennent, que c'est mouvement & alteration en la matiere : Aristote, que c'est l'actuelle operation de ce qui est mobile. Democritus, qu'il n'y a qu'un genre de mouvement en travers : Epicurus deux, l'un à plomb, & l'autre à costé. Erophilus, qu'il y a un mouvement perceptible à l'entendement, un autre au sens naturel. Heraclitus ostoit toute station & tout repos des choses de ce monde, disant que cela estoit propre aux morts : mais que mouvement eternel estoit affecté aux substances

[1] L'histoire de la philosophie (περὶ χρόνου) lit : τῆ χρόνου σφαίρα.

eternelles, & perissable aux substances corrompables.

XXIV.

De la generation & corruption.

PARMENIDES, Melissus & Zenon, ostoient toute generation & corruption, d'autant qu'ils estimoient l'univers estre immobile[1] : mais Empedocles & Epicurus, & tous ceulx qui tiennent que le monde est composé par un amas de petits corpuscules, admettent bien des assemblemens & desassemblemens, mais non pas des generations & corruptions à parler proprement, disant que cela ne se fait pas selon qualité par alteration, mais selon quantité par assemblement. Pythagoras & tous ceulx qui supposent la matiere passible, tiennent qu'il se fait generation & corruption proprement, d'autant qu'ils disent que cela se fait par alteration, mutation & resolution des elements.

XXV.

De la necessité.

THALES appelle la necessité très forte, comme celle qui tient tout le monde. Pythagoras disoit que necessité embrasse le monde : Parmenides & Democritus, que toutes choses

[1] Et croyoient que les apparences seules nous en imposoient.

se font par necessité, & que c'est tout un que la destinée, la justice, la providence, l'ouvriere du monde.

XXVI.

De l'essence de necessité.

Platon refere aucuns des evenemens à la providence, autres à la necessité. Empedocles, que l'essence de necessité est la cause idoine à user des principes & des elements: Democritus la resistence, la corruption & la percussion de la matiere: Platon aucunefois, que c'est la matiere, autrefois l'habitude de l'agent vers la matiere.

XXVII.

De la destinée.

Heraclitus, que toutes choses se font par destinée, & que c'est la necessité mesme. Platon reçoit bien la destinée ès ames & actions des hommes, mais aussi y introduit il la cause issante de nous. Les stoïques conformément à Platon tiennent, que necessité est une cause invincible, & qui force tout, & que la destinée est un entrelassement de telles causes entrelassées de reng, auquel enchainement est aussi comprise la cause procedente de nous, tellement que quelques uns des evenements sont destinez, les autres plus que destinez.

XXVIII.

De la substance de destinée.

Heraclitus, que la substance de la destinée est la raison qui penetre par toute la substance de l'univers, & que c'est un corps celeste, la semence de tout l'univers : Platon, que c'est la raison eternelle, & la loy eternelle de la nature de l'univers. Chrysippus, que c'est une puissance spirituelle, qui par ordre gouverne & administre tout l'univers : & derechef au livre, Des diffinitions, la destinée est la raison du monde, ou bien la loy de toutes les choses qui sont au monde administrées & gouvernées par providence, ou la raison par laquelle les choses passées ont esté, les presentes sont, & les futures seront. Les stoïques, que c'est une chaisne de causes, c'est à dire un ordre & une connexion qui ne se peult jamais forcer ny transgresser : Posidonius, que c'est la troisieme après Jupiter, pour ce qu'il y a au premier degré Jupiter, au second nature, au troisieme la destinée.

XXIX.

De la fortune.

Platon, que c'est une cause par accident, & une consequence ès choses procedentes du

conseil de l'homme : Aristote, que c'est une cause fortuite & accidentelle ès choses qui se font de propos deliberé à quelque certaine fin, icelle cause non apparente mais cachée. Qu'il y a difference entre fortune & cas d'adventure, pour ce que toute fortune est bien aussi cas d'adventure ès affaires & actions du monde : mais tout ce qui est cas d'adventure n'est pas quant & quant fortune, par ce qu'il consiste en choses qui sont hors d'action, & que la fortune est proprement ès actions des creatures raisonnables : & cas d'adventure est tant des animaulx raisonnables que des irraisonnables, & des corps mesmes qui n'ont point de vie ny d'ame. Epicurus, que c'est une cause qui n'accorde point aux personnes, aux temps, ny aux mœurs. Anaxagoras & les stoïques, que c'est une cause incongneuë & cachée à la raison humaine, par ce que aucunes choses adviennent par necessité, autres par destinée, autres par deliberation propensée, autres par fortune, & autres par cas d'adventure.

X X X.

De la nature.

Empedocles tient que la nature n'est rien, mais qu'il y a mixtion & separation des elements:

car il escrit ainsi en son premier livre, De physique,

> Je diray plus, ce n'est rien que Nature
> De tous humains, ny n'est la mort obscure,
> Terme ne fin, mais seule mixtion
> Des éléments & separation,
> C'est cela seul que Nature on appelle.

Anaxagoras semblablement, que nature est assemblement & desassemblement, c'est à dire generation & corruption.

SOMMAIRE
DU SECOND LIVRE.

illuminations de la lune. XXIX. *De l'éclipse de la lune.* XXX. *De l'apparence de la lune, & pour quoi il semble qu'elle apparoit terrestre.* XXXI. *De la distance qu'il y a entre le soleil & la lune.* XXXII. *Des années, & combien contient la grande année de chacune des planètes.*

LIVRE SECOND.

AIANT doncques achevé de traitter des elements, principes, & autres matieres semblables, je passeray oultre maintenant à discourir des effects qui en sont composez.

CHAPITRE I.

Du monde.

PYTHAGORAS a esté le premier qui a appellé le contenu de l'univers monde, pour l'ordre qui est en iceluy. Thales & ses disciples ont tenu, qu'il n'y a qu'un monde. Democritus, Epicurus, & leur disciple Metrodorus, qu'il y a infinis mondes en un infiny espace, selon toutes dimensions. Empedocles, que le cours du soleil est la circonscription des bornes & termes du monde, & que cela est son confinement. Seleucus a tenu, que le monde est infiny. Diogenes, que l'univers est bien infiny, mais que le monde est terminé & finy. Les stoïques disent qu'il y a difference entre le tout & l'univers, pource que le tout est l'infiny avec le vuide, & le tout sans le vuide, le monde, tellement que ce n'est pas encore tout un, que le tout & le monde [1].

[1] Ceci n'est pas clair. Il faut savoir que les Stoïciens désignent le *monde* par trois noms différens : par celui d'ὅλον, l'univers,

II.

De la figure.

Les stoïques tiennent, que le monde est rond: les autres pointu en pyramide, les autres en forme d'œuf: Epicurus, qu'il y en peut avoir de ronds, & d'autres d'autre forme.

III.

Si le monde est animé.

Tous les autres tiennent qu'il est animé, & gouverné par la providence : Democritus, Epicurus & generalement tous ceux qui ont mis en avant les atomes, & le vuide, qu'il n'est ny animé ny gouverné par providence, ains par quelque nature non capable de raison. Aristote, qu'il n'est ny animé tout, & en toutes ses parties, ny sensible, ny raisonnable, ny intellectuel, spirituel, ou gouverné par providence : bien sont tous les corps celestes capables de toutes ces qualitez là, pource que les sphæres des cieulx sont animées & vivantes, mais que les corps terrestres n'ont aucune de toutes ces

de πᾶν, le tout, & de κόσμος, le monde. L'univers renferme le tout avec le vuide : c'est, dit Plutarque, *l'infini avec le vuide* : si on en ôte le vuide, cela formera *le tout.* (Stob. Ecl. physic. XXV.) Le monde ne comprend que le ciel & la terre, & tout ce qu'ils enferrent dans leur vaste étendue.

qualitez là, & que l'ordre qui est entre eulx, y est par accident, non par raison propensée.

I V.

Si le monde est incorruptible.

Pythagoras & Platon, que le monde a esté engendré de dieu, & qu'il est corruptible quant à sa nature, d'autant qu'il est sensible, comme estant corporel, mais toutefois qu'il ne perira ny ne se corrompra point, pour la providence divine qui le conserve & contient. Epicurus, qu'il est perissable, d'autant qu'il est engendré, ne plus ne moins qu'un animal ou une plante [1]. Xenophanes, que le monde est eternel & incorruptible, non fait par creation: Aristote, que la partie du monde qui est au dessoubs de la lune, est toute passible, & que les corps voisins de la terre sont subjects à corruption.

V.

Dont se nourrit le monde.

Aristote, que si le monde se nourrit, il se corrompra. Or est il, qu'il n'a besoing d'aucune nourriture: par consequent doncques aussi est il eternel [2]. Platon, que le monde se baille à soy

[1] Lucret. V, 236 & seq. & 845.

[2] L'histoire philosophique de Galien fait raisonner Aristote avec

mesme nourriture de ce qui se corrompt par mutation : Philolaus, qu'il y a double corruption [1], quelquefois par le feu rombant du ciel, & quelquefois par l'eau de la lune, qui se respand par subversion de l'air.

VI.

A quel element commancea Dieu à fabriquer le monde.

LES naturels [2] tiennent que la creation du monde commancea à la terre, comme estant le centre d'iceluy, d'autant que le commancement d'une sphære, c'est le centre. Pythagoras, au feu, & au cinquieme element : Empedocles, que le premier qui fut separé fut la quinte essence [3], le second fut le feu, après lequel la terre, de laquelle estant un peu estroictement serrée, par l'impetuosité de la revolution, sourdit l'eau, laquelle s'evapora en air : & que le ciel fut fait de la quinte essence, le soleil du feu : & que des autres elements furent constipez & composez les corps terrestres, & voisins de la

plus de précision. Voici ses propres expressions : (πόθεν τρέφεται ὁ κόσμος) Ἀριστοτέλης εἰ τρέφεται, φθαρήσεσθαι νομίζει. οὐδέτερον δὲ τούτῳ τῷ κόσμῳ συμβεβηκέναι.

[1] C'est une faute dans le texte : corrigez d'après l'auteur que je viens de citer. (*ib.*) & lisez τροφὴν au lieu de φθορὰν ; il s'agit en effet ici d'une double nutrition. Le traducteur anglois a fait la même faute qu'Amyot.

[2] Les physiciens.

[3] αἰθέρα.

terre. Platon, que ce monde visible a esté formé au moule & patron de l'intellectuel, & que du monde visible, l'ame a esté faitte la premiere, & après elle ce qui est corpulent : ce qui est du feu & de la terre le premier, & ce qui est de l'eau & de l'air, le second. Pythagoras, que des cinq figures des corps solides, lesquelles s'appellent aussi mathematiques, du cube, qui est le corps quarré à six faces, avoit esté faitte la terre : de la pyramidele, feu : du corps à huit faces, qui est l'octaëdre, l'air : de l'icosaëdre, qui est le corps à vingt faces, l'eau : & du dodecaëdre, qui est le corps à douze faces, la supreme sphære de l'univers. Platon mesme en ceste opinion suit Pythagoras.

V I I.

De l'ordre de la fabrique du monde.

Parmenides disoit, que c'estoit comme des couronnes entre-lassées l'une dedans l'autre, l'une de substance rare, l'autre espesse, meslées l'une & l'autre de lumiere & de tenebres entre elles, & que ce qui les contenoit ensemble toutes, estoit ferme comme un mur. Lucippus [1] & Democritus enveloppent le monde d'une tunique ou membrane. Epicurus tenoit que de quelques mondes

[1] Lisez par-tout Leucippe; au lieu de Lucippus.

les extremitez estoient rares, & de quelques autres espesses, & que d'iceulx aucuns estoient mobiles, autres immobiles. Platon met le feu premier, puis le ciel, après l'air, & puis l'eau, & la derniere la terre, mais aucunefois il conjoint le ciel avec le feu : Aristote en premier lieu le ciel impassible, qui est le cinquieme corps, après lequel les elements passibles, le feu, l'air, l'eau, & la terre la derniere, desquels il attribue le mouvement circulaire aux corps celestes ; & des autres qui sont au dessoubs, aux legers le mouvement contre-mont : aux pesants, le mouvement contre-bas. Empedocles ne pense pas que les lieux des elemens soient tousjours arrestez & certains, mais qu'ils les changent tous entre eulx.

VIII.

Pour quelle cause est le monde penchant.

Diogenes & Anaxagoras après que le monde fut composé, & les animaulx sortis & produits de la terre, que le monde se pancha ne sçay comment de luy mesme, en la partie de devers le midy, à l'adventure par la divine providence, à fin qu'il y eust aucunes des parties du monde habitables, autres inhabitables par froid excessif, par embrasement, & par temperature : Empedocles, que l'air cedant à la violence du soleil, les

les poles pancherent, & que celuy du costé de la bise se leva contre-mont, celuy devers le midy s'abaissa, & par consequent tout le monde.

I X.

A sçavoir si hors du monde il y a du vuide.

Les disciples de Pythagoras tiennent qu'il y a du vuide hors le monde, dedans lequel & duquel le monde respire. Mais les stoïques, auquel par embrazement se resoult l'infiny. Posidonius ne le met pas infiny, mais autant comme il suffit à la dissolution. Au premier livre, Du vuide, Aristote disoit, qu'il y avoit du vuide : Platon, qu'il n'y avoit rien de vuide, ny dedans le monde ny hors du monde.

X.

Quelle est la partie droicte, & quelle est la gauche du monde.

Pythagoras, Platon, Aristote, que l'Orient est la droicte partie, & l'Occident la gauche: Empedocles, que la partie droicte est vers le tropique de l'esté, la gauche devers le tropique de l'hyver [1].

[1] Les astronomes déterminent la droite & la gauche du monde, en se tournant le visage du côté du midi: de maniere que l'orient est la gauche, & l'occident, la droite du monde.

X I.

Du ciel, quelle est sa substance.

Anaximenes tient, que la circonference exterieure du ciel est de terre[1] : Empedocles qu'il est solide, le ciel estant fait de l'air congelé par le feu, ne plus ne moins que le crystal, & qu'il contient ce qu'il y a de feu & d'air en l'un & en l'autre hemisphere. Aristote, qu'il est composé du cinquieme corps, ou d'une meslange de chauld & de froid.

X I I.

De la division du ciel, & en combien de cercles il se divise.

Thales, Pythagoras & ses sectateurs, que toute la boule du ciel est departie en cinq cercles que lon appelle zones ou ceintures, & d'iceux l'un s'appelle artique, & tousjours apparent, l'autre tropique d'esté, l'autre æquinoctial, l'autre tropique d'hyver, l'autre antartique, & tousjours caché, & puis un oblique atravers les trois du milieu, qui s'appelle zodiaque, touchant en passant tous les trois, lesquels sont tous entretaillez à angles droicts par le meridien qui passe d'un pol à l'autre. Pythagoras, à ce que lon dit, fut le premier qui s'advisa de l'obliquité du

[1] Eusebe lit : τῆς ἔξωθεν ζώνης εἶναι, au lieu de lire avec les éditions ordinaires de Plutarque : τὸν ἐξωτάτω γήϊνον.

zodiaque, laquelle invention neantmoins Oenopides natif de Chio s'attribue, comme s'il en eſtoit autheur.

XIII.

Quelle eſt la ſubſtance des eſtoilles, & comment elles ſont compoſées.

Thales tient qu'elles ſont terreſtres, mais enflammées neantmoins. Empedocles, qu'elles ſont enflammées, & de feu, que le ciel contenoit en ſoy à la premiere excretion. Anaxagoras, que le ciel qui nous environne eſt bien de nature de feu, quant à ſon eſſence, mais que par la vehemence de ſa revolution raviſſant des pierres de la terre, & les aiant allumées, elles devindrent aſtres. Diogenes eſtime qu'elles ſoient de nature de pierre ponce, & que ce ſoient les ſouſpiraux du monde : & de rechef luy meſme, que ce ſoient pierres non apparentes, leſquelles tombantes bien ſouvent en terre [1], s'eſtaignent, comme il advint au lieu appellé Les fleuves de la chévre, où il tomba jadis un aſtre de pierre en forme de feu [2]. Empedocles que les eſtoilles

[1] Voyez ſur ces pluies de pierre, de feu, de ſang, de laine, &c. &c. Pline, Hiſt. natur. II, 58 & 57, & les notes du nouvel éditeur ſur ces deux endroits.

[2] Voyez Pline (*Hiſtor. natur.* II, 59.) & les Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions, Tome IV, p. 421, où M. Freret diſcute fort au long tous ces faits.

fixes ſont attachées au cryſtal du ciel, mais que les planettes ſont deſtachées. Platon, que pour la plus part elles ſont de feu, mais neantmoins qu'elles participent encore des autres elements, comme de la colle. Xenophanes, que ce ſont des nues enflammées, mais qui s'eſtaignent par par chaſcun jour, & puis la nuict elles ſe rallument comme les charbons, & que leur lever & leur coucher eſt un allumer & eſtaindre. Heraclides & les Pythagoriens, que chaſcun des aſtres eſt un monde contenant une terre & un air & un ciel, en une nature ætherée, infinie, & ces opinions là ſont ès vers orphiques, où de chaſcun aſtre ils font un monde. Epicurus ne reprouve rien de tout cela, ſe tenant à ſon, Il peult eſtre.

X I V.

De la figure des aſtres.

Les ſtoïques tiennent que les aſtres ſont ſphæriques, ne plus ne moins que le monde, le ſoleil & la lune : Cleanthes, qu'ils ſont de forme de pyramide. Anaximenes, qu'ils ſont fichez, comme teſtes de clou au cryſtal du ciel. Autres tiennent que ce ſont comme lames enflambées, comme des paintures.

X V.

De l'ordre & situation des astres.

Xenocrates[1] estime qu'ils se meuvent sur une mesme superfice, mais les autres stoïques qu'il y en a les uns devant, les autres en bas &.hault. Democritus met les estoiles fixes les premieres, & puis après les planettes & errantes, après lesquelles il met le soleil, la lune, & Lucifer, Venus. Platon, après la situation des estoiles fixes, met en premier lieu celle qui s'appelle Phænon qui est l'estoile de Saturne : la seconde Phaëthon, qui est celle de Jupiter : la tierce Pyroïs, c'est à dire enflambée, qui est celle de Mars : la quatrieme Fosphorus, qui est celle de Venus : la cinquieme Stilbon, celle de Mercure : la sixieme, le Soleil : la septieme, la Lune[2], & au dessoubs d'icelle les estoiles fixes & les errantes.

X V I.

Du mouvement des astres.

Anaxagoras, Democritus, Cleanthes,

[1] Dans l'histoire de Galien, on lit Xenophanes.

[2] Il faut rétablir ici la fin de ce chapitre, omise par Amyot. Galien (περὶ τάξεως), & le traducteur Anglois sont conformes à ce qu'on lit dans le texte de Plutarque qui ajoute : quelques mathématiciens sont de l'avis de Platon : d'autres placent le soleil dans le milieu. Anaximandre & Métrodore de Chio, & Cratès mettent le soleil au plus haut des cieux, la lune au dessous, & au dessoubs d'icelle les estoiles fixes & errantes.

tienent que tous les aſtres vont de l'Orient en Occident. Alcmæon & les mathematiciens diſent, que les planettes ſe meuvent à l'oppoſite des eſtoiles fixes de l'Occident en Orienr. Anaximander, qu'ils ſont portez par les ſphæres & cercles, ſur leſquels ils ſont attachez. Anaximenes, qu'elles ſe meuvent auſſi bien vers la terre, comme alentour de la terre. Platon & les mathematiciens, que le cours du ſoleil, de Venus, & de Mercure ſont egaulx.

XVII.

D'où ſont les eſtoilles enluminées.

Metrodorus, que toutes les eſtoilles fixes ſont illuminées du ſoleil: Heraclitus & les ſtoïques, que les eſtoilles ſe nourriſſent des exhalations, montans de la terre : Ariſtote, que les corps celeſtes n'ont point beſoin de nourriture, pource qu'ils ne ſont pas corruptibles, mais eternels : Platon & les ſtoïques, que tout le monde & les eſtoilles ſemblablement ſe nourriſſent d'eulx meſme.

XVIII.

Des eſtoilles que lon appelle Caſtor & Pollux, & au jourd'huy le feu ſainct Herme [1].

Xenophanes, que les eſtoilles qui apparoiſſent quelquefois ſur les navires, ſont de ſubtiles

[1] Le feu ſaint Elme? Voyez Pline, (Hiſt. natur. II, 37).]

nuées, qui selon un certain mouvement reluisent : Metrodorus, que ce sont estincelles sortants des yeulx de ceulx qui les regardent avec crainte & estonnement.

X I X.

De la signifiance des estoilles, & comment se font l'hyver & l'esté.

Platon dit, que les signifiances de l'esté & de l'hyver procedent du lever & du coucher du soleil & de la lune, & des autres estoilles, tant fixes comme errantes : Anaximenes, que cela n'advient point par la lune, mais par le soleil seul : Eudoxus & Aratus, que c'est communément par toutes les estoilles, & le dit en ces vers,

Dieu a fiché les astres radieux,
Signes certains en la voulte des cieux,
Les departant tout au long de l'année,
Pour nous monstrer comme elle est gouvernée [1].

X X.

De la substance du soleil.

Anaximander dit, que c'est un cercle vingt & huit fois aussi grand comme la terre, aiant le tour semblable à celuy d'une rouë de chariot plein de feu, auquel en certain endroict y a une bouche, par laquelle il monstre son feu,

[1] Phénom. vers 10.

comme par le trou d'une flufte. Xenophanes, que c'eft un amas de petits feus, qui s'affemblent des humides exhalations, qui tous enfemble font le corps du foleil, ou bien que c'eft une nuée enflambée. Les ftoïques, que c'eft un corps enflambé procedant de la mer. Platon, un corps de beaucoup de feu. Anaxagoras, Democritus, Metrodorus, que c'eft une maffe, ou une pierre enflambée : Ariftote, que c'eft une boule du cinquieme corps : Philolaus Pythagorien, que c'eft une maniere de verre, recevant la reverberation du feu, qui eft en tout le monde, & en tranfmet la lumiere à nous, comme atravers un tamis, tellement que ce qui eft au ciel allumé, reffemble au foleil, & puis ce qui procede de luy, en forme de mirouër, & tiercement la fplendeur qui par reflexion de ce mirouër fe refpand fur nous, car nous appellons cefte fplendeur là, le foleil eftant comme l'image de l'image. Empedocles, qu'il y a deux foleils, le premier le feu original, qui eft en l'autre demie boule du monde, & remplit cefte autre demie boule cy, eftant tousjours fituée vis à vis de fa refplendiffante lueur par reflexion, & puis fa fplendeur qui nous apparoit en l'autre demie boule, remplie d'air meflé de chaleur, laquelle fplendeur fe fait par refraction de la terre ronde dedans ce foleil qui eft de nature de cryftal, &

qui est entrainée par le mouvement de celuy de feu. Et pour dire plus clairement en peu de paroles, c'est à dire, que le soleil n'est autre chose que la reflexion de la lueur du feu, qui est en la terre. Epicurus, que c'est une espesseur terrestre, persée à jour, comme une pierre ponce, & allumée de feu.

X X I.

De la grandeur du soleil.

Anaximander, que le soleil est egal à la terre, mais que le cercle sur lequel il a sa respiration, & sur lequel il est porté, est vingt & sept fois aussi grand que toute la terre. Anaxagoras, qu'il est plusieurs fois aussi grand que tout le Peloponese : Heraclitus qu'il est large comme le pied d'un homme. Epicurus de rechef dit, que tout ce qui est dit peut estre, ou qu'il est aussi grand comme il nous apparoit à la veuë, ou peu plus grand, ou peu plus petit.

X X I I.

De la forme du soleil.

Anaximenes, qu'il est plat comme une lame : Héraclitus, qu'il est de la forme d'une nacelle, ainsi bossu par dessoubs : Les Stoïques, qu'il est rond comme le monde & les estoilles. Epicurus, que tout ce qui en est dit peult estre.

XXIII.

Des solstices.

Anaximenes, que les astres sont repoulsez par l'air espessy & resistant. Anaxagoras, par repoulsement de l'air, qui est à l'entour des poles, que le soleil mesme poulsant rend plus fort par l'espessissement. Empedocles, que la sphære qui le contient l'empesche de passer oultre, & semblablement aussi les deux cercles tropiques. Diogenes tient que le froid s'opposant à la chaleur, le soleil s'estaint : les stoïques, que le soleil passe atravers l'espace de sa pasture, qui est au dessoubs de luy, qui est la mer Oceane, & la terre, des vapeurs & exhalations desquelles il se nourrit. Platon, Pythagoras, Aristote, que c'est à cause de l'obliquité du cercle zodiaque, par lequel il chemine en biaisant, & pour la circonstance des deux cerçles tropiques, dont il est environné, ce que mesme la sphære monstre evidemment.

XXIV.

De l'eclipse du soleil.

Thales a dit le premier, que le soleil eclipse & defaut quand la lune se met au dessoubs droittement à plomb, d'autant qu'elle est

de nature terrestre, ce qui se voit clairement, comme en un mirouër, dedans un bassin. Anaximenes dit, que c'est quand la bouche par où sort la chaleur du feu est close : Heraclitus, quand le corps du soleil, qui est en forme de nacelle, se tourne dessus, dessoubs, de maniere que la partie courbe soit contre-mont, & la bossue contre-bas devers nostre veuë. Xenophanes que cela se fait par extinction, & puis qu'il retourne de rechef à sa premiere clarté le lendemain à son lever : & si escrit davantage, qu'il y a telle esclipse du soleil qui dure tout un mois, & aussi une eclipse toute entiere, de sorte qu'il semble que le jour deviene nuict. Aucuns tiennent que cela se fait par un espessissement de nuées, qui surviennent à l'improuveu au devant de la placque du soleil. Aristarchus met le soleil entre les estoilles fixes, & dit que c'est la terre qui se tourne alentour du cercle du soleil, & que selon ses inclinations, elle vient à l'obscurcir de son ombre. Xenophanes tient qu'il y a plusieurs soleils, & plusieurs lunes selon la diversité des climats de la terre, & à quelque revolution de temps le rond du soleil vient à donner en quelque appartement de la terre qui n'est pas habitée, & que ainsi marchant comme par un païs vuide, il vient

à souffrir eclipse : le mesme dit, que le soleil va tout droit à l'infiny, mais que par la longueur de la distance il nous semble qu'il tourne.

XXV.

De la substance de la lune.

Anaximander dit que c'est un cercle dix neuf fois aussi grand que toute la terre, tout plein de feu, comme celuy du soleil, & qu'elle eclipse quand la rouë se tourne, pour ce qu'il dit que ce cercle ressemble à une rouë de chariot, qui a la curvature de son tour creuse & pleine de feu, mais qu'il y a comme un souspiral par où ce feu se exhale. Xenophanes dit, que c'est une nuée espesse & serrée : Les stoïques, qu'elle est meslée de feu & d'air : Platon, qu'elle tient plus du feu : Anaxagoras, Democritus, que c'est une fermeté allumée, où il y a des campagnes, des montagnes & des vallées. Heraclitus, que c'est une terre environnée de brouillas. Pythagoras, que le corps de la lune tire sur la nature du feu.

XXVI.

De la grandeur de la lune.

Les Stoïques la prononcent plus grande que toute la terre, & le soleil mesme. Parmenides,

qu'elle eſt egale au ſoleil, & qu'elle eſt enluminée par luy.

XXVII.

De la forme de la lune.

Les ſtoïques, qu'elle eſt ronde comme une boule, ainſi que le ſoleil. Empedocles, qu'elle eſt de la forme d'un baſſin [1] : Heraclitus, de la forme d'une nacelle : les autres, de la forme d'une pyramide ronde [2].

XXVIII.

Des illuminations de la lune.

Anaximander tient, qu'elle a une lumiere propre, mais un peu plus rare : Antiphon qu'elle luit de ſa propre lumiere, & ce qu'elle ſe cache quelquefois procede de l'oppoſition du ſoleil, quand un plus grand feu vient à obſcurcir un moindre feu, ce qui meſme advient aux autres eſtoilles. Thales & ſes ſectateurs, que la lune eſt illuminée du ſoleil. Heraclitus dit, que c'eſt tout de meſme de la lune comme du ſoleil, pour ce que tous deux eſtans de la forme & figure d'une nacelle, & que recevant des humides exhalations, ils ſont illuminez à noſtre veuë, le ſoleil plus clairement, d'autant qu'il

[1] D'un diſque. [2] D'un cylindre.

chemine par un air plus pur & plus clair, & la lune en un plus trouble, & pour ceste occasion elle semble plus obscure.

XXIX.

De l'eclipse de la lune.

Anaximenes [1] dit, que c'est quand la bouche par où le feu sort est estoupée. Berosus, que c'est quand la face qui n'est point allumée se tourne devers nous. Heraclitus, que c'est quand la bosse de la nacelle nous regarde & se tourne devers nous. Aucuns des Pythagoriens, que c'est une reverberation ou obstruction de nostre terre, ou bien d'une autre opposite. Mais les plus modernes tiennent, que c'est par augmentation de la lune qui se va allumant peu à peu reglement jusques à ce qu'elle face la pleine lune, & de rechef se retourne, diminuant en mesme proportion, jusques à la conjonction, à laquelle elle s'estaint entierement. Platon, Aristote, les stoïques, les mathematiciens tous d'un accord disent, que ce que tous les mois elle s'absconse est par ce qu'elle se vient joindre au soleil, de la lumiere duquel elle est toute offusquée, mais que les eclipses

[1] Anaximandre. Galien, Eusebe lisent ainsi & avec raison. Le traducteur Anglois s'y est conformé.

se font quand elle vient à donner dedans l'ombre de la terre, qui se trouve directement entre ces deux luminaires : ou plus tost, par ce que la lune est toute bouchée.

X X X.

De l'apparence de la lune, & pourquoy il semble qu'elle apparoist terrestre.

Les Pythagoriens tiennent, qu'elle apparoist terrestre, pour autant qu'elle est tout alentour habitée, ne plus ne moins que la terre où nous sommes, & peuplée de plus grands animaulx & de plus belles plantes, par ce que les animaux y sont quinze fois plus forts que ceux de ce monde, qui ne rendent aucuns excremens, & que la nuict y est en mesme proportion de longueur. Anaxagoras dit, que l'inegalité qui apparoist en sa face procede de ce qu'il y a du froid & du terrestre meslé parmy, pour autant qu'il y a de la tenebrosité meslée parmy la nature de feu : d'où vient que lon l'appelle astre de faulse lumiere. Les stoïques tiennent, que pour la diversité de sa substance la composition de son corps n'est pas incorruptible.

XXXI.

De la distance qu'il y a entre le soleil & la lune.

Empedocles tient qu'il y a deux fois autant depuis la lune jusques au soleil, comme depuis la terre jusques à la lune : Les mathematiciens disent, qu'il y a dixhuit fois autant : Eratosthenes, qu'il y a depuis la terre jusques au soleil sept cens quatre vingt mille stades [1].

XXXII.

Des années, & combien contient la grande année de chascune des planettes.

L'an de Saturne est de trente ans communs : de Jupiter, de douze : de Mars, de deux : du Soleil, de douze mois : & autant de Mercure & de Venus, car leurs cours est egal : de la Lune, trente jours : car iceluy là est le mois parfait, depuis son apparition jusques à sa conjonction.

[1] Il faut rétablir la fin de ce chapitre entiérement tronqué dans les éditions de Plutarque, & dans les nouvelles versions. L'histoire de Galien (περὶ τῶν διαστημάτων τῆς σελήνης), & Eusebe fournissent les moyens de réparer cette lacune. On lit dans le premier : Ἐρατοσθένης, τὸν ἥλιον ἀπέχειν τῆς γῆς σταδίων μυριάδας, τρεῖς καὶ ὀκτάκις μυριάδας. τὴν δὲ σελήνην τῆς γῆς ἀπέχειν σταδίων μυριάδων ἑβδομήκοντα ὀκτώ. Eratosthère prétend que le soleil est éloigné de la terre de 803 mille stades, & que la lune n'en est éloignée que de 780 mille stades.

Et

Et quant au grand an, les uns le mettent à dix neuf ans, les autres à ſeize, & les autres à cinquante neuf. Heraclitus le met à dix huit mille ans ſolaires : Diogenes, de trois cens ſoixante & cinq ans, tels comme l'an d'Heraclitus : les autres, de ſept mille ſept cens ſoixante & ſept ans [1].

[1] Il faut lire, au ſujet du grand an, ſur lequel les aſtronomes modernes ne s'accordent pas plus que les anciens, une ſavante diſſertation du nouvel éditeur de Tacite, *de magno anno*, Tacit. oper. T. VI, p. 355, *in*-12, & T. IV, p. 231, *in*-4°.

SOMMAIRE

DU TROISIEME LIVRE.

LIVRE TROISIEME.

AIANT sommairement traitté, ès deux livres precedens, des corps celestes, & estant demeuré aux confins d'iceux, qui est la lune, je me mettray en ce troisieme à traitter & discourir des meteores, c'est à dire, de ce qui se fait à mont, depuis le cercle de la lune, jusques à la situation de la terre, laquelle on dit tenir le lieu du centre en la composition du globe de l'univers : & commenceray d'icy.

CHAPITRE I.

Du cercle de laict[1].

C'EST un cercle qui semble nubileux, apparoissant tousjours en l'air, & que lon nomme cercle lactée pour ce qu'il a blanche couleur : Aucuns des Pythagoriens disoient, que c'estoit l'embrazement de quelque astre, estant sorti hors de sa propre place, & aiant bruslé & embrazé en rond par tout le chemin où il estoit passé du temps de l'embrazement de Phaéton : les

1 Connu maintenant sous le nom de voie lactée. C'est une blancheur irréguliere qui semble faire le tour du ciel en forme de ceinture. On l'appelle encore cercle de Junon; chemin de saint Jacques. Voyez Tome XVII, p. 96, dans la note.

autres disent que ce fut anciennement par là le cours & la voye du soleil : aucuns tiennent que c'est une apparence speculaire seulement par reflexion des rayons du soleil contre la voulte du ciel, ne plus ne moins qu'il se fait en l'arc en ciel & aux nuées. Metrodorus, que c'est pour le passage du soleil, & que c'est le cours par où passe le soleil. Parmenides tient, que la meslange du rare & du pressé engendre ceste couleur là de laict. Anaxagoras, que l'ombre de la terre s'arreste en cest endroit là du ciel, quand le soleil estant soubs la terre n'enlumine pas tout. Democritus, que c'est la splendeur de plusieurs petites estoiles près les unes des autres qui s'entr'enluminent à cause de leur espesseur[1]. Aristote tient que c'est une exhalation seiche qui s'allume, laquelle est en grande quantité, &

[1] Manil. I, 730.

An major densâ stellarum turba corona
Contexit flammas, & crasso lumine candet,
Et fulgore nitet collato clarior orbis.

Le nouveau traducteur de ce poëte (T. I, p. 83) remarque avec raison, dans une de ses notes, que nous n'en savons pas plus que les anciens sur la nature de la voie lactée; « puisque, quelle » que soit la force du télescope, » on découvre toujours au-delà » de ces étoiles un fond blanc » qui ne se divise plus : & il y a » des parties de la voie lactée où » l'on ne découvre point d'amas » d'étoiles. On voit enfin dans » plusieurs parties du ciel des » blancheurs semblables, sans » que le télescope y fasse dé- » couvrir des multitudes d'é- » toiles ».

s'entretient, & que ainsi se fait une cheveleure de feu au dessous du ciel & des planettes: Posidonius, que c'est une consistence de feu plus claire que une estoile, & dont la splendeur est plus espesse & plus serrée.

I I.

Des cometes, estoiles passantes ou tombantes, & des chevrons de feu qui apparoissent en l'air.

Aucuns des sectateurs de Pythagoras tiennent, que la comete est un astre du nombre de ceux qui n'apparoissent pas tousjours, mais qui à certaines revolutions de temps prefix se monstrent [1]: les autres, que c'est une reflexion de nostre veuë vers le soleil, laquelle se fait par mesme raison que les apparences qui se font dedans les miroirs. Anaxagoras, Democritus, disent que c'est un concours de deux estoiles ou de plusieurs meslans leurs lumieres ensemble. Aristote, que c'est une consistence de exhalation

[1] *Sunt qui & hæc sydera perpetua esse credant*, dit Pline, (II, 23). Sur quoi le nouvel éditeur observe que nous avons maintenant une pleine démonstration de ce qui n'étoit qu'une simple conjecture pour les anciens. En effet, en 1705, le célèbre Halley a démontré, que c'étoit la même comète qui avoit été observée dans les années 1456, 1531, 1607, 1682 : il a plus fait : car ses calculs l'ont conduit à prédire que cette même comète devoit reparoître en 1759, & l'événement a justifié sa prédiction. C'est d'après de semblables calculs qu'on espere revoir en 1789 celle qui a paru en 1532 & 1661.

seiche enflammée. Straton, que c'est la splendeur d'une estoile enveloppée d'un nuage espes, comme il se fait ès lampes. Heraclides Pontique, que c'est un nuage haut elevé qui est illuminé & esclairé par une sublime lumiere aussi, & dit que l'estoile barbue se forme de mesme. Les autres, comme tous les Peripateticiens disent, que le chevron, la coulonne & autres semblables impressions qui apparoissent en l'air [1], se font par diverses conformations de nuées qui sont en l'air. Epigènes, que c'est une elevation d'esprit & de vent meslé de terre qui s'enflamme : Boetus, que c'est une apparition d'air coulé. Diogenes tient que les cometes sont estoiles : Anaxagoras que les estoiles passantes sont comme estincelles qui tombent de feu elementaire, & que c'est la cause pour laquelle elles s'estaignent tout incontinent. Metrodorus, que c'est quand le soleil vient à donner violentement dedans une nuée, que ses rayons en scintillent : Xenophanes dit, que toutes telles apparitions sont constitutions & espessissemens ou mouvemens de nuées qui s'enflamment.

[1] Voyez Plin. Hist. natur. II, 25, 26.

III.

Des tonnerres, foudres, esclairs, vents bruslans, & sions [1].

ANAXIMANDER tient que tout cela se fait par le vent, pour ce que quand il advient qu'il est enfermé dedans une nuée espesse, alors par sa subtilité & legereté la rupture fait le bruit, & la divulsion, à cause de la noirceur de la nuée, cause la lumiere : Metrodorus, quand en une nuée serrée pour son espesseur il vient à s'enfermer du vent, par l'effraction il fait le bruit, & par le coup & dechireure il resplendit, & par la soudaineté de son mouvement, prevenant la chaleur du soleil il foudroye, & quand la foudre est imbecille, elle se convertit en vent bruslant. Anaxagoras dit, que c'est quand le chaud vient à tomber dedans le froid, c'est à dire une partie ætherée, ou du feu celeste, qui vient à s'enfermer dedans de l'air, par le bruit elle engendre le tonnerre, & par la multitude & magnitude de la clarté, la foudre : & quand le feu a plus de corps, alors il se fait un tourbillon ou sion : & quand il tient plus de la nuée, alors il s'engendre un vent bruslant. Les

[1] Tourbillons, ou dragons de mer, en terme de marine. (*Hist. natur.* II, 43, 49. 50).

ſtoïques diſent que le tonnerre eſt un combat de nuées, l'eſclair un embrazement par la friction, la foudre par une forte & vehemenre lueur, & le vent bruſlanr par une plus laſche. Ariſtote, que tout cela ſe fait par une exhalation ſeiche, qui ſe vient à rencontrer encloſe dedans une nuée humide, & qu'elle s'efforce d'en ſortir à force de ſe froiſſer l'une contre l'autre, & par l'effraction le bruit s'engendre du tonnerre, & par l'inflammation de la ſeichereſſe l'eſclair, le vent bruſlant & le tourbillon, ſelon qu'il y a plus ou moins de matiere, que l'un & l'autre tire quant & ſoy : car ſi elle eſt chaude, il ſe fait un vent bruſlant : ſi elle eſt plus eſpeſſe, un tourbillon ou ſion.

I V.

Des pluyes, neiges & greſles.

Anaximenes tient que les nuées ſe font par ce que l'air vient à s'eſpaiſſir fort : & quand elles ſe coagulent encore davantage, alors il s'en exprime de la pluye : & la neige, quand l'eau en tombant vient à ſe prendre & geler : & la greſle, quand elle vient à eſtre ſurpriſe d'un vent froid. Mettodorus, tient que les nuées ſe compoſent d'une elevation eveuſe [1] : & Epi-

[1] Aqueuſe.

curus, des vapeurs : & que les gouttes d'eau de pluye & la gresle s'arrondissent par la longueur de leur descente.

V.

De l'arc en ciel.

Entre les choses qui se font en l'air, aucunes ont veritablement subsistence, comme la pluye, la gresle, les autres n'ont que l'apparence seulement, non point de reale subsistance, comme quand nous sommes dedans un batteau, il nous semble que la terre ferme se remue : l'arc en ciel doncques est du nombre de celles qui se font seulement en apparence. Platon dit que les hommes ont feint que c'estoit le fils de Thaumas, comme qui diroit, de merveille, pourautant qu'ils s'emerveilloient fort de le veoir, comme monstre Homere quand il dit,

Comme il s'estend devant les humains yeux
L'arc teint de pourpre en la voulte des cieux.

C'est pourquoy aucuns ont fabuleusement inventé & mis en avant, que luy ayant une teste de taureau humoit les fleuves. Comment doncques est-ce que s'engendre cest arc en ciel ? Il est certain que nous voions par lignes ou droittes, ou courbes, ou bien rebattues, qui n'apparoissent point, ains se comprennent par le discours

de la raiſon ſeulement, d'autant qu'elles n'ont point de corps. Or voyons nous à droittes lignes les choſes atravers l'air, & atravers les pierres tranſparentes, ou les cornes, pour ce que toutes ces matieres là ſont de parties fort ſubtiles. Et voyons auſſi par lignes courbes dedans l'eau : car noſtre veuë ſe courbe & ſe plie par force, à cauſe que la matiere de l'eau eſt plus eſpeſſe, c'eſt pourquoy nous voyons une rame de loin, qui nous ſemble courbe. La troiſieme maniere de veoir eſt par refraction, comme ce que lon voit dedans les mirouers : l'arc en ciel eſt de telle ſorte, car il faut entendre que la vapeur humide eſtant elevée contremont ſe tourne en nuée, & puis petit à petit en gouttes humides. Quand doncques le ſoleil vient à deſcendre vers l'occident, il eſt force que tout arc celeſte apparoiſſe vis à vis en la partie contraire du monde, quand notre veuë donnant dedans ces gouttes là vient à eſtre rebattue, de maniere qu'il ſe forme là un arc celeſte : & ſont ces gouttes là, non point la forme de la figure d'arc, mais de la couleur. La premiere eſt rouge, la ſeconde jaune, la tierce bleuë, la quarte verte : la couleur rouge donc apparoiſt pourautant que la clarté du ſoleil donnant dedans ces gouttes là, & ceſte vive ſplendeur venant à eſtre rebattue & renvoyée fait apparoir la couleur rouge, la ſe-

conde partie plus obſcure & venant à diſſoudre ceſte vive ſplendeur, fait le jaune, qui eſt comme un relaſchement de rouge : & puis venant à ſe brouiller & obſcurcir encore davantage ce qui ſegrege la veuë, il ſe forme en verd. Ce que lon peut eſprouver par experience, car ſi lon prent de l'eau à l'oppoſite du ſoleil, & qu'on la face diſtiller de ſorte que les gouttes d'eau rompent & rebattent les rayons du ſoleil, on trouvera qu'il ſe fera une forme d'arc en ciel : le meſme advient à ceux qui ont les yeux malades, quand ils jettent leur veuë ſur une lampe [1]. Anaximenes eſtime que l'arc en ciel ſe fait par illumination du ſoleil, qui donne dedans une nuéé eſpeſſe, groſſe, & noire, de maniere que ces rayons ne pouvans percer & penetrer atravers, s'amaſſent ſur icelle. Anaxagoras tient que c'eſt une refraction de la lumiere ronde du ſoleil donnant contre une nuée eſpeſſe, laquelle doibt tousjours eſtre vis à vis de luy, ne plus ne moins que un mirouer : par la meſme raiſon naturelle, comme il dit, apparoiſſent principalement au païs de Pont, deux ou pluſieurs ſoleils. Metro-

[1] Voyez ſur l'arc en ciel le poëme latin du P. Noceti, & ſes ſavantes notes que le P. Boſchovich y a ajoutées. Ce brillant effet de la réfraction y eſt peint avec toutes les graces de la poéſie; & les vrais principes phyſico-mathématiques relatifs à cet objet ſont préſentés dans les notes avec toute la clarté & toute la ſolidité qu'on remarque dans les ouvrages du ſavant aſtronome Italien.

dorus tient, que quand le soleil reluit attravers les nues, la nue apparoist bleuë, & la lueur se fait de couleur rouge.

V I.

Des verges.

LES verges qui apparoissent quelquefois au ciel, & les soleils opposites adviennent par la temperature de la matiere subjecte, & de l'illumination, quand les nuées nous apparoissent non en leur naturelle propre couleur, ains en autre, causée de la diverse irradiation : & en toutes ces apparitions là mesmes effects adviennent, & par raisons naturelles, & par espreuve d'experience.

V I I.

Des vents.

ANAXIMANDER tient, que le vent est une fluxion de l'air, quand les plus subtiles & plus liquides parties de luy sont esmeuës ou fondues par le soleil. Les stoïques disent que tout vent est fluxion de l'air, & que selon les mutations des regions ils changent aussi de noms, comme venant de vers la nuict, ou le ponent, il s'appelle Zephyrus : du costé du levant, & du soleil, il se nomme Apeliotes : du costé de septentrion, Boreas : du costé de midy, Lybs. Metrodorus,

que une vapeur eveuſe eſtant eſchauffée par le ſoleil produit l'impetuoſité des vents : & que les anniverſaires, qui s'appellent communément Etefies, ſoufflent quand l'air qui alentour du ſeptentrion eſtoit eſpeſſi par le froid, flue avec le ſoleil, qui s'en retourne après le ſolſtice de l'eſté.

VIII.

De l'hyver & l'eſté.

Empedocles & les ſtoïques tiennent, que l'hyver ſe fait quand l'eſpeſſeur de l'air gaigne & monte contre-mont : & l'eſté quand le feu au contraire gaigne & deſcend contre-bas. Au reſte aiant traitté des impreſſions qui s'engendrent en l'air, nous courrons auſſi par deſſus celles qui ſe font en terre.

IX.

De la terre, quelle eſt ſa ſubſtance, & combien elle eſt grande.

Thales, & ſes dependans tiennent, qu'il n'y a qu'une terre : Oecetes Pythagorien deux, ceſte cy & l'oppoſite. Les ſtoïques, qu'il y a une terre, & finie : Xenophanes que du coſté d'à bas elle eſt fondée en une profondeur infinie, & qu'elle eſt concreée de feu & d'air. Metrodorus, que la terre eſt la vaſe & la lie de l'eau : & le ſoleil, de l'air.

X.

De la forme de la terre.

Thales, & les ſtoïques, & ceux de leur eſchole, tiennent qu'elle eſt ronde comme une boule. Anaximander, qu'elle eſt ſemblable à une pierre en forme de coulonne. Anaximenes, qu'elle eſt platte comme une table. Lucippus, qu'elle a la forme d'un tabourin. Democritus, qu'elle eſt platte comme un baſſin, mais creuſe au milieu.

X I.

De la ſituation de la terre.

Les diſciples de Thales, qu'elle eſt au milieu. Xenophanes, qu'elle eſt la premiere fondée & enracinée en un fond infini. Philolaus pythagorien, que le milieu eſt feu, pour ce que c'eſt le foyer de l'univers, la ſeconde la contreterre, la tierce celle que nous habitons & qui tourne alentour de la contreterre, qui eſt la cauſe pour laquelle ceux qui ſont en celle cy ne voyent pas ceux qui ſont en celle là. Parmenides eſt le premier qui a limité les lieux habitez en la terre, à ſçavoir ceux qui ſont ès deux bandes habitables juſques aux cercles des tropiques.

X I I.

Du panchement de la terre.

Lucippus, que la terre encline vers le midy, à cause de la rarité qui est ès parties meridionales, d'autant que les parties septentrionales sont astraintes par les froidures, & les opposites enflammées. Democritus, pour autant que l'air est plus imbecille vers le midi, la terre croissant panche de ce costé là, d'autant que le costé du nord est intemperé, & au contraire celuy du midi est temperé, & pour ceste raison il pese plus sur ce costé là, là où la terre produit plus de fruicts & les amene à plus grande augmentation.

X I I I.

Du mouvement de la terre.

Les autres tiennent, que la terre ne bouge: mais Philolaus pythagorien tient, qu'elle se meut en rond par le cercle oblique, ne plus ne moins que fait le soleil & la lune. Heraclides Pontique & Ecphantus pythagorien remuent bien la terre, mais non pas qu'elle passe d'un lieu en un autre, estant enveloppée comme une rouë de bandes, depuis l'Orient jusques en Occident, alentour de son propre centre. Democritus dit, que du commancement la terre vaguoit çà & là,

tant pour sa petitesse comme pour sa legereté, mais que s'estant estrainte & appesantie par le temps, elle s'est arrestée immobile.

XIV.

De la division de la terre, & combien elle a de bandes.

Pythagoras dit que la terre, ne plus ne moins que la sphære de l'univers, est divisée en cinq bandes, l'artique, la tropique d'esté, celle de l'hyver, l'æquinoctiale & l'antartique, desquelles la metoyene termine le milieu de la terre, & pour ceste cause se nomme la Zone bruslée, mais à son advis elle est habitable estant temperée, comme celle qui est au milieu de celle d'esté & de celle d'hyver.

XV.

Des tremblemens de terre.

Thales & Democritus en attribuent la cause à l'eau. Les stoïques disent, Le tremblement de terre est quand l'humidité qui est dedans la terre vient à se subtilier en air, & à sortir par force : Anaximenes, que la rarité & seicheresse de la terre sont les causes du tremblement, l'une estant produite & causée par les excessives chaleurs, & l'autre par les excessives pluyes. Anaxagoras

goras par ce que l'air eſtant entré deſſoubs terre, vient à ſe preſenter au cuir pour ſortir, mais le trouvant fort & eſpes d'autant qu'il ne peult trouver par où ſortir, il la ſecouë par tremblement. Ariſtote, pour la circonſtance du froid qui l'environne de tous coſtez, deſſoubs & deſſus, car le chaud taſche à gaigner le haut, comme celuy qui eſt leger de ſa nature : & pourtant l'exhalation ſeiche ſe trouvant enfermée, en s'efforçant de fendre, & tournant & retournant çà & là ſecouë la terre. Metrodorus, que nul corps eſtant en ſon lieu propre & naturel ne ſe remue, ſi autre actuellement ne le poulſe ou ne le tire, & pourtant que la terre eſtant ſituée en ſon lieu naturel ne ſe remue point, mais bien que aucuns lieux & parties d'icelle vont aux autres. Parmenides & Democritus, pour ce qu'elle eſt de tous coſtez egalement diſtante, elle demeure en ſon contrepois, ne aiant point de cauſe pourquoy elle deuſt pancher plus d'un coſté que d'autre, & pourtant qu'elle ſe ſecouë ſeulement, mais qu'elle ne bouge pas pourtant. Anaximenes, pour autant qu'elle eſt platte, qu'elle eſt portée deſſus l'air. Les autres diſent ſur l'eau comme les lames & les aix plats flottent deſſus l'eau, & que c'eſt pourquoy elle ſe meut; Platon, que de tout mouvement il y a ſix circonſtances, deſſus, deſſous, à droit, à gauche, devant, &

derriere, & que la terre ne se peult mouvoir par aucune de ces differences, pour autant que de toutes parts elle est au plus bas du monde, à l'occasion dequoy elle demeure bien immobile, n'aiant rien pourquoy elle doive plus encliner en une part qu'en une autre, mais que certains endroits d'icelle, pour estre rares au dedans, se secoüent. Epicurus tient, qu'il peult estre qu'elle est agitée & secoüée par l'air, qui est au dessoubs, espes & de nature d'eau : qu'il peult estre aussi, que estant caverneuse ès parties inferieures, elle est agitée & tourmentée par le vent qui s'enferme dedans ses concavitez.

X V I.

De la mer, comment elle est concreée, & comment elle est amere.

Anaximander, que c'est un reste de la premiere humidité, de laquelle le soleil a seiché la plus grande partie, & ce qui en est demouré, il le transmue par son inflammation. Anaxagoras, que l'humeur primitive estant respandue comme un estang, a esté bruslé par le mouvement que le soleil fait alentour, & qu'estant exhalée la partie huileuse, le reste s'est affaissé en saleure & amertume. Empedocles, que c'est la sueur de la terre eschauffée du soleil, pource qu'elle est

baignée par dessus. Antiphon, que c'est la sueur du chault, duquel l'humide qui estoit contenu dedans, a esté espraint en boüillant, ce qui advient eu toute sueur. Metrodorus, pource qu'estant coulée atravers la terre, elle retient quelque chose de sa densité, comme ce que lon passe atravers la cendre. Les sectateurs de Platon, que de l'eau elementaire, ce qui en est par refrigeration congelé de l'air, est doulx : mais que ce qui en est evaporé par embrazement & inflammation en est salé.

XVII.

Comment se font les flux & reflux, le flot & l'hebe en la mer.

Aristote & Heraclitus, que c'est le soleil qui le fait, d'autant que c'est celuy qui excite & méne quant & luy la plus part des vents, lesquels venants à donner dedans la mer Oceane enflent la mer Atlantique, & ainsi font le flux : & puis quand ils viennent à faillir, la mer estant retirée baisse, & ainsi cause le reflux ou l'hebe. Pytheas de Marseille tient que la pleine lune est celle qui fait le flux, & le decours le reflux : Platon l'attribue à un soubs-levement des eaux, disant qu'il se fait un soubs-levement qui atravers la bouche d'un pertuis porte çà & là le

flux & reflux, par le moien duquel les mers font oppofitememt tourmentées. Timæus en donne la caufe aux rivieres qui entrent dedans la mer Atlantique, tombans des montaignes des Gaules, qui par leurs irruptions & entrées violentes, en poulfant les eaux de la mer font le flux, & en fe retirant par intervalles, quand ils ceffent ils caufent le reflux. Seleucus le mathematicien, qui fait auffi la terre mobile, dit que le mouvement d'icelle eft contraire & oppofite à celuy de la lune, & que le vent [1] eftant tiré çà & là, à l'oppofite, par ces deux contraires revolutions, venant à donner dedans l'Ocean Atlantique, broüille auffi la mer à mefure qu'il fe remue.

XVIII.

De l'aire [2].

L'AIRE fe fait ainfi, Entre le corps de la lune, ou de quelque autre aftre, & noftre veuë, fe rencontre & s'arrefte un air gros & nebuleux, & puis noftre veuë venant à fe rompre en iceluy air & à s'eflargir, & puis à donner jufques au cercle de l'aftre en fa circonference exterieure, il nous femble qu'il fe fait un cercle alentour de

[1] Grec : & que le vent intercepté entre ces deux corps eftant. . .

[2] Efpece de couronne ou de cercle qui fe forme autour des aftres.

l'aſtre, & ce cercle là ou couronne eſt ce qui s'appelle l'aire, pource qu'il ſemble que ceſte apparente impreſſion ſe face tout joignant cela où donne noſtre veuë eſlargie.

SOMMAIRE

DU QUATRIEME LIVRE.

PRÉFACE. I. *De la montée & débordement du Nil.* II. *De l'ame.* III. *Si l'ame est corps, & quelle est sa substance.* IV. *Des parties de l'ame.* V. *Quelle est la maîtresse & principale partie de l'ame, & où elle est.* VI. *Du mouvement de l'ame.* VII. *De l'immortalité de l'ame.* VIII. *Des sentimens & choses sensibles.* IX. *Si les sentimens sont véritables, & les imaginations.* X. *Combien il y a de sentimens.* XI. *Comment se fait le sentiment & l'intelligence.* XII. *Quelle différence il y a entre imagination, imaginable, imaginatif & imaginé.* XIII. *De la vue, & comment nous voyons.* XIV. *Des apparences de miroirs.* XV. *Si les ténébres sont visibles.* XVI. *De l'orage.* XVII. *De l'odorement.* XVIII. *Du goût.* XIX. *De la voix.* XX. *Si la voix n'a point de corps, & comment se forme le retentissement de l'écho.* XXI. *D'où est-ce que l'ame sent, & qu'est-ce que sa principale partie.* XXII. *De la respiration.* XXIII. *Des passions corporelles, & si l'ame y compâtit en sentant sa douleur.*

LIVRE QUATRIEME.

AIANT couru les generales parties du monde, je pafferay maintenant aux particulieres.

CHAPITRE I.

De la montée & debordement du Nil.

THALES eftime que les vents anniverfaires, que lon appelle Etefiens, foufflants directement à l'oppofite d'Ægypte, font lever les eaux du Nil, pourautant que la mer poulfée par ces vents, entre dedans la bouche de la riviere, & empefche qu'elle ne s'efcoule & degorge librement, eftant repoulfée contremont[1]. Euthymenes de Marfeille

[1] Ce principe a été adopté de nos jours par M. Monfort-Lautour, dans une differtation fur cet objet. (Mercure de France de Raynal. Juillet 1752). Mais c'eft ce que l'on ne fera jamais concevoir à quiconque fait que des eaux qui fe precipitent, comme le Nil à raifon de fes cataractes, confervent une partie de la force acquife dans leur chûte ; & que cette force eft d'autant plus grande, que le volume d'eau porté par le fleuve, fera grand. De plus, fi l'inondation du Nil provenoit du foulevement des eaux de la mer pouffées par les vents étéfiens, cette inondation feroit plus forte au Delta, & fuivroit une progreffion toute oppofée à celle obfervée par les voyageurs. Voyez T. XVII, p. 314. Ajoutez, que ces vents ne concourent fouvent ni avec la quantité, ni avec le temps de l'inondation. Ainfi ces vents étéfiens ne peuvent avoir d'autre influence fur l'inondation du Nil, qu'autant, comme le penfe Démocrite, qu'ils pouffent du côté de la Nubie & de l'Abyffinie, les nuages épais dont le Nil eft fouvent couvert : ces nuages étant arrêtés dans ces contrées par les montagnes, ils s'y con-

pense que ceste riviere s'enfle, & se remplit de l'eau de l'Ocean, & de la grande mer, qui est hors les terres, laquelle à son advis est doulce. Anaxagoras, dit que cela vient de la neige de l'Æthiopie qui se fond en esté, & se gele en hyver [1].

densent, *& font de grandes & véhémentes pluies, desquels les lacs & la riviere du Nil se remplissent.* Cette cause très secondaire du débordement du Nil a été rendue par Lucain. (Pharsal. X, 247).

Vel quod ab occiduo depellunt (*Zephiri*) nubila cœlo
Trans noton, & fluvio cogunt incumbere nimbos.

Et encore mieux développée par Lucrece, (VI, 729).

Fit quoque, uti pluviæ forsan magis ad caput ejus
Tempore eo fiant, quo etesia flabra aquilonum
Nubila conjiciunt in eas tum omnia patteis :
Scilicet ad mediam regionem ejecta diei
Cum convenerunt, ibi ad altos denique monteis
Contrusæ nubes coguntur, vique premuntur.

Lucain a tort de donner aux étésiens le nom de zéphirs, & de les faire venir du couchant au lieu du nord. Voyez Joseph Scal. *in Proleg. ad Manil.* & Scortia, L. II, *de nat. & increm. Nili*, cap. 13, 14, 15. Il y réfute complettement l'opinion de Thalès.

[1] Lucrece, *ib.* 734.

Forsit & Æthiopum penitus de montibus altis
Crescat, ubi in campis albas descendere ningueis
Tabificis subigit radiis sol omnia lustrans.

Ceux qui, d'après Diodore de Sicile, nient qu'il tombe de la neige en Æthiopie, bornent sans doute un peu trop l'étendue de ce pays. Or les relations des voyageurs, nous apprennent qu'il pleut abondamment & qu'il neige même sur les plus hautes montagnes, hors de l'Abyssinie. Scortia, (*ib.* cap. 12), prétend, mais inutilement, prouver que les neiges ne contribuent aucunement aux inondations du Nil. Lucain avoit déja dit, *ib.* 224.

Vana fides veterum, Nilo, quo crescat in arva,
Æthiopum prodesse nives.

Democritus, que c'est de la neige qui est vers le septentrion, laquelle se fond & respand environ le solstice de l'esté, d'autant que des vapeurs s'engendrent les nuées, lesquelles estant poulsées par les vents en Æthiopie & en Ægypte, vers les parties de midy, font de grandes & vehementes pluyes, desquelles les lacs & la riviere du Nil se remplissent. Herodotus l'historien dit, qu'il a autant d'eau en hyver qu'en esté, partant de ses sourses, mais qu'il nous apparoist en avoir moins l'hyver, d'autant que le soleil estant plus près de l'Ægypte en hyver fait evaporer toutes les eaux. Ephorus l'historiographe escrit, que toute l'Ægypte se resoult & fond toute, par maniere de dire, en sueur, à quoy luy contribue encore ses eaux l'Arabie, & la Lybie, d'autant que la terre y est legere & sablonneuse. Eudoxus dit, que c'est à cause de la contrarieté des saisons, & des grandes pluyes, pource que quand il nous est esté, à nous qui sommes habitants dedans la zone ou bande de l'esté, alors il est hyver à ceulx qui habitent en la bande opposite soubs le tropique hyemal, d'où procede, dit il, ce grand ravage d'eaux [1].

[1] Voilà la vraie raison des inondations du Nil : Eudoxe avoit séjourné en Egypte & étudié, à ce qu'il paroît, ce phénomène en observateur éclairé. Cette raison très simple a été confirmée depuis par les observations des PP. Lobo, Telles,

I I.

De l'ame.

THALES a esté le premier qui a definy l'ame, une nature se mouvant tousjours, & soy mesme. Pythagoras, que c'est un nombre se mouvant soy mesme, & ce nombre là il le prend pour l'entendement. Platon, que c'est une substance spirituelle se mouvant soy mesme, & par nombre armonique. Aristote, que c'est l'acte premier d'un corps naturel organique, aiant vie en puissance : Dicæarchus que c'est l'armonie & concordance des quatre elements : Asclepiades le

recueillies par le P. Eschinard, avec d'autres pieces relatives à cet objet, dans un Recueil de voyages faits en Afrique & Amérique. (Paris, 1684, *in*-4°.) On ne peut donc douter un instant que les pluies qui tombent entre les deux équinoxes dans l'Abyssinie & la Nubie (anciennement l'Ethiopie), depuis la ligne jusqu'au 20e de latitude, soient la seule cause de la nature, de l'étendue, de la constance, de l'époque, & de la durée des inondations du Nil. En effet, en Ethiopie & dans d'autres lieux sous la zone torride, l'hiver commence sur la fin de mai, & dure jusqu'à une partie du mois d'août; & pendant ce temps il pleut très abondamment vers les sources du Nil qui a un cours de plus de quatre cens lieues. Or cet hiver de la zone torride & la chûte de ces pluies concourent avec les époques de l'inondation du Nil. (Voyez T. XVII, p. 305, dans la note). Il est donc évident que l'on doit assigner à l'inondation du Nil, la même cause que l'on voit tous les ans produire les mêmes effets dans les Indes orientales & dans l'Amérique méridionale, où l'Indus & le Gange se gonflent & se débordent comme le Nil, lorsque le soleil est au zénith.

medecin, que c'est un exercice commun de tous les sentiments ensemble.

I I I.

Si l'ame est corps, & quelle est sa substance.

Tous ces philosophes là, que nous avons mis cy devant, supposent que l'ame est incorporelle de sa nature, & qu'elle se meut elle mesme, que c'est une substance spirituelle, & une action d'un corps naturel, composé de plusieurs organes aiant vie : mais les sectateurs d'Anaxagoras disent, qu'elle est aerée, & qu'elle a corps de nature d'air : les stoïques, que c'est un esprit ou vent chauld. Democritus, que c'est une certaine composition en feu des choses perceptibles par la raison, qui ont leurs formes rondes, & leur puissance de feu, ce qui est corps. Epicurus, que c'est une meslange & temperature de quatre choses, de ne sçay quoy de feu, ne sçay quoy d'air, ne sçay quoy de vent, & d'un autre quatrieme qui n'a point de nom, qui est à luy la force sensitive. Heraclitus, que l'ame du monde est l'evaporation des humeurs, qui sont en luy, & que l'ame des animaulx procede tant de l'evaporation des humeurs de dehors, que du dedans & de mesme genre.

I V.

Des parties de l'ame.

Pythagoras, Platon, à le prendre à la plus generale diviſion, tiennent que l'ame a deux parties, c'eſt à ſçavoir la partie raiſonnable, & la partie irraiſonnable : mais à y regarder de plus près & plus exactement, elle a trois parties, car ils ſoubſdiviſent la partie irraiſonnable en la concupiſcible, & en l'iraſcible. Les ſtoïques diſent qu'elle eſt compoſée de huit parties, cinq des ſens naturels, la veuë, l'ouye, l'odorement, le gouſt, l'attouchement, le ſixieme la voix, le ſeptieme la ſemence, le huitieme l'entendement, par leſquelles toutes les autres ſont commandées par ces propres inſtruments, ne plus ne moins que le poulpe ſe ſert de ſes branches. Democritus & Epicurus mettent deux parties en l'ame, la partie raiſonnable logée en l'eſtomac, & l'autre eſparſe par tout le corps : Democritus met, que toutes choſes ſont participantes de quelque ſorte d'ame, juſques aux corps morts, d'autant que manifeſtement ils ſont encore participants de quelque chaleur, & de quelque ſentiment la plus part en eſtant jà eſventée.

V.

Quelle est la maistresse & principale partie de l'ame, & où elle est.

PLATON & Democritus, en toute la teste : Strabon, entre les deux sourcils : Erasistratus, en la taye qui enveloppe le cerveau, laquelle il appelle Epicranides : Erophilus, dedans le ventricule du cerveau, qui en est le fondement. Parmenides, en tout l'estomac. Et Epicurus, les stoïques tous, en tout le cœur, ou bien en l'esprit qui est alentour du cœur. Diogenes, en la cavité de l'artere du cœur, qui est pleine d'esprit. Empedocles, en la consistence du sang : les autres, au col du cœur : les autres, en la taye qui est autour du cœur : autres, dedans le diaphragme. Aucuns des modernes tiennent, qu'elle occupe tout depuis la teste jusques à la traverse du diaphragme. Pythagoras, que la partie vitale est alentour du cœur, la raison & la partie spirituelle en la teste.

V I.

Du mouvement de l'ame.

PLATON, que l'ame est tousjours mouvante, & l'entendement immobile quant à mouvement de lieu à autre : Aristote, que l'ame est immobile,

encore que ce soit elle qui regisse & meuve tout mouvement, mais bien en est elle participante par accident, selon que les divers corps se meuvent.

VII.

De l'immortalité de l'ame.

Pythagoras, Platon, que l'ame est immortelle, car en sortant du corps elle s'en retourne à l'ame de l'univers qui est de son genre. Les stoïques, que l'ame sortant du corps, si elle est debile, comme celle des ignorants, demeure avec la consistence du corps : & la plus forte, comme est celle des sages & sçavants, dure jusques à l'embrazement. Democritus, Epicurus, qu'elle est corruptible, & qu'elle se corrompt quant & le corps. Pythagoras, Platon, que la partie raisonnable est incorruptible, pource que l'ame n'est pas dieu, mais bien l'ouvrage de dieu eternel. Et que la partie irraisonnable est corruptible.

VIII.

Des sentiments & choses sensibles.

Les stoïques definissent ainsi le sentiment : sentiment est la comprehension ou apprehension de l'organe sensible : mais sentiment se prent en plusieurs sortes, car où lon entend l'habitude,

ou la faculté naturelle, ou l'action de sentir, & l'imagination apprehensive, qui se font tous par le moien de l'organe sensitif, & la huitieme partie mesme de l'ame, la principale qui est le discours de la raison, par lequel toutes les autres consistent. De rechef on appelle les instruments sensitifs les esprits intellectuels, qui partants de l'entendement s'estendent jusques à tous les organes. Epicurus : Le sens, dit il, est une parcelle de l'ame, qui est la puissance de sentir, dont procede l'effect du sentiment : tellement qu'il definit le sentiment en deux sortes, la puissance, & l'effect de sentir. Platon definit le sentiment estre une societé du corps & de l'ame, pour les choses exterieures : car la faculté naturelle de sentir est de l'ame, l'organe est du corps, & l'un & l'autre apprehende les choses exterieures, par le moien de l'imaginative, qui est la phantasie. Leucippus, Democritus, tiennent que le sentiment & l'intelligence se font par le moien des images qui nous viennent de dehors, par ce que ny l'un ny l'autre ne se fait sans l'occurrence d'une image.

I X.

Si les ſentiments ſont veritables, & les imaginations.

Les ſtoïques tiennent que les ſentiments ſont veritables, & que des imaginations aucunes ſont faulſes, & autres veritables. Epicurus, que tout ſentiment & toute imagination eſt veritable : mais quant aux opinions, que les unes ſont vrayes, les autres faulſes : & que le ſentiment ſe deçoit en une ſorte ſeulement, c'eſt à ſçavoir quant aux choſes intelligibles : mais l'imagination en deux manieres, par ce qu'il y a imagination tant des choſes ſenſibles, que des intelligibles. Empedocles, Heraclides, que les particuliers ſentiments ſe ſont ſelon la proportion des pores, eſtant l'objeᵭt de chaſque ſens bien diſpoſé.

X.

Combien il y a de ſentiments.

Les ſtoïques, qu'il y en a cinq proprement, la veuë, l'ouye, l'odorement, le gouſt, l'attouchement. Ariſtote ne dit pas qu'il y en ait ſix, mais bien met il un ſens commun qui juge des eſpeces compoſées, auquel tous les autres ſens particuliers rapportent leurs propres imaginations, là

là où le paſſage de l'un à l'autre, comme de la figure au mouvement, ſe monſtre. Democritus dit, qu'il y a plus de ſentiments ès beſtes brutes, & ès dieux, & ès ſages.

X I.

Comment ſe fait le ſentiment & l'intelligence.

Les ſtoïques diſent, que quand l'homme eſt engendré, il a la principale partie de l'ame, qui eſt l'entendement, ne plus ne moins que un papier preſt à eſcrire, dedans lequel il eſcrit chacun de ſes penſements, & la premiere ſorte d'eſcripture eſt par les ſentiments, car ceulx qui ont ſenti quelque choſe, comme pour exemple, qui ont veu une blancheur, après qu'elle s'en eſt allée, ils en retiennent la memoire : & après qu'ils ont aſſemblé pluſieurs memoires ſemblables & de meſme eſpece, alors ils diſent qu'ils ont experience : car experience n'eſt autre choſe, qu'un amas & multitude de pluſieurs ſemblables eſpeces. Mais quant aux penſées, les unes ſont naturelles qui ſe font en la maniere que nous avons jà dit par avant, ſans artifice : les autres ſe font par eſtude & par doctrine, & celles cy proprement ſont celles qui s'appellent penſées, les autres ſe nomment anticipations : & la raiſon de laquelle, & pour laquelle nous ſommes

nommez raisonnables, se parfait par ces anticipations là, en la premiere septeine d'ans, & est l'intelligence de la conception de l'entendement de l'animal raisonnable : car l'imagination, quand elle vient à donner en l'ame raisonnable, alors elle s'appelle intelligence, aiant pris sa denomination de l'entendement. C'est pourquoy ces imaginations ne tombent point ès autres animaulx, mais les imaginations qui se presentent aux dieux & à nous, celles là seules sont proprement imaginations, & celles qui se representent à nous, sont imaginations en general, & pensement en especial : comme des testons & des escus [1] à part considerez en soy sont testons & escus, mais si vous les baillez pour le loüage d'une navire, alors oultre ce qu'ils sont deniers, encore sont ils naulage.

X I I.

Quelle difference il y a entre imagination, imaginable, imaginatif, & imaginé.

Chrysippus dit, qu'il y a difference entre ces quatre choses. Imagination doncques est une impression qui se fait en nostre ame, qui se monstre à soy mesme ce qui l'a imprimée : comme quand par la veuë nous contemplons

[1] Stateres & deniers.

une blancheur, c'eſt une paſſion ou affection qui s'engendre par la veuë en noſtre ame, & pouvons dire que la blancheur en eſt le ſubject, ou object qui nous eſmeut : ſemblablement auſſi par l'odorement & par l'attouchement, & s'appelle ceſte imagination phantaſie, qui eſt derivée de ce mot Phaos, lequel ſignifie clarté. Car ainſi comme la lumiere ſe monſtre ſoy meſme, & tout ce qui eſt compris en icelle : auſſi la phantaſie ou imagination ſe monſtre ſoy meſme, & ce qui l'a faitte : Imaginable eſt ce qui fait l'imagination, comme le blanc, le froid, & tout ce qui peult emouvoir l'ame, cela eſt ce qui s'appelle imaginable : Phantaſtique ou imaginatif eſt une attraction en vain, une paſſion ou affection en l'ame, qui ne provient d'aucun object imaginable, comme de celuy qui eſcrime à ſon ombre, & qui mene les mains en vain, car à la vraye imagination & phantaſie, il y a un ſubject qui ſe nomme imaginable, mais à l'imaginatif ou phantaſtique il n'y a aucun ſubject ny object : l'imaginé ou le phantaſme eſt ce à quoy nous ſommes attirez d'une attraction vaine, ce qui ſe fait en ceulx qui ſont furieux & malades d'humeur melancholique, comme Oreſtes en la tragædie d'Euripide,

Je te ſupply ne poulſe contre moy,
O mere, helas, ces femmes que je voy

Pleines de ſang, & de ſerpents groüillantes,
Les voicy près, les voicy treſſaillantes [1]:

Il dit ces paroles eſtant furieux, & ne voit rien, mais il penſe voir ſeulement, & pourtant Electra luy reſpond,

Demeure quoy en ton lict miſerable,
Tu penſes voir ce qui n'eſt veritable.

Comme auſſi Theoclymenus en Homere.

XIII.

De la veuë, & comment nous voyons.

DEMOCRITUS, Epicurus, eſtimoient que la veuë ſe fait par ſortie & emiſſion des eſpeces & images : les autres par quelque ejection de raions, retournants vers notre œil après l'occurrence de l'object. Empedocles a meſlé les images parmy les raions; appellant cela, les raions de l'image compoſée. Hipparchus tient, que les raions lancez de l'un & de l'autre de nos yeux, venants à ambraſſer de leurs bouts, ne plus ne moins que par attouchement des mains, l'exteriorité des corps objectez, emportent la comprehenſion à la puiſſance viſible. Platon, que c'eſt par conjonction de lueur, d'autant que la lueur des yeux ſe reſpand juſques à quelque eſpace emmy l'air de pareille nature, & la lueur

[1] Euripid. Oreſt. v. 255 & *ſeq.*

yſſant des corps auſſi vient à fendre l'air, qui eſt entre deux, eſtant de ſoy meſme fort liquide muable avec le feu de la veuë : c'eſt ce que lon appelle la conjoincte lueur & radiation des Platoniques.

X I V.

Des apparences des miroirs.

Empedocles, par les defluxions qui ſe concreent ſur la ſurperfice du miroir, & s'achevent par le feu qui ſort du miroir, & tranſmue quant & quant l'air eſt au devant, par lequel ſe meuvent les fluxions. Democritus, Epicurus, que les apparences des miroirs ſe font par l'arreſt des images, leſquelles partent de nous, & ſe concreent ſur le miroir par la reverſion. Les Pythagoriens, par la reflexion de la veuë, par ce que la veuë s'en va eſtendre juſques contre le miroir [1], & eſtant arreſtée par l'eſpeſſeur, & rebattue par la poliſſure de l'object du miroir, elle s'en retourne en ſoymeſme, ne plus ne moins que quand nous eſtendons la main, & puis la ramenons vers l'eſpaule.

Lon peut ſe ſervir & accommoder de toutes ces opinions, quant à la queſtion, Comment nous voions.

[1] Juſques contre le métal.

X V.

Si les tenebres ſont viſibles.

Les ſtoïques, que les tenebres ſont viſibles, par ce que de la veuë il ſort quelque lueur qui les enveloppe, & ne ment point la viſion, car elle voit certainement & à la verité qu'il y a tenebres. Chryſippus dit, que nous voyons par la tenſion de l'air qui eſt entre deux, lequel eſtant poingt par l'eſprit viſif, qui paſſe depuis la principale partie de l'ame juſques à la prunelle, & après qu'il a donné dedans l'air prochain il ſe tend en forme de pyramide quand l'air eſt de meſme nature que luy : car il flue des deux yeux des rais qui ſont comme feu, non pas noirs ny nebuleux : & pourtant les tenebres ſont viſibles.

X V I.

De l'ouye.

Empedocles dit, que l'ouye ſe fait quand l'eſprit vient à donner dedans la concavité de l'oreille tournée en forme de vis, laquelle il dit eſtre ſuſpendue au dedans de l'oreille, ne plus ne moins que une cloche, & battue. Alcmæon tient, que nous oyons par le vuide qui eſt au dedans de l'oreille : car il dit, que

c'eſt cela qui reſonne quand l'eſprit donne dedans, pour ce que toutes choſes vuides ſonnent. Diogenes, que c'eſt quand l'air qui eſt dedans la teſte vient à eſtre touché & remué par la voix. Platon & ſes ſectateurs diſent, que l'air dedans la teſte eſt frappé, & que le rebriſement s'en fait juſques à la partie principale où eſt la raiſon, & ainſi ſe forme le ſentiment de l'ouye.

XVII.

De l'odorement.

Alcmæon eſt d'advis, que la raiſon, principale partie de l'ame, eſt dedans le cerveau, & que par icelle nous odorons, en attirant les ſenteurs par la reſpiration. Empedocles, que quand & les reſpirations des poulmons, l'odeur ſe coule auſſi dedans : quand donc la reſpiration eſt empeſchée à cauſe de l'aſperité, nous ne ſentons point les odeurs, comme ceulx qui ſont enrumez.

XVIII.

Du gouſt.

Alcmæon, que par l'humidité & la tiedeur avec la molleſſe de la langue, ſont diſtinguez les ſaveurs. Diogenes, par la rarité & la molleſſe, pour ce que les venes du corps ſe vien-

nent à aboutir en elle, les saveurs se respandent estant tirées au sentiment & à la principale partie de l'ame, ne plus ne moins que par une esponge.

XIX.

De la voix.

PLATON definit la voix, esprit qui par la bouche est amené de la pensée, & un frappement de l'air qui passe attravers les aureilles, le cerveau & le sang, jusques à l'ame : & appelle lon aussi abusivement & improprement voix ès animaulx irraisonnables, & ès creatures qui n'ont point d'ame, comme sont les hennissements des chevaulx, & les sons, mais proprement il n'y a voix que celle qui est articulée, pour ce qu'elle declare ce qui est en la pensée. Epicurus tient que la voix est un flux, envoyé par les choses qui parlent, ou qui sonnent, ou qui bruyent, & que ce flux là se rompt en plusieurs fragments de mesme figure qui sont les choses dont elles pattent, comme ronds des rondes, & triangles des triangles; & que ces fragments là venoient à tomber dedans les aureilles, se fait le sentiment de la voix : ce qui se voit manifestement ès umbres qui s'écoulent, & ès foulons qui soufflent de l'eau contre les draps & habillemens. Democritus tient que l'air mesme

ſe rompt en petits fragmens de meſme figure, c'eſt à dire, les ronds avec les ronds, & qu'ils coulent avec les fragmens de voix : comme dit le proverbe,

> Auprès du geay tousjours le geay ſe perche,
> Et le pareil tousjours ſon pareil cherche.

Car meſme ſur la greve au rivage de la mer les cailloux de meſme & ſemblable forme ſe trouvent enſemble, en un endroit ceux qui ſont ronds, en l'autre ceux qui ſont longuets : pareillement auſſi quand lon crible ou que lon vanne les grains, tousjours ſe rangent enſemble ceux qui ſont de même forme : de maniere que les febves ſe mettent à part, & à part les pois chiches. Mais on pourroit alleguer contre ceux là, Comment eſt-ce que peu de fragmens d'eſprit & de vent, peuvent remplir une theatre capable de dix mille hommes ? Les ſtoïques diſent que l'air n'eſt point compoſé de menus fragmens, mais qu'il eſt contenu par tout, ſans avoir rien de vuide, mais quand il eſt frappé d'un eſprit c'eſt à dire, d'un vent, il va undoyant en cercles droits infiniment, juſques à ce qu'il ait rempli tout ce qu'il y a d'air à l'environ, ne plus ne moins que lon voit en un eſtang où lon a jetté une pierre dedans : car l'eau ſe meut en cercle plat, & l'air ſe remue

en boule ronde. Anaxagoras, que la voix ſe fait, le vent venant frapper contre un air reſiſtant & ferme, retournant le contrecoup juſques aux aureilles, qui eſt la maniere par laquelle ſe forme auſſi le retentiſſement de la voix, qui s'appelle echo.

X X.

Si la voix n'a point de corps, & comme ſe forme le retentiſſement de l'echo.

Pythagoras, Platon, Ariſtote, tiennent qu'elle n'a point de corps, d'autant que ce n'eſt pas air, mais une forme en l'air & ſa ſuperfice par certain battement : or eſt il que toute ſuperfice eſt ſans corps, vrai qu'elle ſe meut & remue avec les corps, mais quant à elle ſans point de doubte elle n'a aucun corps : comme en une verge que lon plie, la ſuperfice ne ſeuffre aucune alteration quant à elle, ains eſt la matiere qui plie. Mais les ſtoïques tiennent, que la voix eſt corps, car tout ce qui opere & qui fait eſt corps : or eſt il que la voix fait & opere, car nous l'oyons & la ſentons quand elle nous donne à l'ouye, & s'imprime ne plus ne moins que un cachet dedans de la cire. Davantage tout ce qui nous emeut, & qui nous faſche, eſt corps : or l'armonie de la muſique

nous emeut, & le difcord nous fafche. Qui plus eft, tout ce qui fe remue eft corps : cr la voix fe remue, & vient donner dedans des lieux liffez & polis, par lefquels elle eft renvoyée & rebattue, ainfi que lon voit d'une balle que lon jette contre une muraille, tellement que dedans les pyramides d'Egypte, une voix lafchée dedans rend quatre & cinq retentiffemens.

X X I.

D'où eft ce que l'ame fent, & qu'eft-ce que fa principale partie.

Les ftoïques difent, que la partie de l'ame la plus haute c'eft la principale partie & la guide des autres, celle qui fait les imaginations, les confentemens, les fentimens, les appetitions, & c'eft ce que lon appelle le difcours de la raifon. Or d'icelle principale il y a fept autres parties qui en fortent, & s'eftendent par le refte du corps, ne plus ne moins que les bras d'un poulpe. Defquelles fept parties les fens naturels en font les cinq, comme la veuë, l'odorement, l'ouye, le gouft, & l'attouchement : defquels la veuë eft l'efprit, qui tend depuis la raifon & principale partie jufques aux yeux : & l'ouye, l'efprit qui tend depuis l'entendement jufques aux aureilles : l'odorement, l'efprit qui paffe

depuis la raison jusques aux nazeaux : le goust, esprit partant de la principale partie, & passant jusques à la langue : l'attouchement, esprit prenant depuis la principale partie jusques à la superfice sensible des choses accommodées à l'attouchement : des autres, le sixieme s'appelle la semence qui est un esprit prenant depuis la principale partie jusques aux genitoires : & le septiéme ce que Zenon appelle vocale, que nous disons voix, qui est un esprit qui prent depuis la principale partie jusques au gozier, & à la langue, & autres instrumens appropriez à la voix : & au reste, la principale partie est logée, comme au milieu de son monde, dedans la teste ronde en forme de boule.

XXII.

De la respiration.

Empedocles estime que la premiere respiration du premier animal se fait, quand l'humidité qui est aux petits enfans venans de naistre se retire, & que l'air de dehors vient à luy succeder en entrant dedans les vaisseaux entre-ouverts, mais puis après la chaleur naturelle poulsant desjà au dehors ceste substance aerée pour s'evaporer, la respiration se fait : & aussi quand elle se retire de rechef au dedans, alors

se fait l'inspiration, par ce qu'elle donne entrée à la substance aerée. Au reste, quant à celle respiration qui se fait maintenant, qu'elle se fait quand le sang se meut vers l'exterieure superfice du corps, & par ceste fluxion espraint & chasse la substance aerée par les narines : & l'inspiration, quand il s'en retourne au dedans, y rentrant l'air quant & quant par les raritez que le sang a laissées vuides : & pour le donner à entendre améne l'exemple de la clepsydre ou horologe à eau. Asclepiades compose le poulmon comme un entonnoir, & suppose que la cause de la respiration soit l'air delié & de subtiles parties qui est dedans la poitrine, vers lequel flue & se rue celuy de dehors qui est de grosses & espesses parties, mais il en est derechef repoussé, ne pouvant plus la poitrine ny le recevoir, ny estre sans : & demourant tousjours un peu de ce gros air dedans la poitrine, par ce que le tout n'en avoit pas esté chassé, celuy de dehors se rejette derechef sur celuy là qui est dedans, pouvant supporter sa pesanteur : & compare cela à des ventoses. Au demourant, quant à la volontaire respiration, il dit qu'elle se fait par ce que les petits trous qui sont dedans la substance du poulmon se restraignent, & que le col d'iceluy se resserre, car ces choses là obeissent à nostre volonté. Herophilus laisse les facultez mouvantes

des corps aux nerfs, aux arteres & aux muſcles : ſi dit, qu'il n'y a que le poulmon qui naturellement appete le mouvement de dilatation & de contraction, & les autres parties du corps conſequemment : & pourtant que c'eſt action propre au poulmon, que de tirer le vent de dehors, duquel eſtant rempli, la poitrine, qui eſt tout joignant fait une autre attraction par une ſeconde appetition, derivant en ſoy le vent : puis quand elle en eſt auſſi remplie, n'en pouvant plus attirer, elle refunde derechef dedans le poulmon ce qu'elle en a de trop, par lequel il eſt rejetté au dehors, s'entreſecourans ainſi les parties du corps : car quand il ſe fait dilatation du poulmon, contraction ſe fait de la poitrine, ſe faiſant ainſi la repletion & l'evacuation par mutuelle participation l'un de l'autre, tellement qu'il y a quatre mouvemens du poulmon. Le premier, par lequel il reçoit l'air de dehors : le ſecond, par lequel il transfunde dedans la poitrine ceſt air qu'il a attiré & reçeu de dehors : le troiſiéme, par lequel il reçoit derechef en ſoy celuy qui eſt eſpraint de la poitrine : & le quatriéme, par lequel il reverſe dehors encore celuy là qui eſtoit retourné dedans luy. Et de ces mouvemens là il y en a deux qui ſont dilatations, l'un celuy qui pouſſe l'air dehors de tout le corps : l'autre, qui le pouſſe de la poitrine dedans le poulmon : &

deux contractions, l'une quand la poitrine attire à soy le vent, & l'autre quand le poulmon attrait l'air en sa concavité : & y en a deux seuls en la poitrine, l'un de dilatation, quand elle l'attire : & l'autre de contraction, quand elle le rend.

XXIII.

Des passions corporelles, & si l'ame y compatist en sentant sa douleur.

Les stoïques disent, que les passions se font ès parties dolentes, mais les sentimens en la principale partie. Epicurus, que les passions & les sentimens se font tous deux ès parties dolentes, par ce que la raison & principale partie de l'ame, ce dit-il, est impassible. Straton au contraire, que & les passions & les sentimens se font en la partie principale, & non pas ès parties dolentes, par ce que la patience se meut en elle aussi bien ès choses terribles & douloureuses, comme ès timides & magnanimes.

SOMMAIRE

DU CINQUIEME LIVRE.

De la divination. II. *Comment se font les songes.* III. *Quelle est la substance de la semence.* IV. *Si la semence est corps.* V. *Si les femelles aussi bien que les masles rendent semences.* VI. *Comment se font les conceptions.* VII. *Comme s'engendrent les masles & les femelles.* VIII. *Comment se font les monstres.* IX. *Pourquoy est-ce que la femme qui a souvent compagnie de l'homme ne conçoit point.* X. *Comment naissent les jumeaux ou trijumeaux.* XI. *D'où se font les similitudes des pere & mere & des ancestres.* XII. *Comment les enfans se font semblables aux autres, & non pas aux pere & mere.* XIII. *Comment se font les femmes stériles, & les hommes impuissans d'engendrer.* XIV. *Pourquoy sont les mulets & les mules stériles.* XV. *Si l'enfant estant encore au ventre de sa mer est animal, ou non?* XVI. *Comment se nourrissent les fruicts dedans le ventre?* XVII. *Que c'est qui se parfait le premier dedans le ventre.* XVIII. *Pourquoy est-ce que les enfans sont viables à sept mois.* XIX. *De la génération des animaulx, comment ils ont esté engendrés, & s'ils sont corruptibles.* XX. *Combien il y a de*

genres

genres d'animaulx, & s'ils ſont tous ſenſitifs, & aiant uſage de raiſon. XXI. *En combien de temps ſe forment les animaulx dedans le ventre de la mere.* XXII. *De combien d'élements ſe compoſe chacune des parties générales qui ſont en nous?* XXIII. *Comment ſe fait le ſommeil, & la mort : ſi c'eſt de l'ame, ou du corps.* XXIV. *Quand & comment eſt-ce que l'homme commence à attaindre ſa perfection.* XXV. *Lequel des deux eſt-ce qui dort, ou qui meurt, l'ame ou le corps.* XXVI. *Comment ſont venus à croiſſance les plantes, & les animaulx.* XXVII. *De la nourriture & accroiſſement.* XXVIII. *D'où viennent les appetits aux animaulx, & les voluptés.* XXIX. *Comment ſe fait la fievre, & ſi c'eſt un acceſſoire d'autre mal.* XXX. *De la ſanté, maladie & vieilleſſe.*

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE I.

De la divination.

PLATON & les ſtoïques l'introduiſent par inſpiration, ſuivant la divinité de l'ame, quand l'ame eſt eſpriſe de l'eſprit divin, ou bien par revelation des ſonges : ceux là admettent & approuvent pluſieurs eſpeces de divination : Xenophanes & Epicurus au contraire, oſtent toute divination [1]. Pythagoras reprouve ſeulement celle qui ſe fait par les ſacrifices. Ariſtote & Dicæarchus admettent ſeulement celle qui ſe fait par inſpiration divine & par les ſonges, non qu'ils eſtiment l'ame eſtre immortelle, mais qu'elle a quelque participation de la divinité.

I I.

Comment ſe font les ſonges.

DEMOCRITUS, que les ſonges ſe font par repreſentation des images : Straton, par ce que

[1] Mais tous deux par des raiſons oppoſées. Epicure n'admettoit pas la cauſe qui eût pu produire ces effets. Il prétendoit qu'aucune divinité ne ſe méloit des choſes d'ici-bas. Xenophane

l'entendement eſt ne ſçay comment plus ſenſible en dormant, & s'emeut lors plus à appeter cognoiſſance. Herophilus que les ſonges divinement inſpirez ſe fonr par neceſſité : les naturels, par ce que l'ame ſe forme une image & repreſentation de ce qui luy eſt utile, & de ce qui en doit advenir. Ceux qui ſont meſlez & de nature mixte, caſuellement & fortuitement, ou par approchement & accès des images, quand ce que nous deſirons, nous le voyons, comme ceux qui ſongent qu'ils jouiſſent de leurs amours.

III.

Quelle eſt la ſubſtance de la ſemence.

Aristote, que la ſemence eſt ce qui a pouvoir de mouvoir en ſoy meſme, à parfaire quelque choſe de rel qu'eſt ce dont il a eſté exprimé. Pythagoras, l'eſcume du plus utile ſang, la ſuperfluité de la nourriture, comme le ſang & la mouelle. Alcmæon, partie du cerveau. Platon, defluxion de la mouelle de l'eſpine. Epicurus, une abſtraction de l'ame & du corps : Democritus, de tous les corps, & des principales parties d'iceux, la geniture des nerfs charnus.

au contraire, comme l'obſerve Cicéron, (*de l ivination.* L. I, *ſub init.*) eſt le premier qui, en admettant des dieux, rejettoit entiérement toute eſpece de divination.

IV.

Si la ſemence eſt corps.

Lucippus [1] & Zenon, que c'eſt corps, pour ce que c'eſt une abſtraction de l'ame. Pythagoras, Platon, Ariſtote, que la force de la ſemence n'a point de corps, comme l'entendement, qui eſt celuy qui remue le corps, mais bien que la matiere qui eſt jettée hors & reſpandue eſt corporelle. Straton & Democritus, que la puiſſance meſme eſt corps, d'autant qu'elle eſt eſprit.

V.

Si les femelles auſſi bien que les maſles rendent ſemence.

Pythagoras, Epicurus, Democritus, que la femelle auſſi jette ſemence, pour ce qu'elle a des vaſes ſeminaires à l'envers. Voilà pourquoy elles appetent encore après l'acte de la generation. Ariſtote & Zenon, qu'elle rend une matiere humide, comme la ſueur qui ſort des corps qui s'exercent enſemble, non pas que ce ſoit ſemence. Hippon, que les femelles jettent de la ſemence non moins que les maſles, mais que cela ne ſert point à la generation, d'autant qu'il tombe dehors

[1] Leucippus.

de la matrice, d'où vient que aucunes femmes, mais peu, en jettent ſans compagnie de l'homme, meſmement les veſves, & que les os ſe concreent de la ſemence du maſle, & la chair de la femelle.

V I.

Comment ſe font les conceptions.

Aristote penſe que les conceptions & engroſſemens ſe facent, par ce que la matrice a eſté devant attirée par la purgation naturelle, & par ce que les purgations ont amené quelque partie de ſang pur de toute la maſſe, tellement qu'il en advient que le maſle s'en engendre : & au contraire, que ce qui empeſche les conceptions, eſt quand la matrice eſt impure, ou qu'elle eſt pleine de ventoſitez, ou de peur, ou de triſteſſe, ou pour la foibleſſe & imbecillité des femmes, ou par l'impuiſſance des hommes [1].

[1] Amyot a mal rendu la penſée d'Ariſtote : la voici avec les propres expreſſions du traducteur Anglois. « A proceeding purga- » tion eſtending the matrix, the » *menſtruaces* attracting from the » whole buik the pureſt part of » blood, and this is likewiſe in the » genital ſeed of man, this is the » conception ; on the contrary » there is a failure by the impurity » and flatuouſneſſ of the womb, » by the paſſions of fear and » grief, by the weakneſſ of wo- » men, and the decay of ſtrength » in men ».

VII.

Comme s'engendrent les masles & les femelles.

Empedocles tient, que les masles & les femelles s'engendrent par le moien de la chaleur & de la froideur, d'où vient que lon raconte que les premiers masles nasquirent au monde devers le soleil levant & devers le midy, & les femelles devers le septentrion. Parmenides au contraire dit, que les masles nasquirent devers le septentrion, pour ce que l'air y est plus gros & plus espes : & au contraire, les femelles vers le midy, à cause de la rarité & subtilité de l'air. Hipponax, à cause de la semence qui est plus forte & plus espesse, ou bien plus foible & plus liquide. Anaxagoras, Parmenides, que la semence qui vient du costé droit de l'homme se jette dedans le costé droit de la matrice, & du gauche en la partie gauche : mais si l'ejection se fait autrement, que lors il s'engendre des femelles. Leophanes dit, que Aristote tient [1], que les masles s'engendrent du genitoire droit, & les femelles du gauche. Lucippus, à cause de la permutation des parties naturelles, par ce que l'un a la verge d'une sorte, & l'autre la matrice

[1] C'est une faute d'Amyot : lisez : Léophane, dont Aristote fait mention, tient....

d'une autre, & n'en dit autre chose. Democritus, que les parties communes s'engendrent aussi tost de l'un que de l'autre, selon qu'il se rencontre, mais les particulieres de celuy qui est le plus puissant. Hipponax dit, que si la semence est la plus forte, il se fait un masle : si la nourriture, une femelle.

VIII.

Comment se font les monstres.

Empedocles, que les monstres s'engendrent pour l'abondance de la semence, ou bien par faute, ou par la turbulence & perturbation du mouvement, ou pour ce qu'il est divisé en plusieurs parts : ainsi semble il qu'il ait preoccupé toutes responses. Straton, par addition ou substraction, ou transposition, on inflation de vents : aucuns des medecins, par ce que quelque fois la matrice devient torse par force des ventositez.

IX.

Pourquoy est-ce que la femme qui a souvent compagnie de l'homme ne conçoit point..

Diocles le medecin, pat ce que les unes ne rendent du tout point de semence, ou bien moins qu'il n'en faut, ou bien telle, qu'elle n'a point de vigueur vivifiante, ou par faute de

chaleur, ou de froid, ou d'humidité, ou de ſeichereſſe, ou par relaxation des parties. Les ſtoïques, à cauſe de l'obliquité de la verge de l'homme qui eſt tortue, à raiſon de quoy il ne peut pas jetter la ſemence droit, ou pour ce que les parties ſont diſproportionnées pour la diſtance de la matrice. Eraſiſtratus, à cauſe de la matrice, quand elle a des calloſitez & duretez, ou qu'elle eſt trop charnue, ou qu'elle eſt plus rare, ou plus petite qu'il ne faut ſelon nature.

X.

Comment naiſſent les jumeaux ou trijumeaux.

EMPEDOCLES dit, que c'eſt pour la multitude ou la divulſion de la ſemence : Aſclepiades, à raiſon de l'excellence des ſemences [1], ne plus ne moins que les chalumeaux d'orge, où il y a deux ou trois eſpics, quand les ſemences ſont fort generatives : Eraſiſtratus, à cauſe des purgations, comme ès beſtes brutes : car quand la matrice eſt repurgée, alors elle vient à la conception. Les ſtoïques, des lieux qui ſont dedans la matrice, quand la ſemence vient à tomber dedans le premier & dedans le ſecond, & alors ſe font les ſuperfetations, & alors s'engendrent les trijumeaux.

[1] Quelques manuſcrits liſent : *σωμάτων*.

X I.

D'où se font les similitudes des pere & mere & des ancestres.

Empedocles, que les similitudes se font par la force plus grande de la semence genitale, & les dissimilitudes par ce que la chaleur qui est en la semence est evaporée. Parmenides, quand la semence descend en la droitte partie de la matrice, ils ressemblent aux peres : quant à la senestre, aux meres. Les stoïques, de tout le corps & de tout l'ame issent les semences, & si forment les similitudes de mesmes semences les formes & les figures, comme un paintre qui de mesmes couleurs paindroit l'image qu'il verroit devant soy : que la femme mesme rend de la semence, & si elle est plus forte, alors l'enfant est semblable à la mere : & si c'est celle de l'homme, semblable au pere.

X I I.

Comment les enfans se font semblables aux autres, & non pas aux pere & mere.

La plus part des medecins, que c'est fortuitement & par cas d'adventure : quand la semence du pere & de la mere est refroidie, les enfans ne leur ressemblent point. Empedocles, que par

l'imagination de la femme en la conception ſe forment les enfans : car ſouvent des femmes ont eſté amoureuſes d'images & de ſtatues, & ont enfanté des enfans ſemblables à icelles. Les ſtoïques, par compaſſion & convenance des penſemens, par evulſion de fluxions & de rayons, & non pas d'images, ſe font les reſſemblances.

XIII.

Comment ſe font les femmes ſtériles, & les hommes impuiſſans d'engendrer.

Les medecins tienent qu'elles ſont ſteriles, à cauſe de la matrice qui eſt ou trop ſerrée, ou trop rare, ou trop dure, ou pour quelques calloſitez, ou quelques carnoſitez, ou par ce que les femmes ſont trop puſillanimes, ou par ce qu'elles ne ſont pas bien nourries, ou de mauvaiſe habitude de corps, ou par ce qu'elles ſont contrefaittes, ou par convulſion. Diocles tient, que les hommes ſont infeconds ou par ce que les uns ne rendent du tout point de ſemence, ou moins qu'il n'en faut, ou non aiant force d'engendrer : ou par ce qu'ils ont les parties naturelles laſches, ou par ce qu'ils ont la verge tortue qui ne peut jetter la ſemence droiƈt, ou pource qu'il n'eſt pas de longueur competente, veu la diſtance de la matrice. Les ſtoïques en

accusent certaines qualitez & facultez discordantes & incompatibles des parties, lesquelles separées l'une d'avec l'autre, & conjointes avec d'autres accordantes à leur complexion, alors se tempere la nature, & se parfait l'enfant.

XIV.

Pourquoy sont les mulets & les mules steriles [1].

Alcmæon tient que les mulets sont infeconds, pource que leur semence est de trop deliée substance, qui vient de la froideur d'icelle : & les femelles, par ce que leurs matrices ne s'ouvrent pas assez, car ainsi le dit il. Empedocles, à cause que leur matrice est trop petite, trop basse, & trop estroicte, estant attachée & tournée vers le ventre, de sorte que ny la semence ne peut droict estre jettée dedans, ny quand bien elle y seroit jettée, elle ne la recevroit pas : à quoy Diocles luy porte tesmoignage disant, plusieurs fois aux anatomies ay-je veu la matrice telle, & qu'il advient aussi pour les mesmes causes que quelques unes des femmes sont steriles.

[1] Voyez T. XIX, p. 95, dans la note.

XV.

Si l'enfant estant encore au ventre de sa mere est animal, ou non.

Platon tient qu'il est animal, d'autant qu'il a mouvement, & qu'il prend nourriture dedans le ventre. Les stoïques, que c'est partie du ventre, non pas animal separé : comme les fruicts des arbres qui viennent à tomber quand ils sont achevez de meurir, aussi fait l'enfant. Empedocles, qu'il n'est point animal, & neantmoins qu'il a vie, & que sa premiere respiration est à l'enfantement, lors que la superflue humidité se retire, & que l'air de dehors entre dedans le vuide des vaisseaux ouverts. Diogenes, que les fruicts s'engendrent dedans la matrice sans ame, mais bien avec chaleur, d'où vient que la chaleur naturelle, incontinent qu'il est sorty hors du ventre de la mere, est attirée dedans les poulmons. Herophilus laisse aux fruicts estans dedans le ventre, le mouvement naturel, non pas la respiration : & de ce mouvement là les nerfs sont la cause instrumentale, puis ils deviennent animaux parfaits, quand estans sortis du ventre ils prennent un peu d'haleine & d'air.

XVI.

Comment se nourrissent les fruicts dedans le ventre.

Democritus & Epicurus tiennent, que le fruict estant encore dedans le ventre prent nourriture par la bouche, d'où vient que soudain qu'il est né il cherche de la bouche le bout de la mamelle, par ce qu'il y a ainsi dedans la matrice des bouts de tetins, & des bouches par lesquelles ils se nourrissent. Les stoïques, par le lict [1] & par le nombril : d'où vient que les sages femmes incontinent le lient, & luy ouvrent la bouche, à fin qu'il s'accoustume à une autre sorte de nourriture. Alcmæon, qu'il se nourrit par tout le corps, par ce qu'il attire, comme une esponge, de toute la nourriture ce qui est propre pour le nourrir.

XVII.

Que c'est qui se parfait le premier dedans le ventre.

Les stoïques, qu'en la plus part l'espine du dos se forme la premiere, comme la quille de la navire [2]. Alcmæon, la teste, comme celle

[1] χορίῳ.

[2] L'édition de Reiske offre une lacune considérable en cet endroit. Amyot l'aura fait disparoître, ou d'après l'autorité de quelques manuscrits, ou d'après sa maniere de penser au sujet des stoïciens sur cet objet. Le traducteur Anglois a traduit d'après le texte de l'histoire de la philoso-

qui est le siege de la raison. Les medecins, le cœur, auquel sont les venes & les arteres. Les autres, le gros arteuil du pied : les autres, le nombril.

XVIII.

Pourquoy est-ce que les enfans sont viables à sept moys.

Empedocles dit, que lors que l'homme fut engendré de la terre, le jour estoit aussi long, pour le tardif mouvement du soleil, comme sont au jourd'huy dix moys, & que par succession de temps il devint aussi long comme sont au jourd'huy sept moys, & pour ceste raison que les enfans de dix moys & de sept sont viables, s'estant la nature du monde ainsi accoustumée à amener en un jour le fruict à maturité, depuis la nuict qu'il a esté mis en son ventre. Timæus dit, qu'il n'y a pas dix moys, mais neuf, pourautant que les purgations menstruales sont arrestées mesmes dès le jour de la premiere conception : aussi pense lon que les enfans soient de sept moys qui ne le sont pas, pource qu'il y a des femmes qui ne laissent pas d'avoir leurs purgations encore après qu'elles ont conçeu. Polybus, Diocles, les empi-

phie de Galien, (τὸ πρῶτον τελειοῦται τὸ βρέφος). On y lit : οἱ Στωϊκοὶ ἅμα ὅλον γίνεσθαι τεμάχιον. The Stoics, That the whole *embrio* is formed at the same time.

riques, sçavent que le huitieme moys mesme est vital, mais un peu plus debilement, d'autant que bien souvent par imbecillité plusieurs perissent. Le plus ordinaire est, que lon ne veult par eslever les enfants qui viennent à huit moys, mais que toutefois plusieurs y naissent. Aristote & Hippocrates disent, que si dedans sept moys la matrice se remplit, alors l'enfant demande à sortir, & lors ils sont viables, mais que s'il se poulse en avant, & qu'il ne se nourrisse point pour l'imbecillité du nombril, alors pour le grand travail & la mere est en danger, & son fruit ne s'en nourrit point : mais s'il demeure tous les neuf moys dedans la matrice, sortant alors il est tout accomply. Polybus dit, qu'il faut que les enfants pour estre viables aient cent quatre vingt deux jours & demy, pource que c'est l'espace de six moys, dedans lequel espace, le soleil vient d'un solstice, à l'autre : mais on dit qu'ils sont de sept moys quand il advient que les jours qui defaillent au premier moys se reprennent sur le septieme, & que les enfants de huit moys ne vivent point, quand ils panchent hors de la matrice, & que le nombril est trop tendu, car il ne se nourrit point, comme celuy qui est cause de l'aliment. Les mathematiciens tienent qu'il y a huit moys qui sont insociables de toute generation, & sept qui sont socia-

bles[1]. Or les signes insociables sont, s'ils ont les astres dont ils sont les domiciles[2] : car si en aucuns d'iceulx eschet le sort de la vie de l'homme, cela signifie qu'il sera malheureux & de courte vie : & les animaulx aux signes insociables sont qui se comptent les huitiemes[3], comme le Mouton au Scorpion est insociable, le Taureau avec l'Archer, les Jumeaux avec le Capricorne, le Cancer avec le Verseau, le Lion avec les Poissons, la Vierge avec le Mouton : & pour ceste raison que les enfants à sept moys & à dix moys sont viables, & que à huit moys, à raison de la dissociation incompagnable du monde, ils perissent.

XIX.

De la generation des animaulx, comment ils ont esté engendrez, & s'ils sont corruptibles.

Ceulx qui tiennent que le monde est creé, tiennent aussi que les animaulx ont esté créez, &

[1] Les astrologues tiennent que les huitiemes mois sont ennemis de toute génération, & que les septiemes sont très favorables.

[2] Lisez : or les signes du zodiaque sont contraires, quand ils concourent avec les étoiles qui président aux douze maisons célestes... On sait que les astrologues divisent le zodiaque en douze maisons, dont l'énergie influe principalement sur la naissance de l'homme, le cours de sa vie, ses bonnes ou mauvaises mœurs, sa santé, ses maladies, sa mort, enfin sur tout son intérieur.

[3] Et les animaux aux signes contraires & nuisibles à la génération, sont tous les huitiemes signes, à compter depuis un signe jusqu'à ce qu'on en soit venu au septieme après.

qu'ils

qu'ils ſont periſſables. Les Epicuriens, ſelon leſquels les animaulx n'ont point eſté créez, tiennent que de la mutation des uns aux autres ont eſt engendrez les animaulx, car ce ſont parties de ce monde, comme Anaxagoras & Euripides diſent, rien ne meurt, mais changeans d'un en autre, ils monſtrent tantoſt une forme, & tantoſt une autre. Anaximander tient, que les premiers animaulx furent engendrez en humeur environnez d'eſcorces eſpineuſes, mais que avec l'aage ils devindrent plus ſecs, & finablement l'eſcorce eſtant rompue tout alentour, ils ſurveſcurent peu de temps après. Empedocles, que les premieres generations des animaulx & des plantes ne furent point toutes entieres & parfaittes, ains disjoinctes, par ce que les parties ne s'entretenoient point: que les ſecondes generations, les parties commanceans à ſe joindre, furent ſemblables à des images: les tierces, qui naiſſoient les uns des autres: les quartes, non plus de ſemblables, comme de terre & d'eau, mais bien d'entre eulx meſmes, aux uns eſtants leur nourriture eſpeſſie, aux autres la beauté des femmes les excitant à un mouvement ſpermatique: au demourant, que les genres de tous animaux ont eſté diviſez par certaines temperatures. Les uns eurent leur inclination plus à l'eau, les autres reſpirerent en l'air, ſelon qu'ils teindrent plus

de la nature du feu : les autres de temperature plus grave se poserent en terre : les autres de temperature egale de tous les elements, jetterent voix de toutes leurs poittrines.

X X.

Combien il y a de genres d'animaulx, & s'ils sont tous sensitifs, & aiants usage de raison.

Il y a un traitté d'Aristote où il dit, qu'il y a quatre genres d'animaulx, terrestres, aquatiques, volatiles, & celestes : car il appelle les cieulx, les astres, & le monde animaulx, & Dieu animal raisonnable immortel. Anaxagoras, que tous les animaulx ont raison active. Democritus, Epicurus, que les celestes sont immortels, mais qu'ils n'ont point l'entendement passif, que lon appelle le truchement de la pensée. Pythagoras, Platon, que les ames des animaulx mesmes que lon appelle irraisonnables, sont bien raisonnables, mais toutefois qu'elles ne peuvent operer raisonnablement, à cause de l'intemperée composition de leurs corps, & d'autant qu'ils n'ont point la parole pour s'expliquer comme lon voit ès singes & ès chiens, lesquels ont bien quelque voix, mais ils n'ont point de langage & de parole distincte. Diogenes, qu'ils ont bien quelque entendement, mais que

pour la grosseße & espesseur de leur temperament, & pour l'abondance de leur humidité, ils n'ont ny discours de raison ny sentiment, ne plus ne moins que ceulx qui sont furieux, par ce qu'ils ont le cerveau blecé, & l'usage de la raison empesché.

X X I.

En combien de temps se forment les animaulx dedans le ventre de la mere.

EMPEDOCLES, que les hommes commancent à se former depuis le trentesixieme jour, & qu'ils se parachevent de toutes leurs parties dedans le cinquantieme il ne s'en fault qu'un [1]. Asclepiades, que ès masles, d'autant qu'ils sont plus chaulds, la formation des membres se fait dès le vingt & sixieme jour, & que plusieurs se parachevent de toutes leurs parties dedans le cinquantieme jour, mais aux femelles se forment en deux moys, & se parachevent en quatre, d'autant qu'elles ont faulte de chaleur naturelle, mais que les parties des animaux irraisonnables se parachevent entierement selon les temperatures des elements.

[1] Dedans le quarante-neuvieme.

XXII.

De combien d'elements se compose chascune des parties generales qui sont en nous.

EMPEDOCLES estime que la chair s'engendre de la mixture & temperature du dedans des quatre elements : les nerfs du feu & de la terre meslez en double proportion : & que les ongles s'engendrent ès animaulx par les nerfs refroidis alendroit où l'air les touche : les os, de l'eau & du dedans de la terre : & de ces quatre meslez & contemperez ensemble la sueur & les larmes se font.

XXIII.

Comment se fait le sommeil & la mort : si c'est de l'ame, ou du corps.

ALCMÆON dit, que le sommeil se fait par le sang qui se retire au dedans des venes confluentes, & que le resveil est la diffusion du sang : que la retraicte entiere est la mort. Empedocles, que le sommeil se fait par le refroidissement mediocre de la chaleur naturelle qui est en nous, & que le refroidissement entier est la mort. Diogenes, si le sang se respand par tout, & qu'emplissant les venes, il repoulse l'air qui est en nous en l'estomac & au ventre

inférieur, il s'engendre le ſommeil, & alors l'eſtomac en eſt plus chauld : mais ſi tout ce qui eſt de ſubſtance aérée vient à defaillir dedans les venes, alors c'eſt la mort. Platon & les ſtoïques, que le ſommeil ſe fait par remiſſion de l'eſprit ſenſitif, non point par abaiſſement, & deſcente comme vers la terre, ains par elevation contre-mont vers l'endroit où eſt le ſiege de la raiſon : mais quand il ſe fait entierement reſolution de l'eſprit ſenſitif, alors de tout poinct s'en enſuit la mort.

X X I V.

Quand & comment eſt-ce que l'homme commance à attaindre ſa perfection.

Heraclitus & les ſtoïques, que les hommes commancent à entrer en leur perfection environ la ſeconde ſeptaine de leurs ans, auquel temps la ſemence commance à couler : car les arbres meſme commancent lors à entrer en leur perfection, quand ils commancent à engendrer leurs ſemences, & au contraire ils ſont imparfaicts tant qu'ils ſont non meurs & ſans fruict : parquoy l'homme auſſi alors eſt parfait, là où environ la ſeconde ſeptaine il commance à comprendre que c'eſt de bien & de mal, & de la doctrine d'iceulx.

XXV.

Lequel des deux est-ce qui dort, ou qui meurt, l'ame ou le corps.

Aristote tient que le dormir est commun à l'ame & au corps : & est le sommeil certaine humidité qui evapore de l'estomac & de la viande à la teste, & à la chaleur naturelle qui est au cœur refreschie, & que la mort est un entier & total refroidissement, & que la mort n'est que du corps tant seulement, non pas de l'ame, car d'elle elle est immortelle. Anaxagoras, que le sommeil est de l'action corporelle, car c'est affection du corps, non pas de l'ame : & qu'il y a aussi bien mort de l'ame, à sçavoir la separation d'elle & du corps. Lucippus, que le sommeil appartient au corps seul par concretion de ce qui est subtil & delié, mais que l'excretion excessive de la chaleur naturelle est la mort, qui sont passions du corps, & non pas de l'ame. Empedocles, que la mort est une separation des elements dont le corps de l'homme est composé, tellement que selon cela la mort est commune autant au corps, comme à l'ame, & que le sommeil est une separation de ce qui est de nature de feu.

XXVI.

Comment sont venus à croissance les plantes, & les animaulx.

PLATON, Empedocles, tiennent que les plantes mesmes sont animaulx, ce qu'ils disent estre manifeste, par ce qu'ils se croullent, & qu'ils ont les branches estendues, & quand on les plie ils cedent, puis quand on les lasche ils s'en retournent. Aristote tient bien qu'ils sont animez, mais non pas pourtant animaulx, à cause que les animaux ont mouvement, & aucuns sentiment & discours de la raison. Les stoïques & les épicuriens, qu'ils n'ont point d'ame, car ceulx qui ont ames où elle est appetitive & concupiscible, ou elle est raisonnable; mais que les plantes sont creuës casuellement & fortuitement, non point par le moyen de l'ame. Empedocles dit, que les arbres premiers que les animaulx saillirent de la terre devant que le soleil fust desployé, & devant que le jour & la nuict fussent separez : & que la proportion de la temperature l'un a eu le nom de masle, & l'autre de femelle, & qu'ils croissent par la force de la chaleur qui est dedans la terre, de maniere que ce sont parties de la terre, ne plus ne moins que les fruicts du ventre des meres

ſont parties de la matrice, & que les fruicts ſont les ſuperfluitez de l'eau & du feu qui eſt dedans les arbres : & que ceulx qui en ont faulte, quand il eſt deſſeiché par la chaleur de l'eſté, perdent leurs feuilles, mais qu'en la plus part elles demeurent, comme celles du laurier, celles de l'olivier, celles du palmier : & que les differences des jus & ſaveurs procedent de la diverſité de ce qui les nourrit, comme ès vignes, car la difference d'icelles ne fait pas le vin bon à uſer, mais du terroüer qui les nourrit.

XXVII.

De la nourriture & accroiſſement.

Empedocles, que les animaulx ſe nourriſſent par la ſubſtance de l'aliment qui leur eſt propre, & qu'ils croiſſent par la preſence de la chaleur : qu'ils diminuent, & ſe corrompent par faulte de l'un & de l'autre, & que les hommes de maintenant, comparez aux anciens, ſont comme enfants venans de naiſtre.

XXVIII.

D'où viennent les appetits aux animaulx, & les voluptez.

Empedocles, que les appetits & cupiditez viennent aux animaulx par default des elements

qui les composent, & les voluptez de l'humidité, & les mouvements de perils & autres choses semblables, & les empeschemens, & *

XXIX.

Comment se fait la fiebvre, & si c'est un accessoire d'autre mal.

Erasistratus definit la fiebvre ainsi : La fiebvre est un mouvement du sang qui vient à tomber dedans les vaisseaux des esprits, qui sont les arteres, contre la volonté du patient. Car tout ainsi comme la mer quand les vents ne la meuvent point ne bouge, mais quand un vent impetueux la vient à remuer, alors contre sa nature elle se remue & renverse jusques au fond : aussi au corps de l'homme, pendant que le sang est emeu, il tombe dedans les vaisseaux des esprits, & s'enflammant il eschauffe tout le demourant du corps : & luy plaist que la fiebvre soit un sur-accessoire. Mais Diocles dit : Ce qui apparoist au dehors est indice de ce qui est caché au dedans Or voit on que la fiebvre survient aux accidents qui adviennent dehors, comme aux bleceures, aux apostumes, & aux bosses.

XXX.

De la santé, maladie, & vieilleſſe.

Alcmæon tient, que l'egalité des facultez du corps humain, comme de l'humide, du chauld, du ſec, du froid, de l'amer, du doulx, & des autres, conſervent & contiennent la ſanté: & que au contraire la monarchie, c'eſt à dire, predomination d'aucun d'iceulx, fait la maladie: car celle domination & principaulté apporte corruption des autres, & eſt cauſe des maladies, comme quand la chaleur ou la froideur y eſt exceſſive pour la quantité trop grande, ou le default, comme en aucuns le ſang default ou le cerveau, & que la ſanté eſt, une proportionnée temperature de toutes les qualités. Diocles dit que la plus part des maladies au corps humain procede de l'inegalité des elements, & de la temperature. Eraſiſtratus, pour la quantité trop grande de la nourriture, & de l'indigeſtion & corruption, mais que le bon ordre & la ſuffiſance eſt la ſanté. Les ſtoïques conformeement tiennent, que la vieilleſſe advient à cauſe de la faulte de chaleur, car ceulx qui en ont plus, ſont ceulx qui vieilliſſent plus longuement. Aſclepiades dit, que les Æthiopiens vieilliſſent bien toſt, à l'aage de trente ans, pource que leurs

corps sont trop bruslez de la chaleur du soleil : & que en l'Angleterre les hommes y vieillissent jusques à six vingts ans, d'autant que les lieux y sont froids, au moien dequoy ils contiennent au dedans la chaleur naturelle : car les corps des Æthiopiens sont plus rares, d'autant qu'ils sont lasches par la chaleur du soleil : & au contraire, les corps des hommes qui sont vers le septentrion sont plus serrez, & pour ceste cause ils vivent plus long temps.

SOMMAIRE

DES QUESTIONS ROMAINES.

Pourquoi est-ce que l'on commande aux nouvelles mariées de toucher au feu & à l'eau ? II. *Pourquoi n'allume-t-on aux noces que cinq flambeaux, ni plus, ni moins ?* III. *Pourquoi les hommes n'entrent-ils point dans le temple de Diane de la rue Patricienne ?* IV. *Pourquoi dans le temple de Diane du mont Aventin offre-t-on des cornes de bœuf au lieu de cornes de cerfs ?* V. *Pourquoi reçoit-on par les toits, au lieu de recevoir par les portes, ceux qui reviennent de pays étranger, après avoir passé pour morts ?* VI. *Pourquoi les femmes embrassent-elles leurs parens sur la bouche ?* VII. *Pourquoi les dons mutuels entre maris & femmes sont-ils défendus ?* VIII. *Pourquoi ne peut on recevoir des presens ni de son beau-pere, ni de son gendre ?* IX. *Pourquoi les hommes après une absence plus ou moins longue font-ils prévenir leurs femmes de leur arrivée ?* X. *Pourquoi se couvre t on quand on prie, & se découvre-t-on devant une personne qu'on veut saluer ?* XI. *Pourquoi sacrifie-t-on à Saturne la tête découverte ?* XII. *Pourquoi Saturne passe-t-il pour le pere de la vérité ?* XIII. *Pourquoi sacrifie-t-on au*

Dieu honneur (honor), *la tête découverte?* XIV. *Pourquoi les garçons ont-ils la tête couverte au convoi de leurs peres, & pourquoi les filles l'ont-elles découverte?* XV. *Pourquoi ne fait on aucun sacrifice au dieu Terminus?* XVI. *Pourquoi les servantes ne peuvent-elles entrer dans le temple de la déesse Leucothéa?* XVII. *Pourquoi, dans ce temple, ne peut-on prier pour ses propres enfans?* XVIII. *Pourquoi plusieurs riches donnoient-ils la dîme de leurs biens à Hercule?* XIX. *Pourquoi l'année commence au mois de Janvier?* XX. *Pourquoi les femmes, parmi toutes les fleurs qu'elles offrent à la bonne déesse, ne choisissent jamais du myrthe pour en rapporter à la maison?* XXI. *Pourquoi honore-t-on le pivert?* XXII. *Pourquoi représente-t-on Janus avec deux visages?* XXIII. *Pourquoi les objets nécessaires aux funérailles se vendent-ils dans le temple de la déesse Libitine?* XXIV. *Pourquoi le mois est-il divisé en trois parties principales?* XXV. *Pourquoi le lendemain des calendes, des nones & des ides est-il réputé malencontreux?* XXVI. *Pourquoi le deuil des femmes est-il en blanc?* XXVII. *Pourquoi les murailles de Rome sont-elles réputées sacrées, & les portes non?* XXVIII. *Pourquoi fait-on sortir hors de la maison les enfans qui jurent par Hercule?* XXIX. *Pourquoi une jeune mariée ne doit-elle pas passer elle-même sur le seuil de la porte de*

son mari? XXX. *Pourquoi fait-on dire par la nouvelle mariée, quand on l'introduit chez son mari, là où tu es caius, là je serai caia?* XXXI. *Pourquoi dans les noces ce mot usité,* Talasius? XXXII. *Pourquoi au mois de mai jette-t-on dans la riviere des figures d'hommes?* XXXIII. *Pourquoi anciennement n'alloi-t on pas souper en ville sans mener ses plus petits enfans?* XXXIV. *Pourquoi Brutus ne faisoit-il qu'au mois de décembre les offrandes pour les morts, tandis que les autres Romains les faisoient au mois de février?* XXXV. *Pourquoi honore-t-on la courtisanne Acca Laurentia?* XXXVI. *Pourquoi une des portes de la ville est-elle appellée Fenestre?* XXXVII. *Pourquoi parmi les choses consacrées aux dieux laisse-t-on dépérir entiérement les dépouilles conquises sur les ennemis?* XXXVIII. *Pourquoi Métellus défendoit qu'on prît le présage des oiseaux après le mois d'août?* XXXIX. *Pourquoi étoit-il défendu de tuer ou de frapper l'ennemi, à celui qui n'avoit pas prêté le serment d'homme de guerre?* XL. *Pourquoi le prêtre de Jupiter ne peut-il s'huiler à l'air?* XLI. *Pourquoi l'ancienne monnoie représentoit d'un côté Janus à deux visages, & de l'autre la proue ou la poupe d'un vaisseau?* XLII. *Pourquoi le temple de Saturne renferme-t-il l'argent public, & les archives?* XLIII. *Pourquoi les ambassadeurs envoyés à Rome font-*

ils avant tout, en y arrivant, écrire leurs noms au temple de Saturne? XLIV. *Pourquoi le prêtre de Jupiter n'a-t-il pas la permiſſion de jurer?* XLV. *Pourquoi, à la fête de Vénus, répand-t-on quantité de vin?* XLVI. *Pourquoi tenoit-on toujours ouvert le temple de la déeſſe* Horta? XLVII. *Pourquoi le temple de Vulcain a-t-il été bâti hors de Rome?* XLVIII. *Pourquoi dans la fête des Conſales laiſſe-t-on chommer les chevaux & les ânes?* XLIX. *Pourquoi les canditats pour la magiſtrature devoient-ils ſe préſenter devant le peuple en robes ſimples & ſans ſoie?* L. *Pourquoi le prêtre de Jupiter abdique ſa dignité, auſſitôt qu'il perd ſa femme?* LI. *Pourquoi met-on des chiens auprès des lares* (præſtites), *& couvre-t-on ces dieux de peaux de chien?* LII. *Pourquoi ſacrifie-t-on un chien à la déeſſe Génita, & raiſon de la priere qu'on lui adreſſe?* LIII. *Pourquoi en allant faire des ſacrifices au capitole crie-t-on, A vendre les Sardianiens?* LIV. *Pourquoi appelle-t-on la boucherie, Macellum?* LV. *Pourquoi aux ides de janvier les ménétriers ſe déguiſent ils en femmes?* LVI. *Pourquoi les meres paſſent-elles pour avoir fondé & conſtruit le temple de Carmenta?* LVII. *Pourquoi, dans les ſacrifices à la déeſſe Rumina, les femmes n'emploient-elles que du lait & point de vin?* LVIII. *Pourquoi les ſénateurs s'appelloient*, patres & patres conſcripti? LIX. *Pourquoi*

Hercule & les Muses étoient honorés sur le même autel? LX. *Pourquoi les femmes ne participent-elles de ce qui est offert sur le grand autel d'Hercule?* LXI. *Pourquoi la défense de nommer ni de demander le Dieu tutélaire de Rome?* LXII. *Pourquoi parmi les prêtres* feciales, *le* pater patratus *est estime le plus grand?* LXIII. *Pourquoi le* rex sacrorum *ne peut-il être ni magistrat, ni orateur?* LXIV. *Pourquoi veut-on qu'il y ait toujours quelque chose sur la table quand on l'ôte?* LXV. *Pourquoi le mari n'approche-t-il de la nouvelle épousée que dans les ténébres?* LXVI. *Pourquoi le nom de* circus flaminius? LXVII. *Pourquoi celui de* lictores? LXVIII. *Pourquoi les Luperques sacrifient ils un chien?* LXIX. *Pourquoi, dans la fête appellée* septimontium, *ne se servoit-on pas de voitures?* LXX. *Pourquoi le nom de Furciferos?* LXXI. *Pourquoi attache-t-on du foin à la corne des bœufs dangereux?* LXXII. *Pourquoi les auspices & augures doivent porter leurs lanternes ouvertes & sans couvercle?* LXXIII. *Pourquoi ces prêtres-là ne pouvoient-ils exercer leurs fonctions, s'ils avoient quelque ulcere?* LXXIV. *Pourquoi le temple de* Brevis Fortuna? LXXV. *Pourquoi n'éteignoit on point la lampe?* LXXVI. *Pourquoi l'usage des lunes sur les pieds?* LXXVII. *Pourquoi les ans sont-ils sous la protection de Jupiter, & les mois sous celle de Junon?* LXXVIII. *Pourquoi dans*

dans le vol des oiseaux, le côté gauche est-il heureux? LXXIX. *Pourquoi avoit-on la permission de rapporter au milieu de Rome les cendres de ceux qui y avoient fait leur entrée triomphale?* LXXX. *Pourquoi les consuls étoient-ils priés de ne se pas trouver aux repas donnés à ceux qui faisoient des entrées triomphales?* LXXXI. *Pourquoi le seul tribun du peuple ne porte-t-il point de robe de pourpre?* LXXXII. *Pourquoi les faisceaux & les haches devant les préteurs?* LXXXIII. *Pourquoi la conduite des Romains à l'égard des Blétoniens?* LXXXIV. *Pourquoi commence-t-on le jour à minuit?* LXXXV. *Pourquoi les femmes étoient autrefois exclues de moudre & de cuisiner?* LXXXVI. *Pourquoi ne se marie-t-on pas au mois de mai?* LXXXVII. *Pourquoi diviser les cheveux d'une mariée avec un javelot?* LXXXVIII. *Pourquoi le mot* Lucar? LXXXIX. *Pourquoi le mot* Quirinalia? XC. *Pourquoi dans les sacrifices d'Hercule, on ne nomme aucun autre dieu, & on ne souffre aucun chien?* XCI. *Pourquoi les patriciens ne pouvoient-ils habiter le Capitole?* XCII. *Pourquoi couronne-t-on de branches de chêne celui qui a sauvé un citoyen à la guerre?* XCIII. *Pourquoi les vautours sont-ils préférés dans les présages?* XCIV. *Pourquoi le temple d'Esculape est-il hors de la ville?* XCV. *Pourquoi la loi défend-t-elle l'usage des légumes à ceux qui sont pro-*

feſſion de chaſteté? XCVI. *Pourquoi le châtiment des veſtales infidelles au vœu de virginité?* XCVII. *Pourquoi la cérémonie en uſage le jour des ides de décembre ?* XCVIII. *Pourquoi la premiere fonction des cenſeurs, entrant en charge, eſt de s'occuper des oies ſacrées, & de faire repeindre les ſtatues des dieux ?* XCIX. *Pourquoi les augures ſont-ils les ſeuls qui ne remplacent point ceux d'entr'eux qui ont été bannis ?* C. *Pourquoi le jour des ides d'août, les ſerfs ſont ſervis par leurs maîtres ?* CI. *Pourquoi l'uſage des* bullæ ? CII. *Pourquoi ne nomme-t-on les garçons que le neuvieme jour de leur naiſſance, & les filles le huitieme ?* CIII. *Pourquoi le nom* Spurii ? CIV. *Pourquoi le nom de* liber pater *à Bacchus ?* CV. *Pourquoi l'uſage différent ſur le jour du mariage des filles & des veuves ?* CVI. *Pourquoi le culte de la fortune, dite,* primo genita ? CVII. *Pourquoi le nom d'hiſtrions ?* CVIII. *Pourquoi le mariage entre proches eſt-il défendu ?* CIX. *Pourquoi le* flamen dialis *ne peut-il toucher ni farine, ni levain ?* CX. *Pourquoi la même défenſe pour la chair crue ?* CXI. *Pourquoi même défenſe & encore plus rigoureuſe au ſujet des chiens & des chevres ?* CXII. *Pourquoi ſemblables défenſes par rapport au lierre & à la vigne ?* CXIII. *Pourquoi ſon excluſion de toute magiſtrature ?*

LES DEMANDES

DES CHOSES ROMAINES,

C'est à dire, recherches des causes de plusieurs façons & coustumes de Rome.

QUESTION PREMIERE.

POURQUOY est-ce que lon commande aux nouvelles mariées de toucher au feu & à l'eau? Est-ce pour ce qu'entre les elements & principes dont sont composez les corps naturels, l'un de ces deux, à sçavoir le feu, est le masle, & l'eau, la femelle : & l'un leur donne le principe de mouvement, l'autre la proprieté de subject & de matiere : ou bien pource que le feu purge, & l'eau lave, & fault que la femme demeure pure & nette toute sa vie? Ou pource, que ne plus ne moins que le feu sans humeur n'a point de nourriture, & est sec, & aussi l'humeur sans chaleur demeure oysifve, sans rien engendrer ne produire : aussi le masle est sans effect & la femelle aussi quand ils sont separez l'un de l'autre, mais la conjonction des deux mariez ensemble est la perfection de leur vie & cohabi-

tation : ou pour ce qu'ils ne se doivent jamais abandonner l'un l'autre, ains participer à toute fortune l'un de l'autre, quand ils ne devroient avoir autre bien commun entre eux que le feu & l'eau seulement?

QUESTION II.

Pourquoy est-ce que lon allume aux nopces, cinq flambeaux, qu'ils appellent cierges, & jamais plus ny jamais moins? Est-ce pource que, comme dit Varro, les preteurs en usent de trois, & les ædiles de deux [1], (& ne seroit pas raisonnable qu'ils en eussent plus que les preteurs & les ædiles ensemble [2]), mesmement qu'il fault que lon aille allumer les flambeaux des nouveaux mariez chez les ædiles? Ou pource qu'en aiant à user de plusieurs, le nombre non-pair leur sembloit en toute autre chose meilleur, & plus parfait que le pair, & mesmement plus propre & mieulx convenable aux nopces, d'autant que le nombre pair reçoit division, & l'egalité des parts qui sont en luy a je ne sçay quoy du querelleux & du combattant, là où le non-pair ne se peult jamais bien diviser egalement qu'il n'y demeure tousjours quelque chose de com-

[1] C'est une faute : lisez : d'un plus grand nombre.

[2] Ce qui est dans cette parenthèse n'est pas dans le grec.

mun à departir : & entre tous les non-pairs il semble que le cinq est le plus nuptial & le mieulx seant au mariage, pour ce que trois est le premier non-pair, & deux le premier pair, & le cinq est composé de ces deux, comme du masle & de la femelle : ou plus tost pour ce que la lumiere est le signe de l'estre & de la vie, & la femme peult porter jusques à cinq enfans à un coup pour le plus [1] : à ceste cause ils accoustument de porter cinq cierges : ou pour ce qu'ils estiment que ceux qui se marient aient affaire de cinq dieux, de Jupiter parfaict, de Juno parfaitte, de Venus, de Persuasion, & de Diane, que les femmes reclament aux douleurs & travaulx de leurs enfantements.

Question III.

Pourquoy est-ce que y aiant plusieurs temples de Diane à Rome, il n'y en a qu'un, celuy qui est en la rue que lon appelle Patriciene, où les hommes n'entrent point ? Est-ce point pour un conte que lon en fait, que ancienement quelque femme estant là venue pour adorer la deesse, elle y fut violée, & celuy qui la forcea y fut

[1] Plutarque ne parle que du nombre d'enfans qu'une femme peut avoir en plusieurs couches. C'est ce que le traducteur Anglois a très-bien rendu : « And its natural to a woman, for the most part, to bring forth so far as five successively ».

deschiré par les chiens ? depuis lequel inconvenient une superstitieuse crainte s'en estant mise ès entendements des hommes, ils n'y entrent plus.

QUESTION IV.

Pourquoy est-ce qu'ordinairement ès autres temples de Diane on fiche des cornes de cerf, & en celuy qui est au mont Aventin il y a des cornes de bœuf ? Est-ce pour la memoire d'un ancien accident ? car on dit, que jadis au païs des Sabins il nasquit à Antron Coratius une vache qui devint belle & grande à merveille par dessus toutes les autres, & qu'un certain devin luy dit, qu'il estoit predestiné que la ville qui immoleroit ceste vache à Diane au mont Aventin, seroit (une fois [1]) très-puissante, & domineroit toute l'Italie. Cest homme s'en vint à Rome en deliberation d'y sacrifier sa vache, mais un sien vallet vint secrettement faire entendre au roy Servius Tullius ceste prediction du devin : & Servius la communiqua au presbtre de Diane, Cornelius : parquoy quand Antron se vint presenter pour faire son sacrifice, Cornelius luy dit, qu'il s'allast premierement laver en la riviere du Tybre, pour ce qu'ainsi le portoit la coustume des sacrifians. Antron s'y en alla pour se laver,

[1] Ceci n'est pas dans le grec.

mais ce pendant Servius le prevint, qui immola la vache à la deesse, & en ficha les cornes dedans son temple. Juba recite ainsi ceste histoire, & Varro aussi, excepté que Varro n'escrit pas le nom d'Antron, & ne dit point que ce fust le presbtre Cornelius, mais seulement le secretain du temple, qui abusa le Sabin.

Question V.

Pourquoy est-ce que ceulx que lon a fait morts faulsement en païs estranger, encore qu'ils retournent, on ne les reçoit point à entrer par les portes des maisons, ains les fait on monter sur les tuiles, & les descend on au dedans par la couverture? Varro en rend une raison que j'estime du tout fabuleuse : car il dit, que durant la guerre de Sicile, il y eut une grosse bataille donnée par mer, & courut incontinent un bruit de plusieurs, comme s'ils y fussent morts, lesquels estans retournez moururent tous en peu de temps après : mais que l'un, ainsi qu'il vouloit entrer chez luy, trouva que la porte se ferma d'elle mesme [1] au devant de luy, & quelque effort que lon feist pour l'ouvrir, jamais elle ne se laissa aller, au moien dequoy cest homme s'estant

[1] [illegible], dans Plutarque même signifie également ce qui se fait de son propre mouvement, de soi-même, & ce qui se fait par hazard.

endormy devant sa porte, la nuict eut en dormant une vision qui luy enseignoit, comment il se devoit de dessus la couverture devaller avec une corde au dedans de sa maison, & que l'aiant ainsi fait il fut heureux le reste de sa vie, & vescut jusques à grande vieillesse : de là vint la coustume, qui depuis a tousjours esté observée. Mais à l'adventure que ceste façon est aucunement derivée des Grecs, lesquels n'estimoient point nets ceulx que lon avoit portez en terre comme morts, ou à qui on avoit fait la sepulture, & ne les recevoient point à hanter & frequenter parmy eulx, ny ne les laissoient point approcher des sacrifices : & dit on que l'un de ceulx qui furent tenus & subjets à ceste superstition nommé Aristinus, envoya en Delphes à l'oracle d'Apollo, le supplier de le delivrer des peines & difficultez où il se trouvoit à cause de ceste coustume, & que la prophetisse luy respondit,

> Fais de rechef ce que les femmes font
> A leurs enfants dont en couche elles sont,
> Et puis après fais aux dieux sacrifices,
> En leur rendant graces du benefice.

Ce que Aristinus aiant bien compris & entendu, se bailla aux femmes, comme s'il eust esté de nouveau enfanté, à laver, à emmaillotter, & à faire tetter : & que depuis tous ceux que lon

appelle Hysteropotmous, c'est à dire, à qui lon fait la fosse, comme s'ils fussent morts, ont tousjours fait de mesme : les autres disent, que devant que Aristinus fust jamais né, on faisoit cela à ceux qui avoient eu pareils accidents, & que c'est une coustume de toute ancieneté observée en tel cas : pourtant n'est il pas de merveille si les Romains aussi n'estimoient pas, que celuy duquel ils pensoient avoir faict les funerailles, & estre dèsjà en l'autre monde, au nombre des très-passez, deust entrer en la court par où eulx sortent, quand ils veulent aller sacrifier aux dieux, & par où ils rentrent quand ils ont sacrifié, ains vouloient que de dessus les tuiles, il descendist dedans la closture : car ils font ordinairement toutes leurs cerimonies de purifications au descouvert.

Question VI.

Pourquoy est-ce que les femmes baisent leurs parents en la bouche ? Est-ce comme la plus part le pense, pour ce qu'estant defendu aux femmes de boire du vin, la coustume fut introduite, que quand elles rencontreroient leurs parents, elles les baisassent en la bouche, pour convaincre celles qui en auroient beu ? Ou bien pour la raison qu'allegue le philosophe Aristote ?

Car ceste autre occasion qui est en la bouche de tout le monde, & que lon dit estre advenue en plusieurs lieux, fut hardiment exècutée par les dames Troienes, en la coste de l'Italie : car comme leurs hommes fussent descendus en terre, elles meirent le feu dans leurs vaisseaux, pour l'envie qu'elles avoient de mettre fin, comment que ce fust, à leur longue peregrination, & de se delivrer des travaulx & dangers de la mer, mais craignans la fureur de leurs hommes à leur retour, elles allerent au devant de leurs parents & amis, qu'elles saluerent en les ambrassant, & les baissant en la bouche, & aiants appaisé leurs courroux par ce moien, recouvré leurs bonnes graces, elles continuerent depuis tousjours à user envers eux de ceste caresse, ou plus tost ce privilege là fut donné aux dames, comme chose qui leur apportoit honneur & credit, si lon voyoit qu'elles eussent beaucoup & de gens de bien qui fussent de leur race & parenté : ou pour ce qu'il estoit defendu d'espouser ses parentes, elles les pouvoient caresser jusques à les baiser, & leur est demouré ceste seule marque & communication de parenté : car par cy devant ils n'espousoient point les femmes de leur sang, comme encore ne font ils pas au jourd'huy leurs tantes ny leurs sœurs, & a esté bien tard qu'ils ont permis de contracter mariage avec les cousines, pour une

telle occasion. Il y eut un presonnage qui avoit faute de biens, mais au demourant fort homme de bien, & plus agreable que nul des autres qui s'entremissent du gouvernement de la chose publique : il espousa une siene cousine heritiere, de laquelle il eut beaucoup de biens, & devint riche, il en fut accusé devant le peuple, mais en faveur de luy le peuple n'en voulut point enquerir plus avant : & non seulement l'absolut de crime, ains dès lors feit un statut, par lequel il fut dit, que de là en avant il seroit loisible d'espouser jusques aux cousines germaines & au dessoubs, mais au dessus non.

QUESTION VII.

Pourquoy est-ce qu'il est defendu au marry de recevoir don de sa femme, & à la femme de son mary ? Est-ce point pour ce, que comme Solon ordonna que les donations faites par les mourans teinssent, sinon qu'elles eussent esté faites par force ou par induction de femme ? Exceptant la force, comme contraignant la volonté ; & la volupté, comme decevant le jugement : aussi ont ils estimé, que les donations mutuelles entre le mary & la femme estoient telles. Ou bien pour ce qu'ils estimoient le

donner, un mauvais ſigne d'amitié [1], d'autant que & les eſtrangers donnent bien, & ceux qui n'aiment point : pour ceſte cauſe ils ont voulu oſter ceſte flatteuſe careſſe du mariage, à fin que l'amour mutuel y fuſt entre les parties, ſans ſalaire ny loyer mercenaire quelconque, gratuitement, & pour le regard d'eulx meſmes, & non point d'autres. Et pour ce que les femmes le plus communement ſe laiſſent aller aux eſtrangers, en prenant & recevant d'eux des preſens [2], il leur a ſemblé que cela avoit plus de dignité que les honneſtes femmes aimaſſent leurs propres marits ſans qu'ils leur donnaſſent : ou plus toſt pour ce qu'il faut, que tous les biens du mary ſoient communs à la femme, & de la femme au mary : car celuy qui reçoit apprent à reputer que ce qui luy eſt donné n'eſtoit pas ſien auparavant, tellement qu'en donnant pour peu que ce ſoit, ils oſtent tout le demourant [3].

[1] Réflexion très vraie & confirmée par l'expérience journaliere.

[2] Nous ſommes beaux, nous avons de l'eſprit ;
Avec cela, bonnes lettres de change :
Il faudroit être bien étrange,
Pour réſiſter à tant d'appas,
Et ne plus tomber dans les lacs
De gens qui ſemeront l'argent & la fleurette,
Et dont la perſonne eſt bien faite.

[3] Il eſt certain que dans le mariage l'union eſt d'autant plus grande que la communauté de biens eſt plus parfaite & ſans partage.

QUESTION VIII.

Pourquoy eſt-ce qu'il leur eſt defendu de recevoir don quelconque de leur gendre, ou de leur beau pere? Eſt-ce point du gendre, de peur que par le moien du pere le don ne retournaſt à la femme? Et du beau pere, pour ce qu'il ſembloit juſte, que celuy qui ne pouvoit donner, ne peuſt auſſi recevoir en don?

QUESTION IX.

Pourquoy eſt-ce, que quand ils retournent d'un voyage loingrain au pais, ou ſeulement des champs à la ville, s'ils ont leurs femmes à la maiſon ils envoient devant, pour leur faire ſçavoir leur arrivée? Eſt-ce point pour leur donner aſſeurance qu'ils ne veulent rien faire finement ny malicieuſement envers elles? Car arriver ſoudainement à l'improuveu, eſt une maniere d'aguet & de ſurpriſe: ou bien pour ce, qu'ils ſe haſtent de leur envoyer donner une bonne nouvelle de leur venue, comme ſe renans pour aſſeurez qu'elles les attendent & les deſirent: ou plus toſt pour ce que eux meſmes deſirent ſçavoir de leurs nouvelles, ſi ils les trouveront ſaines, & attendans à grande devotion leur retour: ou pource que les femmes ont pluſieurs petits negoces & beſongnes

à la maiſon, pendant que leurs marits n'y ſont pas, & bien ſouvent de petites hargnes & querelles alencontre de leurs domeſtiques, ſervans ou ſervantes: à fin doncques qu'oſtant toutes ces petites faſcheries là, elles facent un receuil gracieux & paiſible à leurs marits, ils leur envoyent devant faire tels advertiſſemens.

QUESTION X.

Pourquoy eſt-ce, que quand ils adorent & prient les dieux ils couvrent leurs teſtes, & au contraire quand ils rencontrent des perſonnages qui meritent qu'on leur face honneur, ſi d'adventure ils ont la teſte couverte de leurs robes, ils ſe deſcouvrent? Car il ſemble que cela rende la premiere doubte plus malaiſée à ſoudre: car ſi ce que lon recite d'Æneas eſt veritable, que paſſant Diomedes au long de luy, ainſi qu'il ſacrifioit, il ſe couvrit la teſte, & acheva ſon ſacrifice: il y a raiſon & conſequence, ſi lon ſe couvre devant ſes ennemis, de ſe deſcouvrir quand on rencontre des gens d'honneur ou de ſes amis: car la façon de ſe couvrir devant les dieux n'eſt pas proprement venuë pour eux, mais par accident, & en eſt tousjours demourée la couſtume, depuis ce qu'Æneas le feit ainſi pour l'occaſion ſus ditte. Mais s'il faut dire quelque choſe

davantage, il n'eſt jà beſoing que d'enquerir ſeulement, pourquoy c'eſt qu'ils couvrent leurs teſtes quand ils prient les dieux, pour ce que l'autre en depend & s'en enſuit: car ils ſe deſcouvrent devant les hommes de dignité & d'authorité, non pour leur faire plus d'honneur, mais au contraire pour leur oſter & diminuer l'envie, de peur qu'ils ne ſemblent requerir qu'on leur face autant d'honneur qu'aux dieux, ny ſouffrir ou prendre plaiſir que lon les revere de meſme les dieux: & quant aux dieux, ils les prient & adorent ainſi, ou par humilité, s'humilians devant eux, en affublant leurs teſtes: ou plus toſt pource, qu'ils craignent qu'en faiſant leur priere il ne vienne de dehors quelque voix de mauvais & ſiniſtre preſage qui leur donne à l'ouye: à l'occaſion de quoy ils tirent leur robbe juſques ſur leurs aureilles: car qu'il ſoit vray qu'ils aient ſoigneuſement l'œil à prouvoir que telle choſe n'advienne, il appert par ce que quand ils vont à l'oracle, pour avoir reſponſe de quelque demande, ils font faire grand bruit à l'environ, en frappant & faiſant ſonner alentour des vaſes de cuivre: ou pour ce que, comme dit Caſtor, en accordant les façons Romaines avec celles des philoſophes pythagoriens, le dæmon ou bon ange qui eſt dedans nous, prie & ſupplie les dieux de dehors, donnant couvertement à entendre par

ceſt affublement de reſte, que l'ame eſt ainſi affublée, couverte & cachée par le corps.

QUESTION XI.

Pourquoy eſt-ce qu'ils ſacrifient à Saturne la teſte deſcouverte ? Eſt-ce pour ce qu'Æneas fut celuy qui introduiſit la couſtume de ſe couvrir la teſte en ſacrifiant, là où le ſacrifice de Saturne eſt beaucoup plus ancien? Ou pource qu'ils ſe couvrent devant les deitez celeſtes ? Mais quant à Saturne ils le reputent dieu d'icy bas & terreſtre : ou pour ce qu'il n'y a rien de caché ny de couvert en la verité ? Or les Romains eſtiment Saturne pere de la verité.

QUESTION XII.

Pourquoy eſt-ce qu'ils eſtiment Saturne pere de la verité? Eſt-ce point pour ce que, comme aucuns des philoſophes, ils ont opinion que Saturne ſoit le temps ? or le temps eſt celuy qui deſcouvre la verité : ou pour ce que les fables des poëtes racontent, que ſoubs Saturne regnoit l'aage doré, & la vie des hommes eſtoit très juſte? Il falloit doncques auſſi conſequemment qu'il y euſt beaucoup de verité.

QUESTION

QUESTION XIII.

Pourquoy est-ce qu'ils sacrifient au dieu qu'ils appellent Honor, c'est à dire, gloire ou honneur, la teste descouverte ? Est-ce point pour autant que l'honneur & la gloire est chose evidente, notoire & descouverte à tous ? Et pour la raison qu'ils se descouvrent devant les gens de bien & d'honneur, pour la mesme adorent ils aussi la deité d'Honneur à teste descouverte.

QUESTION XIV.

Pourquoy est-ce que les fils portent & convoyent leurs peres en terre les testes couvertes, & les filles descouvertes, & les cheveux destressez & pendents ? Est-ce pour autant qu'il faut que les masles honorent leurs peres comme dieux, & que les femelles les lamentent comme hommes trespassez ? Ainsi la loy attribuant à chasque sexe ce qui luy est propre, a fait ce qui estoit bien seant & convenable à chascun. Ou pour ce que cela est propre au deuil qui est hors de la coustume ordinaire ? Or est-il plus ordinaire aux femmes de sortir en public les testes voilées & couvertes, & aux hommes les testes nues & descouvertes : car mesme entre les Grecs quand il arrive quelque calamité publique, la

couſtume eſt, que les femmes tondent leurs cheveux, & les hommes les portent longs, pour ce que l'ordinaire eſt que les hommes aillent tondus, & les femmes portent les cheveux longs: & qu'il ſoit ainſi, que les fils couvrent leurs teſtes pour la cauſe que nous avons ditte, il ſe peut inferer par ce que Varron eſcrit : qu'ès funerailles & alentour des tombeaux de leurs peres ils ſe portent avec telle reverence, comme ès temples des dieux, tellement que quand ils en ont bruſlé les corps, le premier os qu'ils en rencontrent ils diſent que celuy qui eſt mort eſt devenu dieu. Au contraire, il n'eſtoit aucunement permis aux femmes de voiler ny couvrir leurs teſtes : & trouve lon par eſcript que le premier qui repudia ſa femme fut Spurius Carvilius, à cauſe qu'elle ne portoit point d'enfans : le ſecond Sulpicius Gallus, pour ce qu'il avoit veu qu'elle avoit tiré ſon veſtement ſur ſa teſte : & le troiſiéme Publius Sempronius, pour ce qu'elle avoit aſſiſté à veoir des jeux funebres.

Question XV.

Pourquoy eſt-ce que, veu qu'ils eſtiment Terminus, qui ſignifie Borne, eſtre un dieu, duquel ils celebrent la feſte, qu'ils appellent Terminalia, neantmoins ils ne luy ſacrifient

jamais aucune beste? Est-ce pour ce que Romulus ne meit point de bornes à son païs, à fin qu'il luy fust loisible de s'eslargir & en prendre là où il voudroit, & reputer toute terre sienne, jusques où, comme disoit le Laconien, la picque pouvoit attaindre. Mais Numa Pompilius, estant homme juste & droitturier, sachant comme il faut conserver les droits de la société humaine, & se rendre subject à la raison, feit borner sa terre, ses voisins appellez, & nomma les bornes & limites Terminus, comme conservateur & garde de paix & d'amitié entre les voisins, lequel il estima devoir estre conservé pur & net de sang, & impollu de meurtre.

QUESTION XVI.

Pourquoy est-ce qu'il n'est pas loisible aux servantes d'entrer dans le temple de la deesse Leucothea, & que les dames y en meinent une toute seule, laquelle elles frappent en la jouë, & la soufflettent? Quant à celle qui est ainsi souffletée, cela tesmoigne qu'il ne leur est point permis d'y entrer: & quant aux autres, c'est pour une fable poëtique qui dit que Ino, jadis estant jalouse d'une siene servante & de son mary, en devint furieuse alençontre de son propre fils. Les Grecs tienent que ceste servante estoit de nation Ætoliene, & qu'elle s'appelloit

Anthiphere. Et pourtant en noſtre païs en la ville de Chæronée, devant le temple de Leucothée, le ſecretain prenant un fouët crie, qu'il n'y ait ſervant ny ſervante qui s'ingere d'y entrer, ny Ætolien, ny Ætoliene.

QUESTION XVII.

Pourquoy eſt-ce qu'au temple de ceſte deeſſe on ne prie jamais pour ſes propres enfans, mais bien pour ſes nepveux? Eſt-ce pource que Ino aima jadis fort ſa ſœur, juſques à donner la mammelle à ſon fils, & fut mal fortunée en ſes propres enfans? Ou bien pour ce qu'autrement ceſte couſtume eſt fort cordiale & honneſte, & qui induit les cœurs des hommes à porter amour & affection à ſes alliez.

QUESTION XVIII.

Pourquoy eſt-ce que pluſieurs riches hommes conſacroient & donnoient la dixme de tous leurs biens à Hercules? Eſt-ce pour ce que luy meſme eſtant à Rome, ſacrifia la dixme des bœufs qu'il avoit oſté à Geryon, ou pour ce qu'il delivra les Romains du tribut de la dixme de leurs biens qu'ils ſouloient payer à ceux de la Thoſcane? Ce qui toutefois ne ſe treuve point eſcrit en hiſtoire authentique & digne de

foy ; mais comme à un dieu grand mangeur ; qui aimoit à bien repaiſtre, ils offroient & ſacrifioient ainſi abondamment & plantureuſement : ou plus toſt pour ce qu'ils vouloient par ce moien diminuer un peu leur exceſſive richeſſe, qui ordinairement eſt odieuſe aux eſtats populaires, ne plus ne moins que s'ils euſſent, par maniere de dire, retrenché un peu de leur en-bonpoint, qui ſeroit venu à une extremité de graiſſe & de corpulence, eſtimans par ce racourciſſement faire honneur & ſervice agreable à Hercules, comme à celuy qui prenoit plaiſir à veoir ainſi conſumer & reſſerrer toute ſuperfluité, pour ce qu'en ſon vivant il auroit eſté content de peu, ſans delices ne ſuperfluité quelconque.

QUESTION XIX.

Pourquoy eſt ce qu'ils commancent leur année au moys de janvier ? Car anciennement le moys de mars alloit devant, comme lon peut juger par pluſieurs autres conjectures, & meſmement par ce que le cinquieme moys après mars s'appelle encore quintilis, & le ſixiéme ſextilis, & tous les autres conſequemment par l'ordre des nombres, juſques au dernier qu'ils appellent decembre, ce qui fait penſer & dire à quelques-uns, que par cy devant les Romains accompliſſoient leur année en dix moys, adjouſtant

aux dix moys quelque nombre de jours par dessus les trente. Les autres escrivent que decembre estoit le dixiéme après mars, & janvier l'unziéme, & febvrier le douziéme, auquel ils usent de quelques sacrifices d'expiation & purgation, & si sacrifient & font offrandes aux trespassez, comme à la fin de l'année : mais que depuis ils ont esté transposez, & a lon mis janvier le premier, pour ce qu'au premier jour d'iceluy que lon appelle les calendes de janvier, les premiers consuls furent installez lors que lon chassa les roys hors de Rome. Mais il y a plus d'apparence en ceux qui disent que Romulus estant homme martial, qui n'aimoit que la guerre & les armes, comme celuy qui pensoit estre fils de Mars, preposa à tous les autres moys celuy qui portoit le nom de son pere. Mais Numa puis après qui estoit homme paisible, & qui taschoit à divertir les cœurs de ses citoiens de la guerre à l'agriculture, donna le premier lieu à Janvier, & feit de grands honneurs à Janus, comme à celuy qui avoit esté homme plus addonné au labeur de la terre, & gouvernement politique, que non pas à l'exercice des armes. Ou bien advisez si Numa auroit point plus tost choisi ce commancement là de l'année, comme le plus convenable à la nature au regard de nous : car en general il n'y a rien de ce qui tourne en un

cercle qui soit selon nature ne premier ne dernier, mais par ordonnance & institution des hommes, les uns commancent leur temps à un point, les autres à un autre, & ceux qui le commancent au solstice d'hyver, le font avec meilleure raison, lorsque le soleil cessant de passer oultre, commance à retourner & reprendre son chemin devers nous : car il semble que ce soit, & selon nature, & au regard de nous, le plus raisonnable commancement, d'autant qu'il nous augmente le temps de la lumiere, & diminue celuy des tenebres, & nous approche l'astre qui est le dominateur, gouverneur & conducteur de toute substance transitoire.

QUESTION XX.

Pourquoy est-ce que les femmes parans la chapelle de la deesse feminine, qu'elles appellent la bonne deesse, n'apportent jamais à la maison des branches de meurtre, combien qu'elles y employent toutes autres sortes de fleurs & de feuillages? Est-ce pour ce que quelques uns racontent fabuleusement, que c'estoit la femme d'un Flavius devin, laquelle beuvoit du vin à cachettes, & y aiant esté surprise par son mary, elle en fut fouettée de verges de meurtre, & pour ceste cause n'y porte lon point de ramée de meurtre, mais on luy fait offrande de vin, que lon

furnomme du laict? Ou bien pour ce qu'il faut que celles qui font & qui assistent à ceste cerimonie là, soient nettes de toutes sortes de pollutions, mais spécialement de celle de Venus? Car non-seulement elles mettent hors de la maison où ce service se fait à la deesse, les hommes, mais aussi tout ce qui autrement est de sexe masculin: c'est pourquoy elles detestent le meurte, comme estant consacré à Venus, tellement qu'il semble qu'ils appelloient anciennement Venus Myrtea, qu'ils appellent maintenant Murcia [1].

QUESTION XXI.

Pourquoy est-ce que les Latins reverent le pivert, & se gardent bien de luy mal-faire? Est-ce pour ce que lon dit que Picus jadis par les enchantemens & sorcelleries de sa femme changea de nature, & fut transformé en un pivert, soubs laquelle forme il donna des oracles, & rendit responses à ceux qui luy proposoient quelques demandes: ou bien pour ce, que cela est de tout point incroyable & estrangement fabuleux? L'autre fable que lon en raconte semble avoir plus de verisimilitude, que quand Remus & Romulus furent exposez, non seulement une louve leur bailla son pis à tetter, mais

[1] Quin & ara vetus fuit veneri myrteæ, quam nunc Murciam vocant. *Plin. Hist. nat.* XV, 36.

aussi un pivert y survint qui leur apporta la becquée : auquel propos encore voit on ordinairement, comme recite Nigidius, que là où hante le pivert en quelque fonceau couvert de bois & de ramée, là repaire aussi coustumierement le loup. Ou plus tost pour ce, que consacrans à chasque Dieu chasque sorte d'oiseau, ils reputent celuy là sacré à Mars, pour ce qu'il est courageux & hardy, & a le bec si fort, qu'il ruine un chesne, le perçant à force de becquetter jusques à la mouëlle.

Question XXII.

Pourquoy est-ce qu'ils estiment que Janus ait eu deux visages, & de faict le peignent & le moulent ainsi ? Est-ce pour ce que de nation il estoit Grec, venu de la Perrœbie, ainsi comme l'on trouve par escript ès histoires, & passant en Italie il s'habitua au païs parmy les Barbares qui y estoyent, desquels il changea le langage, & les façons de vivre ? Ou plus tost pource qu'il leur enseigna & persuada de vivre ensemble civilement & honnestement en labourant la terre, là où auparavant ils avoient des meurs & façons de faire sauvages, sans loy ny justice quelconque [1] ?

[1] Les Mythologues assignent encore d'autres raisons.

Question XXIII.

Pourquoy eſt-ce qu'ils vendent les choſes néceſſaires aux funérailles, dedans le temple de la deeſſe Libitine, eſtimans que ce ſoit Venus? Eſt-ce point une des ſages inventions du roy Numa, à celle fin de leur apprendre à n'avoir point cela en horreur ny ne le fuir point, comme choſe qui rendiſt l'homme pollu? Ou bien pour ce que cela eſt un record qui leur reduit en memoire, que tout ce qui a eu commancement de naiſſance, aura auſſi fin de mort, comme eſtant le naiſtre & le mourir ſoubs le gouvernement & puiſſance d'une meſme deïté? Car meſme en la ville de Delphes il y a une petite image de Venus, que lon ſurnomme ſépulchrale, devant laquelle on evoque les ames des treſpaſſez, pour recevoir les offrandes des liqueurs que lon leur reſpand.

Question XXIV.

Pourquoy eſt-ce qu'ils ont en chaſque moys trois commancemens & prefixions, ne gardans pas meſmes intervalles de jours entredeux? Eſt-ce pource que, comme Juba eſcrit, les magiſtrats au premier jour qu'ils nommoient les calendes, avoient accouſtumé d'appeller le peuple, & luy denoncer que les Nonnes, c'eſt à dire, la foire

ou le marché, feroient le cinquiéme jour d'après [1]: & quant aux ides, ils le reputoient un jour fainct & facré? Ou pource que mefurans & terminans le temps aux differences de la lune, ils voyoient qu'elle avoit trois principales diverfitez par chafcun moys, la premiere quand elle eft toute cachée en fa conjonction avec le foleil: la feconde, quand elle s'efloigne des raions du foleil, & commance à apparoir en croiffant fur le feoir du cofté de foleil couchant: la troifiéme, quand elle eft toute pleine [2]: ils nomment fon abfconfion & cachement les calendes, pource que ce qui fe fait ocultement & à cachettes, ils le difent clam, & celare cacher [3]. Et le premier jour de fon illumination, que nous appellons Neomenie, c'eft à dire, nouvelle lune, ils l'appellent à bonne occafion Nonnes, pource que ils nomment ce qui eft nouveau, jeune, comme nous faifons [4]: & les ides font nommées de ce mot εἶδος, qui fignifie beauté, pource que la lune eftant lors toute

[1] Macrob. Saturn. I, 15. Varro, L. V. *de ling. lat.*

[2] Dans fon oppofition.

[3] Cette étymologie eft puérile. « Primi dies menfium, *dit Varron*, nominati calendæ, ab eo » quod iis diebus calentur (vo» centur) ejus menfis nonæ à » pontificibus ».

[4] Suivant Varron. *Ib.* Nonæ appellatæ, aut quod ante diem nonum eidus femper, aut quod ut novus annus kalendæ januariæ ab novo fole appellatæ, novus menfis, nova luna noneis. Eodem die ab agris ad regem conveniebat populus.

pleine, eſt en ſa perfection de beauté : ou bien ils tirent ceſte denomination de ce mot Dios, qui eſt à dire Jupiter [1]. Et ne faut pas en cela rechercher exactement le nombre des jours, ny calomnier ceſt uſage là, pour peu de faute qui s'y treuve, veu que maintenant meſme que la ſcience des aſtres, que lon nomme aſtrologie, a pris ſi grand accroiſſement, l'inegalité du cours de la lune ſupaſſe encore l'experience des mathématiciens, & ne la peuvent regler à certaine raiſon.

Question XXV.

Pourquoy eſt ce qu'ils reputent les lendemains des calendes, des nonnes, & des ides, malencontreux, de ſorte qu'ils n'entreprennent jamais voyage, ny ne ſe mettent jamais aux champs, à ces jours là ? Eſt-ce pourautant que, comme pluſieurs eſtiment, & comme Titus Livius l'eſcrit, les tribuns militaires, du temps qu'ils

[1] Macrobe, Saturn. I, 15, ajoute une autre étymologie : « Nobis, dit-il, illa ratio nominis vero proprior exiſtimatur, ut idus vocemus diem, » qui dividit menſem. Iduare » enim Hetruſcâ linguâ dividere » eſt : unde vidua quaſi valde » idua, id eſt, valde diviſa, » aut vidua, id eſt, à viro di» viſa ». C'eſt dans ce ſens qu'Horace a pris ce mot, lorſqu'il dit, Od. L. IV, 12.

. . . . . Idus tibi ſunt agendæ,
Qui dies menſem veneris marinæ
Findit aprilim.

avoient l'authorité souveraine, meirent aux champs l'armée Romaine le lendemain des ides du moys que lon appelloit pour lors quintile, & maintenant juillet, ils furent desconfits en bataille par les Gaulois, le long de la riviere d'Allia, & consequemment perdirent la ville mesme de Rome, & pour ceste occasion ce lendemain des ides estant tenu & reputé pour sinistre, la superstition venant à poulser plus oultre, la coustume, comme il se fait ordinairement, a rendu le lendemain des nonnes, & le lendemain des calendes, à l'opinion des hommes, en pareille crainte & semblable religion. Mais à cela il y a plusieurs oppositions & objections: car premierement ils perdirent la battaille à autre jour qu'à celuy duquel il est question, & appellent encore le jour de la battaille d'Allia du nom de la riviere, l'aians en abomination, comme malheureux, pour ceste raison là. Et puis ils ont plusieurs autres jours qu'ils estiment sinistres & malheureux, mais pour cela ils ne redoubtent pas les autres jours qui sont de semblable denomination en chascun moys, ains chascun jour à part seulement au moys que le desastre leur est arrivé. Et que le malheur d'un jour ait attaché ceste superstitieuse crainte à tous les lendemains des calendes, des nonnes & des ides, il y a bien fort peu d'apparence. Prenez donc-

ques garde, que comme lon a consacré le premier moys aux dieux celestes, & le second aux terrestres, auquel on fait quelques cerimonies & sacrifices d'expiation & de purification, & presente lon des offrandes & services aux trespassez : aussi entre les jours des moys les trois qui sont comme les chefs & les principaux, ils ont voulu qu'ils fussent festez & sanctifiez : mais ceux d'après, les aiant dediez aux demy-dieux & aux trespassez, ils les ont aussi consequemment estimez malencontreux & mal propres à faire ou entreprendre aucune chose : car les Grecs adorans & servans les dieux aux premiers jours des moys, ont attribué les deuxiemes aux demy-dieux & aux dæmons, comme aussi ès festins ils boivent la seconde couppe aux demy-dieux & demy-deesses. En somme, le temps est une espece de nombre & le commancement du nombre est ne sçay quoy de divin, car c'est l'unité : & celuy qui vient après le deux est contraire au commancement, & est le premier des pairs. Or le nombre pair est defectueux, imparfait, & indefiny : comme à l'opposite le non-pair termine, & est terminé & parfait : voylà pourquoy les nonnes succedent aux calendes cinq jours après, & les ides aux nonnes neuf jours après, car les non-pairs terminent les commancemens, mais ceux qui viennent après les commancemens,

eſtans pairs, ils n'ont point de rang ny de puiſſance : c'eſt pourquoy ils ne commancent aucune entrepriſe de grande œuvre, ny aucun voyage à ces jours là. A quoi ſe peur rapporter le propos que dit anciennement Themiſtocles, que le lendemain prit une fois querelle alencontre de la Feſte, diſant qu'il avoit beaucoup d'affaire & beaucoup de peine, & qu'il preparoit & acqueroit, avec beaucoup de travail, les biens dont la feſte jouiſſoit à ſon aiſe en tout repos & loiſir [1], à quoy la feſte luy reſpondit, tu dis la verité, mais ſi je n'euſſe eſté, tu ne fuſſes pas auſſi. Themiſtocles teint ce propos là aux capitaines Atheniens, qui vindrent après luy, leur donnant à entendre qu'ils n'euſſent eux & leurs faicts nulle part comparu, ſi luy premier n'euſt ſauvé la cité d'Athenes. Pourautant donc que toute entrepriſe, & tout voyage d'importance, a beſoing de quelques proviſions & de quelques preparatifs, & que les Romains anciennement aux jours de feſtes ne faiſoient aucune beſongne, ny aucune proviſion : ains eſtoient du tout adonnez & occupez au ſervice de Dieu, & faiſoient cela,

[1] Liſez au contraire : le lendemain prit une fois querelle à l'encontre de la feſte, diſant qu'elle avoit beaucoup d'affaire & beaucoup de peine, & qu'elle préparoit & acquéroit avec beaucoup de travail, les biens dont il jouiſſoit à ſon aiſe en tout repos & loiſir.

comme encore aujourd'huy, quand les presbtres commancent un sacrifice ils cryent devant à haute voix aux assistans, Hoc age, c'est à dire, fay cecy : il est vraisemblable qu'ils ne se mettoient pas en chemin d'un long voyage, ny à l'entreprise d'un grand affaire, incontinent après la feste, pource qu'ils n'avoient pas fait leurs apprests, ains se tenoient en la maison tout le lendemain à penser à leurs affaires, & à se prouveoir des choses qui leur estoient necessaires. Ou comme encore jusques aujourd'huy, après qu'ils ont adoré & fait leur priere aux dieux dedans les temples, ils ont accoustumé d'y faire un peu de sejour, & de s'y asseoir : aussi n'estimoient-ils pas qu'il fust raisonnable de jetter immediatement après les jours de festes, les ouvrables, ains mettoient quelque espace & quelque intervalle entredeux, sachans bien que les affaires apportent tousjours plusieurs fascheries oultre l'opinion & la volonté de ceulx qui les ont en mains.

Question XXVI.

Pourquoy est-ce que les femmes en deuil portent des robbes blanches & la coiffure blanche aussi ? Est-ce point pour s'opposer à l'enfer & aux tenebres, qu'ils se conforment ainsi à la couleur, claire & reluisante ? Ou bien pource que comme

comme ils reveftent & enfepveliffent le corps du mort de draps blancs, ils eftiment que fes proches parents doivent auffi porter fa livrée, & parent le corps ainfi, pource qu'ils ne peuvent accouftrer l'ame, laquelle ils veulent accompagner luyfante & nette, comme celle qui deformais eft à delivre, & qui a parachevé un grand & divers combat? Ou bien pource qu'en telles chofes, ce qui eft plus fimple & de moindre couft, eft le mieulx feant, là où les draps d'autre teinture monftrent ordinairement ou une fuperfluité, ou une curiofité, car lon peult auffi bien dire du noir, comme de la couleur de pourpre, Les robbes & les couleurs font trompereffes. Et quant à ce qui eft de fon mefme noir, il eft tainct par nature, & non par artifice meflé & compofé d'obfcurité : par quoy il n'y a que le blanc qui foit tout pur, non mixtionné, ny fouillé d'aucune teinture, fans qu'on le puiffe imiter, & pourtant plus propre & plus convenable à ceulx que lon enterre, attendu que le mort eft devenu fimple, pur, exempt de toute mixtion, & delivre du corps, qui n'eft autre chofe qu'une tache & fouillure que lon ne peult effacer. En la ville d'Argos femblablement, quand ils portent le deuil ils veftent robbes blanches, comme dit Socrates, lavées en eau claire.

QUESTION XXVII.

Pourquoy est-ce qu'ils estiment toute la muraille de la ville sacrée & inviolable ; & les portes non ? Est-ce, comme dit Varron, pourautant qu'il fault estimer les murs saincts, à fin que lon combatte & que lon meure genereusement pour la defense d'iceulx ? Car il semble que ce soit la cause pour laquelle Romulus tua son frere Remus, pour ce qu'il entreprit de saulter par dessus un lieu sainct & inviolable, & le rendre profane & violable : là où au contraire, il n'estoit pas possible de consacrer & sanctifier les portes, par lesquelles il est force de transporter plusieurs choses necessaires, & mesmement les corps des trespassez. Et pourtant ceulx qui commançoient à fonder & bastir une ville, environnoient premierement avec une charrue tout le pourpris & l'enceinte qu'ils vouloient bastir, y attelans un bœuf & une vache : puis quand ils avoient ainsi trassé toute l'enceinte, ostoient le soc, & portoit la charrue par autant d'espace qu'il en falloit pour bastir les portes : comme voulans dire, que tout sillon qu'ils labouroient feroient sacré & inviolable [1].

[1] Le premier objet de Romulus, dit un savant, fut d'inspirer le respect pour la religion, & de la faire envisager comme le plus sûr garant de la tranquillité & de la sûreté des citoyens.

QUESTION XXVIII.

Pourquoy est-ce que quand les enfants jurent par Hercules, ils se font sortir hors de la maison, & aller dehors à descouvert? Est-ce, comme aucuns veulent dire, pource que garder les cendres & la maison ne plaist point à Hercules, ains vivre à la campagne, & coucher dehors? Ou plus tost, pource qu'entre les dieux il n'est pas proprement naturel, ains comme estranger venu de dehors? Car aussi ne jurent ils point par Bacchus soubs le toict de la maison, ains sortent dehors, pourautant qu'aussi luy entre les dieux est comme estranger. Ou bien cela est un propos qui se dit voirement par jeu aux enfants, mais à la verité c'est un moien de les retenir, & engarder de jurer facilement & soudainement, ainsi que disoit Phavorinus, car il a esté expressément introduit pour les retenir un petit, & leur donner, ce temps pendant qu'il leur fault sortir de la maison, loisir & espace d'y penser : & pourroit on avec Phavorinus, con-

Ainsi par une de ses premieres loix, il déclara que les murs de Rome étoient une chose sacrée. Et c'est d'après cette loi que Cicéron dit, *de nat. Deor.* II, *muros à pontificibus habitos esse sanctos, quos violare nefas esset.* D'où il résultoit qu'on ne pouvoit entrer ou sortir sans passer par les portes, à moins de s'exposer à une profanation qui entraînoit l'idée du crime le plus affreux. (Paul. Manut. *Lib. de Leg. Roman.*).

jecturer que ceste façon de faire ne soit pas commune aux autres dieux, mais propre à Hercules, pource que lon trouve escrit qu'il estoit si religieux & si retenu à jurer, que jamais en sa vie il ne jura que une seule fois, à Phyleus fils de Augias. Et pourtant la prophetisse de Delphes, qui se nomme Pythia, respondit un jour aux Lacedæmoniens :

Tous jurements quand vous interdirez,
De bien en mieulx amendans vous irez.

QUESTION XXIX.

Pourquoy est-ce qu'ils ne permettent pas que la nouvelle mariée passe d'elle mesme par dessus le seüil de l'huys, quand on la méne chez son mary, ains ceulx qui l'accompagnent l'enlevent & l'emportent au dedans ? Est-ce pour souvenance qu'ils emporterent ainsi les premieres femmes qu'ils ravirent par force, & qu'elles n'y entrerent pas d'elles mesmes de leur bon gré ? Ou si c'est pource qu'elles veulent que lon pense qu'elles entrent maugré elles, & non pas de leur bonne volonté, au lieu où elles doivent perdre leur pucellage ? Ou c'est un signe qu'elle n'en doit plus sortir ny abandonner la maison, sinon par force, tout ainsi comme elle y est entrée aussi par force : car en nostre païs de la Bœoce on brusle devant la porte de la nouvelle

mariée l'aixieu de la charette, ſur laquelle elle a eſté amenée en la maiſon de ſon mary : voulans par là luy donner à entendre, qu'il fault qu'elle y demeure veuille ou non, pource que la voyture qui la pourroit emmener eſt conſommée.

QUESTION XXX.

Pourquoy eſt-ce que quand ils introduiſent la nouvelle eſpouſée en la maiſon de ſon mary, ils luy font dire, Là où tu es caius, là je ſeray caia ? Eſt-ce pour teſmoigner par ces paroles, qu'elle entre pour eſtre incontinent commune en tous biens avec luy, & pour commander en la maiſon comme luy ? Car c'eſt autant à dire comme, là où tu feras maiſtre & ſeigneur, là ſeray dame & maiſtreſſe : & ont pris ces noms là, qui ſont communs, les premiers venus ſans autre raiſon, comme les juriſconſultes uſent de Caius Seius, Lucius Titius : & les philoſophes en leurs eſcholes uſent de Dion & de Theon. Ou bien c'eſt à cauſe de Caia Cecilia, belle & honneſte dame, qui jadis eut eſpouſé l'un des enfants de Tarquin, de laquelle on voit encore une image de bronze dedans le temple du dieu Sanctus [1], & y avoit encore ancienne-

[1] ἐν τῷ τοῦ Σάγκτου ἱερῷ, ce qu'Amyot a très bien rendu par ces mots, dedans le temple du dieu Sanctus. C'eſt donc une

ment ses patins & ses quenoilles, les uns pour signifiance qu'elle ne bougeoit de la maison, les autres pour monstrer la besongne qu'elle y faisoit.

QUESTION XXXI.

Pourquoy est-ce que lon chante ès nopces ceste parole si commune, Telassius ? Est il point tiré de ce mot grec, Talasia, qui signifie filure de laine ? Car ils appellent le pannier où les femmes mettent leurs laines, Calathus, & ceulx qui conduisent l'espousée la font seoir dessus une toison de laine, & elle porte la quenoille & le fuseau, & environne toute la porte de la maison de son mari de laine. Ou s'il est vray ce que disent les historiens, qu'il y avoit un jeune homme vaillant & adroict aux armes, & au demourant fort bien conditionné, qui se nommoit Talassius : & comme les Romains ravi-

faute très considérable du traducteur Anglois qui a traduit, *in the temple of M. Ancus.* Il faut seulement corriger le mot Σάγκτυ, & lire avec Pline (*Hist. nat.* VIII, 74.) Σάγκυ, *Sanci*, de Sancus : ce qui est conforme à l'inscription trouvée à Rome en 1574. La voici telle que la rapporte le nouvel éditeur de Pline, T. II, p. 74. SEMONI. SANCO. DEO. FIDIO. SACRUM. Ce dieu, suivant Festus, est le même qu'Hercule. Plusieurs auteurs en font mention sous les noms de *Sangus*, *Sanctus* & *Sancus*. Varron, *de Origin.* Ovide, L. IV, *Fastor.* Denys d'Halicarnasse, L. IV. Properce, L. IV. *De caco.* Silius Italicus, L. VIII. Voyez Ald. Manuce, L. I. *de Quæsit. per Epist.* I, où il rapporte l'inscription d'un vœu fait en l'honneur de ce dieu.

rent les filles des Sabins, qui estoient venues à Rome pour voir les jeux, quelques uns de basse condition aiants dependence de ce Talassius, en choisirent une fille fort belle de visage, & en l'emportant alloient criant pour leur seureté parmy les rues, A Talassius à Talassius, à fin que personne ne s'approchast d'eulx, ny n'attentast de la leur enlever, faisans entendre qu'ils la menoient pour femme à Talassius : les autres qui les reconctrerent par le chemin, les accompagnerent pour l'honneur de Talassius, & les suyvirent, en loüant la belle election qu'ils avoient faitte, & priants aux dieux qu'ils leur donnassent contentement : & pourautant que le mariage en fut heureux, ils accoustumerent depuis à chanter en toutes nopces ce nom là Talassius, tout ainsi comme les Grecs ont coustume de chanter Hymenæus.

QUESTION XXXII.

Pourquoy est-ce qu'au mois de may [1] ils jettent du pont de bois en la riviere des images d'hommes qu'ils appellent Argeos? Est-ce pour memoire que les Barbares qui anciennement habitoient en ce païs là, feirent ainsi mourir les

[1] Le savant P. Pétau, à qui l'on doit un si grand nombre de corrections utiles pour cette partie des Œuvres mêlées de Plutarque, ajoute en cet endroit, περὶ τὴν πανσέληνον.

Grecs qu'ils pouvoient prendre? Mais Hercules qui fut grandement estimé d'eulx pour sa vertu, leur osta ceste cruelle façon de tuer les estrangers, & leur enseigna ceste coustume de contrefaire leurs ancienes superstitions de jetter ces images. Or les anciens appelloient tous Grecs de quelque contrée qu'ils fussent, Argeos : si ce n'est qu'on veuille dire que les Argiens, estants ennemis des Arcadieus, à cause du voysinage, ceulx qui s'enfuirent d'Arcadie avec Evander, & se vindrent habituer en ce quartier là, reteindrent tousjours la haine & rancune qu'ils avoient de tout tems euracinée en les cueurs contre les Argiens.

QUESTION XXXIII.

Pourquoy est-ce qu'anciennement ils n'alloient jamais soupper hors de leurs maisons qu'ils ne menassent quant & eulx leurs petits enfants quand ils estoient encore ès premiers ans de leur enfance? Est-ce pour la mesme raison que Lycurgus voulut que les enfants entrassent & hantassent ès salles où les hommes mangeoient, à fin qu'ils s'accoustumassent de bonne heure à n'user point des voluptez de boire & de manger immodereement, comme bestes brutes & ravissantes, aiants les plus aagez qui les regardoient & le controlloient: & à celle fin aussi les peres mesmes

en fussent plus retenus & plus honestes pour la presence de leurs enfants, « Car là où les vieil- » lards sont dehontez, ce dit Platon, là est il » force que les enfans le soient encore bien da- » vantage ».

Question XXXIV.

Pourquoy est-ce que les autres Romains, faisans leurs offrandes, cerimonies & sacrifices pour les trespassez au moys de febvrier, Decimus Brutus, ainsi que dit Ciceron, les souloit faire au moys de décembre? Ce Brutus là estoit celuy qui le premier envahit le païs de Lusitanie, & passa avec armée la riviere d'Oblivion [1]. Est-ce pource que comme la plus part ont accoustumé de ne faire tels services pour les morts, que ce ne soit à la fin du jour, aussi sembloit il y avoir raison d'honorer les morts à la fin de l'année? Or est le moys de decembre le dernier de toute l'année. Ou bien pource que c'est un honneur que lon fait aux déitez terrestres? Or semble il, qu'il est lors la vraye saison de reverer ces dieux là terrestres, quand tous les fruicts de la terre

[1] τῆς λήθης ποταμὸν, le fleuve Lethé, petit fleuve autrefois nommé Linicus, maintenant Lima, entre le Minho & le Doiro. D'Anville, Géographie ancienne, *in-fol.* p. 8. Il est fait mention de ce fleuve, sous le nom de *fluvius Oblivio* dans l'épitome de Tite-Live, LV, & dans Florus, L. II, 17.

ſont entierement receuillis & ſerrez. Ou pource que lors qu'ils commancent à remuer la terre, pour faire leurs ſemailles, il eſt bien raiſonnable de avoir ſouvenance de ceulx qui ſont ſoubs la terre : ou pource que ce moys là eſt dedié & conſacré par les Romains à Saturne : car ils eſtiment Saturne, l'un des dieux de çà bas, & non pas, de là ſus : joinct que ſa plus ſolemnelle feſte, qu'ils appellent les Saturnalles, ſe celebre en ce moys là, où ils font plus d'aſſemblées & de grandes cheres, il penſa qu'il eſtoit raiſonnable que les treſpaſſez en ſentiſſent auſſi quelque petite partie : ou bien il fault dire, qu'il n'y euſt que Decimus Brutus ſeul qui ſacrifiaſt pour les morts en ce moys : car on fait le ſervice de Acca Larentia, & porte lon les effuſions ſolennelles de vin & de laict deſſus ſa ſepulture en ce moys là de decembre.

QUESTION XXXV.

Pourquoy eſt-ce qu'ils honorent ſi fort ceſte Acca Larentia, veu qu'elle a eſté courtiſane.? Car il y a bien une autre Acca Larentia nourrice de Romulus, ſurnommée Fabulla, à laquelle ils font honneur au moys d'avril : mais ceſte courtiſane cy eſt venue à eſtre renommée par un tel moien : Un ſecretain du temple d'Hercules, eſtant de grand loiſir, comme ils

ſont ordinairement, ne faiſoit le plus ſouvent que jouër tout ſe jour aux dez & aux oſſelets : & un jour advint par fortune, que perſonne ne s'y trouva de ceulx qui avoient accouſtumé de jouër & paſſer le temps en ceſt exercice avec luy : parquoy ne ſçachant que faire ny à quoy paſſer ſon temps, il s'adviſa de convier ſon dieu à jouër aux oſſelets avec luy, à telles conditions, que s'il gagnoit, Hercules luy deuſt envoyer quelque bonne adventure, & s'il perdoit qu'il luy deuſt appreſter bien à ſoupper, & une belle garſe pour coucher avec luy. Ces conditions ainſi ſpecificées, il jetta les dez, & advint qu'il perdit : parquoy voulant accomplir ce qu'il avoit promis, il feit appreſter un ſoupper plantureux à ſon dieu, & envoyant querir ceſte Acca Larentia, qui publiquement exerçoit le metier de courtiſanne, il la feſtoya, & après le feſtin la coucha dedans le temple meſme, puis ferma les portes ſur elle, & dit on que la nuict Hercules la vint voir, non qu'il en uſaſt comme homme, mais qu'il luy dit, que le lendemain matin elle s'en allaſt ſur la place, & que le premier homme qu'elle y rencontreroit, elle le careſſaſt, & en feiſt ſon amy. Larentia ſe levant le matin s'y en a alla, & rencontra un homme riche qui n'eſtoit point marié, & avoit jà paſſé la fleur de ſon aage,

appellé Tarrutius, & s'estant accointée de luy, tant qu'il vescut elle commanda tousjours en sa maison, & à sa mort par son testament il l'institua heritiere de tous ses biens. Depuis elle mesme venant à mourir, laissa toutes ses richesses à la ville, à l'occasion dequoy on luy fait encore ces honneurs.

QUESTION XXXVI.

Pourquoy est-ce qu'ils appellent l'une des portes de la ville Fenestre, auprès de laquelle est la chambre de Fortune ? Est-ce pourautant que le roy Servius qui fut très-heureux avoit bruit de coucher avec la Fortune, & qu'elle le venoit voir par la fenestre de sa chambre ? Cela est un conte fait à plaisir : mais après que le roy Tarquinus Priscus fut decedé, sa femme Tanaquil, estant femme sage, & qui vouloit regner, mettant la teste à la fenestre de la chambre, parla au peuple, & leur persuada d'elire Servius roy : c'est pourquoy le lieu a depuis retenu ce nom.

QUESTION XXXVII.

Pourquoy est-ce que des choses qui sont dediées & consacrées aux dieux, la coustume porte que les depoüilles seules conquises en guerre sur les

ennemis ſoient miſes à nonchaloir, & que lon les laiſſe deperir avec le temps, ſans qu'on les ait en reverence, ny qu'on les entretiene & reface quand elles vieilliſſent ? Eſt ce point à fin que croyant que leur gloire defaillant & ſe paſſant avec ces premieres deſpoüilles, ils cherchent tousjours nouveaux moiens de rapporter quelque recente marque de leur vertu ? Ou plus toſt, pource que le temps allant toujours conſumant les ſignes & marques de l'inimitié, qu'ils ont encontre leurs ennemis, il ſeroit odieux que eulx les allaſſent renouvellans : car meſme ceulx qui entre les Grecs ont les premiers fait des trophées de bronze ou de pierre, n'en ſont pas bien eſtimez.

Question XXXVIII.

Pourquoy eſt-ce que Quintus Metellus, ſouverain pontife, & au demourant reputé homme ſage & bien entendu en matiere de gouvernement, defendoit que lon ne priſt point les preſages des oiſeaux après le moys d'aouſt ? Eſt-ce pour autant que nous avons accouſtumé de vaquer à telles obſervations, ſinon au commancement ou pour le moins au hault du jour, & à l'entrée & au milieu du moys, & nous gardons de les faire ès jours du decours, comme eſtants inutiles à ceſt effect : auſſi reputoit il

que le temps d'après huict moys estoit comme les vespres, & le seoir de l'année declinante & tendante à sa fin, ou bien pource qu'il se faule servir des oyseaux, & observer leur vol, alors qu'ils sont entiers, & que rien ne leur default, comme ils sont avant l'esté : mais en automne, les uns sont maladifs & denuez de leurs pennages & forces, les autres sont encore trop jeunes & trop petits, les autres ne comparoissent du tout point, pource qu'ils sont passagers & s'en vont en icelle saison.

QUESTION XXXIX.

Pourquoy est-ce qu'il n'estoit pas loisible à ceulx qui n'avoient pas presté le serment d'homme de guerre, encore qu'ils fussent pour autre occasion dedans le camp, de tuer ny de frapper l'ennemy [1]? Ce que Caton mesme l'ancien donne à cognoistre en une missive qu'il escrit à son fils, par laquelle il luy manda, que s'il avoit accomply son temps, & que son capitaine luy eust donné congé, qu'il s'en retournast : ou bien s'il aimoit mieulx demourer là, qu'il demandast à son capitaine permission & licence de pouvoir combattre & tuer l'ennemy. Est ce pourautant

[1] Voyez ce serment militaire dans les notes de la nouvelle édition de Tacite, *in*-12, T. IV, p. 399 & 400.

qu'il faut qu'il n'y ait que la necessité seule qui permette de tuer un homme, & celuy qui le fait sans que la loy & le commandement de son superieur l'y contraigne, il est homicide? Et pourtant Cyrus loüa Chrysantas de ce qu'estant sur le poinct de tuer son ennemy, & aiant desjà haulsé le cymeterre pour luy en donner, soudain qu'il ouit le son de la trompette qui sonnoit la retraitte, il le laissa aller & ne le frappa point, comme luy estant defendu: ou pour ce qu'il fault que celuy qui se presente à combattre l'ennemy, s'il recule ou qu'il fuye, en rende compte, & qu'il en soit puny: car il n'eust pas tant fait de service à battre ny à tuer l'ennemy, comme il fait de dommage en restituant ou fuyant. Or celuy qui a congé de son capitaine n'est plus tenu ny obligé aux loix militaires, mais celuy qui a demandé la permission de faire ce que font les soudards qui sont enrollez & qui ont presté le serment, il se remet derechef en la subjection de la loy & de son capitaine.

QUESTION XL.

Pourquoy est-ce qu'il n'est pas permis au presbtre de Jupiter de s'huiler hors du couvert à l'air? Est-ce pourautant que lon n'estimoit pas honneste ne licite, que les enfans se despoüillassent devant leurs peres, ny le gendre devant

son beau pere, & ne se lavoient & estuvoient jamais ensemble ancienement? Or Jupiter est reputé son pere, & ce qui se fait à descouvert principalement semble se faire devant les yeux mesme de Jupiter : ou bien, ne plus ne moins que lon trouveroit estre peché & irreverence trop grande de se despoüiller à nud dedans un temple & lieu sainct & sacré, aussi portoient ils respect à l'air & au ciel ouvert, comme estant plein de dieux & de demy-dieux. C'est pourquoy nous faisons beaucoup de choses necessaires soubs le couvert, nous cachans & couvrans du toit des maisons devant les yeulx de la divinité. Et puis il y a des choses qui sont commandées par la loy au presbtre seul, & des autres à tous par le presbtre : comme, pour exemple, en nostre païs de la Bœoce porter chappeaux de fleurs sur la teste, laisser croistre ses cheveux, & porter espée, & ne jamais mettre le pied dedans les limites de la Phocide, sont tous devoirs & offices de celuy qui est capitaine general. Mais ne taster point de nouveaux fruicts que l'equinoxe automnal ne soit passé, ny ne tailler la vigne sinon après l'equinoxe du printemps, cela est intimé & declaré à tous par le capitaine general, car c'est la vraye saison qu'il fault faire l'un & l'autre. Au cas pareil aussi semble il, que parmy les Romains le propre devoir du presbtre soit, ne monter

point

point à cheval, n'eſtre jamais plus de trois nuicts hors la ville, n'oſter jamais ſon chappeau ou habillement de teſte, à raiſon duquel il eſt appellé en langage Romain, Flamen. Mais il y a beaucoup d'autres offices qui ſont notifiez & declarez à tous par le presbtre, entre leſquels l'un eſt, ne s'huiler & oindre jamais à l'air au deſcouvert : car les Romains avoient ceſte façon de faire pour fort ſuſpecte, & ont encore opinion, qu'il n'y a rien eu qui tant ait eſté cauſe de reduire les Grecs ſoubs le joug de ſervitude, & de les rendre laſches, que les parcs où les jeunes gens s'exercent à nud, & les jeux de la luicte, pour ce que tels exercices ont engendré par les villes beaucoup de perte de temps, d'oiſiveté, de pareſſe languiſſante, & de vicieuſes occupations, comme de faire l'amour aux jeunes garçons, & corrompre les corps des jeunes gens par les faire dormir & promener à certaine meſure, ſe mouvoir de mouvements compaſſez par art, garder une reigle de vivre exquiſe : par leſquelles façons de faire ils ne ſe ſont donnez de garde qu'ils ont oublié tout exercice des armes, & ont mieulx aimé eſtre tenus & eſtimez bons luicteurs, bons baladins, & beaux jeunes hommes bien mignons, que non pas bons pietons ne bons gendarmes. Or eſt il mal-aiſé de fuir ces inconveniens là, quand on s'accouſtume

à se despoüillller nud à descouvert devant tout le monde : mais ceulx qui s'huilent à couvert en la maison, & y traittent leurs corps, ne font point de faulte.

QUESTION XLI.

Pourquoy est-ce que l'anciene monnoye avoit d'un costé la teste de Janus à deux visages, & de l'autre costé la prouë ou la pouppe d'un batteau engravée ? Est-ce, comme plusieurs disent, pour honorer la memoire de Saturne, lequel passa en Italie par eau, dedans quelque vaisseau, mais cela se peult aussi bien dire de plusieurs autres : car & Janus & Evander & Æneas y vindrent semblablement par la mer, au moien dequoy lon pourroit à l'adventure conjecturer avec meilleure raison, qu'il y a aucunes choses qui sont bonnes & honnestes aux villes, & d'autres qui leur sont necessaires : & entre celles qui sont honnestes, la principale, le bon gouvernement : & entre les necessaires l'aisance de vivres. Or pour ce que Janus leur institua le bon gouvernement, en leur establissant de bonnes loix, & civilisant leur maniere de vivre, qui paravant estoit brutale, & que la riviere estant navigable leur fournit abondance de toutes choses necessaires, aucunes en remontant de la mer, & autres en avallant du costé de la terre : la monnoye

porte la marque du legiflateur, la tefte à deux faces, comme nous avons dit, à caufe de la mutation de façon de vivre qu'il introduifit, & de la riviere par le batteau : encore uferent ils d'une autre forte de monnoye, où il y avoit la figure d'un bœuf & d'un mouton & d'un porc engravée, d'autant que leurs richeffes procedoient principalement des nourritures, & leurs biens confiftoient en beftail : d'où vient que la plus part de leurs noms anciens eftoient Ovilij, Suillij, Bubulci, Porcij, c'eft à dire, bergers, bouviers, porchers, ainfi comme le dit Feneftella.

QUESTION XLII.

Pourquoy eft-ce qu'ils font leur trefor où ils retirent l'or & l'argent public du temple de Saturne, & auffi leurs archives où ils mettent tous leurs contraux, tiltres, & enfeignements? Eft-ce pour l'opinion commune que lon a, & la voix qui en eft en la bouche de tout le monde, que du regne de Saturne il n'y avoit point d'avarice n'y d'injuftice parmy le monde, ains regnoient loyauté, fidelité & juftice parmy les humains? Ou pour ce que c'eft luy qui a inventé les fruicts, & introduit l'agriculture & le labourage de la terre : car fa faulx fignifie cela, non pas ce que dit Antimachus, croyant au poëte Hefiode,

Saturne aiant la peau toute veluë
Couppoit avec sa grande faulx tortuë,
Au ciel ce dont engendré il estoit,
Et de son pere au lieu il se mettoit.

Or l'abondance des fruicts de la terre, & la vente d'iceux, est ce qui amene quantité de deniers. Voilà pourquoy ils font ce mesme dieu autheur & conservateur de leur felicité, dequoy porte tesmoignage ce que les assemblées qui se font de neuf en neuf jours sur la place qu'ils appellent Nundinas, c'est à dire, foires ou marchez, ils les estiment sacrées à Saturne : car la foison des fruicts est ce qui a donné commancement à l'emption & vendition. Ou bien pour ce que ces raisons là sont fort antiques, & que le premier qui feit du temple de Saturne à Rome le tresor de l'espargne publique fut Valerius Publicola, depuis que les roys furent chassez : il est vraysemblable de dire, qu'il choisit ce lieu là pour ce qu'il l'estima fort & seur en veuë de tout le monde, & par consequent malaisé à surprendre ne forcer.

QUESTION XLIII.

Pourquoy est-ce que ceulx qui viennent comme ambassadeurs à Rome, de quelque part qu'ils viennent, s'en vont premierement au temple de Saturne

devant les questeurs qui ont la charge du tresor public, faire escrire leurs noms ? Est-ce pourautant que Saturne luy mesme estoit estranger en Italie, & pourtant fait il bonne chere aux estrangers ? Ou bien ceste question encore se resoult par la lecture de l'histoire : car anciennement les questeurs ou tresoriers envoyoient des presens aux ambassadeurs, & appelloit on ces presens qu'on leur envoyoit, Lautia : & s'il advenoit qu'ils devinsent malades, ils les faisoient penser, & s'ils trespassoient ils les faisoient inhumer aux despens de la chose publique : mais maintenant pour le grand nombre d'Ambassadeurs qui y viennent de tous costez, ils ont bien retrenché ceste despense, mais la coustume ancienne est encore demourée, qu'ils se vont representer aux superintendans du tresor, & font escrire leurs noms en leurs registres.

QUESTION XLIV.

Pourquoy est-ce qu'il n'est pas permis au presbtre de Jupiter de jurer ? Est-ce pourautant que le jurement est comme une gehenne & une torture que lon donne aux personnes libres ? Or fault il que l'ame aussi bien que le corps du presbtre demeure franche d'estre forcée ny gehennée aucunement, ou pour ce qu'il n'est pas raison-

nable de decroire en petites choſes celuy auquel on ſe fie des plus grandes & divines, ou bien pour ce que tout jurement ſe termine à la fin en malediction de parjurement: or toute malediction eſt odieuſe & abominable, & pourtant n'ont pas accouſtumé les autres presbtres meſmes, de jamais maudire: Au moien dequoy fut louée la presbtreſſe de Pallas à Athenes, de ce qu'elle ne voulut jamais maudire Alcibiades, combien que le peuple luy commandaſt: car j'ay, reſpondit elle, l'eſtat de presbtriſe pour prier pour les hommes, non pas pour les maudire. Ou pour ce que le peril du parjurement ſeroit commun à toute la choſe publique, ſi un homme meſchant & parjure avoit la charge & ſuperintendence des prieres & des ſacrifices de toute la ville.

QUESTION XLV.

Pourquoy eſt-ce qu'au jour de la feſte de Venus, qu'ils appellent Veneralia, ils reſpandent grande quantité de vin devant le temple de Venus? Eſt-ce pour l'occaſion que lon dit, que Mezentius capitaine general des Thoſcans envoya devers Æneas, luy offrir appointement, prouveu qu'il s'obligeaſt de luy payer par chaſcun an certaine quantité de vins? Ce qu'Æneas luy aiant refuſé, il promeit à ſes gens pour les animer à bien combatre de leur donner du vin,

quand ils auroient gaigné la battaille. Mais Æneas aiant entendu la promesse qu'il avoit faitte à ses gens, consecra & dedia tout le vin aux dieux : puis, après avoir gaigné la battaille, il assembla tout ce qui s'en estoit cueilly, & le respandit devant le temple de Venus. Ou si cela est un signe qu'il faut que les hommes soient sobres ès jours de feste, & non pas yvres, comme si les dieux prenoient plus de plaisir à leur en veoir respandre, qu'à leur en veoir boire beaucoup ?

QUESTION XLVI.

Pourquoy est-ce que les anciens tenoient tousjours le temple de la deesse Horta arriere ouvert en tout temps ? Est-ce pour ce que, comme dit Antistius Labeo, Hortari en latin signifie enhorter & inciter, & qu'ils estimoient qu'il falloit que la deesse qui enhorte & incite les hommes à entreprendre & à faire de belles choses, (qu'ils appellent Horta [1],) fust tousjours en action, & qu'elle ne chommast jamais que sa maison ne fust jamais fermée, & que jamais elle ne cessast de besongner? Ou plus tost, comme ils la nomment maintenant Hora, la premiere syllabe lon-

[1] Lisez : & qu'ils estimoient qu'il falloit que la déesse qu'ils appellent Horta, parce qu'elle exhorte & incite les hommes à entreprendre & à faire de belles choses, fust toujours...

gue, qui eſt une deeſſe vigilante & ſoigneuſe, comme celle qui a la garde & le ſoing des choſes humaines : & pourtant eſtimoient ils qu'elle ne devoit jamais eſtre oiſeuſe ny pareſſeuſe. Ou bien ce nom là, comme pluſieurs autres, eſt grec, & ſignifie une deité, qui a l'œil par tout & qui contrerolle tout, & pourautant ſa maiſon eſt tousjours ouverte, comme de celle qui ne dort ny ne repoſe jamais. Mais s'il eſt vray, comme dit Labeo, que ce mot de Hora ſoit tiré du grec ὁρμᾶν[1] & παρορμᾶν, qui ſignifie inciter, conſiderez ſi ce mot auſſi d'Orator, qui eſt un conſeiller de peuple, incitant & emouvant, en ſeroit point bien derivé, non pas d'oraiſon, qui eſt à dire priere & ſupplication, comme quelques uns veulent dire.

QUESTION XLVII.

Pourquoy eſt-ce que Romulus fonda le temple de Vulcan hors de la ville de Rome? Eſt-ce point pour la jalouſie que lon conte que Vulcan eut contre Mars à cauſe de ſa femme Venus, & luy eſtant tenu pour fils de Mars ne voulut pas le loger en meſme maiſon ny en meſme ville que luy? Ou bien ceſte conſideration ſeroit elle point trop folle? Mais il edifia dès le commancement

[1] Ce mot n'eſt pas dans le grec.

ce temple, dès lors qu'il regnoit avec ſon compagnon Tatius, pour un conclave & un conſeil ſecret, à fin que tenans là leurs aſſemblées de conſeil avec les ſenateurs, en lieu où on ne les interromproit, ny ne les troubleroit on point, ils peuſſent deliberer & conſulter de leurs affaires à leur aiſe & à requoy : ou bien, pour ce que Rome de ſa premiere fondation a tousjours eſté fort ſubjette au feu, il fut bien d'advis d'honorer le dieu de feu, mais que ce fuſt dehors la ville.

Question XLVIII.

Pourquoy eſt-ce que le jour de la feſte des Conſales ils couronnent de fleurs & de feſtons les chevaux & les aſnes, & les laiſſent chommer? Eſt-ce pourautant que la ſolennité ſe fait en l'honneur de Neptune, qu'ils ſurnomment le Chevalier, & l'aſne ſe ſent & participe de la feſte pour l'amour du cheval? Ou pour ce que le navigage aiant eſté trouvé, & la façon de voitture par la mer, les beſtes de charge & de voitture en eurent de tant meilleur temps, & quelque repos?

QUESTION XLIX.

Pourquoy est-ce que ceux qui poursuyvoient quelque office & magistrat, se devoient par la coustume, comme dit Caton, presenter au peuple pour faire leur brigue en robbe simple, sans saye par dessoubs? Estoit-ce de peur qu'ils ne portassent soubs leurs robbes de l'argent, pour en corrompre & achepter les voix & suffrages du peuple? Ou plus tost pource qu'ils jugeoient dignes d'avoir charge publique & magistrat, non ceux qui estoient les plus riches ou les plus nobles, mais ceux qui avoient les corps plus cicatricez de coups receus en la guerre pour le service de la chose publique : & pour ce à fin que telles cicatrices fussent plus aisees à veoir à ceux à qui ils parloient, ils descendoient ainsi sans sayes, en robbes simples, à la poursuitte de leurs brigues, ou bien pour ce qu'ils s'humilioient par ceste nudité, pour gaigner la bonne grace de la commune, aussi bien que par toucher en la main, supplier & embrasser les genoulx des elisans.

QUESTION L.

Pourquoy est-ce que le presbtre de Jupiter quand sa femme vient à mourir, se depose de

ſa presbtriſe, ainſi comme Teius [1] a laiſſé par eſcript? Eſt-ce pourautant que celuy qui a eu femme & puis l'a perdue, eſt plus malheureux que celuy qui n'en a du tout point euë? Car la maiſon de celuy qui a femme eſpouſée eſt entiere & parfaitte, mais celle de celuy qui l'a euë & puis l'a perdue, non ſeulement eſt imparfaitte, mais auſſi mutilée. Ou bien c'eſt pour ce que la femme du presbtre s'employe quant & ſon mary au ſervice des dieux, car il y a pluſieurs cerimonies qu'il ne peut faire ſeul que ſa femme ne ſoit preſente : or d'en eſpouſer une autre ſoudain que la premiere eſt treſpaſſée, il n'eſt à l'adventure pas poſſible ny autrement honneſte : c'eſt pourquoy par cy devant il ne luy eſtoit pas meſme permis de repudier ſa femme, ny encore maintenant ce ſemble, ſinon que Domitian en eſtant requis l'a permis de noſtre temps : les autres presbtres aſſiſterent à ceſte diſſolution de mariage, là où ils feirent pluſieurs cerimonies eſtranges, hydeuſes & terribles. Mais quant à cela on le trouvera moins eſtrange qui aura premierement ſçeu & entendu, que quand l'un des cenſeurs venoit à mourir, il falloit que l'autre ſe depoſaſt & quittaſt auſſi ſon office : toutefois quand Livius Druſus fut decedé, ſon

[1] Xilander conjecture avec raiſon qu'il faut lire Atéius. Il eſt queſtion de cet Atéius dans Aulugelle, 1, 12.

compagnon Æmylius Scaurus ne voulut pas quitter ny renoncer ſon office, juſques à ce qu'il y eut quelques uns des tribuns du peuple qui commanderent qu'on le menaſt en priſon.

QUESTION LI.

Pourquoy eſt-ce qu'auprès des Lares, que proprement ils appellent Præſtites, ils mettent un chien, & eux ſont reveſtus de peaux de chien? Eſt-ce pourautant que ce mot Præſtites ſignifie autant comme eſtans devant? Or faut il que ceux qui ſont devant gardent, & qu'ils ſoient terribles aux eſtrangers, comme l'eſt un chien de garde, & doulx à ceux de la maiſon. Ou plus toſt ce que diſent aucuns des Romains eſt veritable, comme auſſi l'eſtime Chryſippus le philoſophe, qu'il y a de mauvais eſprits qui vont çà & là ſe promenans par le monde, & ſont les bourreaux des dieux, par leſquels ils tourmentent & puniſſent les injuſtes & meſchans hommes: auſſi tiennent ils que ces Lares ſont eſprits malings & diables, qui vont eſpiant & guettant la vie des hommes: c'eſt pourquoy ils les veſtent de peaux de chiens, & leur mettent un chien auprès d'eux, comme voulans donner à entendre qu'ils ſont aſpres à rechercher & à punir les meſchans.

Question LII.

Pourquoy eſt-ce qu'à la deeſſe appellée Genita Mana on ſacrifie un chien, & luy fait on priere, que de ceux qui naiſſent en la maiſon il n'y en ait pas un qui deviene bon? Eſt-ce pourautant que ceſte Genita eſt une deeſſe, qui a la ſuperintendence ſur les enfantemens, & la naiſſance des choſes corruptibles? Car ce mot ſignifie quelque coulement, ou bien generation coulante: & comme les Grecs ſacrifient à Proſerpine un chien, auſſi font les Romains à Genita, pour ce qu'il naiſt à la maiſon. Socrates dit auſſi que les Argiens ſacrifient un chien à la deeſſe Ilithya, pour avoir facile delivrance en leurs enfantemens. Au demourant quant à la priere, qu'il ne naiſſe en la maiſon rien qui deviene bon, elle ne s'entend pas à l'adventure des perſonnes, mais des chiens qui naiſſent en la maiſon, leſquels doivent eſtre non doulx, mais aſpres & terribles: ou bien c'eſt pour ce que les morts s'appellent bons, ou de bonne memoire & gentils, ainſi en paroles couvertes ils prient que nul de leurs domeſtiques ne meure: ce qu'il ne faut pas trouver eſtrange, par ce que Ariſtote eſcrit, qu'en un certain traitté de paix entre les Arcadiens & les Lacedæmoniens il fut mis,

Que lon ne feroit bon perſonne des Tegeates, pour ſecours qu'il auroit porté, ou faveur qu'il euſt preſté à ceux de Lacedæmone : & dit que ce mot, Faire bon, ſignifie tuer.

QUESTION LIII.

Pourquoy eſt-ce que quand ils conduyſent une proceſſion de ſacrifice au capitole, juſques au jourd'huy ils font crier par un heraut, A vendre les Sardianiens : & méne lon devant toute la pompe un vieillard, par moquerie, qui a un joyau pendu au col, tel comme les enfans de bonne maiſon ont accouſtumé de porter, qui s'appelle Bulla? Eſt-ce pourautant que les Veiens, qui anciennement eſtoient une puiſſante ville de la Thoſcane, feirent longuement la guerre à Romulus, & fut la derniere ville qu'il y prit, & en vendit beaucoup de priſonniers avec leur roy meſme, ſe mocquant de ſa lourderie & beſtiſe : & pource que les Thoſcans anciennement, ſont venus de la Lydie, & que la capitale ville de la Lydie eſt Sardis, ils cryoient ainſi Les priſonniers Veiens à vendre, ſoubs le nom de Sardianiens, & juſques au jourd'huy par jeu & mocquerie ils retiennent encore ceſte couſtume.

QUESTION LIV.

D'où vient qu'ils appellent la boucherie où l'on vend la chair, Macellum? Est-ce point pource que ce mot par corruption de langage est derivé de μάγειρος, qui signifie cuysinier en la langue grecque, comme plusieurs autres mots par usage ont esté receus tous corrompus? Car le C [1] a grande affinité avec le G [2], en leur langue, & ont bien tard commancé à user du G de l'invention d'un nommé Carvilius Spurius, & puis ceux qui ont la langue grasse prononcent ordinairement L au lieu de R, ou bien ceste question se peut mieux souldre par la connoissance de l'histoire: car on lit que jadis fut un homme violent & voleur, nommé Macellus, qui après avoir fait plusieurs voleries, à peine fut pris à la fin & puny: & que de ses biens fut bastie une boucherie publique à vendre la chair, qui fut appellée Macellum, de son nom.

QUESTION LV.

Pourquoy est-ce qu'au jour des ides de janvier il est permis aux menestriers joueurs de flustes, d'aller par la ville desguisez avec robbes de femme? Est-ce pour la cause que lon allegue

[1] Grec : le K. | [2] Grec : le Γ.

que le roy Numa leur avoit donné de grands & honorables privileges de son temps pour la devotion grande qu'il avoit au service des dieux, & depuis pour ce que les dix tribuns militaires qui succederent au lieu des consuls, les leur osterent, ils sortirent & s'en allerent hors de la ville de Rome? Si furent bien tost après regrettez du peuple, joint qu'ils en faisoient conscience, pour ce que ès sacrifices que lon faisoit par la ville lon ne sonnoit point de la fluste: & pour ce qu'ils ne voulurent pas revenir quand on les envoya querir, ains se teindrent à Tyvoli, il y eut un serf affranchy, qui secrettement promeit aux magistrats qu'il trouveroit moien de les ramener: & aiant fait apprester un magnifique festin, comme s'il eust faict quelque grand sacrifice, il y appella ces joueurs de flustes & aubois: il y avoit des femmes à ce festin, & ne feit-on toute la nuict que danser, jouer, & baller: mais soudain ce festoyant feit semer un bruit que son maistre venoit, & faisant semblant d'en estre tout troublé, il persuada à ses menestriers de monter vistement dedans des chariots couverts tout alentour de peaux, & s'en aller à Tyvoli: or estoit ce une tromperie, car tournant les chariots sans qu'ils s'en donnassent garde, tant pour les tenebres de la nuict que pour ce qu'ils avoient

avoient bien beu : il les rendit tous au poinct du jour dedans Rome, ainsi comme ils s'estoient desguisez la plus part des robbes bigarées, à usages de femmes : ainsi estant gaignez par les magistrats avec bonnes paroles & reconciliez à la ville, ils reteindrent tousjours depuis ceste coustume d'aller tous les ans à tel jour follastrans, ainsi desguisez par la ville.

QUESTION LVI.

Pourquoy est-ce que l'on tient qu'anciennement les meres fonderent & bastirent le temple de Carmenta, & le reverent encore jusques au jourd'huy grandement? Car on dit que le senat, un temps fut, defendit aux dames d'aller en coches par la ville, dequoy elles furent si depites, que pour se venger de leurs marits elles conspirerent entre elles de n'engrosser point, & de ne faire point d'enfans jusques à ce que les hommes se radviserent & leur permeirent d'aller en coches comme devant, ainsi recommancerent à naistre des enfans : & celles qui en portoient & en faisoient beaucoup, fonderent alors le temple de Carmenta. Et dit on que ceste Carmenta fut la mere d'Evander, qui vint quant & luy en Italie, & s'appelloit en son droit nom Themis, ou comme les autres disent, Nicostrata : & pour ce qu'elle rendoit des reponses prophetiques, &

oracles en vers, les Latins la surnommerent Carmenta, pour ce qu'ils appellent les vers carmes. Les autres estiment que Carmenta soit une des parques, & que c'est la cause pourquoy les meres luy sacrifient. Or la derivation de ce mot Carmenta, est, carens mente, c'est à dire, hors du sens, à cause de ses transportemens d'esprit : tellement que les carmes ne luy ont pas donné le surnom de Carmenta, mais au contraire les carmes ont esté ainsi appellez d'elle, pource que quand elle estoit ravie & transportée hors de son sens, elle chantoit des oracles & propheties en carmes.

QUESTION LVII.

Pourquoy est-ce que les femmes qui sacrifient à la deesse Rumina, respandent du laict sur leur sacrifice, & n'y apportent & n'y boivent point de vin? Est-ce pourautant que les Latins appellent la mammelle Ruma, & dit on que le figuier sauvage, auprès duquel la louve donna son pis à tetter à Romulus, en fut appellé pour cela Ficus Ruminalis? Ne plus ne moins doncques que nous appellons en nostre langage grec Thelonæ, les nourrisses qui nourrissent les enfans de laict, estant le mot tiré de Thelé, qui signifie la mammelle : aussi ceste deesse Rumina qui est comme nourrisse, & aiant soing du nourrissement des enfans, ne reçoit point en ses sacrifices du vin,

comme estant nuisible à la nourriture des petits enfans.

QUESTION LVIII.

Pourquoy est-ce que des senateurs ils en appelloient les uns Patres simplement, & les autres Patres conscripti ? Est-ce pourautant que les premiers ordonnez par Romulus furent appellez Patres & Patriciens, c'est-à-dire gentils-hommes ; que nous appellons Eupatrides : ou bien pource qu'ils pouvoient monstrer leurs peres ? Et ceux qui y furent depuis adjoustez des maisons populaires, furent nommez Patres conscripti.

QUESTION LIX.

Pourquoy est-ce qu'il y avoit un autel commun à Hercules & aux Muses? Est-ce pour ce que Hercules enseigna les lettres à Evander, ainsi comme escrit Juba? Et estoit lors trouvé office honorable d'enseigner les lettres à ses parens & amis : car bien tard, a lon commancé à les enseigner pour salaire d'argent : & le premier qui en teint publiquement eschole fut un nommé Spurius Carvilius, serf affranchi de ce Carvilius qui le premier repudia sa femme.

QUESTION LX.

Pourquoy est-ce que y aiant deux autels dediez à Hercules, les femmes ne participent

point, ny ne taſtent point de ce qui eſt offert & ſacrifié deſſus le grand? Eſt-ce pour ce que lon dit, que Carmenta n'arriva pas à temps pour aſſiſter au ſacrifice, auſſi ne feit pas la famille des Pinariens, dont ils ont eu le nom? Car pour ce qu'ils eſtoient venus trop tard ils ne furent pas admis au feſtin avec les autres qui faiſoient bonne chere, & pour ceſte cauſe furent nommez Pinariens, comme qui diroit affamez : ou bien, ſeroit-ce point pour la fable que lon raconte de la chemiſe empoiſonnée du ſang de Neſſus, que Dejanira donna à Hercules?

QUESTION LXI.

Pourquoy eſt-ce qu'il eſt defendu de nommer ny de demander le dieu tutelaire, qui a particulierement en recommandation le ſalut & la conſervation de la ville de Rome, ny d'enquerir s'il eſt maſle ou femelle? Et ceſte defenſe procede d'une ſuperſtitieuſe crainte qu'ils ont, d'autant qu'ils diſent, que Valerius Soranus en mourut de male mort, pour avoir ozé le proferer. Eſt-ce pour une raiſon que quelques hiſtoriens Latins en alleguent, qu'il y a certaines cerimonies & certains charmes, dont on evocque les dieux, par leſquels ils ont opinion de pouvoir evocquer & attirer les dieux tutelaires

de leurs ennemis, & les faire venir habiter chez eux, & pourtant ont ils peur que lon ne leur en face autant à eux-mesmes ? A ceste cause, comme jadis les Tyriens, ainsi que lon trouve par escript, estant leur ville assiegée, enchainerent les images de leurs dieux, de peur qu'ils ne s'en allassent & ne les abandonnassent : & d'autres demandent des pleges & respondents, quand ils les envoyent ou laver ou nettoyer : aussi estiment les Romains, que l'estre incognu, & non jamais nommé, soit la meilleure, & la plus seure garde de leur dieu tutelaire : ou bien comme Homere a bien dit,

Le terre à tous les humains est commune,

à fin que les hommes adorent tous les dieux, & qu'ils honorent la terre, puis qu'elle leur est commune : aussi les anciens Romains ont ainsi caché & scellé le dieu ou l'ange qui a leur cité particulierement en garde, à fin que leurs citoyens n'adorassent pas celuy là seul, mais aussi tous les autres.

QUESTION LXII.

Pourquoy est-ce qu'entre les presbtres qui se nomment Feciales, qui sont ceux qui ont la superintendence des cerimonies que lon observe à rompre la guerre, ou à traitter de paix, celuy

qui est nommé Pater Patratus est estimé le plus grand, & c'est celuy de qui le pere vit encore, & qui a des enfans? Iceluy a encores au jourd'huy de grandes prerogatives, & a lon grande fiance en luy : car les empereurs mesmes s'ils ont des personnes, qui pour leur jeunesse & pour leur beauté aient besoing de soigneuse, fidelle & dilgente garde, ils les mettent ordinairement entre leurs mains. Est-ce pourautant qu'ils sont plus contraincts d'estre sages, pour la crainte de leurs peres d'un costé, & pour la honte de scandaliser leurs enfans de l'autre? Ou bien est-ce pour la cause que le nom mesmes declare? Car ce mot Patratus veut dire autant, comme parfait & accomply, comme estant celuy là plus entier & plus achevé que les autres qui a eu ce bon-heur du vivant de son pere, d'avoir des enfans. Ou bien est-ce pource qu'il faut que celuy qui a la cure & superintendence des traictez de paix, & des jurements, regarde, comme dit Homere devant & derriere luy, & voudroit la raison que celuy là eust fils pour lequel, & pere avec lequel il peust consulter?

Question LXIII.

Pourquoy est-ce qu'il est interdit à celuy qui s'appelle Rex sacrorum, c'est à dire, roy des

facrifices, de tenir & d'exercer aucun magiftrat publique, & de harenguer devant le peuple? Eft-ce point pource qu'anciennement les roys faifoient eux mefmes la plus part des principaux facrifices avec les presbtres, mais pourautant qu'ils devindrent infolens, fuperbes & arrogans, tant qu'ils s'en rendirent infupportables, la plus part des peuples de la Grece retrancherent la licence des leurs, & leur laifferent feulement la preeminence de faire les facrifices publiques aux dieux? Mais les Romains aiant de tout point chaffé les leurs, eftablirent un autre officier qu'ils appellerent roy, à qui ils donnerent la fuperintendence des facrifices, & ne luy permirent pas d'exercer autre office quelconque, ny s'empefcher des affaires publiques, à fin que lon cogneuft qu'ils ne fouffroient perfonne regner à Rome, finon ès cerimonies des facrifices, & qu'ils n'enduroient ce nom de royauté, finon pour le refpect des dieux. A ce propos, il fe fait fur la place, au lieu qui fe nomme Comitium, un certain facrifice, pour la chofe publique, que ce roy fait: mais incontinent qu'il l'a parachevé, il s'en fuit tant qu'il peut hors de la place.

QUESTION LXIV.

Pourquoy eſt-ce qu'ils ne permettent pas, que lon oſte la table vuide du tout, ains veulent qu'il y ait tousjours quelque choſe deſſus qnand on l'oſte ? Eſt-ce pour ce qu'ils donnent par cela couvertement à entendre, qu'il faut tousjours garder quelque choſe de ce que nous avons preſent pour l'advenir, & ſe ſouvenir au jourd'huy de demain? Ou pource qu'ils eſtimoient eſtre honneſte, retenir & reprimer ſon appetit quand il y a encore dequoy le contenter & l'aſſouvir, car ils appetent moins ce qu'ils n'ont pas quand ils s'abſtiennent de ce qu'ils ont. Ou bien eſt-ce par une accouſtumance d'humanité envers leurs ſerviteurs domeſtiques, leſquels ne ſont pas tant aiſes d'avoir dequoy manger, que de ce que c'eſt du relief de leurs maiſtres, cuydans, en maniere de dire, eſtre par cela compagnons de tables avec leurs maiſtres? Ou bien pource qu'il ne faut pas ſouffrir qu'une choſe ſacrée demeure jamais vuide, & la table eſt choſe ſacrée ?

QUESTION LXV.

Pourquoy eſt-ce que le mary n'approche pas de ſa nouvelle eſpouſée, qu'il y ait de la lumiere, pour la premiere fois, ains en tenebres? Eſt-ce

pourautant qu'il la revere encore, comme ſi elle ne luy eſtoit rien avant qu'il ait eu ſa compagnie? Ou bien, comme Solon en ſes ordonnances commanda que la nouvelle mariée n'entraſt point en ſa chambre nuptiale, que premierement elle n'euſt mangé de la chair de coing, à fin que ceſte premiere rencontre ne fuſt point mal plaiſante ny facheuſe au mary : auſſi le legiſlateur Romain a voulu cacher en l'obſcurité des tenebres, les difformitez & imperfections du corps de la nouvelle mariée, ſi aucune y en avoit. Ou bien cela eſt inſtitué pour monſtrer combien on doit eſtimer damnable toute aſſemblée d'homme & de femme qui n'eſt pas legitime, veu qu'en celle qui eſt licite & legitime, encore l'ordonnance y a adjouſté quelque honte.

QUESTION LXVI.

Pourquoy eſt ce que l'une des carrieres où ſe font les courſes des chevaux s'appelle Circus Flaminius? Eſt point pource que l'un des anciens nommé Flaminius aiant donné le champ où eſt le parc & carriere, ils employerent le revenu d'iceluy champ à faire des courſes de chevaux & de chariots, & pource qu'il y avoit encore de l'argent de reſte, ils l'employerent à faire accouſtrer le grand chemin qu'ils appellent Via Flaminia?

Question LXVII.

Pourquoy eſt-ce que les huyſſiers qui portent les faiſceaux de baguettes devant les magiſtrats, s'appellent Lictores? Eſt-ce pourautant que c'eſtoient ceulx qui lioient les malfaiteurs, & qui ſuyvoient Romulus, aians des cordes & courroies alentour d'eulx? Et la commune du peuple Romain appelle lier & garrotter, alligare, mais ceulx qui parlent plus proprement, liſent, ligare? Ou bien pource que maintenant on a entrejetté en ce mot là un C, & paravant ils s'appelloient Litores, eſtans officiers qui avoient charge & adminiſtration publique: car il eſt notoire à tout le monde preſque, qu'en pluſieurs villes de la Grece le public s'appelle juſques au jourd'huy, Liton.

Question LXVIII.

Pourquoy eſt-ce que les Luperques ſacrifient un chien? Ces Luperques ſont perſonnes qui courent par la ville à un certain jour de feſte appellée Lupercales, tous nuds avec des brayers ſeulement devant leur nature, & ont des courroyes de cuir en leurs mains, dont ils frappent tous ceux qu'ils rencontrent en leur chemin. Eſt-ce pourautant que ce qui ſe fait en toute ceſte ceri-

monie là eſt une purification de la ville ? D'où vient qu'ils appellent le moys auquel elle ſe fait, Februarius, & le jour Februata, de ce mot februare, qui ſignifie purger & purifier : & les Grecs preſque tous univerſellement immolent un chien pour victime en tous leurs ſacrifices de purification, encore juſques au jourd'huy, & portent à Proſerpine entre les autres offrandes de purification de petits chiens, & eſſuyent tout alentour avec des petits chiens ceux qui ont beſoing d'eſtre purifiez, appellans ceſte maniere de purification Periſcylaciſme : ou bien pource que lupus ſignifie un loup, & Lupercalia la feſte aux loups : or eſt-ce l'ennemy du loup que le chien, & pourtant le ſacrifie lon ès feſtes des loups. Ou pourautant que les chiens abbayent aux Luperques, & les importunent & faſchent, quand ils courent par la ville. Ou bien c'eſt pource que ceſte feſte & ſacrifice ſe fait en l'honneur du dieu Pan, à qui les chiens ſont agreables pour la garde des trouppeaux.

Question LXIX.

Pourquoy eſt-ce qu'anciennement au jour de la ſolennité, qu'ils appellent Septimontium, ils n'uſoient point de coches attellez, comme juſques aujourd'huy ceulx qui ne meſpriſent pas les ancie-

nes institutions l'observent encore ? Ce jour de Septimontium est une feste qu'ils celebrent en memoire de ce que la septieme montaigne fut adjoustée & enfermée dedans le pourpris de la ville de Rome, qui par ce moien vint à avoir sept montagnes encloses au dedans de son enceinte. Est-ce pour la raison que quelques uns des Romains imaginent, que la ville n'estoit pas encore du tout conjoincte ne composée de toutes ses parties? Ou bien si cela n'est point autrement à propos, seroit ce point pource qu'ils estimerent avoir achevé un grand ouvrage, quand ils eurent fait & parfait l'enceinte de leur ville, & penserent qu'elle ne procederoit jamais plus oultre en grandeur, à l'occasion dequoy ils se reposerent eulx, & feirent semblablement reposer les bestes de voyture qui leur avoient aidé à faire leur closture, & voulurent qu'ils joüissent du repos de la feste & solennité commune? Ou bien c'est qu'ils voulurent que leurs citoyens solennisassent & honorassent de leur presence, toutes autres festes de la ville : mais specialement celle qui estoit ordonnée & instituée pour le peuplement & agrandissement d'icelle, & à ceste cause n'estoit pas permis que au jour de la dedicasse & feste d'icelle on attellast aucune voitture, pour en sortir & l'abandonner.

Question LXX.

Pourquoy eſt-ce qu'ils appellent Furciferos, comme qui diroit porte-fourches, les eſclaves notez ou de larcins ou d'autres tels crimes & forfaittures ſerviles? Eſt-ce point un certain ſigne de la diligence & ſoigneuſe preudhommie des anciens? Car le pere de famille qui avoit ſurpris un ſien ſerf en quelque meſchanceté luy faiſoit porter ſur ſon col un bois fourché, que lon met ſoubs le timon d'un chariot, par toute la contrée de la ville, & tout le voiſinage où il habitoit en la veuë de tout le monde, à fin que lon ſe deffiaſt de luy & que lon s'en gardaſt de là en avant. Or ce bois là s'appelle en langage grec Sterinx, & en latin Furca: & c'eſt pourquoy celuy qui eſtoit ainſi contrainct de porter çà & là ce bois fourché, s'appelloit par reproche Furcifer.

Question LXXI.

Pourquoy eſt-ce qu'ils attachent un peu de foin aux cornes des bœufs qui ſont dangereux de la corne, à fin que ceulx qui les rencontrent en leur chemin s'en donnent de garde? Eſt ce point pourautant que les bœufs, les chevaulx, les aſnes, & les hommes meſmes deviennent

fiers & insolents, pour estre trop nourris & pour manger à cœur saoul? Ainsi que le poëte Sophocles le tesmoigne en quelque lieu disant,

Comme un cheval regibbe de fierté,
Quand il est trop nourry & bien traitté,
Si fais tu toy : pour avoir grasse panse,
Et bouche pleine, entres en arrogance.

Et pourtant disoient les Romains, que Marcus Crassus avoit du foin à la corne : car ceulx qui harassoient & travailloient les entremetteurs du gouvernement des affaires de la chose publique, se donnoient bien garde de s'attacher à luy, comme à celuy qui estoit vindicatif & dangereux à assaillir : mais toutefois aussi dit on depuis, que Cæsar avoit osté le foin de la corne à Crassus, pource que ce fut celuy qui le premier luy feit teste au maniement des affaires & ne se soucia point de luy.

QUESTION LXXII.

Pourquoy est-ce qu'ils estiment que les presbtres qui predisent les choses à advenir par le vol des oyseaux, lesquels on appelloit anciennement auspices, & maintenant augures, doivent tousjours avoir leurs lanternes ouvertes, & point de couvercle dessus? Est-ce point pource que comme les anciens philosophes Pythagoriens par

petites choses en signifioient & donnoient à entendre de bien grandes, comme quand ils defendoient de se seoir sur le boisseau, & de attiser le feu avec l'espée : aussi les anciens Romains usoient de plusieurs ænigmes, c'est à dire, de signes exterieurs, qui figuroient quelque secrette & cachée intelligence, mesmement ès choses sainctes & sacrées, comme est cestui-cy de la lanterne, laquelle ressemble au corps qui contient nostre ame, car l'ame qui est dedans se rapporte à la lumiere, & fault que la raison qui est en elle soit tousjours ouverte & tousjours voiant, sans jamais estre renfermée, ny des vents agitée ? Or quand il fait vent, les oyseaux en leur vol ne sont pas bien fermes, & ne peuvent donner de presages certains à cause de leur variation & instabilité, pourtant enseignent ils par ceste coustume à ceulx qui devinent par le vol des oyseaux, de ne les aller point considerer & observer quand il fait vent, mais quand l'air est tout serain, & si calme que lon y peult porter la lanterne toute descouverte.

Question LXXIII.

Pourquoy est-ce qu'il estoit defendu à ces presbtres là, d'aller observer le vol des oyseaux s'ils avoient quelque ulcere sur leurs corps ? Cela

n'estoit il point ordonné pour signifier aussi quelque chose, c'est à sçavoir, qu'il ne se fault point entremettre du service des dieux, ny de traitter les choses sainctes & divines, quand on a quelque ennuy secret qui ronge le cœur, ny aucun ulcere ou passion imprimée en son ame, ains fault que lon soit sans tristesse, l'esprit clair & net, sans estre diverty ny distraict d'aucune fascherie ne douleur? Ou bien pource qu'il est conforme à la raison, s'il n'est pas loysible ni legitime d'offrir aux dieux pour ostie aucune beste qui soit ulcerée, ny aussi prendre presage du vol d'oyseaux tarez & maleficiez, que plus estroittement ils gardassent ceste observation en leurs propres personnes mesmes, & qu'ils n'allassent point observer & contempler les signifiances des prognostiques celestes, qu'ils ne fussent eulx mesmes bien saincts & nets, sans qu'il y eust en leurs personnes rien de defectueux, car l'ulcere semble estre une maniere de mutilation & pollution du corps.

QUESTION LXXIV.

Pourquoy est-ce que le roy Servius Tullius fonda & bastit un temple, que les Latins appellent Brevis Fortunæ, c'est à dire, de Fortune la petite ou la courte? Est-ce en memoire de ce qu'estant petit

petit au commancement & de fort basse condition, comme celuy qui estoit né d'une mere captive, il devint neantmoins à la fin, par le benefice & la faveur de Fortune, roy de la ville de Rome? Ou bien pource que ceste mutation monstre plus tost une grandeur qu'une petitesse de la Fortune, il fault dire que ce roy Servius a defié & attribué divinité à la Fortune plus que nul autre, aiant imposé son nom à toutes sortes presque d'actions : car non seulement il edifia des temples à Fortune la puissante, & destournant malencontre, Doulce, Aisnée & Masle, mais aussi y a il un temple de Fortune propre, un autre de Fortune retournée, un autre de bonne esperance, un autre de vierge : & quel besoing est il d'aller ainsi denombrant tous les surnoms qu'ils baillent à la Fortune, veu qu'il y en a un mesme de Fortune l'engluée, qu'ils appellent en latin Viscata, comme voulans donner à entendre que de loing nous sommes pris par elle, & attachez aux affaires? Mais considerons si ce seroit point qu'aiant cogneu par experience, combien a de pouvoir ès choses humaines, Le à peu près de la Fortune, & comme souvent bien peu de chose, advenu ou non advenu, a esté cause à quelques uns de dechoir ou de parvenir à de très grandes entreprises, pour ceste occasion il a edifié un

temple de Fortune la petite, enseignant par cela aux hommes à estre tousjours soigneux & diligents, & de ne mespriser pas les evenements pour petits qu'ils soient.

Question LXXV.

Pourquoy est-ce qu'ils n'estaignoient point la lampe, ains la laissoient defaillir d'elle mesme? Estoit-ce par une maniere de devotion qu'ils reveroient ce feu là, comme estant parent & frere germain du feu inextinguible & immortel? Ou bien, estoit-ce un autre secret advertissement qui nous enseigne de ne tuer ny ne violer chose aucune qui ait vie, si elle premiere ne nous porte quelque nuysance, comme si le feu estoit un animal vivant, car il a besoing de nourriture & se meut de soy mesme, & quand on l'estainct, il jette ne sçay quoy de voix comme si on le tuoit? Ou bien ceste façon de faire receuë par usage commun, nous monstre elle point que nous ne devons gaster ny le feu, ny l'eau, ny autre chose necessaire, après que nous en avons fait, ains en laisser user & s'en servir aux autres qui en ont besoing, après que nous n'en avons plus que faire?

QUESTION LXXVI.

Pourquoy eſt-ce que ceux qui ſont des plus nobles & des plus ancienes maiſons portent de petites lunes en leurs ſouliers? Eſt-ce, comme dit Caſtor, un ſigne de l'habitation que lon dit eſtre au corps de la lune, ou bien que après noſtre mort noz eſprits auront la lune au deſſoubs d'eulx? Ou bien pource que cela eſtoit la marque propre de ceulx que lon reputoit les plus anciens, comme eſtoient les Arcadiens deſcendus d'Evander, qui pour ceſte occaſion furent appellez Proſeleni, comme qui diroit, nez devant la lune? Ou bien eſt-ce que ceſte couſtume, comme pluſieurs autres, admoneſte ceulx qui ſont par trop elevez, & qui ſe plaiſent trop à eulx meſmes, de l'incertitude & inſtabilité des choſes humaines, par l'exemple de la lune? laquelle

Premierement ſe monſtre en ſon croiſſant
Qui paravant point n'eſtoit paroiſſant,
Et peu à peu de lumiere feconde,
Elle remplit ſa belle face ronde,
Puis quand elle eſt apparuë en ſon plein,
Elle ſe coule arriere à ſon declin
En decroiſſant, & jamais ne ſejourne,
Qu'au premier rien elle ne s'en retourne.

Ou bien c'eſt une inſtruction qui leur enſeigne d'obeïr aux plus grands, & ne le faire point à

regret, ains eſtre tousjours prompts à obeïr à ceulx qui ont authorité par deſſus eulx, & dependre d'eulx, comme fait la lune, qui tousjours jette ſon regard, ainſi que dit Parmenides, vers la lumiere du ſoleil, en ſe contentant d'aller après, & ſoubs la conduite d'un autre tenant le premier lieu, qui leur fait part de ſon honneur & de ſon authorité.

QUESTION LXXVII.

Pourquoy eſt-ce qu'ils eſtiment que les ans ſoient dediez à Jupiter, & les moys à Juno? Eſt-ce point pource qu'entre les dieux inviſibles & qui ne ſe voient que des yeux de l'entendement, les princes ſont Jupiter & Juno, & entre les viſibles le ſoleil & la lune? Or eſt-ce le ſoleil qui fait l'année, & la lune les moys, & ne faut pas eſtimer que ceulx cy ſoient ſeulement figures & images de ceulx là, ains fault croire que ce ſoleil meſme materiel que nous voions, eſt Jupiter, & ceſte lune materielle eſt Juno: c'eſt pourquoy ils l'appellent Juno, qui vault autant à dire que, jeune & nouvelle, à cauſe du cours de la lune: & la ſurnomment auſſi quelquefois, Juno Lucina, comme qui diroit, luiſante ou eſclairante, aiants opinion qu'elle aide aux femmes groſſes aux travaux de leurs enfantements.

Par le champ bleu des astres, & la lune
A faire tost enfanter opportune :

car il semble qu'aux pleines lunes les femmes enfantent bien plus facilement.

QUESTION LXXVIII.

Pourquoy est-ce qu'entre les signes du vol des oyseaux, celuy qui se presente à costé gauche est reputé heureux & de bonne encontre ? Ou bien cela est il point faulx, & sont plusieurs en erreur d'opinion par ignorance de l'equivocation de ce mot, Sinistrum ? Car ce que nous disons gauche, les Latins l'appellent Sinistrum, & aussi appellent ils, Sinere ce que nous disons laisser : de sorte que quand ils veulent dire, laissez cela, ils disent, Sine. Le presage doncques qui nous permet de faire ce que nous demandons, qui est par maniere de dire sinistere, c'est à dire laissant faire, ils le cuydent & le nomment à tort sinistre, c'est à dire gauche ? Ou bien c'est, comme dit Dionysius, pour ce que quand Ascanius le fils d'Æneas gaigna la battaille contre Mezentius, ainsi comme ils estoient rengez en battaille l'un devant l'autre, il luy tonna à la main gauche, & pour ce qu'il en demoura victorieux, il jugerent alors que ce tonnerre luy avoit esté un heureux presage, & à ceste cause l'ont tousjours

ainsi observé depuis. Les autres tiennent que ce fut à Æneas que ce presage advint, ne plus ne moins que pouratant qu'en la battaille de Leuctres les Thebains commancerent à entamer & rompre leurs ennemis du costé gauche, dont ils eurent finablement l'entiere victoire, tousjours depuis en toutes leurs battailles ils ont donné la preference & l'honneur au costé gauche : ou plus tost, comme escrit Juba, pource que quand on regarde devers le soleil levant, le costé de septentrion est à la main gauche, & veulent dire aucuns, que c'est le costé droict du monde, & le dessus. Mais prenons garde que naturellement la partie gauche estant la plus debile, les presages qui viennent de ce costé là ne la fortifient, & supportent le default qu'il y a de puissance, pour l'egaler par maniere de dire à l'autre : ou bien c'est pource que pensans que les choses terrienes & mortelles soient contraires aux divines & celestes, ils estiment aussi consequemment, que ce qui est gauche au regard de nous, soit envoyé de la partie droitte des dieux [1].

[1] Voyez les Observations.

QUESTION LXXIX.

Pourquoy est-ce qu'il estoit loysible d'apporter dedans la ville, & y mettre en depost les ossements d'un personnage qui y auroit fait entrée triumphale, puis seroit venu à mourir, & son corps ars & bruslé, ainsi que l'escrit Pyrrho Lipareien ? Estoit-ce point pour honorer la memoire du defunct ? Car pareil privilege d'honneur ont ils autrefois concedé à d'autres vaillans hommes & capitaines, que non seulement eulx, mais aussi leurs descendans, peussent estre inhumez sur la place, comme à Valerius & à Fabricius : pour la conservation de laquelle prerogative on dit, que quand leurs descendans viennent à mourir, on porte leurs corps sur la place, & met on dessoubs une torche ardente sans plus, & incontinent les emporte lon hors de là, pour jouïr de cest honneur sans envie, & confirmer seulement, qu'il leur est loysible.

QUESTION LXXX.

Pourquoy est-ce que quand ils festoyoient aux despens du public un capitaine qui avoit fait entrée triumphale, ils n'y admettoient point les consuls, ains qui plus est les envoyoient prier de ne se point trouver au soupper ? Est-ce point

pource qu'il falloit bailler au triumphateur & le lieu & la coupppe à boire la plus honorable qui y fust, & le reconvoyer en sa maison après le soupper, mais rien de tout cela ne se devoit ny pouvoit faire à autres qu'aux consuls seulement quand ils estoient presents?

QUESTION LXXXI.

Pourquoy est-ce que le tribun du peuple seul ne porte point de robbe de pourpre, veu que tous autres magistrats la portent? Est-ce point pource qu'ils ne sont pas proprement magistrats? Car ny ils n'ont point d'huissiers, qui portent les faisceaux de verges devant eulx, ny ils ne seient en chaire judiciellement, pour faire justice & donner audience, ny ne entrent en exercice de leur estat au commencement de l'année, comme font tous les autres magistrats, ny ne sont point supprimez, quand il y à un dictateur eleu, ains là où il transfere toute la puissance & l'authorité de tous autres officiers & magistrats de la chose publique en soy, les tribuns du peuple seuls demeurent, comme n'estants pas magistrats, mais aiants quelque autre reng & degré en la chose publique: & tout ainsi comme quelques orateurs tiennent, que exception n'est pas action attendu qu'elle fait tout le contraire

d'action, d'autant que l'action commance & intente le procès, & exception le dissoult & l'abolit, au cas pareil aussi estiment ils que le tribunat soit plus tost un empeschement & un contrecarre de magistrat, que non pas un magistrat : car toute son authorité & sa puissance gist à s'opposer à l'authorité des autres magistrats, & à leur diminuer & reprimer leur trop excessive licence & pouvoir. Ou bien toutes ces raisons là & autres semblables ne sont que langage & discours imaginez : mais, à la verité, le tribunat aiant pris son origine & sa naissance du peuple, il est grand & puissant par estre populaire, en ne s'enorgueillissant point plus que les autres, ains s'egalant en apparence en son vestement & en son vivre au premier des citoiens : car la dignité de pompe & d'apparence appartient à un consul ou à un preteur, mais quant à un tribun de peuple il faut, par maniere de dire, qu'il soit foulé aux pieds, comme disoit Caius Curion, non point de grave & magnifique apparence, ny de difficile accès, ou mal-aisé à abborder au commun populaire : ouy bien aux autres, mais non pas à la simple commune, à qui il se doit tousjours monstrer affable & traictable : aussi est-ce la coustume que la porte de sa maison ne soit jamais fermée, ains arriere ouverte & de jour & de nuict, comme un port & un seur refuge pour

tous ceulx qui en ont beſoing : & d'autant que plus il s'humilie en exterieure apparence, d'autant augmente & croiſt il plus en puiſſance : car ils le reputent comme un commun recours & retraitte, & à qui ſe peuvent ſeurement retirer tous ceulx qui en ont affaire, ne plus ne moins que à un autel de franchiſe : & au demourant quant à l'honneur, ils le font ſainct, inviolable & ſacré, attendu que ſi ſeulement il ſort de ſa maiſon en public, la couſtume porte que tous ſe purifient & ſanctifient le corps, ne plus ne moins que s'il eſtoit pollu.

QUESTION LXXXII.

Pourquoy eſt-ce que devant les prœteurs on porte des faiſceaux de verges, ou de baguettes liées enſemble, avec des haches qui y ſont attachées ? Eſt-ce point pour donner à entendre que l'ire du magiſtrat ne doit point eſtre prompte ne deſliée : ou bien pour ce que le deſlier ainſi à loiſir ces baguettes, apportant quelque longueur & quelque eſpace à la cholere de ſe moderer & refroidir, eſt cauſe bien ſouvent de faire changer de volonté de punir ? Et pourautant qu'entre les vices & faultes des hommes, il y en a aucunes gueriſſables & remediables, & d'autres incurables & irremediables, les verges ſont pour

corriger ceulx qui se peuvent amender, & les haches pour retrencher ceulx qui ne se peuvent corriger.

QUESTION LXXXIII.

Pourquoy est-ce que les Romains aiants entendu que les Bletonesiens, qui sont peuples barbares, avoient immolé un homme aux dieux, envoyerent querir leurs magistrats, comme pour les en punir, mais depuis quand ils eurent entendu qu'ils l'avoient fait suivant une ancienne loy de leur païs, ils les laisserent aller sans leur mal faire, mais ils leur defendirent de n'obeir plus de là en avant à telle loy : & neantmoins eulx mesmes non gueres d'années au paravant, avoient enfouy & enterré tous vifs deux hommes & deux femmes, les deux Grecs, & les autres deux Gaulois, en la place qui vulgairement s'appelle le marché aux bœufs : car il semble que cela soit repugnant, qu'eulx mesmes feissent les choses qu'ils reprenoient ès autres comme damnables. Est-ce point pour ce qu'ils jugeoient estre superstition damnable de sacrifier un homme aux dieux, mais bien aux diables qu'il fust necessaire ? Ou bien pour ce qu'ils estimoient que ceux qui le faisoient par une loy, ou par une coustume, failloient, mais eulx par ordonnance des livres

de la Sibylle le feirent : car on dit, que l'une des vierges Vestales, nommée Helbia, allant à cheval, fut attainte d'un coup de fouldre, & que le cheval fut trouvé nud tout estendu, & le corps d'elle pareillement, ses vestemens rebourſez par devant les parties naturelles, comme qui l'eust fait tout expressément, ses fouliers, ses anneaux & sa coeffe jettez l'un deçà, l'autre delà, & la langue tirée hors de bouche : ce que les devins interpreterent signifier, que c'estoit une grande vergongne qui devoit advenir aux vierges Vestales, & seroit fort divulguée & diffamée, & que partie de la honte en appartiendroit aussi aucunement à l'ordre des chevaliers. Sur ces entrefaittes il y eut le serviteur d'un certain chevalier barbare & estranger, qui vient descouvrir comme trois de ces vierges sacrées, en un mesme temps avoient forfait à leur honneur, Æmylia, Licinia, & Martia, & qu'il y avoit jà long temps qu'elles avoient compagnies d'hommes, desquels l'un estoit un chevalier estranger nommé Butetius, maistre dudit serviteur : si furent lesdittes Vestales punies selon les loix, après que leur procès leur eut esté faict : mais pour ce que la chose sembla terrible & espouventable, il fut ordonné par le senat, que les presbtres revisiteroient les livres Sibyllins, esquels on trouva des oracles qui denonçoient cest

inconvenient à advenir, au grand malheur & dommage du public, pour lequel eviter & divertir ils commandoient de abandonner à je ne sçay quels malings esprits estrangers deux hommes de nation Grecque, & deux autres de nation Gauloise, & les enterrer tous vifs sur le lieu [1].

Question LXXXIV.

Pourquoy est-ce qu'ils commancent leur jour à la minuict? Est-ce point pourautant que toute leur police du commancement n'estoit qu'une discipline militaire? Or à la guerre la plus part des entreprises qui reussissent, se font ordinairement de nuict avant le jour: ou bien c'est pour ce que l'execution se commance bien au lever du soleil, mais les preparatifs se font avant jour: car il fault avoir fait ses preparatifs avant que mettre la main à l'œuvre, & non pas se preparer alors qu'il fault executer, comme lon dit que Myson respondit ancienement à Chilon l'un des sept sages, ainsi qu'il tissoit un van en hyver: ou bien comme lon voit que plusieurs à midy cessent & mettent fin aux affaires d'importance & de la chose publique, aussi estimerent ils qu'il falloit mettre le commancement à la minuict:

[1] Tit-Liv. XXII.

pour la preuve dequoy lon peult tirer un grand argument, de ce que jamais le magiſtrat Romain ne fait appointement ny accord après le midy. Ou bien c'eſt pour ce qu'il n'eſt pas poſſible de ficher le commancement & l'achevement du jour au lever & au coucher du ſoleil : car ſi nous faiſons comme le vulgaire, qui diſtingue le jour & la nuict par le ſentiment de la veuë & des yeulx, prenans pour le commancement du jour, quand le ſoleil commance à ſe lever, & pour le commancement de la nuict, quand il eſt de tout poinct abſconſé, nous n'aurons jamais equinoxe, c'eſt à dire egalité du jour & de la nuict, car la nuict que nous eſtimerons eſtre plus egale au jour, ſera plus courte que le jour d'autant d'eſpace que le corps du ſoleil en contiendra : & ſi d'autre part nous faiſons comme les mathematiciens, qui pour remedier à ceſt inconvenient, mettent les confins & bornes du jour & de la nuict au poinct que le ſoleil vient à toucher le cercle de l'orizon avec ſon centre, cela feroit oſter toute claire evidence : car il adviendra qu'eſtant jà grande lumiere eſpandue ſur la terre, & le ſoleil nous eſclairant par tout, que nous ne confeſſerons pas qu'il ſoit encore jour, ains dirons qu'il ſera encore nuict. Puis que donc il eſt malaiſé de prendre le commancement du jour, & de la nuict au lever & au coucher du ſoleil, pour

les inconveniens & abſurditez que nous avons dittes, il reſte qu'il faille neceſſairement arreſter ce commancement quand le ſoleil eſt au milieu du ciel deſſus nous ou deſſoubs nous : or eſt il meilleur de le commancer lors qu'il eſt au milieu deſſoubs nous, qui eſt à la minuict, pourautant que lors il retourne devers nous en orient, & au contraire après le midy il s'eſlongne de nous vers l'occident.

QUESTION LXXXV.

Pourquoy eſt-ce qu'ancienement ils ne permettoient point que les femmes moulussent, ny meiſſent la main à la cuiſine ? Eſtoit-ce pour ſouvenance de l'accord qu'ils avoient fait avec les Sabins ? Car après qu'ils eurent ravy les filles des Sabins, il s'en emeut une groſſe guerre entre eulx, & depuis appointement enſuivit, en la capitulation duquel ceſt article entre autres exprès fut mis, que le mary Romain ne pourroit contraindre ſa femme ny à tourner la meule pour mouldre le bled, ny à faire la cuiſine.

QUESTION LXXXVI.

Pourquoy eſt-ce qu'ils ne ſe marient point au moys de may ? Eſt-ce point pourautant qu'il eſt au milieu des moys d'apvril & de juin, deſquels

l'un eſt conſacré à Venus, & l'autre à Juno deeſſe, qui ont toutes deux la cure & ſuperintendence des nopces & mariages, au moien dequoy ils avancent ou retardent un peu? Ou ſi c'eſt pourautant qu'en ce moys là ils font la cerimonie de la plus grande purgation qu'ils facent point en toute l'année? Car maintenant ils jettent de deſſus le pont en la riviere des images & effigies d'hommes, mais anciennement ils y jettoient des hommes meſmes vifs. Voilà pourquoy la couſtume eſt en ce temps, que la Flaminica, c'eſt à dire, la presbtreſſe de Juno, ſoit tousjours triſte, comme en deuil, ſans jamais ſe laver ny parer [1] : ou bien c'eſt pour ce que pluſieurs des peuples Latins font oblations aux treſpaſſez en ce mois là : & c'eſt pourquoy à l'adventure ils adorent Mercure en ce meſme mois, joint qu'il porte le nom de Maia mere de Mercure : ou bien c'eſt pourautant que, comme aucuns veulent dire, le mois prent ſon nom de Majores, qui veult dire les anciens, comme celuy de juin le prent de ce terme Juniores, qui veult dire, les jeunes. Or eſt il que la jeuneſſe eſt beaucoup plus apte à faire nopces que n'eſt pas le grand aage, comme dit Euripides,

1 Voyez Aulu-Gelle, X, 15.

Ou

Ou vieilleſſe eſt de Venus peu amie,
Ou Venus eſt de vieilleſſe ennemie.

Voilà pourquoy ils ne ſe marient point au mois de may, ains attendent juſques au moys de juin, qui ſuit incontinent après.

QUESTION LXXXVII.

Pourquoy eſt-ce qu'ils meſpartent les cheveux de nouvelle mariée avec le fer d'un javelot? Eſt-ce point pour un ſigne & marque que les premieres femmes qu'eſpouſerent les Romains, furent ainſi ravies par force, & conquiſes avec guerre & armes? Ou bien ſi c'eſt pour leur donner à entendre qu'elles eſpouſent des maritz ſoudards & guerriers, & pource qu'il faut qu'elles s'accouſtument à un embelliſſement & parement ſimple, ſans aucune delicateſſe feminine: comme pour ceſte meſme raiſon Lycurgus voulut que les huiſſeries, couvertures, & planchers des maiſons, ſe feiſſent avec la ſie & la congnée ſeulement, ſans y employer aucun autre outil ny inſtrument, pour rejetter & chaſſer de ſa republique toute curioſité & toute ſuperfluité: ou bien ce meſpartement de cheveux donne couvertement à entendre diviſion, ſignifiant que le mariage ne ſera jamais departi que par force d'armes: ou c'eſt pour ce qu'ils referent à Juno

la plupart des cerimonies qui appartiennent aux nopces & au mariage. Or est la javeline consacrée à Juno, tellement que la plus part de ses images & statues est appuyée sur une lance ou javeline, & pour ceste cause, la deesse en est surnommée Quiritis, pour ce que les anciens appelloient une javeline quiris, & pour ceste mesme occasion appelloit on aussi Mars quiris.

QUESTION LXXXVIII.

Pourquoy est-ce que l'on appelle lucar l'argent que l'on paie pour les jeux? Est-ce pour ce qu'il y a autour des villes plusieurs lieux sacrez aux dieux que l'on nomme Lucos, desquels on employoit le revenu à faire des jeux?

QUESTION LXXXIX.

Pourquoi est-ce qu'ils appellent Quirinalia la feste aux Fouls? Est-ce point pour ce qu'ils attribue ce jour-là à ceux qui ne sçavent de quelle lignée ils sont, ainsi que dit Juba, ou à ceux qui n'ont pas sacrifié comme les autres aux lieux destinez à leurs lignées, quand on celebre la feste qui se nomme Fornicalia, soit ou pour ce qu'ils estoient empeschez à d'autres affaires, ou qu'ils étoient hors de la ville, ou qu'ils ne le sçavoient pas : à ceste cause on leur a assigné ce

jour-là pour recouvrer la faute qu'ils auroient faitte.

QUESTION XC.

Pourquoy est-ce que quand on fait sacrifice à Hercules, on ne nomme nul autre des dieux, ny ne seuffre lon que chien aucun comparoisse dedans le pourpris où se fait le sacrifice, ainsi comme Varro a laissé par escript? Est-ce point quant à ce qu'ils ne nomment aucun dieu en son sacrifice, pour ce qu'ils ne l'estiment que demi-dieu? Et y en a qui tiennent que luy estant encore vivant entre les hommes, Evander luy edifia un autel, & lui offrit sacrifice dessus: & au reste il feit la guerre au chien, plus qu'à nulle autre sorte d'animal, car aussi fut-ce celuy qui luy donna plus d'affaires en toute sa vie que nul autre, tesmoing le chien à trois testes Cerberus, & après tous les autres le fils de Licymnius son nepveu, aiant esté tué par les Hippocoontides pour un chien, il fut contraint de leur donner la bataille, en laquelle il perdit plusieurs de ses amis, & entre autres son frere Iphicles.

QUESTION XCI.

Pourquoy est-ce qu'il n'estoit pas loisible aux patriciens d'habiter au mont du capitole? Est-ce

pour autant que Marcus Manlius y habitant attenta de se faire seigneur de Rome, & y usurper tyrannie? En haine duquel on dit qu'il a depuis esté defendu à ceulx de la famille des Manliens, de jamais prendre le avant-nom de Marcus : ou bien c'est une anciene crainte que les Romains ont euë de tout temps, car combien que Valerius Publicola fust personnage fort populaire & bien affectionné à la part du peuple, jamais toutefois les grands ne cesserent de le calumnier, ny les petits & la commune de le redouter, jusques à ce que luy mesme feit desmolir sa maison, pourautant qu'elle battoit sur la place.

QUESTION XCII.

Pourquoy est-ce qu'à celuy qui a sauvé un citoien à la guerre on donne une couronne de branches de chesne? Est-ce pourautant que partout & en tout lieu on recouvre facilement du chesne à la guerre, Ou bien pour ce que ceste couronne est dediée & sacrée à Jupiter & à Juno, que lon repute protecteurs des villes? Ou bien c'est une anciene coustume procedée de Arcadiens qui ont quelque consanguinité avec les chesnes, pour ce qu'ils se disent estre les premiers des hommes issus de la terre, comme le chesne entre tous les arbres.

QUESTION XCIII.

Pourquoy est-ce que pour prendre presage ils usent des vautours plus que de nuls autres oiseaux? Est-ce pour autant que à la fondation de Rome il en apparut douze à Romulus? Ou pour ce que ce n'est pas oiseau qui soit ordinaire ny familier, car il n'est pas facile de rencontrer une aire de vautours, ains faut que soudain ils viennent de quelque estrange païs: voilà pourquoy la veuë en est pleine de pronostique & de presage: ou bien ils ont encore appris cela d'Hercules, s'il est veritable ce qu'escrit Herodorus, que Hercules estoit fort aise, quand sur le commancement de quelque sienne entreprise il luy apparoissoit des vautours, pour ce qu'il avoit opinion que le vautour estoit le plus juste de tous les oiseaux de proye: car premierement il ne touche jamais à chose quelconque vive, ny ne tue jamais rien qui ait vie, comme font les aigles, les faucons, & les ducs, ains se paist des charognes des bestes mortes, & si y a plus, qu'il ne touche pas encore à celles qui sont de son genre ny de son espece: car jamais homme ne veit vautour qui mangeast de la chair d'oiseau, comme font les aigles & autres oiseaux de proye, qui chassent & mettent en pieces, principalement les oiseaux qui sont de mesme

genre qu'eulx : & toutefois ainsi que dit Æschilus,

> Comment pourroit estre l'oiseau goulu,
> En devorant son semblable impollu ?

Au reste quant aux hommes : c'est le plus innocent, en maniere de dire, & qui leur fait moins de dommage que nul autre, car il ne guaste fruict ny plante quelconque, ny ne fait mal à beste aucune privée : & s'il est vray ce que comptent les Ægytiens, qu'en ce genre là d'oiseaux ils soient tous femelles, & qu'elles deviennent grosses en reçevant par le bec le vent de levant, ne plus ne moins que les plantes s'empreignent du vent de ponant, il est vray-semblable que les signes & pronostiques tirez d'eux, soient plus asseurez & plus certains que ceux des autres, pour ce que de tous les autres leurs violences quand ils sont en amour, leurs impetueux vols quand ils poursuivent leur proye, leurs fuittes & leurs chasses doivent avoir beaucoup de trouble & d'incertitude en leurs pronostications.

QUESTION XCIV.

Pourquoy est-ce que le temple d'Esculapius est hors de la ville ? Est-ce pourautant qu'ils estimoient que la demourance hors de la ville estoit plus salubre que celle de la ville ? Car à ce propos

les Grecs ordinairement edifient les temples d'Æsculapius en lieux hauts où l'air est pur & serein. Ou si c'est pource que ce dieu Æsculapius fut envoyé querir de la ville d'Epidaure en la Morée : & est vray que les Epidauriens ont basty son temple non dedans l'enceinte de leur ville, ains assez loing d'icelle : ou pourautant que le serpent estant descendu de la galere en l'isle, & là s'estant disparu, il sembla qu'il leur eust enseigné par ce signe là où il vouloit qu'on luy bastist sa demeure.

QUESTION XCV.

Pourquoy est-ce que la loy defend à ceulx qui doivent vivre chastement de manger des legumages ? Est-ce quant aux febves, pour les mesmes raisons qu'on dit que les Pythagoriens les avoient en abomination ? Et quant aux poix-chiches particulierement, qui s'appellent en grec λάθυρος & ἐρέβινθος, lesquels mots semblent estre derivez de Erebus, qui signifie les tenebres d'enfer, & de Léthé, qui est oubliance, l'un des fleuves infernaulx : ou pour ce que ès souppers & banquets des funerailles, on a accoustumé de servir ordinairement des legumages : ou plus tost, pour ce qu'il fault que ceulx qui veulent estre chastes & vivre sainctement, aient les corps nets & gresles : or est il que les legumages sont

venteux & engendrent une superfluité ès corps qui a besoing de grande purgation : ou pour ce qu'ils incitent & provoquent à la luxure, d'autant qu'ils sont flatueux & venteux.

QUESTION XCVI.

Pourquoy est-ce qu'ils ne punissent point autrement les sacrées vierges vestales, qui se sont laissées violer & corrompre, que de les enfouir dedans de la terre toutes vives? Est-ce point pour ce qu'ils bruslent les corps des trespassez? Or de inhumer avec le feu les corps de celles qui n'ont pas assez religieusement & sainctement gardé le feu divin, il ne sembloit pas juste ny raisonnable : aussi n'estimoient-ils pas qu'il fust loisible de tuer une personne qui auroit esté consacrée avec les plus sainctes & plus religieuses cérimonies du monde, ni mettre les mains violentes dessus une femme sacrée : parquoy ils imaginerent ceste invention de la faire mourir d'elle mesme, c'est qu'ils la devalloient en une petite chambre dedans terre, là où ils laissoient une lampe ardente, & du pain avec un peu d'eau & de laict, & puis ils la combloient de terre par dessus : mais ny pour cela encore ne se peuvent-ils du tout exempter de supertitieuse crainte, car jusques au jourd'huy les presbtres

allans dessus le lieu, leur font je ne sçay quels services anniversaires pour les appaiser.

QUESTION XCVII.

Pourquoy est-ce que le treizieme jour de decembre qui s'appelle en latin Idus decembres, on fait un jeu de pris de la course des chariots, & le cheval attellé du costé droit, qui est demouré victorieux, est immolé à Mars, là où il vient quelqu'un par derriere qui luy couppe la queuë, laquelle il porte au temple qui s'appelle Regia, & en ensanglante l'autel : & pour en avoir la teste, il y a une troupe de gens venant de la rue sacrée, & une autre de celle qui se nomme Saburra, qui combattent les uns contre les autres à qui l'aura? Est-ce pour la raison que quelques uns alleguent, qu'ils ont opinion que la ville de Troye fut jadis prise par un cheval de bois, & pour ce, qu'ils en punissent le cheval en memoire de cela?

Si comme estans des Troiens descendus,
Et des Latins ensemble confondus.

Ou pource que le cheval est un animal courageux, martial, & belliqueux, & lon sacrifie ordinairement aux dieux les victimes qui leur sont plus agreables & mieux sortables : & luy sacrifie lon celuy qui a gaigné le prix, pource que

la victoire & la force luy sont propres, ou plus tost pour ce que l'œuvre de ce dieu est ferme & stable, & sont victorieux ceulx qui demeurent en leurs rengs contre ceulx qui n'y demeurent pas, ains s'enfuyent : c'est pourquoy lon y punist l'animal qui court viste, comme la voitture de lascheté, pour couvertement leur donner à entendre, qu'il n'y a point d'esperance de salut à ceulx qui fuyent.

Question XCVIII.

Pourquoy est-ce que la premiere œuvre que font les censeurs, quand ils sont instalez en possession de leur magistrat, c'est de bailler à ferme la nourriture des oyes sacrées, & de faire repaindre les statues des dieux? Est-ce pour commencer aux plus legeres choses & qui sont de moindre despense & de moindre difficulté? Ou si c'est pour commemoration d'un ancien benefice jadis reçeu de ces animaulx, du temps de la guerre des Gaulois, pour ce que les oyes furent celles qui sentirent la nuict les Barbares montans sur la muraille qui environnoit le fort du Capitole, là où les chiens dormoient, & de leur cry esveillerent les gardes? Ou pour ce que les censeurs estans gardiens des plus grandes choses, & aians la charge & le devoir qui leur com-

mande de veiller & enquerir ſoigneuſement pour conſerver la religion, les temples, les edifices publiques, les mœurs & les deportemens des hommes en leur maniere de vivre, ils mettent en premier lieu de conſideration, le plus vigilant animal qui ſoit, & en monſtrant avoir ainſi ſoing de ces oyes, ils enhortent en ce faiſant leurs citoiens de n'eſtre point pareſſeux, & de ne mettre point en nonchaloir les choſes ſainctes. Et au reſte quant au refreſchiſſement de couleur des images & ſtatues, c'eſt choſe neceſſaire, car la vivacité de la couleur rouge de vermillon ſe paſſe incontinent, de laquelle ils ſouloient anciennement colorer les images.

Question XCIX.

Pourquoy eſt-ce que des autres presbtres, quand il y en a un condamné & banny, ils le depoſent de ſa presbtriſe, & en eliſent un autre en ſon lieu, excepté les augures, qui ſont les presbtres qui ont charge d'obſerver & contempler le vol des oyſeaux? Car ceulx là, encore qu'ils ſoient convaincus & condamnez des plus grands crimes du monde, ils ne leur oſtent point leur presbtriſe. Eſt-ce, comme aucuns diſent, qu'ils ne veulent point qu'un qui ne ſoit point presbtre cognoiſſe ny ſçache les ſecrets des ſacrifices? Ou

pource que le presbtre augure estant lié & obligé de très grands sermens, qu'il ne revellera jamais les secrets des sacrifices, ils ne le veulent pas absoudre & dispenser de ces sermens là, en le degradant de presbtrise & le rendant homme privé ? Ou bien c'est pourautant que ce mot d'augure n'est pas tant nom d'honneur & de magistrat, comme de science & d'art, & cela seroit comme vouloir degrader un musicien qu'il ne fust plus musicien, ou deposer un medecin qu'il ne fust plus medecin, vouloir defendre qu'un devin ne soit plus devin, ainsi ne pouvans luy oster sa suffisance ny son sçavoir, encore qu'ils luy en ostent le nom, ils n'en establissent point d'autre en son lieu, à bon droict, pource qu'ils veulent garder le nombre qui en a d'ancienneté esté institué.

QUESTION C.

Pourquoy est-ce que le treziéme jour du moys d'aoust, que lon nomme maintenant Idus Augusti, & paravant Idus Sextiles, les serfs & les serves font feste tous & toutes, & les maistresses affectent de laver & nettoyer leurs testes ? Est-ce pourautant que le roy Servius à tel jour nasquit d'une serve captive, & pour ceste cause les esclaves à tel jour ont vacation de besongne ?

Et quant à laver les testes, le commancement en estant venu de serves, qui le font à cause de la feste, la coustume en est passée jusques aux maistresses.

Question CI.

Pourquoy est-ce qu'ils ornent leurs enfans de bagues pendues au col, qu'ils appellent Bullas? Est-ce pour honorer les premieres femmes qu'ils ravirent, en faveur desquelles ils ordonnerent plusieurs autres prerogatives aux enfans qui nasquirent d'elles, & mesmement celle là? Ou si c'est pour honorer la prouesse de Tarquin? Car on dit qu'estant encore enfant, en la grosse bataille qui fut donnée contre les Latins ensemble & contre les Thoscans, il se jetta dedans les ennemis, là où estant abbatu de dessus son cheval, il sousteint ceux qui se ruerent sur luy, si vertueusement qu'il encouragea tous les autres Romains, tellement que les ennemis estants par eulx tournez en fuitte, avec meurtre de dixhuit mille de leur gents, qui demourerent morts sur la place, il en reçeut, pour loyer de sa vertu, une telle sorte de bague à pendre au col, qui luy fut donnée par le roy son pere. Ou si c'est pource qu'anciennement ce n'estoit pas chose qui fust reputée honteuse ne villaine, que d'aimer les

garçons esclaves, quand ils estoient en aage d'aimer, ainsi que nous tesmoingent encore les comedies escriptes de ce temps là : mais des enfants de libre condition & de noble maison, ils se gardoient fort bien d'y toucher : & à fin que lon ne pretendist ignorance de n'avoir sçeu de quelle condition ils estoient, s'ils les rencontroient nuds, à ceste cause on leur faisoit porter ceste marque & enseigne autour du col. Ou bien si cela est point un preservatif d'honneur, de continence, & d'honnesteté, & par maniere de dire, une bride pour refrener l'incontinence, d'autant qu'ils avoient honte de faire des hommes, avant qu'avoir quitté les marques & signes d'enfance : car il n'y a point d'apparence à ce qu'en allegue Varro, disant que pource que les Æoliens appellent conseil, Bollas, les enfants pour un signe & presage de prudence & de bon conseil portent ceste bague là, qu'ils appellent Bulla. Voiez doncques que ce soit à cause de la lune, qu'ils les portent : car la figure de la lune, quand elle est au plein, n'est pas forme de boule ronde, ains plus tost de plat ou d'escuelle : & non seulement quant au costé qui nous en apparoist, mais aussi, comme Empedocles pense, quant à celuy qui en est dessoubs.

QUESTION CII.

Pourquoy eſt-ce qu'aux petits enfans ils impoſent le nom, aux maſles au neufiéme jour, & aux femelles au huitiéme ? Eſt-ce point pour cauſe naturelle qu'ils impoſent pluſtoſt les noms aux filles qu'aux fils, d'autant que les femelles croiſſent plus toſt, & ſont plus toſt meures, & arrivent plus toſt à leur perfection que ne ſont les maſles ? Mais quant aux jours, ils prennent ceux qui ſuyvent ſans moien après le ſeptieme, pource que le ſeptieme eſt fort perilleux aux petits enfants, tant pour autres occaſions que pour leur nombril, d'autant que à pluſieurs il ſe denouë au ſeptieme jour, & devant qu'il ſoit ouvert, l'enfant reſſemble plus toſt à une plante, qu'il ne fait à un animal : ou tout ainſi comme les Pythagoriens eſtimoient que le nombre pair eſtoit femelle, & le non-pair maſle, d'autant qu'il engendre, & eſt plus fort que le nombre pair, eſtant compoſé, & ſi on les diviſe l'un & l'autre en unitez, le pair monſtrera un lieu vuide au milieu, là où le non-pair a tousjours le milieu remply d'une de ſes parties, & pour ceſte cauſe ils ont opinion que le pair reſſemble plus à la femelle, & le non-pair au maſle. Ou bien c'eſt pourautant que de tous les nombres, le neuf eſt

le premier quarré, venant du trois qui est non-pair & parfaict, & le huit est le premier cubique, c'est à dire quarré en tout sens, comme un dé procedant du deux, nombre qui est non-pair : or faut-il que l'homme soit quarré, singulier & parfait, & que la femme, ne plus ne moins qu'un dé soit ferme, gardant la maison & difficile à remuer. Encore y fault il adjouster ce propos, que le huit est nombre cubique, procedant du deux pour son pied, & le neuf de nombre quadrangulaire, quarré en tous sens, procedant du trois pour son pied, & pour ceste cause les femmes semblent avoir deux noms, & les masles trois.

Question CIII.

Pourquoy est-ce qu'ils appellent les enfans qui n'ont point de pere certain, Spurios ? Car il ne faut pas estimer, comme le tiennent les Grecs, & comme le disent les orateurs en leurs plaidoiers, que ce soit de ce mot Spora, pource qu'ils sont engendrez de la semence de plusieurs hommes meslée & confondue ensemble, ains est-ce mot Spurius, l'un des premiers noms que prennent les Romains, comme Sextus, Decimus, & Caius : or n'escrivent ils jamais ces premiers noms là entierement de toutes leurs lettres, ains

les

les marquent aucunefois d'une seule lettre, comme Titus, Lucius, Marcus, par T. L. M. ou avec deux, comme Spurius, & Cneus, ou avec trois, comme Sextus & Servius. Spurius doncques est l'un de leurs noms qui se marque avec deux lettres SP. qui signifient Sine Patre, c'est à dire, sans pere : car S. signifient sans, & le P. pere. Voilà d'où est venu l'erreur de la variation, pourautant que, sine patre & Spurius s'escrivent par mesmes lettres : mais encore en faut il alleguer une autre raison, qui est plus estrange, & où il y a moins d'apparence, c'est qu'ils disent que les Sabins anciennement appelloient la nature d'une femme Spurius, & que pour ceste occasion, par une maniere d'injure & de reproche, ils appelloient de ce nom là ceux qui estoient nez de femme non espousée, & hors legitime mariage.

Question CIV.

Pourquoy est-ce qu'ils appellent Bacchus, Liberum Patrem? Est-ce point pource qu'il est pere & autheur de toute liberté à ceux qui ont beu? Car la plus part des hommes deviennent audacieux & se remplissent de hardiesse de parler quand ils sont yvres? Ou pource que c'est luy qui a trouvé la libation, c'est à dire, l'offrande

de vin, que lon fait aux dieux : ou, comme dit Alexandre, pource que les Grecs l'appellent Dionysius Eleuthereus, c'est à dire, Bacchus delivrant, & le nomment ainsi à cause d'une ville de la Bœoce nommée Eleutheres [1], où il avoit un temple.

Question CV.

Pourquoy est-ce que la coustume ne porte point, que les filles se marient aux jours des festes publiques, mais bien que les veufves s'y remarient ? Est-ce pourautant, comme dit Varro, que les filles sentent mal quand on les marie, & les veufves plaisir quand on les remarie, & qu'à un jour de feste il ne faut rien faire où lon sente douleur, ny par contraincte ? Ou plus tost pource que aux pucelles ce leur est honneur d'estre mariées à la veuë de beaucoup de monde, mais aux femmes veufves ce leur est deshonneur d'estre remariées en grande compagnie : pource que les premieres nopces sont desirables, mais les secondes abominables, car elles ont honte si elles prennent d'autres marits leurs premiers estans encore vivans, & s'ils sont morts elles en sont en deuil de viduité : c'est pourquoy elles aiment mieux que ce soit à requoy en petite maignie,

[1] Voyez Quest. grecq. XXXIX.

non pas en tumulte & convoy de grande compagnie. Or les jours de festes & de jeux publiques divertissent les hommes, les uns çà, les autres là : de maniere qu'ils n'ont pas loysir de vacquer à aller veoir des nopces. Ou c'est pource que ce fut à un jour de feste publique qu'ils ravirent les filles des Sabins, ce qui leur apporta la guerre, & à ceste cause ils ont eu à mauvais presage d'espouser des filles à un jour de feste.

QUESTION CVI.

Pourquoy est-ce que les Romains adorent Fortune, qu'ils appellent Primogenita, comme qui diroit l'aisnée, ou premier née ? Est-ce, comme dit Varro, pourautant que Servius, qui estoit né d'une serve captive, regna fort noblement & glorieusement à Rome, car ainsi le tiennent les Romains pour la plus part : ou plus tost pource que la Fortune a donné le commancement & la premiere origine à la ville de Rome & à son empire? Ou bien la cause en est plus profonde, & qu'il faut rechercher ès plus cachez secrets de la nature & de la philosophie, pour ce que la Fortune est le principe de toutes choses, tellement que la nature mesme consiste & procede de la Fortune, quant à certaines choses casuellement & fortuitement concurrentes, ordre & disposition est adjoustée.

QUESTION CVII.

Pourquoy est-ce que les Romains appellent ceux qui jouënt des comædies & autres jeux ès theatres, histrions? Est-ce pour la raison que escrit Claudius Rufus, que fort anciennement & dès l'an que furent consuls Caius Sulpitius, & Licinius Stolo, il y eust une maladie pestilentielle à Rome, laquelle emporta entierement & indifferemment tous ceux qui faisoient profession de monter sur les eschaffaux des theatres pour jouer? Au moien dequoy il en vint depuis à leur priere & requeste de la Thoscane plusieurs & excellens ouvriers en cest artifice : entre lesquels celuy qui estoit de plus grande reputation, & qui plus longuement avoit eu la vogue par les theatres, estoit appellé Hister, du nom duquel tous les autres furent depuis appellez Histrions.

QUESTION CVIII.

Pourquoy est-ce qu'ils n'espousent point leurs proches parentes? Est-ce pourautant qu'ils veulent par mariages amplifier leurs alliances, & acquerir plusieurs affins & alliez, en prenant & baillant femmes à d'autres qu'à ceux qui sont desjà leurs parents : ou pour ce qu'ils craignent que telles nopces n'engendrent noises & querelles entre

les parents, lesquelles estaignent & abolissent les droits de la nature ? Ou pource qu'ils voyent que les femmes à cause de leur imbecillité & infirmité ont besoing de beaucoup d'aide, ils ne les veulent pas marier à ceux de leur parenté, à fin que si d'advenrure il se treuve que les marits les traitent mal & leur facent tort, leurs parens les secourent & leur soient en aide.

QUESTION CIX.

Pourquoy est-ce qu'au presbtre de Jupiter, qu'ils appellent Flamen Dialis, il n'est pas loisible de toucher de la farine ny du levain ? Est-ce pourautant que la farine est nourriture crue & imparfaitte ? Car ny elle ne demeure ce qu'elle estoit, c'est à sçavoir bled, ny elle n'est ce qu'elle doit estre, c'est à sçavoir pain, ains a perdu la nature qu'elle avoit paravant, & n'a pas acquis l'usage de viande & de nourrissement : c'est pourquoy le poëte l'appelle Mylephaton, par translation, comme qui diroit, tué & guasté par la meule en la moudure. Et quant au levain, il s'engendre de corruption de farine, & si fait lever & aigrir toute la masse de la paste, quand il est meslé parmy : car elle en devient moins forte & moins tenante, & brief le levement de la paste, c'est à dire l'operation qu'y faict le

levain, eſt comme une ſorte de pourriſſement: car quand on y en met plus que de raiſon, il la rend du tout ſi aigre que lon n'en peult manger, & guaſte la farine.

QUESTION CX.

Pourquoy eſt-ce qu'il luy eſt auſſi defendu de toucher chair crue? Eſt-ce point pour deſtourner de bien loing, par ceſte accouſtumance, de manger chair crue? Ou s'il luy eſt enjoint de l'abominer pour la meſme raiſon que la farine: car ny ce n'eſt plus animal, ni ce n'eſt encore viande, car le bouillir & roſtir eſt une alteration & tranſmutation qui luy fait changer de forme: là où la chair crue & freſchement tuée n'eſt pas pure n'y impollue à voir, ains eſt hideuſe, & a ne ſçay quoy approchant de l'ulcere & de la playe ſaignante quand on la regarde.

QUESTION CXI.

Pourquoy eſt-ce que lon luy commandoit auſſi de s'abſtenir du chien & de la chevre, non ſeulement de les toucher, mais auſſi de les nommer? Eſt-ce point, quant à la chevre, pour ſon exceſſive luxure, & pour ſa mauvaiſe odeur, ou pour ce qu'elle eſt maladiſve? car

c'eſt la beſte du monde la plus ſubjecte au hault mal, & qui plus attache ce mal à ceulx qui en mangent ou qui la manient : la cauſe dequoy ils diſent eſtre l'eſtroiſſiſſure des conduits par où paſſent les eſprits qui viennent à facilement s'eſtoupper : ce qu'ils conjecturent, par ce qu'elle a la voix ainſi greſle & deliée : ſuyvant lequel propos on voit que les hommes meſmes qui ſont ſubjects à ceſte maladie, la voix à la fin leur devient ſemblable au beſlement des chevres. Et quant au chien, il eſt vray qu'il n'a pas à l'adventure tant de la luxure, & n'eſt pas ſi getif ne ſi puant que la chevre, combien que toutefois aucuns tiennent que lon ne ſouffre pas ſeulement qu'un chien mette le pied dedans le chaſteau d'Athenes, pour ce que le temple de Diane y eſt, ny dedans l'iſle de Delos non plus, pour ce qu'elle luy eſt conſacrée, à cauſe que publiquement à la veuë de tout le monde, il ſe meſle avec ſa femelle : comme ſi les taureaux, les pourceaux, ou les chevaux avoient des chambres à ſaillir leurs femelles, & qu'ils ne le feiſſent pas ouvertement & manifeſtement en public : mais ils n'en ſçavent pas la cauſe veritable, qui eſt, pour ce que le chien eſt un animal de ſa nature aſpre & querelleux, & le bannit on pour ceſte cauſe des lieux ſaincts, & où il y a franchiſe, à celle fin que les pauvres

Aa 4

affligés suppliants s'y puissent librement retraire. Ainsi est il vraysemblable qu'ils ont voulu que le presbtre de Jupiter, comme une saincte & sacrée vive statue de refuge, fust librement accessible & ouverte à tout le monde, sans qu'il y eust rien qui empeschast, ne qui feist peur d'en approcher : c'est pourquoy il falloit que son lict mesme fust tout à l'entrée de sa porte, & le serf qui pouvoit se venir jetter à ses pieds, & embrasser ses genoux, pour ce jour là estoit franc & hors de danger d'estre fouëtté ou plus griefvement puny : & si c'estoit un prisonnier qui se peust approcher de luy aiant les fers aux pieds, il estoit delié, & jettoit on ses fers & ses liens hors de la maison, non par la porte, mais par dessus le toict de la couverture : or n'eust il de rien servy qu'il eust ainsi esté gracieux, accointable & humain, s'il eust eu auprès de luy un chien qui eust effroyé & chassé ceulx qui eussent voulu recourir en franchise à luy : mais toutefois si est-ce que les anciens mesmes ne l'ont point estimé ne reputé du tout animal net & munde : car il n'est premierement dedié ne consacré à aucun des dieux celestes, ains estant envoyé pour soupper à Proserpine terrestre ès quarrefours, il semble que ce soit plus tost une hostie expiatoire pour divertir quelque malencontre,

ou pour nettoyer quelque ordure, qu'autrement: joint qu'en Lacedæmone ils fendent par le milieu des chiens pour sacrifice à Mars le plus sanglant de tous les dieux : & les Romains mesmes au jour de la feste des Lupercales, qui se celebre au moys de purification, qui est febvrier, font sacrifice d'un chien. Et pourtant n'est-il pas hors de propos de penser, que à ceulx qui ont pris à servir particulierement le plus souverain & le plus net de tous les dieux, il soit defendu d'avoir ny en leur maison ny autour d'eulx un chien.

QUESTION CXII.

Pour quelle cause n'est il pas permis à ce mesme presbtre de Jupiter de toucher au lierre, ny de passer par un chemin couvert de branches de vigne attachée à un arbre? Est-ce point un precepte semblable à ceux cy des Pythagoriens, Ne mange point de dessus une chaire, Ne te sied point sur un boisseau, Ne passe point par dessus le ballet? Car ces philosophes là ne craingnoient, ny ne refuyoient point les choses que les paroles de prime face signifioient, mais par celles là ils en defendoient d'autres : car ce precepte, de ne passer point soubs la vigne, se referoit au vin : voulant donner à entendre

qu'il n'estoit pas loisible au presbtre de s'enyvrer, d'autant que le vin est dessus la teste de ceulx qui s'enyvrent, & sont par luy rabaissez & ravallez : là où il fault que les presbtres soient superieurs, & qu'ils commandent à ceste volupté là, non pas qu'ils soient subjects à elle. Voilà quant à la vigne. Mais quant au lierre, est-ce point pour ce que c'est une plante qui ne porte aucun fruict, ny aucune utilité aux hommes, ains est si imbecile, que d'elle mesme elle ne se sçauroit soustenir, & a besoing d'autres qui la portent, & ce pendant par le moyen de la froideur de son umbre, & la verdeur de ses feuilles, abuse ceulx qui la regardent? Pour ceste cause n'estiment ils pas que lon le doive nourrir ny entretenir pour neant en une maison, d'autant qu'il n'y apporte nul profit, ny l'ambrasser, d'autant qu'il est dommageable aux plantes qui le reçoivent quand il a le pied dedans terre. Et pourtant ne voit on jamais ès sacrifices & cerimonies de Juno à Athenes, ny de Venus à Thebes, du lierre sauvage, mais bien en voit on ès sacrifices qui se font de nuict en tenebres comme sont la plus part de ceulx de Bacchus. Est-ce doncques point cela une couverte defense de se trouver en ces danses & follastreries nocturnes de Bacchus? Car les femmes qui sont subjectes à ces fureurs là bacchiques se ruent in-

continent sur le lierre, & le deschirent, le prenant à belles mains, ou le maschant à belles dents : tellement que ceulx là ne sont pas du tout à rejetter, qui disent que ce lierre aiant des esprits qui tournent les entendemens des hommes à fureur, les transporte hors d'eulx & les tourmente, & brief les rend yvres sans boire vin, quand ils se treuvent disposez à tels transports & ravissements de leurs entendements.

Question CXIII.

Pourquoy est-ce qu'à ces presbtres là il n'est pas permis de recevoir ny de demander aucun magistrat, & neantmoins ils ont un massier portant la verge devant eulx, & un chariot à chaire prætoriale dessus, pour les honorer & recompenser, de ce qu'il ne leur est pas loisible de tenir autre office ny magistrat publique? Est-ce point pour la mesme raison qu'en la plus part des villes de la Grece la dignité de presbtrise estant equivalente à celle de la royauté, ils n'elisoient pas des petites personnes les premieres venues pour presbtres? Ou plustost pour ce que les presbtres aiants leurs actions determinées & certaines, & les roys indeterminées & incertaines, il n'estoit pas possible quand les deux quelquefois se rencontroient en un mesme temps

tout ensemble, que un seul peust satisfaire à toutes les deux, ains estoit force que les deux estants souvent pressées, il en omeist l'une à faire : & que par ce moien tantost il mesprist envers les dieux, & tantost qu'il portast dommage à ses citoiens. Ou bien voyans que ès magistrats des hommes il y a bien souvent autant de necessité comme d'authorité, & qu'il fault que celuy qui a le gouvernement d'un peuple, comme dit Hippocrates d'un medecin, voye plusieurs mauvaises choses, & en touche plusieurs aussi, & que des maulx d'autruy il sente & reçoive propre fascherie & douleur, ils n'ont pas trouvé bon qu'un sacrifiast aux dieux, ny eust la superintendence des choses sainctes & sacrées, qui auroit assisté ou presidé aux jugements & condamnations à mort de ses citoiens, voire bien souvent de ses parents & alliez, ainsi comme il advint à l'ancien Brutus.

SOMMAIRE

DES QUESTIONS GRECQUES.

Qui sont ceux qu'on appelle Conipodes & Artyni? II. *Quelle étoit la femme appellée Onobatis?* III. *Quelle étoit l'hypeccaustria?* IV. *Quels étoient les Amnemones & l'Aphester?* V. *Quels étoient les Chrestos?* VI. *Quel étoit le Crithologos?* VII. *Quelles sont les nuées dites ploïades?* VIII. *Que signifie le mot Platychetas?* IX. *Que signifient les mots Hosioter & Bysius?* X. *Que signifie Phyximelon?* XI. *Qu'est-ce que les Aposphendoneti?* XII. *Qu'est-ce que le Septerion, l'Héroïde, & la Charila?* XIII. *Qu'est-ce que la chair mendiée des Ænianiens?* XIV. *Qu'est-ce que les Coliades & le Phagilus?* XV. *Qu'est-ce que le chien de bois chez les Locriens?* XVI. *Que signifie Aphabroma?* XVII. *Qu'est-ce que Dorixenus?* XVIII. *Qu'est-ce que Palintocia?* XIX. *Question au sujet de la ville d'Anthedon.* XX. *Qu'est-ce que les ténèbres auprès du chêne?* XXI. *Qu'est-ce que les Catacautæ?* XXII. *Quelle étoit la sépulture des enfans chez les Chalcidiens?* XXIII. *Qu'est-ce que le Mixarchagevas, & les Elasiens?* XXIV. *Qu'est-ce que l'Engnisma?* XXV. *Qu'est-ce qu'Alastor, Aliterius, & Pa-*

lamneos? XXVI. *Question au sujet du bœuf conduit par les filles, depuis le mont Ænus jusqu'à Cassiopée.* XXVII. *Pourquoi le hérault n'entre point au temple d'Ocridion à Rhodes?* XXVIII. *Pourquoi un joueur de flûte n'entre point dans le temple de Tenes, & ne fait aucune mention d'Achille?* XXIX. *Qu'est-ce que le Poletes?* XXX. *Qu'est-ce que le rivage d'Arenus?* XXXI. *Question sur la célébration de la fête de Cérès chez les Eretriens.* XXXII. *Qu'est-ce que les Ainautæ?* XXXIII. *Pourquoi cette dénomination, L'assemblée des Gaillards?* XXXIV. *Quel est celui qui immola un bœuf à son bienfaiteur?* XXXV. *Question sur le refrein des Bottieiennes.* XXXVI. *Sur la pierre des Æliennes à Bacchus.* XXXVII. *Sur l'Achillium des Tanagræiens.* XXXVIII. *Qu'est-ce les Psoloes, les Æolies & les Oenoles?* XXXIX. *Question sur ceux qui entrent de propos délibéré ou par ignorance dans le pourpris sacré à Jupiter.* XL. *Sur le dieu Eunostus.* XLI. *Sur le nom du fleuve Scamandre.* XLII. *Sur le commun proverbe*, ceste-cy l'emporte. XLIII. *Sur le nom de la ville Alalcomena.* XLIV. *Sur les Monophages.* XLV. *Sur la statue de Jupiter Lebradien.* XLVI. *Sur les purgation & purification des Trallianiens.* XLVII. *Que signifie le proverbe des Eliens*, souffrir plus de maux que Sambicus? XLVIII. *Question sur le temple d'Ulysse*

près celui des Leucippides. XLIX. *Sur la coutume des Chalcédoniennes de cacher l'une de leurs joues quand elles rencontrent quelques étrangers.* L. *Sur l'usage religieux des Argiens au sujet de leurs troupeaux.* LI. *Que signifie le mot Ballachradas?* LII. *Pourquoi les Eliens font saillir leurs chevaux hors de leur pays?* LIII. *Question sur la coutume des usuriers chez les Gnosiens.* LIV. *Sur la Vénus de Dexicréon.* LV. *Sur l'usage de dérober les passans dans l'île de Samos quand on y sacrifie à Mercure Charidote.* LVI. *Sur le nom qu'on y donne au lieu Panema.* LVII. *Sur le nom de la salle Pedetes.* LVIII. *Sur l'accoutrement feminin du prêtre d'Hercule en l'île de Cos & en la ville d'Antimachie.* LIX. *Sur les races Hamaxocylistes.*

LES DEMANDES DES CHOSES GRECQUES.

QUESTION PREMIERE.

Qui font ceulx que lon appelle en la ville d'Epidaure Conipodes & Artyni? Il y avoit cent quatre vingts hommes entre les mains defquels eftoit tout le gouvernement de la chofe publique : de ceulx là on elifoit des fenateurs qui s'appelloient Artyni, & la plus part du peuple fe tenoit aux champs, & les appelloit on Conipodes, qui vault autant à dire comme, pieds poudreux, pource que quand ils venoient à la ville, on les cognoiffoit à cela.

QUESTION II.

Qui eftoit celle que lon appelloit Onobatis en la ville de Cumes? Quand il y avoit une femme furprife en adultere on la menoit en la place publique [1], là où on la mettoit deffus une pierre eminente, à fin qu'elle fuft veuë de tous : puis

[1] Le P. Pétau lit : Εἰς Ἀγρὲν.

quand

quand elle y avoit esté une espace de temps, on la montoit dessus un asne & la menoit on par toute la ville, puis on la ramenoit en la place, & la remettoit on dessus la pierre, & de là en avant elle demouroit infame pour toute sa vie, & l'appelloit on Onobatis, c'est à dire, celle qui a chevauché l'asne : cela fait ils estimoient que la pierre en fust pollue, & l'abominoient comme chose interditte. Il y avoit aussi en la mesme ville un office qui s'appelloit Phylactus, & celuy qui le tenoit avoit charge tout le reste du temps de garder la prison, excepté qu'en une certaine assemblée de conseil qui se tenoit de nuict, il entroit au senat, & alloit prendre les roys par la main, & les menoit hors du senat : là où il les tenoit jusques à ce que le senat eust arresté s'ils avoient forfait, ou non, donnant ainsi occultement ses suffrages en tenebres.

QUESTION III.

Qui est celle que lon nomme en la ville de Soli Hypeccaustria ? Ils appellent ainsi la presbtresse de Minerve, à raison de quelques sacrifices & quelques cerimonies à divertir les malheurs qu'elle fait [1] : le mot signifie comme qui diroit, la chauffeure.

[1] Lisez : à raison de quelques sacrifices & cerimonies qu'elle fait, pour divertir les malheurs.

Question IV.

Qui sont en la ville de Gnidos, ceulx qu'ils appellent Amnemones, & qui est celuy qu'ils disent Aphester? Il y a soixante qu'on eleit des plus gens de bien de la ville, lesquels ont la superintendence des affaires, & sont ceulx qui consultent premierement les matieres de plus grande importance, & les appelloient ainsi, pource qu'ils ne sont point syndiquez ne subjects à rendre compte de leur administration, si d'adventure lon ne veult dire que le mot signifie plustost, de grande memoire : & celuy qui leur demande leurs advis & suffrages, s'appelle Aphester.

Question V.

Qui sont ceulx que les Arcadiens & les Lacedæmoniens appellent Chrestos? Les Lacedæmoniens aiants fait appointement avec les Tegeates en meirent les articles par escript, qu'ils feirent engraver sur une coulomne quarrée, commune, laquelle fut plantée sur le bord de la riviere d'Alphæus : & y a entre autres articles, Qu'ils chasseroient les Messeniens hors de leurs terres, mais qu'il ne leur seroit pas loisible de les faire Chrestos : ce que declarant, Aristote l'expose,

qu'ils ne les pourroient faire mourir pour secourir ceulx des Tegeates qui durant la guerre avoient favorisé au party des Lacedæmoniens.

QUESTION VI.

Qui est celuy que les Opuntiens appellent Crithologos? La plus part des Grecs en leurs plus anciens sacrifices, usoient d'orge, que contribuoient les citoiens : celuy doncques qui avoit la superintendence des sacrifices, & la charge de recueillir les primices d'orge que les citoiens contribuoient, se nommoient Chritologos, qui vault autant à dire que, Recueilleur d'orge : & avoient deux presbtres, l'un qui avoit la superintendence des sacrifices qui se faisoient aux dieux, & l'autre de ceulx qui se faisoient aux diables.

QUESTION VII.

Quelles sont les nuées que l'on appelle Ploiades? Ce sont celles qui sont les plus pleines d'eau, & qui sont agitées çà & là, ainsi comme Theophrastus le met de mot à mot au quatrieme livre, Des impressions qui se font en la region de l'air : attendu que ces nuées Ploiades, & celles qui sont espesses, mais immobiles, & de couleur fort blanches, monstrent une diversité de matiere qui n'est ny convertie en eau ny en vent,

QUESTION VIII.

Qu'eſt-ce que les Bœotiens appellent Platychetas ? Ils appellent ainſi ceulx qui ſont voiſins de noſtre maiſon, ou qui ont des terres joignantes aux noſtres en langage Æolique, comme qui diroit, eſtants voiſins : dequoy j'en allegueray un exemple tiré de l'archive de nos loix [1] combien qu'il y en ait pluſieurs *.

QUESTION IX.

Qui eſt celuy que les Delphiens appellent Hoſioter : & pourquoy eſt-ce qu'ils appellent l'un des mois Biſius ? Ils appellent Hoſioter celuy qui immole l'hoſtie après qu'il a eſté eſleu & declaré ſainct : or y en a il cinq qui le ſont toute leur vie, & ſont concurrens avec les grands presbtres qu'ils nomment prophetes en pluſieurs cerimonies du ſervice des dieux, comme ceulx qui ſe diſent eſtre deſcendus de la race de Deucalion. Et quant au moys qu'ils appellent Byſius, ce n'eſt pas, comme pluſieurs eſtiment, autant comme Phyſios, c'eſt à dire naturel, encore que ce ſoit le commancement de la primevere, & que plu-

[1] Grec : dans la loi du Thermophylax (gardien des loix) ou de l'archiviſte.

* Ceſt exemple default en l'original grec. *Amyot.*

ſieurs plantes alors naiſſent & germent de la terre : mais ce n'eſt pas la verité, car les Delphiens n'uſent pas d'un B au lieu d'un Phi, ainſi que font les Macedoniens qui diſent Bilippus & Balacros & Berenice [1], au lieu de Philippus, de Phalacros & de Pherenice [2] : mais ils en uſent au lieu de Pi, car ils diſent ordinairement Batein au lieu de Patein, & Bicron au lieu de Picron : ainſi Byſius eſt dit au lieu de Pyſius, c'eſt à dire interrogatoire, en entendant de leur dieu Apollo : car c'eſt la couſtume du païs, pour ce qu'en ce moys là ils propoſent leurs demandes à l'oracle de Apollo, & eſtiment que le ſeptieſme d'iceluy ſoit le jour de ſa naiſſance, lequel ils ſurnomment Polyphthous, non pas, comme pluſieurs cuident, pour ce que lon y paiſtrit pluſieurs gaſteaux qui s'appellent Phthois, mais pour ce que lon y demande & y enquiert on de beaucoup de choſes : car il n'y a pas long temps que lon a permis de venir à l'oracle quand on voudroit en chaſque moys, mais au paravant la religieuſe d'Apollo ne rendoit les reponſes, & n'ouvroit l'oracle qu'une ſeul fois en toute l'année, ainſi comme Calliſthenes & Anaxandrides ont laiſſé par eſcript.

[1] Grec : Beronice.

[2] Grec : Pheronice.

QUESTION X.

Qu'eſt-ce que ſignifie Phyximelon ? Les petites plantes baſſes quand elles viennent à germer & bourgeonner, les beſtes en aiment fort le premier bouton qu'elles jettent, mais en le mangeant elles font grand tort à la plante, & empeſchent fort ſon accroiſſement : quand doncques elles viennent à croiſtre juſques à telle hauteur que les beſtes paiſſantes alentour n'y peuvent plus faire de mal, elles s'appellent Phyximela, qui eſt à dire eſchappées du danger des moutons, teſmoing Æſchylus.

QUESTION XI.

Qui ſont ceulx que lon nomment Apoſphendoneti ? Les Eretriens habiterent jadis l'iſle de Corfou, juſques à ce que Charicrates y vint de Corinthe avec une armée, & eſtant demouré victorieux, les Eretriens remontans ſur mer s'en retournerent en leur païs : de quoy eſtants devant advertis leurs citoiens qui n'avoient bougé, les repoulſerent, & les garderent de deſcendre en leurs terres à coups de fonde : & ne les aiants peu ny gaigner par belles paroles, ny les forcer par armes, à cauſe qu'ils eſtoient en beaucoup plus grand nombre & inexorables, ils s'en alle-

rent en la coste de Thrace, là où ils occuperent un lieu, auquel on dit que Methon l'un des predecesseurs d'Orpheus, avoit anciennement habité : si nommerent la ville qu'ils y fonderent Methone, & eulx furent surnommez par leurs voisins Aposphendoneti, qui vault autant à dire comme, les repoulsez à coups de fonde.

QUESTION XII.

Qu'est-ce que les Delphiens appellent Charila? Ceulx de la ville de Delphes celebrent trois noveines d'ans continuellement l'une après l'autre : desquelles trois noveines ils appellent l'une Septerion, l'autre Heroïde, & la tierce Charila. Quant à la premiere, il semble que ce n'est qu'une representation de la battaille que Phæbus eut contre Python, & de la fuitte & poursuitte après la battaille, en la vallée de Tempe. Ceste fuitte, comme aucuns disent, fut à cause de quelque homicide, duquel il cherchoit à estre purgé: les autres tiennent que Python estant blessé, & s'en fuyant par le chemin que nous appellons sacré, Phœbus le poursuivit, & qu'il s'en fallut peu qu'il ne se trouvast à sa mort : car il trouva à son arrivée qu'il estoit nagueres mort des blesseures qu'il avoit reçuës en la bataille, & avoit esté inhumé par son fils, lequel s'appelloit Aix,

comme l'on dit. Ceste noveine donques qui s'appelle Septerion, est une representation de ceste histoire, ou bien de quelque autre semblable. Quant à la seconde, Heroïde, elle contient je ne sçay quelles cerimonies secrettes, que les bacchantes sçavent bien : mais quant à ce qui s'y fait manifestement à l'ouvert, on pourroit conjecturer que c'est la sublevation au ciel de Semelé. Au reste quant à celle de Charila, voicy ce que lon en conte : Il advint après une grande seicheresse une grande famine en la ville de Delphes, tellement que les habitants de la ville venoient à la porte de leur roy, avec leurs femmes & leurs enfans crier à la faim. Ce roy feit distribuer aux principaulx d'entre eulx de la farine & des legumages, pour ce qu'il n'y en avoit pas assez pour en donner à tous : & comme il y fust venu une fille encore petite, orpheline de pere & de mere, le supplier de luy en donner aussi : le roy la souffletta avec son soulier, & encore après luy jetta il son soulier au visage : la fille estant pauvrette & destituée de tout le monde, mais au demourant de gentil cœur, se retira de là, & desliant sa ceinture s'en pendit & estrangla. La famine alloit tousjours croissant de plus en plus, & les maladies y survenoient encore : à l'occasion de quoy le roy estant allé à l'oracle pour y cuyder trouver remede, la pro-

phetisse Pythie luy respondit, qu'il appaisast l'ame de Charila, qui estoit morte volontairement : ainsi après avoir longuement recherché, & trouvé à la fin que ceste fille soufflettée avoit nom Charila, ils luy feirent un sacrifice meslé de cerimonies de purification, lequel ils observent encore de neuf en neuf ans : car il y a le roy assis en sa chaire qui distribue de la farine & des legumages à tous venans, tant estrangers que citoiens, & apporte lon l'image de Charilla petite fille, & après que tous ont pris de ces legumages, le roy soufflette ceste image avec son soulier : & lors la principale des devotes de Bacchus, qui sont les bacchantes, emportant ceste image en une profonde baricave luy attache une corde au col, & puis toutes ensemble l'enterrent au mesme lieu où jadis ils inhumerent le corps de Charila après qu'elle se fut estranglée.

QUESTION XIII.

Qu'est-ce que les Ænianiens appellent, la chair mendiée ? Les Ænianiens ont jadis eu plusieurs remuemens de lieu en autre : car premierement ils habitoient en la contrée qui s'appelle le champ Dotien, dont ils furent dechassez par les Lapithes : de là ils allerent aux Æthiques, de là en une partie de la province Molosside, qui

s'appelle Arava, dont ils furent appellez Paraves : après cela ils occuperent la ville de Cirrhe, & en icelle aiants assommé à coups de pierre leur roy Onoclus, par le commandement d'Apollo, ils descendirent en la contrée qui est au long du fleuve Inachus, estant lors habitée par les peuples que lon nommoit les Inachiens & Acæiens. Et aiants tous les deux peuples eu response de l'oracle, à sçavoir les Inachiens, que s'ils donnoient volontairement part de leur terre, ils la perdroient toute : & les Ænianiens, que s'ils en pouvoient avoir de leur bon gré, qu'ils la gaigneroient & possederoient toute : il y eut un notable personnage entre les Ænianiens appellé Temon, qui se vestant de vieux haillons, & prenant une bezasse sur son col, se deguisa en belistre, & en cest habit s'en alla vers les Inachiens demander l'aumosne. Le roy de ces Inachiens en riant, & par maniere de mocquerie, prit une motte de terre, & la luy bailla : l'autre la prenant bien volontiers la meit dedans sa bezasse, & puis s'osta de là, estant bien aise & content du don que le roy luy avoit fait : car il s'en alla incontinent sans plus rien demander. Dequoy les plus anciens s'esmerveillans se vont souvenir de l'oracle qu'ils avoient jadis eu, & s'en allans devers le roy le prierent de ne mettre pas ceste chose à nonchaloir, & ne laisser

pas ceſt homme ainſi eſchapper. Temon aiant ſenty le vent de leur deliberation ſe meit à fuir, ſi bien qu'il ſe ſauva, moienant un grand ſacrifice qu'il voüa de faire à Apollo. Cela fait les deux roys des Inachiens & des Ænianiens ſe defient au combat d'homme à homme, & celuy des Ænianiens nommé Phemius, voiant venir encontre luy celuy des Inachiens, qui avoit nom Hyperochus, avec ſon chien, luy crya, qu'il ne faiſoit pas tour d'homme de bien, de venir avec un compagnon. Hyperochus ſe retourna pour rechaſſer ſon chien, & ainſi qu'il ſe tournoit, Phemius luy tira un coup de pierre ſi à poinct qu'il le porta par terre, & le tua : ainſi les Ænianiens aiant conquis le païs, & chaſſé les Inachiens & les Achæiens, adorerent depuis ceſte pierre, comme une choſe ſaincte, & luy font ſacrifice, l'enveloppans de la greſſe de l'hoſtie immolée : puis après qu'ils ont payé un magnifique & ſolennel ſacrifice à Apollo, & immolé un bœuf à Jupiter, ils en envoyent la plus belle & meilleure piece aux deſcendans de Temon, laquelle juſques au jourd'huy ils appellent, la chair mendiée.

Question XIV.

Qui ſont ceulx que les habitans d'Ithace appellent les Coliades, & qu'eſt-ce qu'ils appellent Phagilus? Après que Ulyſſes eut tué les pourſuivans qui demandoient ſa femme en mariage, les parents & amis des treſpaſſez ſe ſoubleverent contre luy, mais à la fin ils envoyerent de commun conſentement querir Neoptolemus pour les mettre d'accord, lequel aiant pris ceſt arbitrage en main, condamna Ulyſſes à ſortir du païs, & ſe bannir des iſles de Cephalenie, de Ithace, & de Zacynthe, juſques à ce qu'il fut abſouls & purgé des homicides par luy commis : & ſemblablement [1] les parents & amis de ceux qui pourſuivoyent d'avoir Penelopé à femme, payaſſent tous les ans quelque amende à Ulyſſes, pour les excès & dommages qu'ils [2] avoient faits en ſa maiſon. Quant à luy doncques il ſe retira en Italie, mais quant à l'amende l'ayant conſacrée aux dieux, il ordonna que ceulx d'Ithace la payaſſent à ſon fils : c'eſtoient certaine quantité de farines, du vin, certain nombre de flambeaux de cire, de l'huile, du ſel, des mou-

[1] Et d'autre côté, ajoute Meziriac, il condamna les parens de ceux qui avoient pourſuivis d'avoir Peneloppe à femme, de payer tous les ans....

[2] Que les defunćts avoient....

tons à sacrifier plus grands que Phagiles, c'est à dire, que agneaux, comme Aristote l'interprete ; au demourant Telemachus donna liberté à son porcher Eumæus, & luy donna droit de bourgeoisie à luy & à ses descendans en la ville, qui sont aujourd'huy les Coliades, comme les Bucoliens sont ceulx qui sont extraits & yssus de Philætius [1].

Question XV.

Qu'est-ce que le chien de bois chez les Locriens ? Locrus fut fils de Physcius, fils d'Amphictyon : de ce Locrus & de Cabya nasquit un autre Locrus, lequel estant entré en different alencontre de son pere, prit avec luy bon nombre de citoiens, & demanda conseil à l'oracle, en quel lieu il devroit aller fonder une nouvelle ville. L'oracle luy feit response, qu'il bastist sa ville au lieu où un chien de bois le mordroit : & passant devers l'autre mer, il marcha dessus une ronce, qui s'appelle en grec la ronce de chien [2], laquelle le picqua tellement, qu'il fut contraint

[1] Ce Bouvier d'Ulysse, dit Méziriac, étoit un bon serviteur, qui aimoit bien son maître, lequel il assista fort fidélement, quand il tua les poursuivans de sa femme. Aussi Télémaque le mit en liberté après la mort d'Ulysse, & sa race dura longues années en Ithaque, portant le nom de Bucoliens.

[2] κυνόβατον.

de demourer là quelques jours : durant lesquels aiant bien consideré le païs, il y fonda la ville des Physcaiens, & celle de Hyanthia, & toutes les autres que depuis ont habitées les Locriens qui sont surnommez Ozolæ, c'est à dire puants : lequel surnom les uns disent leur avoir esté donné à cause de la riviere [1] de Nessus, les autres à cause du grand dragon Python, qui aiant esté jetté par la mer au rivage, se pourrit en la coste des Locriens. Les autres veulent dire, que c'est à cause des peaux de mouton & de bouc, que les habitants du païs portoient, & pour ce que la plus part du temps ils estoient parmy troupeaux de chévres, de maniere qu'ils en devenoient puants. Les autres tienent que tout au contraire ceste contrée là, portant grande quantité de fleurs, eut le nom de la bonne senteur, entre lesquels est Architas natif d'Amphisse en ces vers,

De beaux raisins Macyne couronnée,
De souësve odeur doulcement alenée.

QUESTION XVI.

Qu'est-ce que les Megariens appellent Aphabroma ? Nisus, duquel a esté appellée la ville de Nisæe, estant roy de Megare, prit femme du

[1] Ce mot n'est pas dans le grec : & Amyot métamorphose ici, comme dit très bien Méziriac, Nessus le Centaure en une riviere.

païs de la Bœoce, nommée Abrote, fille d'Onchestus, sœur de Megareus, dame de singuliere prudence, & de sagesse & honnesteté nompareille, laquelle estant venue à mourir, les Megariens volontairement & d'eux mesmes se meirent à en mener deuil, & son mary Nisus voulant en perpetuer la gloire & la memoire, voulut que ses os fussent vestus des mesmes habits qu'elle souloit porter en sa vie, & du nom d'elle appella la maniere des vestemens Aphabroma : & semble que dieu mesme ait voulu favoriser à la gloire d'icelle, car les dames Megarienes aians par plusieurs fois esté en propos de changer lesdits habillemens, il le leur a tousjours defendu par son oracle.

QUESTION XVII.

Qu'est-ce que Dorixenus ? La province Megarique estoit jadis habitée par bourgades estans les citoiens divisez en cinq parties, les Heraiens, les Piraiens, les Megariens, les Cynosuriens & les Tripodiscæiens. Or ceux de Corinthe qui estoient leurs plus proches voisins, & qui espioient à toutes occasions les moiens de les reduire soubs leur obeïssance, trouverent façon de les mettre en guerre les uns contre les autres, mais ils usoient de si grande honnesteté les uns envers les

autres, que leur guerre estoit fort doulce & gracieuse, comme entre parens : car jamais homme ne faisoit tort ny desplaisir aux laboureurs qui labouroient la terre, & ceux qui estoient pris prisonniers eschappoient pour un certain taux d'argent, qui estoit dit entre eux, lequel ils recevoient aprés avoir delivré & donné congé à leur prisonnier : car au paravant jamais il ne luy demandoient, ains celuy qui à la guerre avoit pris un prisonnier l'emmenoit en sa maison, où il luy faisoit bonne chere à sa table, & puis le renvoyoit en sa maison, & celuy qui estant ainsi renvoyé apportoit de bonne foi le pris de sa rançon, en estoit loué, & en demouroit toute sa vie amy de celuy qui l'avoit pris, & s'appelloit au lieu de Doryalotos, qui signifie captif ou prisonnier de guerre, Dorixenos, c'est à dire hors de guerre ou frere d'armes : mais celuy qui retenoit l'argent & en defraudoit son maistre, en demouroit infame pour toute sa vie, non seulement entre les ennemis, mais aussi entre les siens, estant tenu pour meschant homme & de mauvaise foy.

QUESTION XVIII.

Qu'est-ce que Palintocia ? Les Megariens aprés avoir chassé leur tyran Theagenes, demeurerent peu de temps en bon & moderé gouvernement, ains

ains comme dit Platon, les flateurs du peuple & harengueurs les convians à une licencieuse & excessive liberté, ils en devindrent de tout point perdus & guastez, jusques à commettre toutes les insolences qu'il est possible alencontre des bourgeois qui avoient bien dequoy : car les pauvres alloient en leurs maisons, & leur commandoient de les traitter & festoyer opulentement & magnifiquement, & s'ils refusoient à ce faire ils prenoient de force tout ce qu'il y avoit en la maison, & en abusoient en toute dissolution : & finablement ils feirent une ordonnance, par laquelle il leur estoit loisible de repeter des usuriers qui leur avoient presté de l'argent auparavant, toutes les usures qu'ils leur avoient payées, & appelloient ceste repetition d'usures, Palintocia.

QUESTION XIX.

Quelle ville est-ce qu'Anthedon, de laquelle la prophetisse Pythia respondit un jour :

> Boy de ton vin la lye jusqu'au bas,
> Car Anthedon ta patrie n'est pas ?

Car celle qui est au païs de la Bœoce n'a pas grand ny excellent vignoble. L'isle de la Lauria s'appelloit anciennement Irené, du nom d'une dame ainsi appellée, laquelle on dit avoir esté

engendrée de Neptune & de Melanthia fille d'Alpheus : mais depuis aiant esté occupée & habitée par Anthes & Hypera, on la surnomma Anthedonia & Hyperia : car l'oracle, ainsi qu'escrit Aristote, disoit ainsi :

Boy de ton vin la lye jusqu'au bas,
Car Anthedon le tien païs n'est pas,
Aussi ne l'est la sacrée Hyperie,
Car lors le vin tu beurois sans la lye.

Voilà qu'en dit Aristote. Mais Mnasigiton escrit, qu'Anthus le frere de Hypera estant encore petit enfant par fortune fut perdu, & que son frere pour le chercher errant çà & là, d'aventure s'addressa en la ville de Pheres devers Acastus, ou Adrastus, là où de bonne fortune Anthus servoit, aiant la charge de donner à boire : comme donques on le festoyoit il advint que ce jeune enfant en portant la couppe à son frere le recognut, & luy dit tout bas,

Boy de ton vin la lye jusqu'au bas,
Car Anthedon le tien païs n'est pas.

QUESTION XX.

Qu'est-ce que lon appelle en la ville de Priene, Les tenebres d'auprès du chesne ? Ceux de Samos aians la guerre alencontre de ceulx de Priene s'entrefaisoient les uns aux autres des dommages

assez supportables auparavant, jusques à ce qu'il y eut une grosse bataille donnée entre eux, en laquelle ceux de Priene tuerent pour un jour mille Samiens : mais sept ans après en une autre battaille qu'ils eurent alencontre de ceux de Milet auprès d'un lieu qu'ils appelloient le Chesne, ils y perdirent tous les meilleurs & plus vaillans citoiens qu'ils eussent : ce qui fut alors, que le sage Bias estant envoyé de Priene en ambassade vers ceux de Samos, y acquit une grande reputation. Cest inconvenient doncques & ceste calamité estant advenue douloureuse & miserable à toutes les dames de Priene ensemble, d'autant qu'il n'y en avoit pas une qui ne s'en sentist aucunement : elles eurent depuis ces paroles là pour un formulaire de malediction & de serment le plus solennel qu'elles eussent sceu faire & de plus grandes choses, Les tenebres d'auprès du chesne : pource que ou leurs peres, ou leurs freres, ou leurs marits, ou leurs enfans y avoient estez tuez.

Question XXI.

Qui sont ceux d'entre les Candiots que lon nomme Catacautæ, comme qui diroit les brusleurs? Lon dit que quelques Tyrrheniens aians ravy & enlevé par force un nombre de filles &

femmes des Atheniens du bourg de Brauron [1], quand ils habitoient ès isles de Imbros & de Lemnos en furent depuis chassez, & s'en allerent prendre terre en la coste de la Laconie, là où ils eurent accointance avec les femmes du païs, jusques à en avoir des enfans : au moien dequoy ils devindrent à la fin suspects & malvoulus des naturels habitans, si qu'ils furent contraints d'abandonner la Laconie, & de se retirer en Candie, soubs la conduitte de Pollis & de son frere Crataidas [2], là où faisans la guerre à ceux qui tenoient le païs, ils laissoient plusieurs corps de ceux qui mouroient aux rencontres, gisans sur la terre, sans leur donner sepulture du commancement, pour ce qu'ils n'avoient pas le loisir, à cause de la guerre qui les tenoit tousjours sur bout, & pour le danger qu'il y avoit à aller enlever les corps, & aussi depuis pour ce qu'ils avoient horreur de toucher à ces pauvres corps qui estoient tous puants & infects, se fondans au soleil, pour le long temps qu'ils estoient sur la terre : parquoy Pollis s'advisa d'inventer quelques honneurs, quelques privileges, exemptions & immunitez, qu'il donna partie aux presbtres des dieux, & partie à ceux qui enseveliroient les morts, en attribuant &

[1] βάῤῥωνι, suivant le Pere Pétau.

[2] Ce mot n'est pas dans le grec.

consacrant ces prerogatives à quelques deitez terrestres, à celle fin qu'elles en fussent plus durables, & non subjectes à estre ostées. Depuis il en feit partage avec son frere, & furent les subjects qui escheurent par le sort, à l'un les presbtres : & les autres, les Catacautes, c'est à dire, les brusleurs, pour ce qu'ils brusloient les corps des morts, lesquels se gouvernoient à part avec leurs loix & discipline particuliere, en laquelle outre les autres honnestetez dont ils usoient parmy eux, ils n'estoient point subjects à certains crimes & forfaictures, ausquelles tous les autres Candiots sont communément addonnez, comme de courir, voler, & piller, les uns sur les autres : car ceux là ne s'entrefaisoient aucun tort, ny ne deroboient & ne ravissoient rien de l'autruy.

QUESTION XXII.

Qu'est-ce que la sepulture des enfans emprès les Chalcidiens? Cothus & Arclus [1] enfans de Xuthus vindrent jadis pour habiter en l'isle d'Eubœe, laquelle estoit pour la plus part possedée par les Æoliens. Or avoit Cothus eu en un oracle par lequel il luy estoit promis, que ses affaires se porteroient heureusement, & qu'il viendroit

[1] Lisez Æclus, d'après Strabon, lib. XVII. Xilander.

au dessus de ses ennemis, s'il achettoit le païs. Parquoy estant descendu en terre avec peu de ses gens, il trouva de petits enfans qui se jouoient sur le bord de la mer : il se meit à jouer avec eux, & à leur faire caresse, en leur monstrant plusieurs petits affiquets & jouets non usitez en ce quartier là, & voians que ces enfans avoient grande envie de les avoir, il leur dit qu'il ne les leur donneroit point autrement, s'ils ne luy bailloient en eschange de leur terre : les enfans adonc prenans de la terre à deux mains la luy baillerent, & aians aussi receu de luy ces jouets s'en allerent. Les Æoliens aians entendu ce faict, & quant & quant voyans leurs ennemis qui leur venoient courir sus par la mer, furent si desplaisans & si marris, qu'ils en feirent mourir ces petits enfans : lesquelz furent inhumez au long du grand chemin par où l'on va de la ville au destroit de la mer, qui se nomme Euripus. Voilà pourquoy le lieu en est appellé la sepulture des enfans.

QUESTION XXIII.

Qu'est-ce que lon appelle Mixarchagevas en la ville d'Argos, & qui sont ceux que lon nomme Elasiens ? Ils appellent Castor Mixarchagevas, & pensent qu'il soit ensepvely en leur païs. Et

quant à Pollux ils le reverent & adorent comme un des dieux celeſtes. Au demourant ils appellent Elaſiens certains demy dieux qu'ils reclament pour divertir les apoplexies, leſquels ils eſtiment eſtre deſcendus de Alexide fille d'Amphiaraus.

Question XXIV.

Qu'eſt-ce que les Argiens appellent Engniſma[1]? Ceux qui ont perdu quelqu'un de leurs parens ou de leurs amis ont accouſtumé incontinent après leur deuil finy de ſacrifier à Apollo, & trente jours après à Mercure : car ils eſtiment que tout ainſi comme la terre reçoit les corps des treſpaſſez, auſſi fait Mercure les ames : & donnant au miniſtre d'Apollo de l'orge, ils reçoivent de luy au lieu une piece de chair de l'oſtie immolée, & eſtaignans le premier feu comme eſtant pollu, ils en vont querir d'autre ailleurs, avec lequel ils roſtiſſent leur chair, laquelle ils appellent engniſma, comme qui diroit, du roſty.

[1] ἄγκνισμα, ſuivant Pétau.

QUESTION XXV.

Qu'eſt-ce qu'Alaſtor, Aliterios, & Palamnæos? Il ne faut pas croire que [1] ce ſoit ce que quelques uns veulent dire, celuy qui en temps de famine va eſpier ceulx qui en leurs maiſons meulent du bled, & qui le raviſſent & emportent à force [2]: ains faut penſer que Alaſtor ſoit celuy qui a commis des maléfices Alaſta, c'eſt à dire, non oubliables, & dont il ſera memoire juſques à bien long temps. Aliterius eſt celuy qui pour ſa mechanceté eſt digne d'eſtre fuy de tout le monde, qui s'appelle auſſi autrement Palamnæus. Socrates dit que cela eſtoit ainſi eſcrit en des tables de cuivre.

QUESTION XXVI.

Que veut dire ce, Que les filles qui accompagnent ceux qui emmeinent le bœuf de la montaigne de Ænus, vers la ville de Caſſiopée, vont chantant juſques aux confins:

> Plus revenir jamais ne puiſſiez vous,
> En voſtre cher païs avec nous?

[1] Liſez: il ne faut pas croire qu'Aliterios ſoit....

[2] Il eſcrit autrement au livre de la Curioſité, à la fin. *Amyot.* Voyez le Tome XIII, page 433.

Les Ænianiens eſtans chaſſez par les Lapithes, premierement s'habituerent auprès de Æthacia, & depuis en la Moloſſide, auprès de Caſſiopée, mais n'y trouvans rien de bon venant de la terre, & y aians de mauvais voiſins, ils s'en allerent en la plaine de Cirrha, ſoubs la conduitte de leur roy Onoclus : mais là ſe trouvans ſurpris de ſechereſſe merveilleuſe, ils envoyerent l'oracle, qui leur commanda, à ce que lon dit, de lapider leur roy Onoclus : comme ils feirent, & puis ſe remirent de rechef à chercher terre où ils peuſſent demourer, juſques à ce qu'à la fin ils arriverent en la contrée où ils ſont habituez de preſent, où la terre eſt bonne & fertile de tous biens. Voilà pourquoy à bon droit, ils ſouhaitent & prient aux dieux, que jamais plus ils ne retournent en leur ancien païs, ains qu'ils puiſſent touſjours demourer là en toute proſperité.

Question XXVII.

Pourquoy eſt-ce que à Rhodes il n'eſt pas permis au herault d'entrer au temple d'Ocridion? Eſt-ce point pourautant que jadis Ochimus fiancea ſa fille Cydippe à Ocridion, & que Cercaphus, qui eſtoit frere d'Ochimus, eſtant amoureux de Cydippe perſuada au herault (pour ce

qu'en ce temps là, la couftume eftoit de faire demander les filles en mariage, & les faire amener par les heraults) que quand on la luy auroit confignée, il la luy amenaft. Ce qui fut faict : ainfi Cercaphus aiant la fille, s'enfuit à tout : mais depuis quand Ochimus fut fort vieil, Cercaphus retourna : & depuis ce temps là les Rhodiens feirent un ftatut & ordonnance, que jamais heraut n'entraft dedans le temple d'Ocridion, pour la mefchanceté qui avoit efté commife encontre luy.

QUESTION XXVIII.

Pourquoy eft-ce qu'en la ville des Tenediens il n'eft pas loifible à un joueur de fluftes entrer dedans le temple de Tenes, ne d'y faire aucune mention d'Achilles? Eft-ce pourautant que la belle mere de Tenes, l'aiant accufé d'avoir voulu coucher avec elle, Molpus joueur de fluftes tefmoigna faulfement contre luy qu'il eftoit vray, au moien dequoy il fut contraint de s'enfuir avec fa fœur, en la ville de Tenedos? Et au refte lon dit que Thetis, mere d'Achilles, luy avoit très expreffément & à certes defendu, qu'il fe gardaft bien de tuer Tenes, pour ce qu'il eftoit bien voulu d'Apollo, & qu'il en donnaft nommément la charge à l'un de fes ferviteurs qui

eust l'œil à le conserver & le luy ramentevoir, de peur que par mesgarde ou oubliance il ne luy advint de le faire mourir : mais en courant la ville de Tenedos il apperceut la sœur de Tenes qui estoit belle, & Tenes se presentant au devant pour defendre l'honneur de sa sœur, y fut tué, & sa sœur durant le combat eschappa, mais Achilles aiant recognu Tenes après qu'il fut tumbé mort, en tua son serviteur, d'autant qu'estant sur le lieu present au combat il ne luy avoit pas ramentu, & inhuma Tenes au lieu où maintenant est assis son temple. Voilà pourquoy ny joueur de fleutes n'y peult entrer, ny Achilles y estre nommé.

QUESTION XXIX.

Qu'est-ce que les Epidamniens, (qui sont ceux de la ville de Duras [1]), appellent Poletes, c'est à dire, le vendeur [2]? Les Epidamniens estans proches voisins des Esclavons [3], s'apperceurent que leurs bourgeois qui hantoient & trafiquoient avec eux, en devenoient meschans : au moien dequoy craignant qu'à la longue cela ne leur apportast quelque remuement à leur estat, ils

[1] Ce qui est dans cette parenthèse, n'est point dans le grec.

[2] Cette explication n'est pas dans le grec.

[3] Des Illyriens.

elisoient tous les ans un des plus hommes de bien de leur ville, pour faire tous les contracts & toutes les permutations que ceux de la ville pourroient avoir à faire avec les Barbares, & celuy là traittant & prattiquant avec eux, moiennoit tous les achapts & les ventes que ses citoiens avoient à negocier avec eux, & celuy qui avoit ceste charge s'appelloit Poletes, (c'est à dire, le vendeur [1]).

Question XXX.

Qu'est-ce que lon appelle en la Thrace le rivage d'Aranus? Les Andriens & les Chalcidiens estans allez en Thrace pour y choisir lieu à s'habituer, y surprirent ensemble la ville de Sana qui leur fut livrée par trahison, & estans advertis que les Barbares avoient abandonné celle d'Achantus, ils y envoyerent deux espies pour en sçavoir la verité : ces deux espies s'estans approchez si près de la ville qu'ils veirent certainement que les ennemis s'en estoient fuis, celuy des Chalcidiens s'y en courut devant, comme pour en prendre le premier la possession au nom des Chalcidiens : mais celuy des Andriens, voyant qu'il ne le pourroit jamais consuivre à la course, il lancea son javelot qu'il avoit en la main : le fer duquel s'estant fiché

[1] Cette explication est inutile, & n'est pas dans le grec.

dedans la porte, il s'escria qu'il avoit pris possession de la ville pour les Andriens avec le fer de sa javeline : sur cela s'estant meu different sans guerre ouverte entre eux, ils accorderent amiablement, que les Erythreiens, les Samiens & les Pariens, seroient juges de tous leurs debats & differens : mais pour ce que les Erythreiens & les Samiens jugerent pour les Andriens, & les Pariens pour les Chalcidiens : les Andriens feirent en cest endroit là un solennel serment, avec imprecations & maledictions, que jamais ils ne prendroient femmes d'eux, ny jamais ils ne leur en donneroient : & pour ceste cause ils surnommerent l'endroit de ceste coste, le rivage d'Aræнus, c'est à dire, de malediction, qui paravant s'appelloit le port du Dragon.

Question XXXI.

Pourquoy est-ce qu'à la feste de Ceres les femmes des Eretriens ne rostissent point leur chair au feu, mais au soleil, & qu'ils ne l'y appellent point Calligenia? Est-ce point pourautant que les dames Troiennes, que le roy en emmena captives, celebrerent ceste feste en ce lieu là, mais pour ce que le temps se trouva à propos pour faire voile, elles furent contrainctes de s'embarquer à la haste, en laissant leur sacrifice imparfaict.

Question XXXII.

Qui font ceux qui s'appellent Ainautæ en la ville de Milet ? Après que les tyrans Thoas & Damafenor y eurent efté desfaicts, il fe leva deux parts & deux ligues en la ville, l'une qui s'appella Ploutis, & l'autre Chiromacha : à la fin celle de Ploutis, qui eftoient les plus riches & plus puiffans de la ville, demoura la maiftreffe, & fe faifit de l'authorité & du gouvernement. Et pour ce que quand ils vouloient confulter des plus grands affaires, ils montoient en mer fur des vaiffeaux, & s'eflargiffoient bien loing de la terre ; puis après qu'ils avoient refolu & arrefté entre eux ce qu'ils avoient à faire, ils s'en retournoient, ils en furent furnommez Ainautæ, qui eft autant à dire comme, tousjours navigants.

Question XXXIII.

Pourquoy eft-ce que les Chalcidiens appellent un certain lieu de leur ville [1], l'affemblée des gaillards [2] ? Nauplius, à ce que lon dit, eftant chaffé & pourfuivy par les Acheiens, fe retira en franchife de fuppliant devers les Chalcidiens :

[1] Grec : περὶ τὸ Πυρσόφιον. | [2] Grec : ἀκμαίων λέσχην.

là où il respondit en partie à ce que les Acheiens luy mettoient sus, & en partie il usa de recrimination encontre eux, les accusant d'autres malefices : parquoy les Chalcidiens n'aians aucune volonté de le rendre, mais craignans que lon ne le tuast en trahison, luy donnerent pour sa garde les plus gaillards jeunes hommes qui fussent en leur ville, lesquels ils logerent en ce lieu là, à fin qu'ils fussent tousjours ensemble, & qu'ils gardassent Nauplius.

QUESTION XXXIV.

Qui est celuy qui immola un bœuf à son bienfaitteur? Il y avoit jadis à l'ancre au long de l'isle d'Ithaque une navire de coursaires, dedans laquelle estoit un vieillard qui avoit force pots de terre pleins de poix : or advint que un pauvre marinier nommé Pyrrhias, qui gaignoit sa vie à passer les gens çà & là, arriva là, qui sauva le vieillard, non pour profit qu'il y pretendist, mais à son instante requeste, & pour pitié qu'il en eut : & bien qu'il n'y eust pretendu aucun profit, si est-ce que le vieillard le pressa de prendre de ces pots de terre : & quand les coursaires se furent un peu retirez, & que le vieillard se veit en liberté, il amena Pyrrhias, & luy monstra comme dedans ces pots il y avoit

force or & argent meslé parmy. Parquoy Pyrrhias estant ainsi soudainement devenu riche & opulent, traitta le bon vieillard en toute autre chose, & mesmement luy sacrifia un bœuf: ce qu'ils disent encore en maniere de commun proverbe, Nul ne sacrifia oncques bœuf à son bienfaitteur, sinon Pyrrhias.

QUESTION XXXV.

Pourquoy estoit-ce que les filles des Bottiæiens avoient accoustumé de dire comme une maniere de refrèin, Allons nous-en à Athenes? On dit, que les Candiots anciennement aians fait vœu envoyerent les primices de leurs hommes à Apollo en Delphes, lesquels voians qu'ils n'avoient aucun moien de vivre là, se delibererent de chercher quelque endroit où ils peussent bastir & fonder quelque ville: si s'en allerent premierement habiter en Iapygie, & de là puis après vindrent occuper l'endroit de la Thrace où ils sont encore maintenant, aians des Atheniens meslez parmy eux: car il semble que Minos ne faisoit pas mourir les jeunes jouvenceaux que les Atheniens luy envoyoient par forme de tribut, ains les tenoit pour serviteurs: quelques uns doncques estans issus de ceux là, & tenus pour naturels Candiots, furent quant & eux

envoyez

envoyez en la ville de Delphes : voilà pourquoy les femmes des Bottiæiens, pour souvenance de leur extraction, alloient ainsi chantant ès jours de leurs festes, Allons nous en à Athenes.

QUESTION XXXVI.

Pourquoy est-ce que les femmes des Æliens en chantant les louanges de Bacchus, le prient de s'en venir avec pied de bœuf vers elles? Les paroles de l'hymne sont telles, Plaise toy venir, sire Bacchus, en ce tien sainct temple maritime, amenant quant & toy les Graces, courant avec ton pied de bœuf : & puis ils y adjoustent par deux fois, Digne taureau, digne taureau? Est ce pourautant que quelques uns appellent ce dieu, Fils de vache, & les autres Taureau, ou si c'est à dire avec son grand pied, comme Homere appelle Boopis, c'est à dire, œil de bœuf, la femme qui a l'œil gros, & Bugæus celuy qui a le cœur grand? Ou plustost pour ce que le pied de bœuf ne fait aucun dommage, là où toute beste qui porte cornes en est dangereuse, ainsi le prient & le reclament elles de venir à elle doulx & gracieux : ou c'est pource que plusieurs estiment, que ce a esté luy qui premier a enseigné aux hommes à labourer la terre & à semer les bleds.

QUESTION XXXVII.

Pourquoy est-ce que les Tanagræiens ont devant leur ville un temple, qu'ils appellent Achillium? Car on dit qu'il eust en sa vie plustost haine qu'amitié alencontre de ceste ville là, après qu'il en eut ravy & emmené Stratonice la mere de Pœmander, & tué Acestor fils d'Ephippus. Pœmander le pere d'Ephippus, estant encore la province Tanagræique habitée par bourgades seulement, estant assiegé par les Acheiens en un lieu qui s'appelloit Stephon, pour autant qu'il ne vouloit pas aller à la guerre quant & eux, il abandonna ce lieu là, & alla bastir la ville de Pœmandrie. Son architecte Polycritus y estoit, qui alloit mesprisant tout son ouvrage, jusques à saulter par dessus le fossé par mocquerie : dequoy Pœmander se sentant picqué & irrité, luy voulut jetter à la teste une grosse pierre qui estoit là cachée, que lon souloit mettre d'ancienneté dessus les sacrifices nocturnes. Pœmander n'en sçachant rien l'arracha à force & la jetta, & aiant failly d'en assener Polycritus, il en tua son fils Leucippus. Or falloit il, suivant la loy & coustume pour lors observée par toute la Grece, qu'il sortist hors du païs de la Bœoce en estat de banny, errant, pour homicide fortuitement

par luy commis en la perſonne d'un ſien parent: ce qui n'eſtoit pas facile à faire lors, pourautant que les Acheiens eſtoient entrez en armes dedans la contrée Tanagraïque: ſi envoya ſon fils Ephippus par devers Achilles pour le prier, lequel feit tant par prieres & remonſtrances, qu'il le mena devers ſon pere, & avec luy Tlepolemus fils d'Hercules, & Peneleus fils d'Hippalcmus, qui eſtoient tous leurs parens: par leſquels Pœmander fut conduit & accompagné juſques à la ville de Chalcide, là où il fut abſouls & purgé de ce meurtre par Elphenor: en memoire duquel benefice il honora depuis tous ces princes là, en leur faiſant à chaſcun baſtir un temple, dont celuy d'Achilles dure en ſon entier juſques aujourd'huy, & retient encore ſon nom.

QUESTION XXXVIII.

Qui ſont ceux que les Bœotiens appellent Pſoloes, & qui les Æolies? Lon dit que les filles de Minyas, Leucippé & Arſinoé & Alcathoé eſtans devenues enragées & hors du ſens, eurent envie de manger de la chair humaine, & qu'elles tirerent au ſort entre elles de leurs enfans: le ſort eſtant tombé ſur Leucippé, elle bailla ſon fils Hippaſus pour deſchirer & demembrer: à l'occaſion dequoy leurs maris ſaiſis de triſteſſe

& de douleur se vestirent de deuil, & en furent appellez Psoloes, Æolies & Oeonoloes[1] : d'où vient que jusques aujourd'huy les Orchomeniens appellent encore ainsi les femmes qui sont descendues de leur race, & de deux en deux ans, ès jours de festes qui s'appellent Agrionia[2], le presbtre de Bacchus court après l'espée traicte en la main, & les fait fuir, & luy est permis de tuer celle qu'il en peut attraper : & de faict Zoilus estant leur presbtre de mon temps en tua une, dont toutefois il ne leur advint rien de bien : car Zoilus luy mesme tombant malade d'un petit ulcere, après en avoir esté mangé longuement, à la fin encore en mourut : & les Orchomeniens en estants aussi en commun tombez en calamitez & condamnations publiques, osterent la presbtrise à celle race là, & la donnerent au plus homme de bien qu'ils peurent choisir entre eux.

Question XXXIX.

Pourquoy est-ce que les Arcadiens assomment à coups de pierres ceulx qui de propos deliberé entrent dedans le pourpris de Licæum, & envoyent en la ville des Eleutheres ceux qui y entrent par ignorance? Est-ce point pour ce que ceux là

[1] Lisez avec Xilander : & leurs femmes Æolies, ou cruelles.

[2] Voyez Tome XVIII, page 413.

ſont tenus pour abſouls & delivrez qui le font par ignorance, & pour raiſon de leur abſolution, ceſte maniere de parler, de les envoyer à Eleutheres, eſt venue en uſage, pour ce que Eleutheres ſignifie delivrance? Et eſt ceſte façon de dire ſemblable, comme quand on dit, Tu iras au lieu du peu ſoucié [1], ou au manoir du plaiſant [2]. Ou ſi c'eſt ſuivant le conte que lon fait, qu'il n'y euſt des enfants de Lycaon, que Eleuther & Lebeadus [3], qui ne furent point participants du crime que leur pere commeit alencontre de Jupiter, ains s'enfuirent au païs de la Bœoce : en ſigne dequoy les Lebadiens ont encore commune bourgeoiſie avec les Arcadiens. Voilà pourquoy ils envoyent en Eleutheres ceulx qui fortuitement, ſans y penſer, ſont entrez dedans le pourpris ſacré à Jupiter, dedans lequel il n'eſt loiſible à perſonne de marcher. Ou bien, ainſi comme eſcrit Architimus [4] en ſes chroniques d'Arcadie, il y en eut jadis quelques uns qui ignoramment entrerent dedans ce parc, leſquels furent livrez aux Phliaſiens, les Phliaſiens les baillerent aux Megariens, de Megare ils furent portez à Thebes : mais ainſi qu'on les portoient ils furent arreſtez à Eleutheres par ravage de pluyes, de tonnerres, & d'autres ſignes

[1] ἀμελὲς.
[2] ἀρέσαντος

[3] Lebeades, ſuivant Petau.
[4] Archetimus, ſuivant Petau.

celestes : à raison duquel accident aucuns veulent dire que la ville en eust le nom d'Eleutheres. Au demourant quant à ce qui se dit, que l'umbre de celuy qui entre dedans ce pourpris ne tombe point à terre, il n'est pas veritable, mais si a il pourtant esté tenu & creu pour chose fort vraye & asseurée. Est-ce point qu'on voulust entendre que l'air s'obscurcist incontinent, & se contristast de nuées, quand il y entroit quelqu'un, ou pour ce que celuy qui y entre est incontinent mis à mort, & les Pythagoriens disent, que les ames des morts ne font point d'umbre ny ne sillent point? Ou bien pource que c'est le soleil qui fait l'umbre, & la loy du pais oste la veuë du soleil à celuy qui y entre, ainsi ils veulent entendre cela soubs la couverture de ces paroles, car mesme celuy qui est attainct d'y avoir entré s'appelle Elaphos, c'est à dire, le cerf : & pourtant Cantharion Arcadien s'en estant fuy devers les Eliens qui lors faisoient la guerre aux Arcadiens, & estant passé avec le butin qu'il avoit gaigné en une course par le travers de ce sainct lieu, comme, après que la guerre fut finie, il se fust retiré en Lacedæmone, les Lacedæmoniens le rendirent aux Arcadiens par commandement de l'oracle qui leur enjoignit & manda de rendre le cerf.

QUESTION XL.

Qui est en la ville de Tanagre le demy dieu qu'ils appellent Eunostus ? Et pourquoy est-ce que les femmes ne peuvent entrer dedans son verger ? Cest Eunostus fut fils de Elieus fils de Cephisius, & de Sciade, qui fut ainsi nommé par une nymphe Eunoste qui le nourrit, & estant beau & juste, il estoit encore plus chaste & austere en sa vie : toutefois on dit que l'une des filles de Colonus sa cousine devint amoureuse de luy, & comme elle le priast d'aimer, Eunostus la repoulsa avec injures, luy disant qu'il l'accuseroit envers ses freres. Ce que la fille craignant, le prevint, & alla elle mesme premiere le calomnier envers ses freres Ochemus [1], Leon & Bucolus, qui en furent tellement irritez contre Eunostus, qu'ils le tuerent, comme aiant par force violé leur sœur. Ces freres doncques luy aiant dressé embusche, le tuerent en trahison : parquoy Elieus les meit en prison, & Ochne se repentant de ce qu'elle avoit fait, s'en trouvant toute perturbée, pour se delivrer de la douleur qu'elle souffroit à cause de son amour, & quant & quant aiant pitié de ses freres emprisonnez, alla decouvrir à Elieus toute la

[1] Echemus, suivant Petau.

verité, & Elieus à Colonus, par sentence duquel les jeunes hommes furent bannis, & elle se precipita volontairement du hault d'un rocher, ainsi que recite Myrtisse une poëtisse en ses vers. De là est que le temple & le parc & verger de cest Eunostus est depuis demouré inaccessible, & non approchable aux femmes, tellement que souvent quand il advient ou de grands tremblements de terre, ou de grandes seicheresses, ou autres prodiges celestes, les Tanagræiens recherchent & enquierent fort soigneusement, s'il y a point eu quelque femme qui se soit approchée de ce lieu. Et disoient aucuns, entre lesquels estoit Clidamus personnage illustre, qu'ils avoient rencontré en leur chemin Eunostus qui s'en alloit se laver en la mer, pour ce que une femme avoit entré dedans son sanctuaire. Diocles mesme, au traitté qu'il a composé, Des demydieux, fait mention d'un edict & ordonnance faitte par les Tanagræiens, sur ce que Clidamus leur avoit denoncé.

QUESTION XLI.

D'où est-ce que au païs de la Bœoce la riviere qui passe par Eleon a esté appellée Scamander? Deimachus fils d'Eleon, & familier d'Hercules, fut avec luy à la guerre de Troie, mais ceste

guerre allant en longueur, la fille de Scamander, nommée Glaucia devint amoureuse de luy, & luy s'accordant avec elle l'engrossa : depuis il advint qu'il mourut en combattant contre les Troiens, & Glaucia craignant que Hercules n'apperceust d'ailleurs comment elle estoit enceinte, elle mesme recourut à luy, & luy declara comme elle avoit esté surprise de son amour, & comme elle auroit eu affaires avec Deimachus. Hercules, tant pour la pitié de la pauvre femme, que pour l'aise qu'il eut de ce qu'il estoit demouré de la semence d'un vaillant homme, & qui avoit esté son familier amy, emmena quant & luy Glaucia dedans ses vaisseaux, laquelle s'accoucha d'un beau fils, & la mena au pais de la Bœoce, là où il la consigna entre les mains de Eleon, elle & son fils : le fils fut appellé Scamander, qui fut roy du païs, & surnomma le fleuve d'Inachus Scamander de son nom, & un autre petit ruisseau d'auprès, Glaucia, du nom de sa mere : & la fonteine Acidusa, du nom de sa femme : de laquelle il eut trois filles, lesquelles on honore encore jusques aujourd'huy au païs, & les appelle lon les pucelles.

QUESTION XLII.

Dont eſt venu ce que lon dit en commun proverbe, « Ceſte cy l'emporte? » Dino Tarentin eſtant capitaine, & treſvaillant homme de ſa perſonne en guerre, comme ſes citoiens euſſent par leurs voix & ſuffrages rejetté un advis qu'il avoit propoſé, comme le herault euſt proclamé à haulte voix, la part qui l'emportoit, luy meſme haulſant la main droitte, Ceſte cy, dit-il, l'emportera : ainſi le recite Theophraſtus : mais Apollodorus y adjouſte en ſon Rythine, que comme le herault euſt proclamé, Ces cy (entendant des voix du peuple) ſont plus : mais ces cy, dit-il, ſont meilleures : & qu'en ce faiſant il confirma la reſolution de ceux qui eſtoient en moindre nombre.

QUESTION XLIII.

Dont a eſté la ville des Ithaceſiens appellée Alalcomena? Pluſieurs ont eſcrit qu'Anticlia eſtant encore fille fut forcée par Siſyphus, & qu'elle en conceut Ulyſſes : mais Hiſter Alexandrien eſcrit d'avantage en ſes commentaires, qu'ayant eſté donnée en mariage à Laërtes, & emmenée en la ville d'Alalcomenion en la Bœoce, elle y enfanta Ulyſſes, qui depuis renou-

velant la memoire de la ville où il estoit né, appella celle qui est en Ithaque de son nom.

Question XLIV.

Qui sont ceulx que lon appelle Monophages, c'est à dire, mangeants seuls, en la ville d'Ægine? Plusieurs des Æginetes qui furent à la guerre de Troye y moururent ès rencontres, & plus encore y en eut qui furent noyez par la tourmente au voyage : mais ceulx qui retournerent en petit nombre, furent recueillis par leurs parents & amis, lesquels voiants que tous les autres bourgeois estoient en tristesse & en deuil, penserent qu'ils ne se devoient pas resjouir ny faire sacrifices aux dieux manifestement, ains secrettement : & ainsi chascun à part en son privé recevoit les siens, & leur faisoient bancquets & festins, esquels ils servoient eulx mesmes leurs peres, leurs freres, leurs parents & amis, sans qu'aucun estranger y fust admis : à l'imitation dequoy ils font encore tous les ans des sacrifices à Neptune par des assemblées secrettes, qu'ils appellent Thiases, esquelles ils s'entrefestoyent en privé l'espace de seize jours durant, sans mener bruit, & n'y entre pas un serviteur ny esclave, & puis à la fin ils font un solennel sacrifice à Venus, & ainsi mettent fin à leur

feste. Voilà dequoy & pourquoy ils sont appellez Monophages.

QUESTION XLV.

Pourquoy est ce qu'au pays de Carie l'image de Jupiter Lebradien est faitte tenant en la main une coignée haussée, non pas un sceptre ny une foudre, comme ailleurs ? C'est pour ce que Hercules aiant tué l'Amazone Hippolyte, & entre ses autres armes aiant gaigné sa coignée, en feit un present à Omphale, laquelle tous les roys de Lydie qui furent depuis Omphale, porterent, comme chose saincte & sacrée, qu'ils auroient euë par succession de main en main de leurs peres, jusques à ce que Candaules dedaignant de la porter, la donna à porter à l'un de ses amis. Depuis advint que Gyges se soubsleva en armes contre luy, & à l'aide de Arselis, qui luy amena un grand secours de gens de guerre de la ville de Myles, il desfeit Candaules & le fit mourir avec celuy sien amy, auquel il osta la coignée, & l'emporta en la Carie avec les autres despouïlles, & aiant fait faire une image de Jupiter, il luy meit en main celle coignée : à raison de laquelle il le surnomma Lebradien, d'autant que les Cariens appellent une coignée Lebran.

QUESTION XLVI.

Pourquoy eſt-ce que les Trallianiens appellent le grain que lon nomme Ers, purgateur, & en uſent principalement, & plus que de nul autre, en leurs cerimonies de purgation & de purification ? Eſt-ce point pour autant que les Minyiens & les Lelegiens les aiant chaſſez anciennement, occuperent leurs villes & leurs pays ? Mais les Trallianiens depuis y retournans furent les plus forts, & furent les Lelegiens tuez en la battaille, exceptez ceulx qui ſe ſauverent à la fuitte, & qui pour leur foibleſſe, ou par faulte qu'ils n'euſſent ſceu trouver moien de vivre ailleurs, demourerent là : deſquels ne faiſans aucun compte, s'ils vivoient ne s'ils mouroient, ils feirent un ſtatut, que celuy des Trallianiens qui tueroit un Lelegien ou Minyien, en ſeroit abſouls & purgé, en payant aux parents du mort un boiſſeau [1] d'ers.

QUESTION XLVII.

Pourquoy eſt-ce que lon dit, par maniere de commun proverbe, entre les Eliens, Souffrir plus de maux que Sambicus ? Lon dit qu'il fut

[1] Un médimne.

jadis un natif de la ville d'Elide nommé Sambicus, lequel aiant soubs luy beaucoup de complices, rompit plusieurs des images de bronze qui sont en la ville d'Olympie, & en vendit le cuyvre, & que finablement il passa jusques à piller le temple de Diane que lon surnomme Veillante. Ce temple est dedans la ville d'Elide, & l'appelle lon Aristarchium. Après ce notable sacrilege il fut incontinent surpris, & le gehenna lon tout un an durant, pour luy faire déclarer tous ceulx qui avoient esté ses compagnons & complices, & mourut en ces tourments, dont est depuis ce commun proverbe venu en usage.

Question XLVIII.

Pourquoy est-ce, qu'en Lacedæmone joignant le temple des Leucippides est celuy d'Ulysses? Hergiæus l'un des descendans de Diomedes, à la suscitation & persuasion de Temenus desroba d'Argos l'image de Pallas, du sceu & avec l'aide d'un Leager qui estoit familier de Temenus, lequel depuis estant tombé en quelque inimitié & courroux alencontre de ce Temenus, s'enfuit en Lacedæmone avec ceste image, que les roys receurent bien volontiers, & la poserent près du temple des Leucippides, puis envoyerent en Delphes devers l'oracle, pour enquérir com-

ment ils la pourroient ſauver & garder. L'oracle leur feit reſponſe, qu'ils la baillaſſent en garde à l'un de ceulx qui l'avoient deſrobée : à l'occaſion dequoy ils baſtirent en ceſt endroit là le temple d'Ulyſſes, où ils la meirent : joint qu'ils eſtimoient qu'Ulyſſes appartenoit de quelque choſe à leur ville, à cauſe de ſa femme Penelopé.

Question XLIX.

Pourquoy eſt-ce que les dames Chalcedonienes ont accouſtumé quand elles rencontrent quelques hommes eſtrangers, meſmement ſi ce ſont Magiſtrats, de cacher l'une de leurs jouës ? Ceux de Chalcedoine eurent jadis la guerre contre leurs voiſins les Bithyniens, provoquez de toutes les ſortes d'injures & de torts que lon le ſçauroit eſtre, tellement que du temps du roy Zipœtus avec toute leur puiſſance, & encore avec un gros ſecours de Thraciens, ils coururent, pillerent & bruſlerent tout ſon pais, mais à la fin ce roy Zipœtus leur donna la battaille auprès d'un lieu nommé Phalium, là où ils ſe porterent mal, tant pour leur preſomptueuſe arrogance, que pour le mauvais ordre qui eſtoit parmi eulx, tellement qu'ils y perdirent huit mille hommes : toutefois ils n'y furent pas totalement desfaits, pour ce qu'en faveur des Byzantins Zipœtus

leur ottroya appointement de paix. Mais la ville estant fort deserte & desnuée d'hommes, il y eut plusieurs femmes qui furent contraintes de se remarier à des serfs affranchis, les autres à des estrangers venus d'ailleurs habitants en leurs villes, les autres aimants mieulx demourer en viduité sans marits, que de choisir de telles noçes, faisoient par elles mesmes ce qu'elles avoient à traitter & depescher devant les juges ou devant les Magistrats, en retirant seulement une partie du voile qui leur couvroit le visage: les autres qui s'estoient remariées les imitans en cela, comme celles qui valoient mieulx qu'elles, amenerent ceste façon de faire en coustume.

QUESTION L.

Pourquoy est-ce que les Argiens amenent les oüailles devant le temple d'Agenor, quand ils les veulent faire saillir aux beliers? Est-ce point pourautaut que Agenor a très bien entendu comment il falloit traitter les moutons, & a eu de plus grands trouppeaux de bestes blanches qu'autre roy qui fust onques?

QUESTION LI.

Pourquoy est-ce que les enfans des Argiens en une certaine feste s'entre-appellent par jeu Ballachradas,

Ballachradas, qui vault autant à dire, comme, jetteurs de pommes ſauvages? Eſt-ce point pourautant que les premiers qui furent par Inachus amenez des montagnes en la plaine ſe nourriſſoient de ces pommes ſauvages? Et dit on que ces pommes ſauvages ſe trouverent premierement dedans le Peloponeſe qu'en autre partie de la Grece, & que lors le Peloponeſe s'appelloit Apia: voilà d'où vient que depuis on a ſurnommé ces pommes ſauvages, qui communement ſe nomment Achrades, Apies.

Question LII.

Pourquoy eſt-ce que les Eliens, quand ils ont des juments chauldes les meinent hors de leurs confins pour les faire ſaillir aux chevaulx? Eſt-ce point pour ce qu'Oenomaus a eſté le prince qui plus a aimé les chevaulx, & qui a pris plus de plaiſir à ceſte beſte là, feit de grandes imprecations & maledictions alencontre des chevaulx qui couvriroient les juments en Elide? Et pour ce craignans de tomber en celles maledictions, ils les evitent par ce moyen d'acquit.

Question LIII.

Pourquoy eſt-ce que la couſtume eſtoit parmy les Gnoſiens, que ceulx qui empruntoient de

l'argent à usure, le ravissoient à force? Estoit-ce point à fin que s'ils venoient à renier la debte, & à vouloir frustrer l'usurier de son argent, il peust agir de volerie contre eulx, & qu'ils fussent par ce moyen d'avantage punis?

QUESTION LIV.

Pourquoy est-ce qu'en la ville de Samos ils appellent[1], la Venus de Dexicreon? Est ce point pourautant que comme jadis les femmes des Samiens fussent perdues de luxure, desbauchées & lubriques en toute extremité, il y eut un Dexicreon triacleur, qui par je ne sçay quelles cerimonies & sacrifices expiatoires les enguarentit? Ou pour ce que ce Dexicreon, estant marchand trafiquant par mer, s'en alla pour trafiquer en l'isle de Cypre, & comme il fut prest à charger sa navire, Venus s'apparut à luy, qui luy commanda de charger d'eau seulement & non d'autre chose, & incontinent se mettre à la voile? Ce qu'il feit, & aiant mis grande quantité d'eau dedans son vaisseau, s'en partit. Quand ils furent en haulte mer il y eut un calme si grand, que ne tirant vent ny haleine par plusieurs jours, les autres mariniers & marchands cuyderent tous mourir de soif, n'eust esté qu'il leur vendit de son

[1] Ils invoquent la Venus de....

eau, dont il tira un grand argent, & en feit depuis faire une image de Venus, qu'il appella de son nom, la Venus de Dexicreon. Et si cela est veritable, il semble que la deesse en cela ne voulut pas seulement en enrichir un, mais sauver la vie à plusieurs par le moien d'un.

QUESTION LV.

Pourquoy est-ce qu'en l'isle de Samos quand ils sacrifient à Mercure, qu'ils surnomment Charidotes, c'est à dire, donneur de joye, il est permis à qui veult de desrober & de destrousser les passans? C'est pour ce qu'anciennement par le commandement d'un oracle, ils sortirent de Samos pour aller en Mycale, là où ils s'entreteindrent & vescurent dix ans durant de courses & de larcins sur la mer, & depuis retournans de rechef à Samos, ils y obteindrent la victoire contre leurs ennemis.

QUESTION LVI.

Pourquoy est-ce que lon appelle un certain endroit de l'isle de Samos Panæma, c'est à dire, tout sang? Est-ce pourautant que les Amazones fuyans la fureur de Bacchus se sauverent du pais des Ephesiens en cest isle de Samos, & luy

aiant fait bastir & assembler des vaisseaux, les y poursuivit & leur donna la battaille, où il en tua un grand nombre, environ ce lieu là, lequel pour la quantité de sang respandu, ceulx qui le voyoient, par admiration l'appelloient Panæma ? Et dit on que de celles qui y furent tuées, aucunes vindrent mourir autour de Phlœum, & y monstre lon de leurs os :.& veulent dire quelques uns, que le Phlœum en fut rompu mesme de ce temps là, tant elles cryerent d'une voix haulte, forte & penetrante.

QUESTION LVII.

D'où vient que à Samos on appelle une salle Pedetes ? Après que Demoteles eut esté tué, & sa monarchie & tyrannie ruinée, les senateurs s'estant saisis du gouvernement, les Megariens allerent faire la guerre à ceux de Perinthe, qui sont extraits & issus des Samiens, portans quant & eulx des fers pour mettre aux pieds des prisonniers : ce qu'entendants les senateurs leur envoyerent incontinent du secours en toute diligence, aiants eslu neuf capitaines, & armé trente navires, desquelles deux, ainsi comme elles vouloient faire voile, furent frappées de la fouldre, & perirent tout devant le port : mais toutefois les capitaines poursuivants leur voyage avec les autres,

vainquirent les Megariens en battaille, & en prirent six cents prisonniers, & aiants les cœurs eslevez de ceste victoire, delibererent de ruiner le gouvernement des nobles chez eulx : à quoy ceux mesmes qui avoient le gouvernement en main leur donnerent occasion, leur escrivant qu'ils leur amenassent les prisonniers Megariens enferrez des mesmes fers qu'ils avoient apportez. Aiant doncques receu ces lettres, ils les monstrerent & communiquerent secrettement aux prisonniers Megariens, leur persuadans de se liguer & bander avec eux pour remettre leur ville en liberté, & deliberans entre eulx de la façon d'executer leur entreprise, ils furent d'advis d'ouvrir & lascher les anneaux des fers, & les mettre ainsi aux jambes des Megariens, & puis les attacher avec des courroyes de cuir à leurs ceintures, de peur que estants laschez & ouverts ils ne leur tombassent & ne leur sortissent des pieds en cheminant. Ainsi aiants accoustré de ceste façon les prisonniers, & leur aiants baillé à chascun une espée, ils se remeirent à la voile vers Samos, là où quand ils furent arrivez & descendus en terre, ils les menerent à travers la place dedans le senat, là où estoient tous les senateurs assis en conseil : & lors le signe donné, les Megariens se ruerent sur ces senateurs, & les tuerent tous. La ville ainsi delivrée, ils

donnerent aux Megariens, qui en voulurent, droit de bourgeoisie, puis feirent faire une grande salle, alentour de laquelle ils pendirent & attacherent les fers, & l'appellerent pour ceste cause Pedetes, c'est à dire, la salle des fers.

QUESTION LVIII.

Pourquoy est-ce qu'en l'isle de Cos, en la ville d'Antimachie, le presbtre de Hercules estant vestu d'une robbe de femme, & coiffé d'une coiffe, commance le sacrifice? Hercules estant party de Troye avec six navires courut fortune, & ses autres vaisseaux rompus & perdus fut jetté par le vent avec une seule navire en l'isle de Co, alendroit qui s'appelle Laceter, n'aiant sauvé autre chose que ses armes & les hommes qui estoient dedans son vaisseau: & trouvant un trouppeau de moutons, requit le berger qui les gardoit de luy en donner un: ce berger s'appelloit Antagoras, qui estant homme puissant & robuste, convia Hercules à luicter avec luy, soubs condition que s'il le portoit par terre, le mouton seroit à luy. Hercules accepta l'offre, & comme ils furent aux prises, les Meropiens, qui sont les habitans de l'isle, vindrent au secours d'Antagoras, & les Grecs de Hercules, de sorte qu'il y eut là une grosse

battaille, en laquelle Hercules se sentant pressé & lassé de la multitude d'ennemis, s'encourut à ce que lon dit à une femme Thraciene, là où pour se cacher il se deguisa d'une robbe de femme : mais depuis estant derechef venu au dessus de ces Meropiens, après s'estre purifié il espousa la fille de Alciopus, & prit alors une belle robbe. Voilà pourquoy son presbtre va sacrifier au propre lieu où fut la battaille, & les nouveaux mariez y reçoivent leurs espousées en habits de femmes.

QUESTION LIX.

D'où vient qu'en la ville de Megare il y a des races qui s'appellent Hamaxocylistes ? Du temps que le dissolu & insolent estat populaire, qui ordonna que lon peust repeter les usures que lon auroit pieça payées, & qui permeit le sacrilege, estoit en la ville, il advint que quelques deputez du Peloponese, pour aller à l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes, passants par la province Megarique, au près de la ville d'Ægires, au long du lac verserent & tomberent de dessus leurs chariots, comme il advient quelque fois, avec leurs femmes & leurs enfans : là se trouverent quelques Megariens, qui estants yvres furent encore si insolents & si cruels,

qu'aiants re evé & redressé ces chariots, ils les poulserent dedans le lac, tellement qu'il y eut plusieurs de ces pauvres deputez qui y furent noyez. Or les Megariens pour la confusion & le desordre du gouvernement qui pour lors estoit en leur ville, ne feirent compte de venger ceste injure & ceste forfaicture : mais le conseil des Amphictyons, d'autant que l'ambassade de ces deputez estoit religieuse & sacrée, en prit la cognoissance, & chastia les coulpables de ceste impieté, les uns de mort, les autres de bannissement : & depuis ceulx qui sont descendus de ceulx là ont esté surnommez les Hamaxocylistes.

OBSERVATIONS
SUR LES VIES
DES DIX ORATEURS.

ANTIPHON.

CHAPITRE III, page 6. Photius s'étend un peu plus que Plutarque sur le caractère de l'éloquence d'Antiphon. Rapprochons le jugement de ces deux critiques. Voici ce qu'on lit dans Photius, d'après la traduction de l'abbé Gedoyn. « J'ai lu les oraisons d'Antiphon ; j'y ai trouvé » de l'exactitude, de la force & de l'invention. Cet » orateur, dans les questions purement probables, a » beaucoup d'art ; il s'entend bien à tirer le vrai de » l'obscurité qui le couvre ; ses argumens sont subtils & » pressans : souvent laissant-là le raisonnement, il tourne » tout-à-coup son discours du côté des loix & des mœurs ; » alors il devient touchant, & jamais il ne perd de vue » ce que nous appellons les convenances, les bienséances. » Cécilius dit qu'Antiphon n'a point connu les figures » des pensées, qu'il n'a ni cherché, ni employé ces tours » heureux, ces changemens subits, par le moyen desquels » on passe d'une chose à une autre ; qu'il disoit simplement » ce qu'il pensoit, sans fiction ni détour ; mais que par » la liaison naturelle de ses pensées, & par les conséquences » qu'il en savoit tirer, il tournoit, comme il vouloit,

» l'esprit de son auditeur. Les anciens rhéteurs, ajoute-» t-il, ne songeoient qu'à trouver des enthymêmes, à » les bien exprimer : ils étoient tout occupés du soin de » rendre leur diction énergique, ou agréable, & toute » leur composition harmonieuse. Par-là ils se croyoient » fort supérieurs aux autres en l'art de parler. Ensuite le » même Cecilius se rétractant en quelque sorte, Quand » je dis, continue-t-il, que les oraisons d'Antiphon sont » sans figures, je ne prétends pas dire qu'elles en soient » totalement dénuées; car on y trouve l'interrogation, » la prolepse, & quelques autres semblables; mais je » veux dire qu'il en fait rarement usage, qu'il y est » conduit par la seule nature, sans secours d'aucune » méthode, & qu'il n'a jamais connu ni l'art, ni les » préceptes. C'est ce que l'on peut remarquer, & dans » les écrits d'Antiphon, & dans ceux des autres rhéteurs » du même temps : non, comme je l'ai déjà dit, que » les figures y manquent absolument; car il n'est guères » possible qu'un discours d'une juste longueur n'en ait » quelques-unes; mais parce qu'elles ne se font sentir, » ni par leur véhémence, ni par leur nombre & leur » variété, on est bien fondé à dire que ces anciens orateurs » en ont ignoré l'art ».

LYSIAS.

CHAP. VII, p. 26. Photius porte le même jugement de Lysias. « Dans le grand nombre de plaidoyers qu'il » a composés, il ne perdit que deux fois sa cause, » quoiqu'il eût à faire à tant d'adversaires. Cet orateur » est fort brief, & en même-temps fort persuasif. Il a » autant de force d'éloquence que pas un autre, bien » qu'il ne paroisse pas en avoir : car on diroit que rien

» n'eſt plus facile que de l'imiter, & cependant rien » n'eſt plus difficile ».

Voyez l'éloge du ſtyle de Lyſias dans les Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, Tome VIII, p. 181, 182; & la comparaiſon du ſtyle de cet orateur avec celui de Thucydide, par le ſavant M. Capperonnier. *Ib.* Tome XXI, p. 3 & ſuiv.

Chap. IX, *ib.* A ce témoignage de Platon en faveur de Lyſias, il faut ajouter celui de Ciceron, (In Bruto, ſeu de Claris orator,) dont nous allons rapporter les expreſſions : « Tum fuit Lyſias, ipſe quidem in cauſis » forenſibus non verſatus, ſed egregiè ſubtilis ſcriptor, » atque elegans, quem jam prope audeas oratorem per- » fectum dicere ».

ISOCRATE.

Chap. IV, p. 31. Voici le jugement de Photius ſur ce panégytique. « Iſocrate employa, ſelon quelques-uns, » dix ans à compoſer ce panégyrique, & quinze, ſelon » d'autres. Cet ouvrage n'eſt point écrit à la manière » de Gorgias & de Lyſias : les enthymêmes & les épi- » chérêmes y ſont autrement traités qu'ils ne l'étoient » par ces rhéteurs. On pourroit croire que ce qui lui » a tant coûté, ç'a été le choix des mots, l'extrême ſoin » de la diction, l'élégance du ſtyle, l'arrondiſſement » des périodes, & la juſte proportion de leurs parties; » toutes choſes en effet qui demandent beaucoup de » temps : mais l'invention & la diſpoſition en deman- » doient encore davantage. Car, ſi l'on conſidere l'éco- » nomie & la diſtribution de tout l'ouvrage, les argumens » & la manière dont il les traite, on ſentira qu'un temps

» ſi long n'a pas été mal employé à un tel diſcours.
» Auſſi a-t-il produit divers effets ſur les gens du métier;
» les uns examinant le fond des choſes, les autres s'en
» tenant à la ſuperficie, je veux dire au ſtyle & à la
» diction : les uns approfondiſſant tout, les autres ſe
» contentant de lire pour le plaiſir de lire, chacun ſelon
» ſon caractère & ſon goût, ou ſuivant qu'il étoit plus
» ou moins propre aux fonctions de la tribune & du
» barreau ».

CHAP. VII, p. 35. Gorgias de Léontium, ville de Sicile, fut diſciple d'Empédocle & maître d'Iſocrate. Il floriſſoit vers la quatre-vingt-quatrieme olympiade. Les Léontins ayant eu quelques démêlés avec ceux de Syracuſe, envoyerent cet orateur aux Athéniens pour demander du ſecours. La confiance qu'ils eurent en ſes talens fut récompenſée par les plus heureux ſuccès. Gorgias en effet obtint ce qu'il étoit chargé de demander. Ceci ſe paſſa dans la quatre-vingt-huitieme olympiade, 428 ans avant Jeſus-Chriſt.

On peut ſe faire une idée du caractère de l'éloquence de Gorgias d'après ſes oraiſons qui nous reſtent, & qui ſont imprimées, *in oratorib. Aldi*, 1513, & Henr. Stephani, 1575. Il avoit de l'élévation, prodigieuſement de facilité, & beaucoup de force. Philoſtrate (*in epiſt. ad Juliam Auguſt.*) nous dit que Critias & Thucydide prirent Gorgias pour modele, & qu'ils lui furent redevables de l'élévation de leur éloquence, accompagnée de facilité dans l'un & de force dans l'autre.

La facilité de Gorgias étoit telle que, d'après le même Philoſtrate, il fut le premier qui, ſans être préparé, haranguoit ſur quelque matière qu'on lui propoſât : ce qu'il fit dans la vue d'effacer la gloire que Prodicus acqué-

roit en allant de ville en ville réciter des harangues travaillées avec ſoin. Gorgias vouloit renchérir ſur un orateur qu'il railloit de la répétition des mêmes pièces uſées, il prit en conſéquence le parti d'abandonner ſon éloquence au hazard des occaſions. *Audax negotium*, remarque très bien Ciceron à ce ſujet : *Dicerem impudens, niſi hoc inſtitutum poſtea tranſlatum ad philoſophos noſtros eſſet.* (De finib. bon. & mal. ſub initi.)

Plutarque (Tome XV, p. 29.) nous rapporte une anecdore au ſujet de cet orateur qui peut mettre à même de juger de ſes goûts, de ſes mœurs & de ſa vie privée.

Gorgias comprenoit que dans les diſcuſſions, on n'avoit jamais plus d'avantage que lorſqu'on pouvoit oppoſer à ſon adverſaire un caractere tout différent de celui qu'il affectoit : rien en effet de plus propre à déconcerter l'impoſture, que de lutter ſous un coſtume leſte, aiſé, naturel, contre quelqu'un qui chaufferoit gravement le cothurne. Les grimaces & les tons ſont les paſſeports du menſonge, qui ne s'accrédite ſouvent qu'à l'aide d'un viſage artificieuſement compoſé avec tous les dehors de la ſévérité. Auſſi Gorgias avoit-il pour principe, de diſcuter les choſes ſérieuſes par des railleries, & les railleries par des choſes ſérieuſes : *καὶ*, dit Ariſtote (Rhetoric. III, 18.), *δεῖ ἔφη Γοργίας, τὴν μὲν σπουδὴν διαφθείρειν τῶν ἐναντίων γέλωτι, τὸν δὲ γέλωτα σπουδῇ.* La gaieté eſt la ſeule pierre de touche de la gravité, comme celle-ci l'eſt réciproquement de la gaieté. For, obſerve très bien le profond Shaftesbury, a ſubject wich would not bear raillery, was ſuſpicious; and a jeſt wich wou'd not bear a ſerious examination, was certainly falſe wit. *Eſſay on the freedom of wit and humour* Sect. V, T. I, de ces caracteres, p. 51.

Il paroît que la carriere de Gorgias fut auſſi longue qu'heureuſe; car on dit qu'il vécut près de 108 ans.

CHAP. X, p. 35. Les Athéniens avoient une loi, obſerve M. l'abbé Vatry, (Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, Tome XIII, p. 162 & 163), ſuivant laquelle on choiſiſſoit les trois cents citoyens les plus riches, & on les obligeoit de faire à leurs dépens l'armement des trirèmes, pour le ſervice de la république, & on appelloit ces trois cents citoyens, Triérarches. Si quelqu'un d'eux ſe prétendoit moins riche que quelqu'autre citoyen, il lui étoit permis de l'appeller en jugement, & de le forcer à échanger avec lui tous ſes biens, ou à prendre ſa place parmi les Triérarches. Les richeſſes d'Iſocrate, excitant l'envie, on lui intenta cette action deux fois. Aphareus, ſon fils adoptif, plaida ſa cauſe la premiere fois, & la gagna. Attaqué une ſeconde fois, il ſuccomba, & équippa une trirème. Il ne nous reſte que le diſcours qu'il prononça lui-même en cette occaſion, la ſeule fois de ſa vie qu'il ait parlé en public.

Tout citoyen dont le bien montoit à dix talens (46,686 livres de notre monnoie), pouvoit être nommé triérarche ou triérarque, c'eſt-à-dire, capitaine de galere, dit l'abbé Gédoyn, auquel cas il étoit obligé d'équiper une galere, & avoir droit de la commander.

Cette loi étoit de Solon, & s'appelloit la loi des échanges, *ὁ τῶν ἀντιδόσεων νόμος.*

CHAP. XI, p. 36. Iſocrate, Théodecte, Nancratès ou Naucrites, & Théopompe, les écrivains les plus célèbres de leur ſiècle, furent les principaux qui concoururent pour les prix conſidérables accordés au meilleur diſcours à la louange de Mauſole, & propoſés par la reine Artémiſe, livrée au deſir ſeul d'immortaliſer & ſes regrets, & la mémoire de ſon époux. Quant à l'Iſocrate, (appellé par Suidas, l'Appoloniate), l'abbé Sévin, entraîné par l'autorité

du lexicographe, ne veut pas qu'on le confonde avec l'orateur du même nom. (Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, T. IX, p. 155, 56 & 60). Mais l'abbé Vatry (même volume cité p. 446), paroît plus déférer aux témoignages réunis d'Aristote, (qui cite dans sa rhétorique ce discours à la louange de Mausole), de Plutarque, d'Aulugelle (X, 18), & d'Eusèbe. Meursius a suivi l'opinion de Suidas. Voyez Fabricius, (in Isocrate, pag. 808.)

CHAP. XIV, p. 38. Il est étonnant, remarque l'abbé Vatry (*ibid.*) qu'Isocrate ayant vécu près de cent ans, nous ait laissé si peu d'ouvrages. Deux choses y onr contribué, continue le savant critique : 1°. l'exactitude & l'extrême lenteur avec laquelle il travailloit. On lui a reproché qu'il avoit employé plus de temps à composer le discours panégyrique, qu'Alexandre-le-Grand n'en avoit mis à faire la conquête de l'Asie entière. 2°. L'application qu'il donnoit à former ses disciples; il sortit de son école, suivant l'expression de Cicéron, plus de fameux orateurs qu'il ne sortit de héros du cheval de Troie. D'ailleurs tous ses écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

I S É E.

CHAP. IV, p. 45. Nous n'avons aucun des discours politiques d'Isée. Il ne nous reste de lui que des plaidoyers que M. l'abbé Auger a traduit en françois. Les réflexions préliminaires du savant académicien, sur les plaidoyers d'Isée, sont justes, & très propres à donner une excellente idée de cet orateur trop peu connu, & cependant qui mérite infiniment de l'être, ne fut-ce qu'à raison de sa diction vive, pressée & toujours syllogistique sans être

séche ni aride. C'est un modèle précieux pour toute personne qui veut avoir des succès solides & durables au barreau. On y voit l'art de faire triompher la vérité sans les secours multipliés de la persuasion, plus habile à fasciner les yeux qu'à éclairer l'esprit. Heureuse pour les juges, heureuse pour les plaideurs, la nécessité où se trouvoient les orateurs de l'ancienne Grèce, de sacrifier les graces du discours à l'austérité des mœurs d'Athènes! Jamais l'aréopage ne relâcha rien de l'obligation étroite qu'il avoit imposée aux avocats de se renfermer si exactement dans le fait, qu'ils n'osassent jamais ni le parer, ni l'étendre. Tous les prestiges qui opèrent la persuasion étoient généralement proscrits. Ce qui fait dire à Quintilien (IV, 1). « Salibus certe & commiseratione, qui » duo plurimum affectus valent, vincimus ».

William Jones, membre de l'université d'Oxford, a traduit Isée en anglois : on doit le plus grand éloge à cette traduction accompagnée de notes & de discours très savans; ils sont une clef précieuse pour l'intelligence des orateurs de l'ancienne Athènes, qui ont travaillé dans le même genre qu'Isée.

Chap. VII, p. 50. Ces trois oraisons d'Eschine sont imprimées avec ses lettres dans l'édition des Aldes & d'Henri Etienne. M. l'abbé Auger en a donné une traduction françoise. « Les oraisons d'Esquine (Eschine), » dit Photius, dont j'aie connoissance, sont au nombre » de trois; & ses lettres au nombre de neuf; car la » Déliaque n'est pas de lui. Son style est pur, doux & » coulant. Il excelle sur-tout à traiter l'enthymême avec » une grande netteté de raisonnement. Son oraison contre » Timarque est célèbre. Ce Timarque étoit accusé de » faire de sa maison un lieu de prostitution. Esquine

plaidant

» plaidant contre lui, le couvrit de confusion, au point » qu'il sortit de l'audience, & s'alla pendre de désespoir.... Dès qu'il eût commencé à se mêler des affaires » de la république, il y acquit beaucoup de gloire : à » quoi l'esprit de faction ne contribua pas peu; car en » se faisant l'antagoniste de Démosthène, il devint chef » de parti ».

M. l'abbé Vatry (Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, T. XIV, p. 84 & suiv.) examine les causes de la haine que se portoient Eschine & Démosthène; haine, qui venoit, selon lui, de la différence de leur caractère, de leur humeur, de leur goût, de leur aisance & de leur délicatesse. Mais il faut lire les observations judicieuses du savant académicien.

DÉMOSTHÈNE.

Chap. I, p. 53. La correction que je fais en cet endroit est conforme au texte, & appuyée sur le témoignage des meilleurs auteurs.

Les difficultés, en tout genre, vaincues par Démosthène, m'ont souvent fait me demander, lequel mérite le plus d'être admiré & proposé pour modèle, ou de la sublimité de son éloquence, ou du travail opiniâtre qui a fait, de cet orateur le premier homme de son siècle, & de ses discours le chef-d'œuvre de l'art. C'est bien ici le lieu de dire, avec Montesquieu, que ce n'est pas le pouvoir, mais le vouloir qui manque aux hommes. En effet Démosthène étoit né avec la santé la plus délicate; sa première éducation, livrée à une mere trop foible, fut tout-à-fait manquée; sa modique fortune l'exclua des meilleures écoles, le força même de se livrer à des travaux manuels pour subvenir à ses besoins & à ceux de sa famille; en un mot, un

mauvais maintien, une prononciation très désagréable & très viciée, un certain goût pour des tournures forcées & obscures, paroissoient devoir lui interdire à jamais la carrière de l'éloquence. Mais, comme le remarque très bien Edward Harwood : « What nature denied him, he » resolved to attain by labour; and his Eagerness in the » pursuit of eloquence was so violent, that he found » nothing impossible or disproportioned to its force. So » that it was nothing but ambition thad formed him, » and made him conquer the vicious inclinations of an age » that had a relish for nothing but pleasure, and that » too in a city where all manner of Wickedness was au- » thorized by the bad example of a people devoted to » luxury and debauchery. And this made him prefer the » conversation of Theoprastus and Xenocrates and of » the Platonists, before that of phryne, in whose house » there was a general rendez-vous of all that was no- » toriously infamous in Athens. » (Lives of the Grecian Historians).

C'est donc le travail opiniâtre & l'étude la plus suivie, la plus réfléchie & la plus variée, quant à son objet, qui peuvent procurer des succès assurés dans l'éloquence. Vérité que Tacite a parfaitement développée dans son dialogue des orateurs, (XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXII, XXXIII, XXXIV). Je vais traduire le chapitre entier que je n'ai fait qu'indiquer dans la note. Je desire, en le mettant sous les yeux des lecteurs, pouvoir être utile aux jeunes littérateurs avides d'une gloire solide.

« Qu'on ne prétende pas qu'il suffise (pour être orateur) » de suivre un cours régulier d'études circonscrites. Car, » d'abord, nous disposons tout autrement des matériaux » dûs à la réflexion, que de ceux dûs à la mémoire : » & il est clair qu'il y a une grande différence entre

» parler d'après les premiers ou parler d'après les seconds. » D'ailleurs des connoiſſances variées nous font honneur » dans toute poſition ; & même, quand on s'y attend le » moins, nous font briller & diſtinguer : elles nous font » goûter, non-ſeulement par le ſavant & par le ſage, » mais encore par le peuple qui prodigue auſſi-tôt ſes » éloges, qui publie qu'on a ſu tirer parti de ſon travail, » qu'on poſſede tous les genres d'éloquence ; en un mot, » qu'on eſt parfait orateur : perfection à laquelle je ſou- » tiens que perſonne n'a pu & ne pourra jamais atteindre, » ſi, comme le ſoldat qui ne ſe préſente au combat que » muni de toutes ſes armes, on s'éleve au barreau ſans » l'appui des arts. Nos harangueurs du moment ſont dans » des principes bien différens : leur ſtyle eſt farci des » quolibets de la converſation journaliere, & des fautes » les plus groſſières : ils manifeſtent à chaque pas leur » ignorance des loix, leur peu de reſpect pour les arrêts » du ſénat, & leur ton de raillerie contre les uſages » reçus. Auſſi les voit-on, fuir l'étude de la philoſophie » & les avis des gens graves, & dépouiller, pour ainſi » dire, l'éloquence de ſon empire, en la circonſcrivant » dans un très petit nombre de penſées & dans des » maximes minutieuſes. Car tel eſt le ſort de cette reine » des cœurs : autrefois elle y pénétroit avec l'appareil » pompeux de tous les arts ; maintenant, comme la plus » vile des maîtreſſes, elle eſt renfermée dans des bornes » étroites, elle eſt mutilée, ſans ſuite, ſans honneur, » j'oſe dire plus, ſans liberté. Voilà, ſuivant moi, la » premiere & la principale cauſe de notre infériorité en » éloquence aux anciens. En veut-on des preuves ? La » meilleure eſt l'exemple de Démoſthène chez les Grecs : » l'hiſtoire nous apprend qu'il fut le diſciple ſtudieux de » Platon ; & voici, autant que je m'en ſouviens, comme

» Ciceron en parle : *Quidquid in eloquentiâ effecerit, id*
» *se non rhetorum, sed academiæ spatiis consecutum* ».

Chap. IV, p. 56. Voici la manière dont Photius nous apprend que Néoptolemus s'y prit pour corriger Démosthène du défaut de courte haleine. « Voyant que les con-
» duits par où l'air extérieur entre, & rafraîchit sans cesse
» le poumon, étoient fort serrés dans le jeune homme, il
» lui conseilla de tenir une olive dans sa bouche, & de
» s'accoutumer à courir dans des lieux qui allassent en
» pente. Le fruit de cette olive amollie par la salive,
» & serrée dans la bouche par la rapidité du mouve-
» ment, passoit du palais dans le nez, & sortoit par les
» narines : ensorte que l'organe de la respiration & de
» la voix se trouvoit insensiblement élargi, & plus propre
» aux fonctions de l'orateur ».

Chap. V, p. 57. Je crois me rendre agréable à mes lecteurs en mettant sous leurs yeux les deux chapitres indiqués, du supplément ajouté au dialogue des orateurs par le nouvel éditeur de Tacite.

« 13. Temporibus enim & fortunæ semper attemperata
» est oratio. Apud agrestes ferosque homines, pauca sunt
» verba, dura, ac vix juncta, quæ necessitati tantum
» sufficiant. Contrà iis, qui principum arbitriis reguntur,
» regnorumque tranquillitati & opibus insuevere, elegans
» copiosusque sermo, ad assentationem compositus, qui
» otio & luxui abundè suppetat. Gentibus autem, quæ
» communi societatis legumque vinculo continentur, ac
» primævum libertatis jus retinuere, quod singuli vel
» capitis periculo defendere teneantur, & à nomine sine
» scelere violari valeat, prompta, acris, vivida pugnax-
» que oratio. Et si fortè interna oriantur dissidia, aut si

» externa vis servitium minitans ingruat, statim in elo-
» quentiæ fulmina erumpunt, quibus aut turbida ingenia
» seditionum flammas exsuscitent, aut egregii cives pu-
» blicos hostes arceant, & commune libertatis bonum
» tueantur, eloquentiâ suâ haud minùs, quàm armis,
» terribiles.

« 14. Inde liberas apud gentes nobilitata tot oratorum
» nomina. Inde oratorum summus, Demosthenes, ad sum-
» mum eloquentiæ gloriæque fastigium evectus est. Vidit
» patriam, deliciis diffluentem, opibus corrompi facilem,
» nec jam servitium paventem. Vidit patriæ inhiantem re-
» gem, victoriis nobilem; exercitibus formidandum, auri
» copiâ superbum, dolo, virtute potentem, omnia ausurum
» dum modò invisam sibi libertatem exscinderet. Unus
» Demosthenes, solâque suâ eloquentiâ armatus, adversùs
» domesticos externosque hostes stat interritus, patriam
» à veterno revocat, & novo libertatis amore succen-
» dit: Philippum eludit, artes ejus retegit, ei conflat
» odia. Quantis opus fuit eloquentiæ fulguribus, ut ani-
» mos perstringeret? Quantâ orationis vi, ut parata tot
» machinamenta subverteret? Quot illi subeunda pericula!
» At iis valescebat discriminibus. Patriæ caritate, servitii
» odio, libertatis æstu instructus, certâque immortali-
» tatis spe, quam jam præsentiscebat, animatus, nihil
» valebat nisi excelsum, nisi sublime, sine ullo privatæ
» utilitatis studio, ob patriam tantùm & publicam) rem
» cogitare, nihil humile, nihil abjectum eloqui poterat ».

13. L'éloquence se modèle toujours d'après les circonstan-
ces & les mœurs. Le barbare s'énonce en peu de mots, durs,
sans liaison, & arrachés par les seuls besoins. Au con-
traire, l'homme élevé à l'ombre du trône, nourri dans
l'abondance & la sécurité qu'il procure, s'étend volon-
tiers dans ses discours où il est élégant & flatteur,

& où il ne prêche qne luxe & que paix. Mais chez le peuple assujetti au joug commun des loix & de la société, attaché d'ailleurs à une liberté primitive, que chaque individu doit défendre an péril de sa vie, & contre laquelle personne ne peut attenter sans crime, l'éloquence est brusque, tranchante, vive & audacieuse. C'est là qu'on entend tonner ses foudres, soit que des divisions intérieures éclatent, ou qu'une puissance étrangere menace de réduire en servitude : dans le premier cas, les esprits turbnlents allument le feu de la discorde; dans le second, le bon citoyen, aussi redoutable qu'une armée par sa seule éloquence, repousse l'ennemi public, & conserve le bien commun de la liberté.

14. Voilà d'où vient la célébrité de tant d'orateurs chez les nations libres. Voilà ce qui a fait parvenir Démosthène, le premier des orateurs, au plus haut période de l'éloquence & de la gloire. Il voit sa patrie, nageant dans les délices, ouverte aux moyens de corruption, & ne redoutant déjà plus l'esclavage. Il voit un roi, avide de subjuguer sa patrie, fier de ses victoires, redoutable par ses troupes, orgueilleux de ses richesses, fourbe, courageux, prêt à tout, pourvu qn'il anéantisse une liberté qui lui est odiense. Démosthène seul, avec sa seule éloquence, tient ferme contre tant de fléanx. Il tire sa patrie de l'engonrdissement, & l'échauffe d'une nouvelle ardeur pour la liberté : il amuse Philippe, dévoile ses projets, anime la haine contre lui. Quelle force d'éloquence n'a-t-il pas falln ponr relever le courage ? Que d'art pour faire avorter tant de desseins funestes? A combien de périls ne s'est-il pas exposé ! Mais ces périls ranimoient sa vigueur. Enflammé d'amonr pour sa patrie, de haine contre la servitude, de zèle pour la liberté, & d'un certain espoir de l'immortalité qu'il pressentoit, il ne pouvoit avoir que des idées

élevées, fublimes, exemptes de vues d'intérêt particulier, toutes dirigées vers le bien public ; il ne pouvoit, en un mot, rien propofer de bas & de vil.

Telles font les circonftances qui firent de Démofthène le premier des orateurs. Photius l'avoit également remarqué : « Lorfqu'il s'adonna à la politique, dit-il, il » trouva fa ville entre deux factions : l'une étoit pour » Philippe, l'autre pour la liberté. Il prit le parti le » meilleur, celui d'un homme de bien, d'un bon répu- » blicain. Il fuivit l'exemple d'Hipéride, de Nanficlès, » de Polieucte, de Diatime, & en peu de temps il » procura à Athènes des alliés puiffans, tels que les Eu- » boens, les Thébains, les Béotiens, les Corcyréens, » les Corynthiens, & plufieurs autres ».

La conftitution phyfique de Démofthène entra auffi pour beaucoup dans les caufes qui concoururent à fa gloire, & la fixèrent auprès de lui. Il étoit d'un tempérament bilieux & mélancholique ; l'humeur, fuite ordinaire de cette mélancholie, le rendoit obftiné, jufqu'à l'opiniâtreté, dans tout ce qu'il entreprenoit, & fa bile lui fuggéroit la vigueur & l'activité néceffaire pour exécuter. Quoiqu'il dut à fon tempérament d'être un peu bourru, il lui dut auffi cet air férieux & grave, qui contribua infiniment à faire fa réputation : car fa vie dure & fes mœurs auftères qui en étoient une fuite, lui concilièrent la qualification d'homme intègre, & lui infpirèrent du courage pour lutter contre Philippe & Alexandre, ces deux conquérans de l'univers. Harwood, in Demofth.

LYCURGUE.

Chap. III, p. 76. Photius dit à-peu-près la même chofe fur les travaux ordonnés & exécutés fous le minif-

tère de Lycurgue. On retrouve encore dans les ruines de l'ancienne Grèce des restes & des vestiges des constructions, fortifications, &c. exécutées par ses ordres. Il faut consulter à ce sujet les recherches intéressantes & curieuses de plusieurs savans qui ont cherché à se pénérrer de la grandeur d'Athènes en consultant ses débris. Genre d'étude infiniment précieux, & qu'on ne peut trop encourager, puisqu'il offre aux arts un nouvel essor, à l'esprit de nouvelles ressources, & à l'ame de nouveaux motifs d'émulation & de noble ambition.

Chap. XVI. p. 84. Il est aisé de déduire, d'après cette somme d'argent distribuée, à tant par tête de citoyen, le nombre des citoyens d'Athènes; on verra que ce nombre est infiniment petit : il est vrai qu'on n'y comprend ni les esclaves, ni les étrangers, qui ne laissoient pas que de faire un nombre considérable d'habitans, ni même ceux des Athéniens que la pauvreté réduisoit à la condition de serviteurs. (Pollux III, 8).

D'HYPÉRIDE.

Chap. IX, p. 91. « La composition de cet orateur, » dit Photius, est si excellente, que quelques-uns n'osoient décider si Démosthène est au-dessus d'Hypéride, » ou Hypéride au-dessus de Démosthène, & qu'ils appliquent à Hypéride cette inscription que j'ai rapportée, » changeant seulement le nom de l'un en celui de l'autre ». Mais, remarque avec raison M. l'abbé Gédoin sur cet endroit de Photius, « Quintilien qui étoit bon juge en » telle matière, décide la question. Hypéride, dit-il, a » sur-tout la douceur du style, & la délicatesse de l'esprit » en partage. Mais je le crois plus né, plus propre pour » les petites causes que pour les grandes ».

LES OPINIONS DES PHILOSOPHES. Liv. I.

Chap. VI, art. 3, p. 130. Amyot a littéralement traduit les vers grecs d'Aratus cités par Plutarque. Voici la manière dont Cicéron les a rendus en vers latins. J'y joindrai la traduction françoiſe de M. Pingré, de l'Académie des Sciences.

Æſtifer eſt pendens ferventia ſidera cancer.
Hunc ſubter fulgens cedit vis torva leonis;
Quem rutilo ſequitur collucens corpore virgo,
Exin projectæ claro cum lumine chelæ;
Ipſaque conſequitur lucens vis magna nepaï.
Inde ſagitti potens dextrâ flexum tenet arcum.
Poſt hunc ore fero capricornus vadere pergit.
Humidus inde loci collucet aquarius orbi.
Exin ſquamifero ſerpentes ſidere piſces;
Quîs comes eſt aries obſcuro lumine labens,
Inflexoque genu projecto corpore taurus,
Et gemini clarum jactantes lucibus ignem.

L'écréviſſe ouvre la ſaiſon brûlante de l'été. Le lion féroce marche ſur ſes pas; il eſt ſuivi de la vierge, que l'on diſtingue à ſon feu pétillant. Les ſerres répandent enſuite leur éclat : l'ardent ſcorpion marche après elles. Le ſagittaire tient de ſa main droite ſon arc perpétuellement bandé. Le capricorne préſente une corne menaçante. Après lui l'humide verſeau ſe montre à la terre. Les poiſſons gliſſent au ciel leurs corps couverts d'écailles; le bélier les accompagne & ne nous renvoie qu'une foible

lumiere. Le taureau, affaiſſé ſur ſes genoux, & les gemeaux nous font admirer leurs éclatantes étoiles.

Chap. VI, même article, p. 131.

Et, quo clara magis poſſis cognoſcere ſigna,
Non varios obitus norunt varioſque recurſus;
Certa ſed in proprias oriuntur ſydera luces,
Nataleſque ſuos occaſumque ordine ſervant.
Necquicquam in tanta magis eſt mirabile mole
Quàm ratio, & certis quòd legibus omnia parent.
Nuſquàm turba nocet, nihil ullis partibus errat,
Laxiùs, aut leviùs, mutatove ordine fertur.
Quid tam confuſum ſpecie, quid tam vice certum eſt.
Ac mihi tam præſens ratio non ulla videtur,
Quâ pateat mundum divino numine verti,
Atque ipſum eſſe Deum; nec forte coiſſe magiſtrâ;
Ut voluit credi, qui primus mænia mundi
Seminibus ſtruxit minimis, inque illa reſolvit:
Et quìs & maria, & terras, & ſydera cœli,
Ætheraque immenſis fabricantem finibus orbes
Solventemque alios conſtare; & cuncta reverti
In ſua principia, & rerum mutare figuras.
Quis credat tantas operum ſine numine moles
Ex minimis, cæcoque creatum fœdere mundum!
Si fors iſta dedit nobis, fors ipſa gubernet.
At cur diſpoſitis vicibus conſurgere ſigna,
Et velut imperio præſcriptos reddere curſus
Cernimus, ac nullis properantibus ulla relinqui?

Cur eadem æſtivas exornant ſydera noctes
Semper, & hibernas eadem ? certamque figuram
Quiſque dies reddit mundo, certamque relinquit ?
Jam tum, cùm graiæ verterunt pergama gentes,
Arctos & Orion adverſis frontibus ibant :
Hæc contenta ſuos in vertice flectere gyros,
Ille ex diverſo vertentem ſurgere contra
Obvius, & toto ſemper decurrere mundo.
Temporaque obſcuræ noctis deprendere ſignis
Jam poterant, cœlumque ſuas diſtinxerat horas.
Quot poſt excidium Trojæ ſunt eruta regna,
Quot capti populi ! quoties fortuna per orbem
Servitium imperiumque tulit, varièque revertit !
Trojanos cineres in quantum oblita refovit
Imperium ! fatis Aſiæ jam Græcia preſſa eſt.
Sæcula dinumerare piget, quotieſque recurrens
Luſtravit mundum vario ſol igneus orbe.
Omnia mortali mutantur lege creata ;
Nec ſe cognoſcunt terræ, vertentibus annis ;
Exutæ variant faciem per ſæcula gentes.
Et manet incolumnis mundus, ſuaque omnia ſervat ;
Quæ nec longa dies auget, minuit ve ſenatus :
Idem ſemper erit, quoniam ſemper fuit idem.
Non alium videre patres, aliumve nepotes
Aſpicient : Deus eſt qui non mutatur in ævo.
Nunquam tranſverſas ſolem decurrere ad arctos,
Nec mutare vias, & in ortum vertere curſus,

Auroramque novis naſcentem oſtendere terris ;
Nec lunam certos excedere luminis orbes ,
Sed ſervare modum , quo creſcat , quove recedat ;
Nec cadere in terram pendentia ſidera cœlo ,
Sed dimenſa ſuis conſumere tempora ſignis ;
Non casûs opus eſt , magni ſed numinis ordo.

Voulez-vous reconnoître avec plus de facilité ces brillans aſtériſmes ? remarquez qu'ils ne varient jamais ſur le lieu de leur lever & de leur coucher ; l'heure de leur lever eſt pareillement déterminée pour chaque jour de l'année ; le temps de leur apparition & de leur diſparition eſt réglé ſur des loix invariables. Dans ce vaſte univers , rien n'eſt ſi étonnant que ſon uniformité & l'ordre conſtant qui en règle tous les reſſorts : le nombre des parties ne cauſe aucune confuſion , rien ne ſe déplace ; les mouvemens ne ſe précipitent jamais , jamais ils ne ſe rallentiſſent , ils ne changent jamais de direction. Peut-on concevoir une machine plus compoſée dans ſes reſſorts plus uniforme dans ſes effets ?

Quant à moi , je ne penſe pas qu'il ſoit poſſible de démontrer avec plus d'évidence que le monde eſt gouverné par une puiſſance divine , qu'il eſt Dieu lui-même , que ce n'eſt point un hazard créateur qui l'a produit , comme a prétendu nous le perſuader ce philoſophe , qui s'imagina le premier que ce bel univers n'étoit dû qu'au concours fortuit d'atômes imperceptibles , dans leſquels il devoit un jour ſe réſoudre ; qui enſeigna que ces atômes étoient les vrais principes de la terre , de l'eau , des feux céleſtes , de l'air même , qui par cela ſeul avoit la puiſſance de former une infinité de mondes , & d'en détruire autant d'autres ; qui ajouta que tout retournoit à ces premiers

principes, & changeoit sans cesse de forme. *A qui persuadera-t-on que ces masses immenses sont l'ouvrage de légers corpuscules, sans que la Divinité s'en soit mêlée, & que le monde est l'ouvrage d'un aveugle hazard?* Si c'est le hazard qui l'a formé, qu'on dise donc que c'est le hazard qui le gouverne. Mais pourquoi le lever successif des astres est-il si régulier? Comment leur marche est-elle assujettie à des loix si constantes? Pourquoi aucun d'eux ne hâte-t-il le pas, & ne laisse derriere lui l'astérisme dont il fait partie? Pourquoi les nuits d'été sont-elles constamment éclairées des mêmes étoiles? Et pourquoi en est-il de même des nuits d'hiver? Pourquoi les mêmes jours de l'année nous ramenent-ils les mêmes figures célestes? Pourquoi en font-ils invariablement disparoître d'autres? Dès le temps où les peuples de la Grèce détruisirent Ilion, l'Ourse & Orion étoient déjà dans les attitudes opposées où ils sont aujourd'hui: l'Ourse se bornoit à une révolution fort resserrée autour du pôle; Orion sembloit s'élever vers elle, comme pour venir à sa rencontre, & ne quittoit jamais le milieu du ciel. Dès-lors on distinguoit les temps de la nuit par la position des étoiles; ses heures étoient gravées au firmament. Depuis la ruine de Troie, combien de trônes ont été renversés! Combien de peuples réduits en captivité! Combien de fois la fortune inconstante a-t-elle fait succéder la puissance à l'esclavage, la servitude à l'autorité! Quel vaste empire elle a fait naître des cendres oubliées de Troie! La Grèce a, enfin, été soumise au sort qu'elle avoit fait éprouver à l'Asie. Je ne finirois pas, si je voulois compulser les fastes de tous les siècles, & détailler les vicissitudes étonnantes que les feux du Soleil ont éclairées. Tout ce qui est créé pour finir est sujet au changement; après quelques années les nations ne se

reconnoissent plus elles-mêmes, chaque siècle change leur état & leurs mœurs. Mais le ciel est exempt de ces révolutions; ses parties n'éprouvent aucune altération, la succession des âges n'en augmente pas, la vieillesse n'en diminue pas le nombre; il sera toujours le même, parce qu'il a toujours été le même. Tel que l'ont observé nos aïeux, tel le verront nos neveux : il est Dieu, puisqu'il est immuable. Que le Soleil ne s'écarte jamais vers les ourses voisines du pôle, qu'il ne varie point dans sa marche, que sa route ne le porte jamais vers l'Orient; que l'Aurore naisse constamment dans les mêmes parties de l'horizon : que la lumiere de la Lune ait des progrès certains & limités, qu'elle croisse & diminue conformément à des loix invariables; que les astres suspendus dans l'espace ne tombent pas sur la terre, mais qu'ils circulent dans des temps déterminés, conjointement avec les constellations dont ils font partie; ce n'est point un effet du hazard, c'est un ordre établi par la Sagesse divine.

QUESTIONS ROMAINES.

Quest. LXXVIII. p. 341. Cette question est très bien traitée dans Plutarque. Méziriac a fait une longue dissertation à ce sujet, Tome I, p. 171 & suiv. de ses Commentaires sur les Épîtres d'Ovide. Il faut le consulter si on desire voir cette matière traitée à fond & avec tout l'étalage de l'érudition dont elle est susceptible.

M. Morin a traité, à peu près, la même question dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, (Partie historiq. Tome III, p. 63). Mais, sans s'attacher trop sérieusement à son sujet, il le manie avec délicatesse & agrément, & avec un certain sel qui fait trouver du plaisir à lire ce qu'il a écrit sur cette matière & sur plusieurs

autres. Il examine ici particuliérement les privilèges de la main droite. Suétone, dit-il, (*in Tiberio*) attribue à Tibere, *majorem ſiniſtræ agilitatem.* Platon vouloit qu'on fût ambi-dextre, (de leg. III). La ſeule tribu de Benjamin fournit 700 braves ſoldats qui étoient ambi-dextres, (Lib. II, Judic. XX, 16). Henri IV fit ſortir de ſes gendarmes cinq bons ſujets, par la ſeule raiſon qu'ils étoient gauchers. (Eſſais de Montaigne).

Xenophon nous apprend que le grand Cyrus plaçoit à ſa gauche les perſonnes qu'il honoroit de ſes bonnes graces. C'eſt encore la place des favoris & des gens de diſtinction chez les Turcs, les Perſans, & chez tous les Orientaux. Du temps de Salomon le côté gauche étoit celui de la gloire & des richeſſes, *in ſiniſtrâ ejus gloria & divitiæ.* Chez les Romains, ſelon Macrobe, ce côté étoit particuliérement deſtiné à la juſtice : *ſiniſtra manus æquitati aptior quam dextra.*

Fin du Tome vingt-unieme.

N. B. Page 31, dans la note, dirigé l'éloquence, *liſez*, rédigé l'éloquence.

P. 55, dans la note, mais une forme, *liſez*, mais une ferme.

P. 202, dans la note, ſoient la ſeule cauſe, *liſez*, ne ſoient.

P. 291, dans la note, entrer ou ſortir, *liſez*, entrer ni ſortir.

P. 421, dans la note 2, *liſez*, ἀῤῥαντος.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.

